



**Chateaubriand et  
son groupe  
littéraire sous  
l'Empire cours  
professé à Liège**

Charles Augustin Sainte-Beuve

LIREGRATUITEMENT.COM

**Chateaubriand et son  
groupe littéraire sous  
l'Empire cours**

# professé à Liège en 18481849

Charles Augustin Sainte-Beuve

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## **Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire cours professé à Liège en 18481849**

En octobre 1847, j'occupais un logement à l'Institut, comme étant l'un des Conservateurs de la Bibliothèque Mazariue, et j'avais une cheminée qui fumait. Je me disposais à parer à cet inconvénient avant l'hiver, et, ayant mandé le fumiste, j'en venais avec lui au détail, lorsqu'il me fit observer que le travail à exécuter (quelque tuyau Avec capote à établir sur le toit), dont le prix monterait bien à une centaine de francs, rentrait dans ce qu'on appelle les dépenses locatives et qu'il y avait lieu de le mettre à la charge du propriétaire, c'est-à-dire, en ce cas, du Gouvernement. J'adressai, en conséquence, une demande au ministre de qui cela dépendait; la réparation se fit, et je n'y pensai plus.

La Révolution du 24 février ayant éclaté quelques mois, après, je sentis dès le premier jour toute son importance, mais aussi son immaturité : sans être de ceux qui exigeaient un régime politique ni une famille, je regrettais du moins une civilisation qui me paraissait, pour le moment, fort compromise; je n'avais pourtant pas l'imagination aussi noire que je la voyais à plusieurs des républicains de la veille, surpris et comme épouvantés de leur propre succès ; je pensais qu'on s'en tirerait, qu'on s'était tiré de bien

d'autres mauvais pas, qu'il y a plus d'un chemin de traverse dans l'histoire, et j'attendis avec la curiosité de l'observateur, cu-

riosité, je Tavoue, qui se mêlait de très-près en moi à l'anxiété du citoyen, le développement des faits.

Un mois après environ» vers la fin de mars» un de mes amis me dit que M. Jean Reynaud, qui remplissait an ministère de l'Instruction publique des fonctions officieuses, mais qui, de fait, répondaient à celles de soussecrétaire d'Étiit, désirait me voir. Je connaissais beaucoup, depuis dix-sept ou dix-huit ans» M. Jean Keynaud, à tel point que j'avais dîné chez lui avec M, Gfaarton le mercredi S3 février précédent, en pleine révolution. Profitant de la courte trêve qui parut tout d'un coup s'établir dans l'après-midi de cette journée du mercredi, j'avais pu traverser les-Champs-Élysées, à l'extrémité desquels il habitait, et me rendre à une invitation qui datait de quel- .ques jours. Je ne me doutais pas, et M. Jean Reynaud ne se doutait pas plus que moi, ce mercredi, à six heures du soir, qu'il serait le surlendemain un quasi-ministre au département de I Instruction publique. J'appris avec plaisir que lui, M. Gamot et M. Gharton, y avaient été portés : je savais toute leur droiture.

Appelé donc par M. Jean Heynaud, un niois environ après les événements, arrivé dans son cabinet et l'abordant avec mon air ordinaire, je lui vis un visage consterné : il me dit qu'il se passait quelque chose de fort grave et que ce quelque chose me concernait, que des Listes contenant le chiffre des sommes distribuées par l'ancien Gouvci licment , avec les noms de ceux qui les avaient reçues, Listes que le ministère sortant (MM. Guizol, Duchàlcl, etc.) avait déposées aux Tuileries pour y

être revêtues de la signatare du roi Lonîs^^bilippe, y

avaient été saisies, et que mon nom s'y trouvait... s'y trouvait plusieurs fois... et pour une somme... pour des sommes assez considérables. Je me mis à rire d'abord; mais voyant que M. Reynaud ne riait pas et qu'il disait des appels réitérés à ma mémoire» je le pressai de questions à ma tour; je lui demandai s'il avait vu la Liste où j'étais nommé, "la somme précise, — enfin toutes les circonstances d'un fait qui m'était si parfaitement inexplicable. Il ne put entrer dans aucun détail bien net, mais il m'assura que la chose était certaine, qu'il l'avait vérifiée de ses yeux; et comme c'était son amitié (qui s'en alarmait avant tout pour moi, je ne pus douter de la réalité de ce qu'il me disait.

Je crois que je le convainquis d'abord, par la manière dont je lui répondis à l'insinuant, qu'il y avait là-dessous erreur ou fausseté; mais j'entrevis que d'autres auprès de lui, derrière lui, et qu'il ne me nommait pas, seraient moins aisément convaincus; et, rentré chez moi, j'adressai au rédacteur du Journal des Débats qui voulut bien l'insérer, une lettre de dénégation, un défi à la calomnie, sur un ton qui n'est naturel qu'aux honnêtes gens et à ceux qui se sentent sûrs d'eux-mêmes. Cette lettre, je le sache depuis, souleva le cœur de M. Reynaud; il eut le bonheur de m'en remercier comme d'un service; pour preuve qu'il en acceptait le sentiment et les termes, il la fit même insérer dans le Moniteur du 31 mars 1848. Je compris que c'était une arme que je lui avais fournie contre des dénonciateurs du dedans.

Cependant je n'étais point satisfait; je voulus tirer au clair cette affaire; je fis des démarches pour me procurer

la Liste en question et pour m'assurer par mes yeux du

eorpt du délit Cela me fut impossible : j\*âHai chez M. Tasche-  
reau, mon ami de vingt ans, et qui publiait ces

fameuses Listes dans sa Ilevue rétrospective ; il m'assura  
n'avoir point vu la pièce où mon nom était porté; je vis M. Lan-  
drin, procureur de la République; je vis M. Gar> net ; je lis même  
questionner à Londres les anciens ministres, dont j'avais Tho-  
noeur d'être jKirticaliôremeat connu. Rien; je ne pus obtenir au-  
cun éclaircissement; ]personne ne savait de quoi on voulait par-  
ler. Je me lassai, et, tout en y songeant toujours, je ne m'en occu-  
pai plus.

J'uubiiais de dire qu'en même temps que j'écrivais à la date du  
Si) ugars 4848, jour de mon entretien avec M. Ueynaud, et au  
sortir de son cabinet, la lettre insérée d'abord au Journal des  
Dé6ais, ^ms au Jl/otit/eifr, j'adressais à MM. Reynaud et Gamot  
ma démission de la place de Conservateur k la Mazarine. Je ne  
voulais pas m'ezposer, avec d'autres qui eussent été moins bien-  
veillants et dont j'eusse été moins sûr, à de parciia interroga-  
toires, à des explications semblables.

J'irai au fond. 11 y avait là, au ministère de l'instruction pu-  
blique, un homme tout nouvellement produit au pouvoir, et qui  
m'honorait d'une inimitié déjà ancienne. Je n'ai jamais rencontré  
une seule fois dans ma vie M. Génin, et je n'ai pas vu son visage ;  
mais le fait est qu'il m'a toujours délesté, souvent raillé de sa  
plume, et ridiculisé dans ses articles de critique tant qu'il a pu. Je  
n'agréais point à cet écrivain, que tons ses amis ont api)elé un  
homme de tant d'esprit; je lui paraissais ]]récieux et maniéré, et à  
moi, il ne me paraissait peut-être ni aussi fin, ni aussi léger, ni  
aussi neuf qu'il le semblait à d'autres. Esprit disputeur et propre-  
ment acerbe, il avait besoin de

thèmes arides et secs pour paraître avoir son agrément ;

n'a commencé à briller que quand il s'est fixé à des sujets de grammaire. C'est quand il est en pleines brousses\*

sailleb ou brousses philologiques qu'il se met le plus à scialliller. Mais il ne s'agit point de cela en ce moment. 'Un jour qu'un des articles de M. Génin avait été refusé par le directeur de la Revue des Deux Mondes^ j'avais été fort étonné de recevoir de lui, au timbre de Strasbourg, où il était alors, une lettre injurieuse dans laquelle il imputait à mon influence occulte le rejet de son travail : je ne répondis joint à cette lettre et me contentai de la faire voir à celui de ses amis qui s'était entremis dans cette affaire auprès de la Revue (M. L...), qui me dit:// e\$ ainsi M. Génin, chargé de la division des Lettres au ministère de l'instruction publique après le 24 février 1848, était certainement l'homme qui s'était prévalu contre moi de cette Liste où, disait-on, figurait mon nom, et qui s'en faisait une arme d'accusation contre ma délicatesse. C'était lui-même un homme probe, mais qui, dans ses préventions et son âpreté d'humeur, aurait eu peu à faire pour être méchant.

Si M. Génin avait vécu dans le monde, dans la société, pendant les quinze années que j'y ai passées avant 1848, il aurait compris comment un homme de Lettres sans fortune, sans ambition, de mœurs modestes et se tenant à sa place, peut cependant, par son esprit peut-être, par son caractère, par son tact et toute sa conduite, obtenir une position honorable, agréable, et vivre avec des personnages de tout rang et les plus distingués à divers titres, qui ne sont pas précisément ses pareils, sur ce pied d'égalité insensible qui est ou qui était le charme et l'honneur de

la vie sociale en France\* Pouï moi, pendant ces aonM^

que je puis dire heureuses, j'avais cherché et j'aTais même assez réussi à arranger mon existence avec douceur et dignité : écrire de temps en temps des choses agieabies, en lire et d'agréables et de sérieuses, mais surtout ne pas trop écrire, cultiver ses amis, garder de son esprit pour les relations de chaque jour et savoir en dépenser sans y regarder, donner plus à Tintimité qu'au public, réserver la part la plus fine et la plus tendre, la fleur de soi-même, pour le dedans, jouir avec modération, dans un doux commerce d'intelligence et de sentiment, des saisons dernières de la jeunesse ; ainsi se dessinait pour moi le rêve du galant homme littéraire qui sait le prix des choses vraies, et qui ne laisse pas trop le spétier et la besogne empiéter sur l'essentiel de son âme et de ses pensées. La nécessité depuis m'a saisi et m'a contraint de renoncer à ce que je considérais comme le seul bonheur ou la consolation exquise du mélancolique et du sage.

Qu'il est loin, qu'il est à jamais évanoui ce temps meilleur, orné d'étude et de loisir, où, dans un monde d'élite, une amie irréparable me disait, glissant sous l'éloge un conseil charmant : « Si vous tenez à l'approbation de certaines gens, je vous réponds que l'on tient à la vôtre, filais voilà ce qui est bon, ce qui est doux entre gens (jui s'estiment, tenir à Tapprobation morale jusqu'à concurrence de son indépendance, vouloir plaire et rester libre; c'est le moyen de bien faire. )> J'avais accepté la devise, et je me promettais d'y être fidèle dans tout ce que j'écrirais; mes productions de ees années s'en ressentirent peut-être : mais je m'aperçois que je m'oublie, et je reviens.

Quoi qu'il en soit, du moment que j'étais décidé à re-



noncer à m» place de CoDsemtenr à Ja Bibliothèqae Mamine (et ma détermiiiatioD fut prise dès lors, bien que, par égard poar MM. Carnet et Reynaud, je consentisse à

remettre l'instant de m'en aller jusqu'à ce qu'ils n'y fussent plus eux-mêmes), je n'avais guère à choisir : il me fallait vivre de ma plume, et la littérature telle que je l'entendais, — et même toute littérature, — était, pendant l'année 1848 , une de ces industries de luxe qui furent frappées, à l'instant» d'interdit et de mort provisoire.

Ce ne fut que sous le ministère de M\* de Yaulabelle que j'envoyai cette démission jusque-là différée, en marquant bien à ce ministre, homme de Lettres estimable, qu'elle tenait à une détermination plus ancienne et dont les motifs ne le concernaient pas : il me répondit par une lettre très-obUgeante. Dans rintervalle» j'avais trouvé mon emploi, mon moyen de subsister. Un ancien auteur dramatique, qui était un perpétuel candidat k l'Académie, et qui, à ce titre, me visitait quelquefois, M. Casimir Bonjour, ami particulier de M, Firmin Hogier, le ministre de Belgique à Paris, m'ayant demandé en conversation si je ne connaîtrais point par hasard quelque homme de Lettres qvà voulût accepter en Belgique une place de professeur de littérature française, et m'ayant a|>pris qu'on en cherchait un pour 1 Université de Liège, je m'étais offert moi- ' même; j'avais vu M. Firmîn Rogier, j'étais allé à Bruxelles conférer de ce projet avec M. Charles Rogier, ministre de J'ioténeur, que je connaissais de longue date, et j'avais aiccepté avec gratitude les conditions qui m'étaient laites.

ie quittai donc la France en octobre i848 ; la presse de Paris ne s'occupa de ce départ que pour le railler: quand un homme de Lettres n'a pas de parti ni d'armée à lui, et

qu'il marche seul avec indépendance (fbo singulariierdù' nec transeam)^ c'est bien le moins qu'on se donne le plaisir

de l'insulter un peu au passage. Je rencontrai en Belgique (les difficultés de plus d'un genre, et quelques-unes, trèsimprévues, qui m'étaient suscitées par des compatriotes ennemis que j'ai retrouvés depuis en d'autres occasions encore. On publia à Bruxelles et à Liège d'incroyables brochures contre moi. J'eus fort à me louer de la jeunesse belge qui, me connaissant peu, prit le parti d'attendre et de me juger seulement par mes paroles, par mes actes. Je réussis malgré les obstacles; le livre suivant qui représente l'un des deux Cours que je professais, le Cours libre et public, était achevé, entièrement rédigé, et devait paraître à la fin de l'année 1849, lorsque mes Camarades du Lundi commencées à Paris en octobre, me détournèrent et m'accaparèrent tout entier

Ce Cours, au reste, avait été coïncidence la préface naturelle des Causeries; je faisais une leçon régulièrement chaque lundi dans la salle académique de Liège, tout comme depuis, à pareil jour, je publiais mon article au Comptant.

Je donne aujourd'hui ce Cours exactement tel qu'il était préparé en 1849, sauf les notes que j'y ai ajoutées en le revoyant; je le donne avec la Dédicace d'alors, avec la Préface d'alors. Bientôt des parties n'en sont plus vivantes; j'y ai puisé amplement à diverses reprises pour les articles que j'ai publiés sur Chateaubriand. Il m'a semblé cependant qu'il ne serait pas sans utilité d'offrir aux jeunes esprits que la littérature n'ennuie pas ces analyses étendues, sous leur première forme, dans toute leur clarté et avec tout leur développement.

L'ouYi'age eût été neuf, je le crois, s'il eût paru à sa (Jate, il y a dix ans. Qu ou veuille le prendre aujourd'hui comme une seconde édition, du moins, de tout ce que j'ai écrit sur M. de GbateaubriaDd et ses amis, mais une seconde édition très-augmentée. — >Oii y trouvera d'ailears dans l'Étude sur ChônedoUé quantité de lettres originales qui ne sont que Ut, et qui éclairent de près l'intérieur de ces hommes distingués, leur physionomie et leuvca-rae» tère aux meilleures années de leur vie.

P, S. J'allais oublier de reparler des fameuses Listes. Celle où figurait mon nom parut enfm dans le numéro 31 de la Mewie ré-irtupectim : « M« Sainte-Beuve, iOO firancs; » c'est ce qu'on y lit. Les chiffres iabulêux s'évanouissent\* La note obligeante que M. Taschereau a cm devoir y joindre, et qui suppose une fraude commise en mon nom par un officieux^ n'a plus même d'objet. Je n'en étais pas à demander 400 francs à M. Duchàlel, pas plus, j'ose le dire, que lui à me les demander : l'impossibilité moraU était la même. Et personne n'eût osé se permettre une telle demande auprès de lui en mon nom : il n'y aurait pas cru. En voyant ce chiffre de 100 firancs, un éclair a traversé ma mémoire; j'ai pensé à ma cheminée et au tuyau d'octobre 1847, qui avait dû coûlei, sunmic ronde, à peu près cela. La dépense, ordonnancée par le miuistère, s'était faite trop tard pour être portée au Budget de 1841. Telle est mon explication. Qu'en disent mes anciens amia du ministère Carnot? — Biais, sans cet incident, je n'au?rais pas été amené à professer le Cours que l'on va lire, et c'est ainsi que l'un m'a induit à parler de l'autre.

# A MONSIEUR CHARLES ROGIER

HMitTU M h'nrttmimt

MûMSlEtLR ,

C'est à TOUS inirtoat que j'ai dû TrivrI bospHaHer qa« m'a procuré te Belptque en un mauvais joui . QuoHjue ce bienfait qui aurait pu se pro- \* longer pour moi s'abrège plut» tôt que vous ne l'auriez cbîsiré , il nii\* serait doQl de le consacrer en iaisaant quelque trace de mon paaaage et de ma reeoiwmiHBanee. C'est pourquoi, Monsieur, |'ai prfi aur mol de voue otUr ew pages, d ImpiriUtea qu'elles puiMent être.

y eafUes agréer, Monsieur, l'espreisloii de mon reqieet ,

SAINTB-BEUTB.

flep4Mnbr« 184t.

## PRÉFACE DE

Henri Estienne adressant à M. de Mesmes son petit

traile De la Conformité du Langage françois avec le grec^

dians un moment oii Ton attendait plutôt de lui son gfand Tréêor de la Langue grecqtu^ dirait, après le détail de quelques ciroonstances particulières : « Depuis le quel temps, mon esprit, qui avoit long temps demeuré coy et tranquille, a esté agité de tant de tourmentes et tempestes les unes sur les autres, qu'au lieu de tirer vers Orient, il a esté emporté vers Occident. Et en consi-

dération de ce, j'espère, Monsieur, que recevant de moy un œuvre tout autre que celui que je vous avois promis, n'imputerez ce changement d'enlceprise (qui a esté ainsi forcé) à aucune inconstance ou légèreté\*. Car il ni^en est pris comme aux marchands, qui selon le lieu auquel la tempeste les a jelez, sont contraincts de faire autre emploitte qu'ils ne déiiberoyent. » — -Je suis uo peu moi-même comme ces marchands voyageurs : j'ai dû obéir au goût de ceux chez qui les circonstances m'avaient porté) et voilà comment, au lieu du qua»

14 PBtPACB BB 1849.

trième volume de Port'Royaî ( auquel on pouvait s'attendre) , les IccLcui s recevront aujouid iiii une Etude sur Chateaubriand.

Je n'ai pas è expliquer au public, ni même à mes amis, pourquoi, sans y être en rien obligé, j'ai cru devoir chercher ailleurs non pas fortune^ mais étude et variété de vie. Ce sont de ces motifs tout particuliers, qui n'ont nul rapport au sens commun, mais qui tiennent à la fibre secrète. ^ Ton voulait absolument des raisons, je n\*en dirais qu'une, et la voici :

L'année 1848 a été une année folle et fatale. Puisque le monde était en démence, j'ai saisi ce moment aussi de faire mes folies \ et mes folies à moi, ç'a été d\*aller dans un pays ami vivre toute une année avec les illustres et aimables morts, Villehardouin , Joinville, Froissart, Conniynes, Montaigne, tous en fouie et à la fois. Jusqu'à Buffon et Chateaubriand \ de les accueillir en moi, de les entendre, de les interpréter, de me mêler plus intimement que jamais à eux, et d'oublier, s'il se pouvait, dans leur commerce, les sottises et les misères du présent.

Ce que j'avais résolu, je l'ai fait. Le Discours d'ouverture que je reproduis textuellement ci-après, et qui résume mon plan de cette année, dira à quel travail je me suis soumis.

Le Cours de littérature française, commençant avant TSHéhardouin et allant jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle, a été professé dans Loile son étendue pour les étudiants de FUni-

## **PRÉFACE DE 1849. |S**

Yersité de Liège. Je n'en ai gardé que des notes el d'utiles souvenirs^

Le second Cours, tout public, et qui entame Tétude littéraire approfondie des cinquante premières années du siècle, est celui qu'on va lire, et que je livre ici à trèspeu près dans la même forme où il a été donné : je dis à très peu près, car je ne lisais pas, je parlais -, le Discours d ouverture a élé la seule partie écrite et lue.

La fatigue que j'ai ressentie de ce double travail m'a averti que je ne pouvais le prolonger impunément, et j'ai dû, après cette première année, renoncer à une hospitalité bienveillante, dont j'avaib d abord compté jouir pour un temps plus long.

Cette année» pour moi si remplie, m'aura laissé de profitables enseignements.

J'ai vu un pays sage et paisible, laborieux et libre, un peuple sensé qui apprécie ce qu'il possède, et qui n'attend pas qu'il l'ait perdu pour le sentir.

J'ai vu une Université savante et non pédantesque, sans enivrer les âmes professorales comme dit Bayle, et sans aucune tracasserie. Je voudrais pouvoir espérer, dans mon court passage, y avoir laissé quelque chose de resté et des sentiments que j'emporte avec moi.

J'ai vu un beau pays, une riche nature, et dans cette vallée de Liège où je pouvais me croire loin de la ville comme dans un verger, j'ai joui, pour la première fois peut-être, de la naissance d'avril et des premières fleurs du printemps\* La tristesse qui s'attachait au souvenir

10 fKtrxt DE

de notre malheureux pays et des amis dont j'avais besoin, se gravait mieux dans cette vie calme, et chaque sentiment était dans son ordre.

La nomination n'avait pas été sans exciter un petit ou même un gros orage, bientôt dissipé. Je ne veux me souvenir que de ceux qui m'ont généreusement appuyé sans me connaître. M. Clément Muller, rédacteur du journal de M. Desoer» M. Henri Golson et M. de Jonghe me permettront de leur témoigner ici ma reconnaissance\* sance.

Ne pas nommer M. le professeur Lacordaire, ce serait paraître trop oublier les soins de Tamitié la plus attentive, qui a présidé à mon arrivée et m'a entouré pendant

tout mon séjour.

Le Cours que je reproduis en ce volume ne paraîtra pas rentrer dans ma manière habituelle, qui jusqu'ici était plutôt de peindre

que de juger. Cette fois je n'ai voulu faire que de la critique judiciaire : cela a l'air d'un pléonasme, c'est pourtant une nouveauté.

J'ai profité de l'indépendance littéraire qu'on trouve à la frontière (elle n'existe pas à Paris) pour développer mon jugement en toute liberté et sans manquer à ce que je crois les convenances. Comme les convenances sont chose relative, je ne voudrais pourtant point paraître y manquer aujourd'hui, en venant imprimer à Paris ce qui a pu être dit ailleurs. On me permettra quelques explications à ce sujet.

J'ai jugé M. de Chateaubriand comme certes certains

PRÉFACB 01 184». 17

est en droit de le juger aujourd'hui. Il est temps que pour lui la vraie critique commence, à moins qu'on ne veuille faire de sa renommée, comme de celle de Bossuet et de Racine» une de ces relations françaises \* auxquelles on ne peut trouver mot à dire sous peine d'être excommunié. La dévotion et la critique ne vont guère ensemble. Or, les longs respects qu'on a payés au glorieux vivant sont tout près de se changer en dévotion, aujourd'hui qu'il n'est plus. Je n'ai pas cru devoir imiter ceux qu'une longue amitié enchaîne à ce rôle honorable, et rien en effet ne m'y obligeait.

J'ai eu souvent de voir souvent M. de Chateaubriand dans les vingt dernières années de sa vie, et même celui de le louer quelquefois. Mais mon jugement, longtemps suspendu, date de loin. 11 ne serait pas difficile, à ceux qui voudraient prendre cette peine, d'en retrouver l'expression vers 1830-1832, dans les recueils où j'écrivais alors. Depuis 1834 environ, une influence aimable m'a tout à fait analysé sur ce point, et n'a plus laissé place sous ma plume au Jugement proprement dit. Je avouerai



avec IVanchise que, depuis cette heure, je n'ai jamais été Hbre en venant parler en public de M. de Chateaubriand. Les amis qui m'ont introduit pour la première fois auprès de M""\* Récamier savent bien que c'était là ma crainte, et que le critique en moi résistait : mais un si doux charme attirait d'ailleurs vers cette

< Expression du comte Joseph de Maistro.

## PRÉFACE DB

femme gracieuse qui s'était consacrée à René vieillissant, qu'il fallut bien céder en définitive et faire comme tous ceux qu'elle a vaincus. Quand un critique cède pourtant et qu'il se laisse aller à son plaisir, ce n'est ja\* mais pour lui sans conséquence : c'est en louanges qu'il doit payer son écot. J'ai essayé de rendre plus d'une fois ce qu'il y avait de nuances flatteuses dans ce monde d'élite où M. de Chateaubriand ne s'encadrait que par un seul aspect) je me suis fidèlement prêté à la perspective. Il m'est pourtant arrivé, XÈ^me dans ce monde de bonne grâce, de résister plus d'une l'ois aussi, de me refuser tout net à parler au public de tels ou tels des ou •

' vrages du maître publiés depuis 1834. Même en cédant, j'insinuais mes réserves, comme lorsque j'ai parlé de son dernier ouvrage sur Raocé : je me comparais tout bas à la cigale obligée de chanter dans la gueule du lion. En deux ou trois circonstances, M\* de Cbateaubriand

jk' daigné prononcer mon nom avec éloge : j'y fus isenmhle comme je le dus, moins encore peut-être qu'il la crainte de me

voir enchaîné parla, comme par un carcan d'or, au pied de sa statue. J apprécie certainement les éloges personnels venant d'une telle plume-, je n'ai pas moins ressenti combien en toute circonstance M« de Chateaubriand s'est montré peu favorable et même contraire à l'ordre d'idées et d'efforts poétiques auxquels ma jeunesse s'est associée, et que sa vieillesse était faite pour accueillir, puisque la source avait jailli sous son ombre et comme entre les pieds du vieux chêne.

PIUtFÀCB 01 1849. 19

De tout cela il résulte que je me suis considéré comme

parfaitement libre aujourd'hui, et que j'ai usé de cette liberté en rappliquant selon la mesure de mon jugement au plus illustre de nos écrivains modernes. Dégagé de tout rôle et presque de tout lien, observant de près depuis Lientôt vingt-cinq ans les choses et les personnages littéraires, n'ayant aucun intérêt à ne pas les voir tels qu'ils sont, je puis dire que je regorge de vérités. J'en dirai au moins quelques-unes. C'est la seule satisfaction de récrivain sérieux dans la dernière moitié de la vie.

Septembre 1849.

## **DISCOURS D'OUVERTURE**

D'INTRODUCTION AU COURS DL Lîl iUUi LKL FRANÇAISE,  
Pmtméé h Mi 30 octobn il48, Daus U salle Académique de rUoi-  
tenité de Liège.

Mbssibubs,

Mon premier mot est pour reconnaître votre bienveillance. Nommé par le Roi, appelé par la confiance du Gouvernement à une chaire longtemps occupée par un maître excellent et vénéré, j'ai tout d'abord comme collègue aux hommes distingués qui composent cette Université sa tâche. J'en ai beaucoup à faire pour justifier cet honneur. Tous mes efforts seront consacrés à y réussir. Vous seuls pourtant. Messieurs, pouvez me mettre à même d'atteindre complètement un but et un objet qui n'est autre que vous. La parole du maître ne saurait avoir son entier effet et son inspiration véritable que dans une communication vive et sentie avec le jeune auditoire. Ce n'est pas en un jour qu'une telle sympathie se conquiert; j'espère la gagner avec le temps; mais, dès le premier jour, qu'il y ait au moins entre nous un premier lien.

Pourquoi ai-je désiré venir ici, lors de mon voyage, parmi vous Messieurs, permettez-moi de m'adresser cette question comme en votre nom, afin de me donner le droit d'y répondre, le ne voudrais pas, et vous ne voudriez pas qu'il y eût dans mes paroles rien qui pût paraître un reproche, une ingratie-

^ M. Letbroussier, auteur de Fabier et d'un grand nombre d'ouvrages

est l'oeuvre.

## DISCOURS D'OUTBOUTUMB.

tude pour ce que j'ai quitté ; mais ce que Je suis venu chercher en Belgique, Messieurs, je puis hautement le dire : j'y suis venu chercher un pays d'entière et de véritable liberté. Cette liberté je le sais (et je Val d'Auvergne peut-être), a bien quelques petits Inconvénients pour ceux même qui l'estiment à si haut prix

; mais quand elle est véritable, c'est-à-dire quand elle sait elle-même se limiter au sein de l'ordre et respecter en définitive les droits de chacun, elle vaut la peine qu'on fasse quelques pas pour elle. On a, dans ces derniers temps, inventé on renouvelé bien des devises dont les murs se sont tapissés et dont les carrefours ont retenti : pour moi, je n'en sais qu'une que j'ai toujours ambitionné de voir inscrire au seuil, au foyer de toute existence d'homme de lettres, et de la mienne en particulier : liberté et dignité.

J'ai l'air d'en venir aux sujets d'étude paisible qui doivent seuls vous occuper et desquels nous n'avons aucun de nos instants à distraire si nous pouvons y suffire. Et d'abord il m'importe d'établir dans vos esprits comment je comprends mes nouveaux devoirs, et quelle différence je fais entre la charge du professeur et le rôle de récrivain.

L'écrivain (je parle surtout de l'écrivain critique, de celui qui traite à peu près des mêmes matières que le professeur) est libre, indépendant; il n'a, dans la variété de sa course, à suivre, s'il le veut, que son instinct individuel et ses goûts divers. Éclaireur avancé, armé à la légère, Il pourra sortir souvent de la route tracée pour tenter l'aventure, pour reconnaître ce qui a pu échapper au gros de l'armée, pour accroître s'il peut, le butin commun. Quoique, dans ce genre d'histoire qui s'applique à nos monuments de l'esprit, le hasard ait moins de part que dans les résultats de l'histoire générale, il y entre aussi pour quelque chose : les livres et les auteurs ont leurs destinées, comme le reste. Il s'agit donc, pour l'écrivain critique doué de curiosité et enclin à l'investigation, de réviser parfois les arrêts sévères, de corriger les préférences trop inégales, de protester, — non pas, c'est inutile, — mais de dissenter à propos de certains jugements consacrés, et

d'amener ainsi des explications qui rendent les classements plus justes,

DISOOmS D'OUTtTURB.

les fonclusions plus larges et plus compréhensives. En un mot, on pourra par niortienls avoir l'air de harceler la Iradiiion, afin de la forcer à devenir plus complète et plus fidèle. Dans ce procédé du critique, il se glissera sans doute plus d'une I chance de témérité et d'erreur : cela le regardé, car c'est en son propre nom, c'est à ses risques et périls qu'il se conduit.

ta position du professeur est tout autre, et ion devoir autre-DAent tracé. Guide reconnu, il devra peu 8\*écarter de lagrai»de route, ou, s'il en sort un moment, bien savoir d'avance oA il se dirige, et ne se pn attarder dans les sentiers. Tonte école teissoci-nière lui est interdite ; il va droit aul monuments. Sans s'interdire ce qui peut en diversifier les alentours, il s'attachera surtout à ce qui pont en éclairer les accès. A l'époque de cri- IMpie avancée où nous sommes parvenus, fout a été dit A peu près an sujet des principales œuvres, tout a été controversé, de ce qui pouvait l'être. En tenant compte de la difTérence des points de vue et on tftchant d'en tuer do justes lumières, celui qui enseigne saura se garantir des partis exclusifs. Le caractère de notre époque est historique plutôt que dogmatique. Madame dp Staël l'a depuis longtemps remarqué : parlant du premier écrit de M. -de Baranle, du Tableau de la LiW'rature au dix-huitième Siècle, et de l'esprit d'interprétaliou un peu circonspect que le jeune critique y avait porté : « Le dir-huitième siècle, disait-elle, énonçait les principes d'une manière trop absolue; peut-Être le dix-neuvième commen-tera-4ril les faite avec l«>p de soumission. L\*un croyait à une nature de choses, l'autre ne 4an>ira qu'A des drconstamces. L'un

voulait enmiander l'avenir, l'autre se borne à connaître les  
bommes. » farrant, connaître les bommes n'est pesasses quand il  
s'iigH des œuvres; et tout en s'appliquent à bien caractériser les-  
pro- Onctions de l'esprit comme rexiTression il'un temps et d'un  
■ ordre de société, on ne saurait négliger d'y saisir ce qui n'est  
pas de la vie passagère, ce qui tient à la flamme immortelle el sa-  
crée, au génie même des Lettres.

Ce génie, une fois excité, ne sē tient pas immobile et aa s'en-  
ferme pas dans les formes toujours étroites des écoles. Ceux qui  
en sont dignes choisissent eux-mêmes l'autel où ils alto-

ti D»COURS D'oUVRKTCVfB.

ment leur (lanibeaii. Les uns enrcent dans le rovdUQie du  
Grand et du Heau par Homère cl par Sui\*hucle, les autres par  
DanlCjlt» auircspar Sbakspeai e. (jardoDS-iious de diminuer les  
accès et de fermer aucune voie. La route qu'il nous est donné de  
pafcouiir doit être une des prinictpales; elle ne saurait être la  
seule. On ne peut étudier en détail que quelques monuments. Sa-  
luons de loin plus d'un temple sur les collines, indi« quons les  
sentiers qui mènent, et laissons faire : il est bon que chacun ait à  
gravir. Si le maître a, sur quelques points, des vues qui lui soient  
plus particulières, il se bornera à les faire sentir au passage, sans  
y abonder et sans y trop insister. 11 informera la conscience litté-  
raire des élèves, sans prétendre la soumettre\* Il est un certain  
milieu éloigné de toute secte et de toute doc» trine singulière :  
c'est la région véritable où l'enseignement doit rester.

La tradition a mille fils et mille nœuds dont Tonsonible faisait  
sa force: ces liens du passe sont en train de se briser chaque jour;  
nous essayeions d'eu renouer du moins quelques-uns. Kous vi-

vons à une époque peu propice à la durée des choses délicates : et quoi de plus délicat que la transmission littéraire? L'autre jour, en quittant Paris (permettez-moi ce souvenir), je voyais un exemple frappant de ces vicissitudes qui ne se bornent pas seulement aux empires, et qui s'étendent au théâtre des choses de l'esprit. La Harpe, Messieurs, était un éminent critique; ses défauts, tout le monde les sait aujourd'hui, et nous avons été assez vif à les dénoncer nous-même; mais ses qualités littéraires étaient rares : il avait Tenibuosiasme du goût. Le plus distingué des élèves de Voltaire, il fut en France le premier qui introduisit régulièrement Téloquence dans la critique. Ses Cours que nous lisons encore ' avec profit, et qui pour de certaines pages d'analyse, dans les matières qu'il possédait bien, n'ont pas été surpassé?, — ses Cours ont eu, à leur début, un succès dont son livre, tel qu'il existe, ne saurait donner une juste idée. La Harpe lisait, mais il lisait admirablement, et l'on n'était point alors habitué aux miracles de la parole improvisée. de même(> qu'on n'eût pu supporter volontiers les lâcheux et les à-peu-près qu'elle lui

DtSTOILBS D'OQTCLITinit.

pose. C'était au Lycée (autrement dit à l'Athénée), vers 1787. que la Harpe lisait ses leçons durant les dernières années brillantes et paisibles qu'a eues le règne de Louis XVI. L'élite de la société se réunissait à ces séances, les lettrés, les jeunes gens, les femmes du monde : c'était une fête de l'esprit. Lorsqu'après les mauvais jours de la Révolution il reparut dans la même chaire du Lycée, il y retrouva un succès pareil, bien que moins pur et trop empreint des passions déclamatoires de l'époque. Quoiqu'il en soit, cette chaire du Lycée honorée par un tel succès, par un tel concours d'auditeurs, était restée célèbre : Garât, Chénier,

Ginguené, Lemercier, — des savanis diserts tels que Fourcroy; — plus tard, Gall, Benjaniin Constant, M. Mignet, s'y étaient successivement assis. L'autre (jour donc, depuis Février de cette année, passant par la rue Saiot- Honoré, au coin de la rue de Valois, j'aperçus un magnifique estaminet, dit VEstamirirt ffr.s Nations, tout éblouissant de lumière? : J'Iiésitai d'abord à y recunnailro les sajons du respectabit; et toujours un peu .nombre Atbénée. .h; montai pourtant, je voulus m'assurerdu lieu ; c'était bien le même. LA où les derniers vieillards du dix-buitième siècle s'étaient réuiu^, et où j'avais entendu causer Lacretelle aîné, Tra( y, naunou^ on jouait autour d uu nimienso billard; et la place justement qu'avait occupée la chaire, le fauteuil de La Harpe et de ses successeurs, n'offrait plus ft mes yeux qu'une table où fumait le punch ; permis à tous de s\*y asseoir. J'étais le seul qui apportât dans ces lieux un souvenir.

De telles transformations ne seraient qu'un accident, une simple vicissitude tombant sur des objets matériels, si l'esprit des choses du moins se maintenait et survivait, si la vie littéraire, éclipsée d'un oôté, se transportait au même moment ailleurs, et s'il n'y avait que déplacement dans la marche toujours visible du divin ilambeau :

Ët quasi cursores vital lan^ipada tradunt.

JKais à force de se déplacer souvent et de changer de mains, le» {umières littéraires courent risque de s'éteiadie; et, mal-

MmoRS d'ouvsktdrb.

gré l'extrême progrès dont, nous nous vantons, cette transformation du Lycée, je Tavouc, est restée pour moi un symbole. • Vous m\*aideres à lUssiper ce triste augure, Messieurs, et à croire



que l'éclipse n'est que passagère. Si l'enseignement a ses charges sévères, il a aussi ses douceurs. Aux heures d'aridité et de doute, on doit être heureux de retrouver du rafraîchissement au contact de jeunes intelligences. Un moraliste aimable qui a sa place à côté de Vauvenargues, un ami de Chateaubriand et de Fontanes, M. Joubert, parlant à un autre de ses amis poètes (Ghénédollé), qu'il voulait décider à accepter une place d'inspecteur dans l'université, lui adressait des paroles qui m'ont paru d'une application plus générale et d'une vérité autant que d'une grâce insinuante :

« Je vous préviens, écrivait-il à son ami au sujet de fonctions nouvelles, je vous préviens qu'il y a deux moyens infaillibles de s'y plaire : le premier est de les remplir parfaitement; car on parvient toujours à faire volontiers ce qu'on fait bien. Le second est de vous dire que « tout ce qui d'évient devoir doit devenir cher. » (C'est une de mes anciennes maximes, et vous ne saurez croire quelle facilité étonnante on trouve dans les travaux pour lesquels on se sentait d'abord le plus de répugnance, quand on s'est bien installé dans l'œuvre et dans le cours d'une périlleuse pensée; il n'en est point (mon expérience vous en assure) de plus importante pour le bonheur.

« Il y a aussi, continuait M. Joubert, une manière d'envisager les devoirs dont il s'agit, qui leur ôte tout leur ennui (il s'agissait, Messieurs, d'une place d'inspecteur, non de professeur), et qui les rend même agréables et beaux aux imaginations intelligentes : c'est de ne considérer dans les écoliers que de jeunes âmes, et dans les maîtres que des pasteurs d'enfants, à qui l'on indique les eaux pures, les herbes salutaires et les poisons. On devient alors un inspecteur virgilien, qui peut dire:

Non inraeta graves tentabunt pabnia foelas, Née mala vieini  
pecoris contagla Igedoit.

« Il faut savoir aussi, poursuit toujours l'aimable moraliste,  
qu'en dépit du siècle, il n'y a rien de si docile et de si aisé à

#### DISCOURS D'OFIYERTURK. 27

ramener .m bien et aux anciens pâturages que c«s tronpoaiiT  
et ces bergers. De la fermeté, du bon sens, môli's d'auiniunilô el de  
sourires-, font lleurir partout où Von passe les mences des  
bonnes mœurs, de la piété, de la politesse et du bon goût. Tout  
cela est encourageant, et en voilA peut-être plus qu'il n'en  
faut\*) Our décider un honnête homme^ un philosophe et un  
poète. »

M» Joabert est poète laiHDéme plus qu'il se le croit; il«dibel-  
lit, il aplanit ce qa-il touche; mais quand même l'œntre doTiait  
être moias fafcile, et la tftctae moins riante qn'il^ nA K fait) la me  
qa\*il nom donna a du mi; c'est on iddal qu'il n\*est pas mal  
d\*aToir devant lea yeux et qui repoe.

Hessiecri» le Cours que j'entreprends de développer devant  
voue embrassera la litt^atnre française dans toute son ëten\*  
àufe\* Pour mieux y réussir et pour être plus certain d'atteindre  
k» divers âges de cette vaste culture, d'en traverser, si je p«is ain-  
si parler, toutes les saisons, je diviserai notre étude en deux par-  
ties, que j'entamerai simultanément, et que je poursuivrai, si j'en  
ai la force, d'une marche parallèle. La première partie du Cours,  
qui s'adressera spécialement à MM. les étudiants, comprendra la  
littérature française dans son cadre classique et régulier, à la  
prendre dès ses origines et à la mener aussi avant que possible à  
travers les grands siècles. La piûbc française se déroulera pour

nous dans une perspective ininterrompue, et connue dans une avenue immense, depuis Villahardouin jusqu'à Buffon. Nous en suivrons le glorieux héritage formé de bonne heure, modifié d'âge en âge, et toujours transmis. La poésie française, moins heureuse que la prose, surtout moins constante, nous offrira, au contraire, toute des vicissitudes et des naufrages, des fautes et des retours, avant l'arrivée de l'herbe, et même d'ailleurs. L'autre portion du Goût, destinée à MM. les étudiants encore et à tous ceux qui voudront bien y assister, portera sur une époque toute vivante et familière à chacun, ce semble, mais dont l'histoire littéraire est encore à établir; j'essayerai de poser devant vous les fondements de cette histoire à partir de 800, et pour la première moitié du dix-neuvième siècle. En un mot, j'ouvrirai

#### DISCOURS D'OUVERTURE.

d'une part mon sujet à Villahardouin, et de l'autre à Chateaubriand.

Je trouve à cette division plusieurs avantages, dont un seul suffirait pour me décider. Ce n'est pas assez, dans l'étude littéraire, de s'arrêter à considérer le beau, si l'on n'arrive à recevoir, à communiquer le mouvement et la vie. Or, les monuments du passé sont toujours un peu froids; et même quand on sent qu'on a affaire à de grands modèles, il semble, à travers la différence des temps et ce je ne sais quoi d'accompli qu'ajoute la consécration des siècles qu'ils soient d'une autre nature que nous. On n'y entre pas aisément ni tout aussitôt. Un critique éloquent l'a dit, les modèles du passé, dans l'admiration traditionnelle qui les environne, ont quelque chose de la splendeur fixe des astres et de la beauté un peu froide des marbres. On peut dire d'eux qu'ils régneront, mais trop. <sup>iii</sup> • vient qu'ils ne vivent pas. 11 n'en est

point ainsi des contemporains, ou de ceux qui le sont presque, dont les noms ont lui sur notre enfance; — de ceux dont la gloire nous a vus naître, et que l'on voit mourir. Ils sont à la fois, pour les jeunes Ames, une lumière d'un culte et d'une espérance; on les voit bien haut, plus haut souvent qu'ils ne méritent d'être en effet et qu'ils ne resteront sans doute; mais jusque dans cette illusion même, on se dit qu'il ne serait peut-être pas tout à fait impossible de marcher sur leurs traces et de les atteindre. Ce sont ces images d'hier qui ont animé nos premiers rêves, qui ont éveillé et troublé notre imagination naissante, et auxquelles nous devons le plus souvent d'avoir été initiés au monde de l'esprit\*. Chateaubriand I Staël I Lamartine I vous avez fait l'effet de pleurs, vous\* avez excité plus de pensées, en nos jours, que ne l'auraient pu de plus anciens que vous et de plus sévères. Ainsi Jean-Jacques, ainsi Voltaire parlaient à la jeunesse d'alors un peu plus vivement, je pense, qu'Homère et

\* CoIeriUge, Bioyruphia lileraria, chap. I.

• Ty.v ■ 'j-ôtp à'-l'îy.v f/ âX/cv iixix'f V.rM'S^ « 'Opuicci,

DI8CoUII8 D\*OUTBRTURI. SU

que Platon, ou même que Racine et Malebranchle. J'etiidierai donc avec vous» Hesneurs, les derniers grands contemporains, ces grands séducteurs; Je prendrai sur moi de les apprécier réellement en les comparant à leurs devanciers, et de les mesurer sans les réduire. C'est par cette double étude .menée de front, et comme mise en regard, que Je chercherai à concilier la régularité et l'émotion, l'enseignement positif et la vie.

Dans la première partie du Cours, ce que j'appelle la vie, c'est-à-dire le sentiment vif et varié, l'Ê sentiment continu de notre su-

jet ne nous manquera pas non plus, je l'espère. A conuncor par la prose, nous aurons à parcourir bien des diversités piquantes et des renouvellements avant d'arriver à une régularité qui n'a jamais envisagé qu'à un moment très court, et encore pas aussi al)soiement qu'on l'a cru. Quoi de plus riche en contrastes que la série de ces premiers hisli rions, Villehardouin, Joinville, vos compatriotes Froissart et Commines, celui-ci déjà politique profond et raffiné, avec un reste, dans le parler, des grâces de l'enfance 1 Le seizième siècle s'ouvrira pour nous par un grand écrivain en prose, Rabelais, ~ un écrivain si ample, si complet et si maître en sa manière de dire (pour ne le prendre que par cet endroit), qu'il y aurait vraiment à le comparer à Platon, si l'on ne voyait en lui que la forme, et non ce qu'il y a mis, et que Ton pourrait avancer sans blasphème que la langue de Nassillon (encore une fois, je parle de la langue uniquement) n'est, par rapport à celle de Rabelais, qu'une langue plutôt de corruption, de mollesse déjà commençante et de décadence. Qu'aurai-je à dire sur Montaigne, que vous ne sachiez déjà? Comme La Fontaine, on le retient, on le cite à tout propos, on l'aime ; on fait de style aussi, quand ils réussissent, les plus irréguliers sont les plus chers. Nous arriverons de la sorte, en allant de nom en nom, jusqu'à Balzac et à l'établissement classique proprement dit, non sans avoir reconnu toute une formation bien antérieure. Mais, pour avoir ainsi parcouru ces premiers /il'os comme à vol d'oiseau et en ne nous posant que sur les clu( hers, nous ne croirons pas, Messieurs, avoir épuisé notre étude, ni avoir conquis tout le pays; ilou^ l'aurons cilleuré seulement. La vraie

ao OISGOM D'OtJTBIITUIB.

langue d'une époque ne doit pas se chercher exclusivement  
 chez les écrivains célèbres, chez ceux dont le génie ou le talent la  
 frappe d'un cachet individuel qui peut être rare ou même  
 unique, et qu'il a droit de passer pour une exception. La langue  
 moyenne d'une époque se rencontre plus sûrement chez les écri-  
 vains qui ne songent pas à rôtir, ou qui le sont sans grande dis-  
 tinction originale, chez les traducteurs, les arrangeurs de romans  
 en prose, — chez un bourgeois de Paris dont on retrouve par ha-  
 sard le registre qu'il tenait pour son plaisir ou pour son ménage.  
 De tels exemples fortuits ne nous feront pas tout à fait défaut; et  
 les indiquer, les laisser de loin apercevoir, là même où l'on n'a  
 pas le loisir de s'y arrêter, c'est déjà redresser la vue et tracer la  
 voie. Ainsi je fais pour les âges reculés, ainsi encore aux  
 époques si belles du dix-septième siècle et du dix-huitième, à tra-  
 vers les intervalles des chefs-d'œuvre, je serai attentif à vous faire  
 sentir le vrai ton, la vraie saveur de la langue, non pas seulement  
 chez les Pascal, les Lamoignon, les Sévigné, c'est-à-dire aux lèvres  
 des souverains génies, mais autour d'eux, chez ceux qui ne sont  
 arrivés que par accident, chez un gentilhomme qui écrit au dé-  
 botté sur «es négociations ou sur ses guerres, chez un religieux  
 qui > dresse des instructions pour ses moines ou encore,  
 comme le disait Paul-Bonaparte, chez la moindre femme  
 de ce temps. Les petits billets de ces dames du grand siècle «t  
 du siècle dernier trouvaient moyen d'être à la fois sans beaucoup  
 d'orthographe et du français le plus excellent. La qualité générale  
 d'une langue (toute part légitime faite aux chefs-d'œuvre) se sa-  
 isit mieux dans ces exemples tirés du milieu de la société; on y  
 prend sur le fait la langue parlée toujours différente de la langue  
 écrite, et l'on voit aussitôt ce qui est sain dans la circulation et ce  
 qui est déjà en train de se gâter. Grâce à cette façon d'envisager

l'arbre avec toutes ses branches et selon tous les jeux de sa sève, ma prétention. Messieurs (et elle est grande), serait que, même aux époques les plus consacrées et les plus solennelles, cette étude que nous ferons en commun nous intéressât, et (tranchons le mot), sans rien perdre de sa gravité, nous amusât; car, on Ta très-)»ien

Digitized by Google

DISCOURS d'obéissance. 31

dit, là où il n'y a pas d'agrément, là il n'y a pas, donc le beau sens, de littérature. \*

En abordant la seconde partie du Cours, nous trouvâmes d'abord et tout directement la langue arrivée à la période extrême de son développement et à la veille de se corrompre. Cette corruption déjà commencée et très-avancée au sein du dix-huitième siècle était recouverte et corrigée par de magnifiques exemples, par des ouvrages empreints de grand style, et par des habitudes encore exquises de langage dans la bonne société. Après dix années de révolution, de désastre et de mélange, où la confusion, la dégradation de toute chose s'affaiblissait avec impudeur et menaçait de se fixer dans la langue même, il s'agissait de réparer. 1802 marqua une ère nouvelle; il y eut renaissance, retour à l'antique esprit ou du moins à de nobles formes de la tradition, en même temps que reprise du mouvement littéraire extrême du dernier siècle. La décadence fut de nouveau voilée. En un mot, l'automne continua, mais il y eut un air de reprise du printemps. Chateaubriand ressuscita l'épopée avec génie. Tchernobog de Bernardin de Saint-Pierre de Buffon et de Jean-Jacques; la forêt dans son immense se revêtit de

teintes de plus en plus riches '^^R î)ïëS«i^^ même temps qu'un souffle plus doux fait «Hg^, ne sais quel retour Impossible de la fraîcheur. Messieurs, ç\*a été là l'inspiration et l'honneur de la littérature française des trente premières années du siècle : elle s'est crue jeune et, par conséquent, elle l'a été; elle a eu espérance et vie ; elle a conçu de vastes pensées, elle s'était fait de hautes, de généreuses promesses; elle en a tenu quelques-unes : c'est assez, malgré bien des déceptions et des mécomptes, pour que son renom ne reste pas sans écho dans l'avenir, pour que cette période brillante se détache sur le penchant des Ages entre celles qui l'ont précédée et celles qui la suivront 3 c'est assez pour mériter une histoire.

Vous me verrez toujours en parler. Messieurs, comme d'une période tout à fait accomplie et terminée. Elle n'est véritablement chose que d'hier, mais elle l'est véritablement, je le crois\* On peut dire avec certitude que le mouvement

32 fin de siècle ou ouverture. . . •

littéraire c'est en soi-même une grande œuvre et elle se continue depuis par d'autres presque aussi glorieux, est entièrement épuisé aujourd'hui. Depuis ces dernières années, ce mouvement, à vrai dire, n'en était plus un; il ne marchait plus, il traînait. Mieux vaut pour son honneur, peut-être, avoir été coupé nettement, que de s'être prolongé outre mesure, si ralenti et si affaibli. Quoi qu'il en soit, la brèche a été faite ; un flot innombrable s'est précipité. Le monde, aujourd'hui, appartient manifestement à d'autres idées, à d'autres sentiments, à d'autres générations qu'il serait encore prétentieux de définir. Ceux même qui, après avoir le plus marqué dans la période précédente, se posent résolument comme les guides et les oracles du mouvement pré-



sent, du mou \ ornement Âitur inconnu, ne réussissent à le faire que parce qu'ils ont totalement rompu avec leur passé, avec leurs souvenirs, leurs idées, leurs inspirations premières, — avec tout, excepté avec leur talent. Ce sont désormais des hommes nouveaux, et nous pouvons parler d'eux au passé tout à notre aise, avec le respect qu'on doit à d'illustres morts; car cela ne le concerne plus aujourd'hui.

Depuis 1800, la période littéraire se partage et se çao^ exactement en trois portions distinctes, et comme en trois étages, en trois terrasses successives, le long d'une pente que nous descendrons : Le Consulat et l'Empire; 2<\* la Restauration ; 3» enfin ces dix-huit dernières années. Ces dix-huit années, I II hflte de le dire, ne deviendront jamais pour nous l'objet d'un Cours spécial et détaillé; elles se rapprochent trop sensiblement de nous, elles tiennent à trop d'intérêt et d'années-propres tout récents et tout vifs; la critique pouvait y ressembler à de la polémique, ce que l'enseignement ne doit jamais faire. 11 nous suffira de bien déterminer les caractères généraux de la littérature qui y a prévalu : les applications seront ensuite faciles à chacun. Mais l'Empire, mais la Restauration, voilà de riches et neufs sujets littéraires, une succession déjà ouverte à l'histoire; il y a là de quoi nous retenir plus d'une année.

L'Empire d'abord et le Consulat. — Je vous ai nommé les

DISCOURS d'OUVERTURE. 33

deux grands noms d'anciens rivaux, et depuis nous dans une admiration commune. Jusqu'en 1814, M. de Chateaubriand et Mme de Staël semblaient pourtant une exception; ils étaient jugés excentriques par rapport à la littérature de l'Empire proprement dite,

qu'ils devançaient et qu'ils débordaient. Ce qui fait leur supériorité et leur gloire, c'est moins encore le talent direct qu'ils ont montré dans leurs œuvres, que d'avoir ainsi vu le souffle devant eux et communiqué la flamme. Mais en leur rendant cette haute justice, en les replaçant à leur rang d'initiateurs, nous nous garderons d'être injuste et écrasant pour les autres de moindre haleine, pour les divers groupes distingués et estimables que nous offrira la littérature de ce temps. Lorsqu'à côté de Chateaubriand, nous aurons étudié Fonlanes, Joubert, Chénodolte ; lorsqu'à côté de Mme de Staël, nous aurons désigné Benjamin Constant, Schlegel (un moment critique en langue française), M. de Sismondi dans sa *Terreur* première, M. de Barante & ses débuts et quelques autres, nous ne négligerons pas les écrivains déjà formés, que la philosophie du dix-huitième siècle léguait au dix-neuvième ; — les écrivains de la Béeode, Ginguené en tête ; ~ les membres de la petite société d'Auteuil, Tacy, Cabanis, Fajlurriel alors jeune, Pariset, Thurot ; ^ Mari-Joseph Cbénier et Daunou, se tenant un peu à l'écart ; — le spirituel et très-saimable cercle qui se rangeait autour du patriarche Duels comme à l'ombre d'un vieux chêne, Coûin d'Harleville, Picard, Ândrieux. Les critiques de l'ancien Journal des Débats, Geoffroy, Feletz, Dussault, se rattacheront par Hoffman à ces autres critiques un peu usurpateurs du Journal de l'Empire, à ces feuilletonistes voltairiens qui entrèrent à la suite de M. Étienne, et qui seront plus tard les rédacteurs du Constitutionnel. Nous relèverons ainsi, durant la période de l'Empire, tout ce qui l'a traversée d'un peu mémorable pour le talent et (chose plus rare) pour la pensée, ce qui lui venait d'auparavant et ce qui s'est prolongé depuis : car ce serait injustement la restreindre, cette période, que de n'y voir et de ne qualifier de son nom que ce qui y a débuté et ce qui ne lui

a pas survécu, et de lui domier pour type exclusif Luce de I^nci-  
val ou Esménard.

### 34 DISCOURS D'ûLiVEarURE.

Aujourd'hui qiin les perspectives d'alors se sont éclaircies, que la distance a marqué les vraies hauteurs et que les classifications d'école, en un tel sujet, sVvanouissent, il nous sera permis, à côté (dirai-je au-dessub'O des noms de Chateaubriand et de Mme de Staël, de saluer un autre grand écrivain de l'Empire, et certes le plus imprévu de tous et le plus involontaire, le lival en tout de Lésar, — iSapoïéon. On a bien publié les CEuvres de Louis XIV; nous parpourriong donc avec vouâ le^ (Evvres de Napoléon, qui ne forment p98 nu^ns d'une dizi^qe de Tolnmes bien authentiques^ sign^ en mainte pag^ de sqb cachet, — de la griife du (ion\*

A l'extrémité et au nord de l'Europe, à son belvédère de Saint-Pétersbourg, nons aurons à noter un témoin au regard perçant, un iroaiqiue et impitoyable juge, ^i écrit, lui anad, avec une plume d'airain, Joseph de Maistre; et dansées montagnes du Rouergue, M. de Booldal, opiniâtre et boudeur; les patrons tous deux et les prophètes d'une Restauration impossible. Ils nous donneront sous i'Ëinpire les points extrêmes de nptre horizon K

Quant à la Restauration, Messieurs, non telle qu'ils la voulaient, mais telle qu'elle s'est faite, il me serait difficile ici de classer par avance ses richesses littéraires si abondantes , et l'ensemble vous en est suffisamment connu. Les forces intellectuelles et littéraires de la Restauration émanèrent à la fois de trois foyers, de trois centres principaux d'action : du salon de Mme de Staël ; de la lété du parti aïonai chique, représenté par M. de Cha-

teaubriand ; et aussi d'une simple école, d'abord obscure, de l'École normale, et des élèves puissamment doués qui s'y groupaient à la fin de l'Empire, au pied de la chaire de M. Royer-Gollard. On peut dire que ces trois courants divisés, ou rapprochés sans se confondre, traversèrent dans toute son étendue la Restauration, et la fertilisèrent réguliè-

' temps m'a manqué pour tenir tout ce que promettait ce progittuine ; mais ce qu'il ne m'a pas été donné d'achever sous forme de Cours •oitl et d'enseignement, je l'ai ébauché depuis dans l'Ucameriet du Lundi, en chapitres détachés et oomine à bâtons rompus. Je n'ai pu tout à fait fuir à mon engagement.

Msoms tt\*ùtrmmm. rr\*î

rement, comme en étant les arf^rps principales. Mais il y eut en sus les accidents imprévus, les talents individuels, un Paul-Louis Courier, un Béranger, tous deux tout entiers d'eux-mêmes; le génie poétique d'un Lamartine, descendu un matin on ne sait d'où, et nous dirions volontiers du Ciel, s'il ■ ^a^ât montré depuis combien il tenait à la terre. La poésie lyrique édatant d'un flortison tardive et soudaine ; l'histoire, l'histoire philosophique, raisonnée et saTante, — ou épique, narrative et pittoresque; la critique littéraire sous toutes les formes et sous celles même qui simulaient l'originalité et jouaient la création; l'intelligence impartiale et passionnée des âges écédents; une curiosité expansive et sympathique vers toute noble source, vers toute belle forme contemporaine étrangère : voilà en quelques traits l'aperçu d'une époque qui était encore en pleine production au moment où elle fut interrompue et où l'heure de la dispersion 'sonna. Ce qui la distingue par-dessus tout et ce qui faisait sa force, c'est qu'elle avait le sentiment d'organisation et d'ensem-

blf, sentiment qui s'est fort affaibli depuis dans les Lettres, tellement qu'il a pu apparaître dans la période dernière des individus de talent, mais qu'il ne s'est plus reformé de groupe puissamment animé.

Je causerai devant vous (j'ai presque dit avec vous), Messieurs, de toutes ces choses. Ma pensée se complètera, se corrigera plus d'une fois en son <sup>e</sup>ail en quel lieu et devant qui je parle. Je parle dans une contrée de langue française, mais qui <sup>e</sup> de tout temps, a eu son mode d'existence propre, et qui se rattache maintenant & une vraie nation. Tout pays qui a un vif sentiment de sa nationalité ne saurait manquer d'une littérature. La Belgique l'a déjà prouvé ; et, avec ce sens qui la caractérise, elle a pourvu d'abord, dans sa renaissance poli-<sup>\*</sup> tique, au plus solide et A l'essentiel, à ce que j'appellerai le corps d'année de la littérature : elle a produit ses modernes historiens; et l'on serait facile d'en saluer ici même, sans iBortir de cette enceinte \ — Dans l'étude du passé, j'aurai

< M. Ad. Borgnet, alors recteur de rUnlTenité, ert raufanr de <sup>e</sup>ili <sup>e</sup> fotre des Belg <sup>e</sup>t à lafin du XVIII<sup>\*</sup> titcic.

OISGOOU D'OtITBRTUUt

plus d'uDC fois à m'instruire et à m'infomier aux sources prouchaines, à me souvenir de ce qui me sera donné par les échos d'alentour. Le second monument le plus ancien en date de la langue romane du Nord , de celle qui deviendra plus tard la langue française, est sorti d'un monastère du Haînault : c'est le Cantique de Samte BtOàHe, Le célèbre Kman de Benari qui faisait les délices du moyen âge — du moyen ftge du Nord également, — Tune des productions d'alors qui ont le moins perdu au-

jour d'hui, est, selon toute probabilité, d'origine belge : et de nos jours ne retrouverait-on pas encore quelque chose de cette veine transmise aux environs, dans quelque conteur moraliste, dans quelque fabuliste malin \* ? J'ai nommé Froissart et Commines, de vraies gloires. La Cour de Bourgogne fut le siège de cette décadence pompeuse des quatorzi<sup>e</sup> et quinzième siècles, qui se déroulait aux belles joutes, aux • grands tournois et aux contes. Les noms des seigneurs de Brabant, de Flandre, de Hainaut, reviennent à tout moment dans les vieilles histoires, et Ogier, dit le Danois, était de Liège •

Mais le génie des lieux, pour rendre ses oracles, veut être consulté avec lenteur, et on ne le brusque pas en un jour. S'il y a des côtés prompts et saillants, il en est d'autres qui se dérobent. C'est d'ici, c'est de chez vous. Messieurs, qu'un matin, au siècle dernier, est sortie une voix harmonieuse qui a aussi\* tout enchanté le monde : il suffisait d'une oreille et d'un cœur pour la sentir. Tout n'est pas aussi courant et aussi facile. Même quand une contrée peut inscrire aux deux extrémités de sa zone brillante le nom de Rubens et celui de Grétry\*, elle garde encore bien des richesses dans ses replis, de ces produits intérieurs qui ne sautent point aux yeux et qui ne se livrent qu'avec le temps. Et, par exemple, la vieille langue, le vieux patois,

\* M. Bouveron<sup>e</sup>, de Uège, a fait des Fables estimées dans le pays : celles de H. le baron de Stasart sont connues en Flandre.

\* De Liège ou à ses environs. — Voir la préface du roman d'Ogier l'Ardennois publié par M. Harrois (1842).

\* Rubens né à Anvers, Grétry à Liège.

sur ces confins des collines liégeoises> rm «l'est fait dès l'origine le^partage des idiomes germaniques et romans, tellement que Charleuiague, biégeant à Aix-la-Chapelle, avait presque un pied en terre française, — le vieux patois wallon a ses secrets et ses mystères que vos érudits sont en train de délfouir Uer La chaînon wallonne a ses galettes qu'il ne faut qu'ôtre do peuple pour goilter et bien entendre. Vous m'accorderez quelque délai , Messieurs , pour prendre connaissance de ces singularités, et me former une idée des rapports qu'il serait intéressant d'établir entre notre étude générale et ce qui tous est partitwiier\* Je crois sentir qu'avec du temps, et si vous voulez bien me faire un peu de crédit, mon zèle y pourra suffire. On a dit de certains esprits que, pour qu'ils soient à leur aise et qu'ils aient tout leur Jet, il faut qu'ils se sentent dans Cotr tiède de l'indulgence.

Kt vous, Messieurs les dtudiaits, je vous adresserai ce dernier mot pour aujourd'hui. Mon vœu le plus cher serait non pas d'exciter, mais d'entretenir en vous, à l'exemple de mon respectable prédécesseur et à la suite de tant de dignes maîtres, le culte des belles connaissances, ce goût des choses de 1 esprit sans lequel l'homme civilisé n'atteint jamais ii toute la noblesse de sa destinée ni à tout le fini de sa nature. Il y a dans les connaissances littéraires une portion positive, essentielle, utile, qa'on jeune homme qui a passé par les écoles ne saurait con\* yenablement ignorer ; cette portion-là, il faut l'acquérir, la

\* Le patois wallon n\*a pas été assez étudié en France par les jeunes érudits qui ont défriché notre mo^en âge. C'haI une branche essenlidle, et mfeax qu\*iine branche, de la langue générale des Trouvèrea» M. Ch. Grandgagnage en ^^otMbvN Dktio-

nutnre étymologique dont dans volumes ont paru. M. Liltré en a rendu compte dans le Journal des Savants (décembre lâà7). — Parmi les poésies en wallon, j'indiquerai un Choûe de Ckansons et Poifies waiiomwij reeuUies par MM. Perd. BafUem «t Job. Dojardin (Li'p;\*, (841); et les Poésies en patou de Liège ^ recueil original de M. Simonon, le plus distingué de ces poètes du lieu (Liège, 1845). — Depuis lors, un fort joli volume intitulé : Fleurs de\* vieux Poètes liégeois, a été publié par HM . Peetermani et Helbig, 1 859 ; mata ce ne sont plus des poésies wallonnes ; elles sont en langue française, de la seconde moitié du seisièmesid-deetdelaprenBièreinouiUédn dii-a^tième ( 1 550- 1 650).

#### DISOOLUtS S'OUVSBXUAL.

poMMcr, prouver an besoin ^'on en est nraai ^ maïs eHn n» suffit pas. C\*es^ dans quelque chose de plus vif, d» piva dUUi; téressé> dans ee qui n'est pas simplement utile, que coniiiite surtout l'honneur et l'inspiration des Lettres. C'est la douceur de sentir et de rendre, c'est l'émotion élevée et généreuse, pntin c'est le charme aussi qu'il faut leur demander. Je ne vous dirai rien là-dessus que vous n'ayez déjà entendu de la bouche de Cicéron, c'est-à-dire du mortel qui les a le plus honorées et aimées. Ne craignez de moi aucun faux enthousiasme. L'utile, oh ! je le comprends, et je n'en veux pas médire. Les études positives et sévères sont la base de tout. Acquéi'cz le solide, Messieurs; en ces temp^ci, c'est la force de rhommç de tout porter avec soi. Mais & cOté, mais au-dessus, laisses place à un peu de fantaisie, si die veot naître, — à la flamme sur le front d'iule — non pas sur le front senlement, mais dans le coenn Après tpnt, quelles que soient les destinées futures du monde et la prédominance des intérêts sur let idéef, rien ne vivra dans la mémoire, rien ne se



transmettra que par les Lettres. (Ces événements eux-mêmes qui les effacent un moment et les éclipsent comme aujourd'hui, ces catastrophes qui paraissent si considérables aux contemporains, que seraient-elles sans le génie des Lettres? Que sembleraient-elles à distance dans leur chaos, si l'historien ne les débrouillait, ne les présentait sous un jour plus net, et ne leur donnait, par la puissance de l'esprit, je ne sais quel ordre et quelle grandeur, que souvent il serait difficile de le trouver dans la réalité? Le peuple de l'histoire par excellence, les Romains le savaient bien. Les moins purs d'entre eux par les actes et par les mœurs étaient capables de cette foi dans la pensée, de ce culte de l'avenir, qui ennoblit et qui relève. Relisez Salluste et les préfaces de ses immortelles histoires : quel éclatant hommage à l'esprit ! quelle séparation généreuse de ce qui est fait pour tomber et de ce qui doit survivre ! quelle part faite à la gloire du talent ! En des jours qui ne sont pas sans ressemblance avec ceux-là, redisons-nous

\* Du atque temporis virtus moralis in «nuncius» («l'effacement»)

## DISCOURS D'OCVEHTDRÏ.

les mêmes choses, pour relever et raffermir en nous le sentiment de la dignité, de l'énergie humaine. Enfin, de ce monde moderne qui n'est que trop destiné à être positif par sa nature, tâchons du moins de prendre exemple, par quelque endroit, sur le peuple qui sut être à la fois positif et grand. Voilà, Messieurs, ce que je ne cesserai de vous redire, ou plutôt ce qui sortira insensiblement, je l'espère, de tout le cours de cet enseignement : car je suis de ceux pour qui la littérature ainsi conçue, ainsi aimée pour elle-même est comme une religion ardemment embrassée

dès Tenfance; et ao milieo de toat ce qui semblait devoir en déta-  
cher ou en ^straire, les années n'ont fait qne la conflimer en moi.

« Car II n'est plu» temps de le dlssimiiler, les écrivains de  
notre lige ont été , en général , placés trop hnul. »

. (C^tumiAitD, Génie du ChrttMoÊittmt, S» perte, litre IV«,  
ehap. tr).

u Ce n esL pa.H (lu'on veuille leur ôter leurrépulalion; l'est au  
conlraire qu'on Teut savoir bien au ju.^ie ce qui leur a vain cette  
rèpiUUon «|u'oD respecte, et quelles sont les vraies beanlés qni  
ont fait passer lenrs défenta. »

(Towina, «rlicle RtpHt, DicliMnsiit liliioeophiqM).

la vraie méfliode vfw l<i eontemporaini : — pourquoi l'on  
comtngnc\* par dia\*

trriuliriai l . — Vii' In. littérature du xviii» siècle; son caracN'n  
, — r ntinuifé de régime. — Des dix années révolutionnaires. —  
Littérature du Directoire ; — «a qu\*«l]t «nraît pa ètret — Inaugu-  
ratloii ée rimtitat t diloonn d» Daman. IM Am^m luniMlM. ^  
Itamde StaH wai te fipdil^

Si répoqiia du zn\* siôcle nous abordons éteíl aussi bm une  
époque ancienne, et qae noas Toalnssions la traiter d'ne ma-  
niéTe soi-disant complète, tout à hii méthodique, qu'annons-  
nous k fiiire pour en établir HKis-\* toire? A noter, à relever par  
ordre d'apparition les principaux ouvrages publiés depuis 1800;  
à les classer peutêtre par genres; ou bien encore, à parler des au-  
teurs successivement et à mesure qu'ils nous seraient si^alés par  
la date de leur mort. C'est ce qu'on appelle la méthode régulière  
proprement dite , celle des Bénédictins dans VHistoire littéraire

de France. Une Corporation , une Académie n'en admettra jamais d'autre. De la sorte on n'omet rien; on croit être plus exact, et l'on ne fait que de l'histoire morte. L'avantage d'être contemporains, je veux dire, d'avoir l'esprit vivant de la *ti aditioni* et le sentiment des vrais rapports, de l'importance relative des hommes et des choses, c'est de pouvoir sortir tout d'abord et sans témérité de cette voie de classification et de catalogue, et d'aller à ce qui a influé, à ce qu'il compte

1 Dans un article du Journal des Savants où il critique l'estimable ouvrage de la Foésie française à l'Époque impériale par M. Bernard Joinville (janvier, 1846, page 17), M<sup>r</sup> Patin, en signalant un ouvrage de « métamorphose de l'histoire à l'époque de la mort », « très »

#### 44 PRBHLiBB LIÇOV\*

Si pour écrire l'histoire militaire des premières années du siècle, on allait au Ministère de la guerre relever le dossier des généraux, par ordre de grade dans la hiérarchie et suivant la date de leur mort, on ferait une histoire militaire bien couluse, et qui serait bien peu fidèle en ce qu'elle mettrait sur le même rang ex æquo ceux qui ne le sont pas. Car qu'y a-t-il eu en réalité? au milieu de tous ces noms, quatre ou cinq grands généraux et vrais capitaines autour du plus grand. Le reste a servi sans doute, mais secondairement et à la suite. Toute la partie originale de l'histoire se retrouve, si l'on sait bien les faits et les combinaisons de ces chefs principaux.

A plus forte raison en est-il ainsi dans l'histoire littéraire, là où les soldats comptent moins, et où les chefs sont presque tout. Nous commencerons donc par le plus grand et le plus signalé des

personnages littéraires qui parurent à l'entrée du siècle. Je vous ai fait remarquer que la période des quarante-huit dernières années se partageait assez . bien en trois périodes secondaires, de quinze ans à peu près chacune. Quinze ans», a dit Tacite, c'est un espace considérable de la vie humaine : quinquentennaires, grondement national et patriotisme. C'est le temps qui finit à une génération pour se produire, pour naître, fleurir et régner, puis se trouver en face d'une autre génération nouvelle

Il nous montre comment il fallait avant tout produire le mouvement, l'impulsion et l'ensemble d'une époque littéraire, et il a tracé le plan d'une histoire de la littérature de l'Empire, telle qu'elle la concevait. Je suis heureux de m'être rencontré avec lui dans la généralité du plan et dans plusieurs détails.

^ Agricola Fito, 111. Ce mot que chacun peut emprunter directement à Tacite a été fort cité dans ces dernières années, et par des personnes même qui ne sont pas de grands lecteurs de Tacite : M. de Chateaubriand l'a mis en honneur et en circulation par l'application qu'il en a faite en une de ses pages 61 lue « j'en lui-même il est fort possible qu'il l'ait remarqué et retourné pour l'avoir vu employé dans une excellente . Notice sur l'histoire par son ami Onésime de Mussy ( 1805;). Mais le mot B\* n'a ralenti pour lui qu'il en a dit ^ le grand Écho l'a répété.

#### PRIMÉRIE LBÇON. 45

déjà grande, laquelle à son tour lui dispute l'empire. Eh bien, il y a un homme qui a eu le privilège de durer et de persister, disons mieux, de régner durant les trois périodes, durant les trois fois quinze ans que nous avons traversés : trois âges d'homme! Sous le Consulat et l'Empire il brille du premier jour, dès le pre-

mier matin, comme un météore. Sous la Restauration il est à son zénith; il la remplit. Bien plus, il est au cœur des choses et des luttes de chaque jour, et l'on reconnaît son épée à l'air dans chaque mêlée. Sous le dernier règne, il se tient à l'écart, et ne sort plus de sa tente que par intervalles ; il n'a plus, si vous le voulez, qu'un règne honoré, surtout dans ces derniers temps; mais enfin, le respect, l'admiration ne se sont pas retirés de lui un seul jour ; et celui dont nos pères, encore jeunes, lisaient avec étonnement et avec la surprise de la nouveauté Atala ou René voilà que vous cherchez chaque matin avec curiosité ses dernières pages sorties de sa tombe, et toutes parfumées pourtant (au moins quelques-unes) d'un certain souffle de jeunesse et d'un reste de fraîcheur. Il y a là une destinée littéraire et plus que littéraire, une destinée vraiment historique et monumentale, à laquelle se rattache de loin aux yeux de la postérité toute une période accomplie. Ce sont des monarques dans la république des Lettres, que des personnages qui durent comme Voltaire ou comme M. de Chateaubriand. Us obtinrent, ils usèrent une espèce de sceptre. Je ne prétends pas établir un rang, ni fixer la valeur des œuvres, mais seulement mesurer les rapports apparents et l'étendue du rayon ; et en ce sens, on peut dire que M. de Chateaubriand est et demeurera en perspective le premier, le plus grand des lettrés français de son Age.

Mais nous avons à voir en quelles circonstances il s'est produit, et ce qu'était le monde littéraire à la veille

de «son apparition : car ce fait moins on antérieur d'ouvrages complets et parfaite en soi-même qu'un homme de mouvement et d'influence ; et la première des qualités de son génie se trouve encore à-propos \*.

La littérature du m<sup>e</sup> siècle est séparée de celle du xvi<sup>e</sup> proprement dit, par un intervalle de dix années qui s'écoulaient depuis la prise de la Bastille jusqu'au 18 Brumaire, depuis (le moment où s'ouvrit la brèche contre

l'ancien régime jusqu'au jour où l'on recommença l'ère

d'un régime nouveau. Cet intervalle fut tout révolutionnaire, sans aucun repos, perpétuellement coupé par des catastrophes. La plus longue durée de chaque régime (si l'on peut appeler de ce nom le règne éphémère de - Constitutions mouvantes) ne passa jamais trois années. Il ne se passa jamais trois ans sans une révolution, — je ne parle pas des insurrections, il y en avait tous les jours, mais sans une révolution, ou un coup d'État comme celui de Fructidor, qui venait avertir que rien n'était établi. Le xvi<sup>e</sup> siècle, au contraire, avait été une époque toute - calme et toute paisible : depuis la mort de Louis XIV jusqu'en 1788, c'est-à-dire durant plus de soixante-dix ans, la France avait joui de bien et d'une paix intérieure, que les expéditions et les guerres du dehors n'avaient alarmée et troublée qu'à de rares moments, et n'avaient, le plus souvent, servi qu'à exciter et à ranimer, Fontenoy, Bos-

> Cet à-propos pour l'éclat, l'eut toujours, depuis sa première entrée jusqu'à la fin des diverses épreuves de sa vie, même dans les

qu'on peut appeler ses coups de tête, il savait prendre son temps et saisir le point joint des choses. On peut trouver qu'il n'a manqué (c'est à-propos que par l'heure de sa mort. Et encore, s'en allant à cette heure tardive et confuse, il eut la satisfaction bien triste, mais en soi c'est la

dernière des mourants de voir s'accomplir ce qu'il avait prédit. On put croire que la société s'en allait avec lui, de même qu'elle avait attendu son signal autrefois pour commencer à renaître.

Enfin, n'étaient que des émotions; la gloire d'Amérique était une partie de plaisir. «Après tout, écrivait « quelqu'un qui avait vécu depuis à subir toutes les transes « de la Révolution» et dont la pensée se reportait vers « ces soixante-dix années antérieures, ce sont encore « celles depuis le siècle des Antonins, où il a été le « moins difficile et le moins périlleux d'exister.» Grâce à une si longue paix et à un si paisible loisir, la civilisation était arrivée à une extrême douceur; la vie humaine avait acquis tout son luxe et tout son raffinement. Le luxe de l'esprit était en première ligne, et la bonne société le prisait avant tout. Cette bonne société^ ce qu'on appelait ainsi, s'était fort étendue, et formait un cercle imposant, « Des dix années de la Régence, a dit Le- « montey, il sortit un résultat général qu'on peut réduire M à ces simples termes : l'influence de la Cour sur la « capitale diminua considérablement, et l'influence de « la capitale sur le royaume s'accrut au même degré, ce Toute la destinée de la France jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle sera la conséquence de ces deux propositions, » Les gens d'esprit qui voulaient se produire dans les salons très avec distinction n'étaient plus, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle» en présence surtout de la Cour, ils avaient à compter avec Voltaire; et cette opinion qui avait ses caprices, ses vagues\*, ne subit point, durant toutes ces années, de ces tempêtes et de ces secousses profondes qui changent l'atmosphère des esprits : dans la sphère morale, le même régime atmosphérique continua. Durant cette période heureuse et presque unique dans l'histoire, il s'était composé de grands et longs ouvrages, des monuments; et les écrivains cé-

lèbres avaient pu parcourir toute leur carrière, naître à la célébrité, se développer et mourir, sans

< Querelles sur la Bulle, sur l'Encyclopédie, qiMreUet Mtrla-muiique, sur le commerce des grains, etc., etc.

#### 48 P&KMIÈBÈ LEÇON.

être à tout moment ioterrompus , déjoués et harcelés par ces crises sociales et politiques qui brisent les plus prudentes destinées. Montesquieu avait pu fournir toutes les phases de son génie d'écrivain, passer des Letim Persofiei aux Cmsiâératiim ntr Us Romains et s'élever graduellement à VE^prit des Lois, en vertu de son seul mouvement et de son seul progrès intérieur. De telles conditions heureuses aident fort à l'unité et à la dignité ; et si nous reportons notre pensée sur nos écrivains d'aujourd'hui obligés de s'accommoder à deux ou trois régimes différents et souvent contraires, coupés en iSiA et en 1815, en 1830, en 1848, nous serons plus indulgents peut-être pour leur versaLiliLc, en apparence si étrange , • et pour leur carrière bigarrée; ou du moins, nous nous l'expliquerons parfaitement.

Voltaire, de même, n'avait eu, dans sa longue carrière, à subir d'autre métamorphose que celle (ie son talent de plus en plus libre, de son humeur plus \)é[ulante (s'il était possible) et plus audacieuse en vieillissant; d'ailleurs il se ressemble à lui-même d'un bout à l'autre, et il court risque de se répéter bien plus encore que de se contredire. Jean-Jacques n'avait eu à consulter que les inspirations de la nature , de la solitude, et de sa méditation mêlée de rêve. Ses plus grands orages, après ceux de la Sorbonne , étaient sortis tout formés de son esprit malade et de son pauvre cœur. Buffon , enfin , le plus semblable à lui-même et le



plus m des hommes de génie, avait pu élever, assises par assises , le monument de son Histoire naturelle , sans avoir à se déranger que pour aller et venir en carrosse de sa tour et de son parc de Monthar au Jardin du Roi. Les hommes célèbres du xvu<sup>e</sup> siècle avaient pu mourir et disparaître successivement, Montesquieu (1755), Voltaire et Jean-Jacques (mai et juillet 1778) , d'Alembert (1783) , Diderot (1784),

Buffon, le dernier, finissant (1788), en croyant à un adoucissement véritable, à un perfectionnement presque définitif de l'espèce et de la race humaine; et comme, après tout, l'homme, même le plus supérieur, ne juge que par ce qu'il voit, il avait fini par se glisser dans le jugement même des plus sages et des plus fermes esprits d'alors , une part d'illusion et d'optimisme , qui était devenue le lieu commun des disciples et la déclamation enthousiaste des générations confiantes. On avait oublié tout à fait que sous l'homme, même le plus civilisé, on atteint vite le sauvage. Aussi, quand sonna l'heure de la Révolution de 89, tout le monde y donna , tête baissée, dès le premier jour; mais le choc fut prompt, le réveil terrible, le désabusement amer et cruel. La culture littéraire fut brusquement interrompue.

Jusqu'à la fin l'art avait prospéré sans trop faiblir. Les Études de la Nature (1784) et l'adorable histoire de Patrice et Virginie (1787) , le Voyage en Syrie et en Égypte de Volney (1787) et ceux du «me Anackarsis (il ^) ^ honoraient d'un pur éclat les dernières années paisibles du règne de Louis XVI. Le Mariage de Figaro (1784) , à travers les applaudissements et les rires, était déjà un signal indiquant de l'attaque révolutionnaire.

89, en arrêtant les talents déjà formés, en produisant d'autres à l'instant , et la France naquit du même jour à la vie et à l'élo-

quence politique. Les Romains, qui mettaient volontiers toute la littérature dans l'éloquence, ce grand instrument de gouvernement {Turegereimperio...}, disaient que rien n'était plus favorable à la production des talents que les jours d'orage : « Nostra civitas, donec « erravit, donec se partibus, et dissensionibus , et dis- . « cordiis confecit , donec nulla fuit in foro pax , nulla « in senatu concordia, nulla in judiciis moderatio, nulla « superiorum reverentia, nullus magistratuum modus,

et tulit sine dubio valentiorum eloquentiam , sicuti indomitus ager habet quasdam herbas Iseliore » Ce que Montaigne, sans en avertir, a traduit de la soie : u L'é- « loquence a l'oreille plus ^ Rome lorsque les affaires sont « été en plus mauvais état, et que l'orage des (guerres « civiles les agitoit : comme un champ libre et indompté (il porta les herbes plus gaillardes \ n Cela était vrai pour eux il) lutôt que pour nous peut-être ; c'étaient de rudes athlètes, et plus faits que nous à un antagonisme violent : mais sans contredire ici cette assertion classique , sans prétendre nier, que le souffle des grandes tempêtes aille chercher jusque dans les profondeurs de la société et y exciter tous les hommes qui se sentent faits pour les luttes publiques et pour l'action, il n'est pas moins certain que ces époques en dévorent beaucoup avant l'heure de la maturité; et surtout elles effarouchent » elles font rentrer en elles-mêmes ces autres natures tendres , poétiques, rêveuses, si éminemment littéraires. Virgile court risque d'y périr, et Horace attendra que la foudre ait fait silence pour commencer à chanter. Il suivra le précepte de Pythagore : « Dans la tempête il faut adorer l'écho. » En somme, il ne se fit point, il ne put point se faire de grandes œuvres , de grandes compositions littéraires durant les dix années ardentes de la Révolution. La tribune eut ses moments de tonnerre et d'éclat , la scène eut ses soi-

rées brillantes, comme la presse eut ses pamphlets du matin. Ces sortes d'œuvres n'excèdent pas le degré de suite et d'attention que permellent les circonstances. On peut avoir le Philinte de Fabre d'Églantine , le vieux Cordelier de Camille Desmoulins, et même l'Agamemnon de Lemer cier : on ne se met pas à écrire VEi-prit des Lois sous la Constituante ni sous le Directoire ;

- Dialogusde Oralorilms, XI..

\* ÊtâiSf liv. i, ch. Li, De la vaniié des parolet.

PRBHltaB LEÇON. 51

OU si on bc mettait à l'écriture, la plume tomberait des mains bien des fois, et il y aurait tel momēûlde déses\* poir où Von jette-rait au feu le manuscrit.

Je conçois même piutdt que d'illustres savants, des têtes puis-santes comme celle d'un Lagrange ou d'uo La Place, s'isolent au sein des révolutions, s'enferment comme Ârcbimède, dans la haute sphère, dans la sphère d\*Uranie ,

Edita docU'iaa sapienlùiu templu sereua,

et développent d'une plume aidée do compas leurs concep-tions inaltérables , sans se soucier des troubles de la terre K Mais pour des œuvres littéraires, c'est-^dire essentielleiftent hu-maines, dont la matière s'agite et

bouillonne au même moment où Técrivain la voudrait fixer, il n'y a pas moyeu alors : il faut du loisir, du talme, une certaine sé-curité pouç l'artiste, un temps de repos de la part du modèle.

En un mot , l'artiste humain travaille sur une matière esseu-tiellernent mobile et mouvante ; mais si elle passe à l'état de lave

brûlante , ce n'est pas le moment de la saisir; il faut du moins qu'elle soit un peu refroidie.

Ainsi donc, en ces années de la Révolution, il n'y avait pas de place pour composer un grand ouvrage. La circonstance dominait et inspirait tout. Deux ou peut-être trois générations d'orateurs bien vite dévorés (mais non, deux générations seulement, ceux de la Constituante et ceux de la Gironde , la génération de Mirabeau et celle de Vergniaud, — car ceux qui vinrent après tuèrent , proscrivirent ; ils furent terribles, et se dispensèrent d'être éloquents) ; — des auteurs dramatiques spirituels ou hardis, et souvent déclamatoires (Picard ,

^ L'Exposition du Système du Monde, par La Place, est de 1716 ; la Viiorwde\$ Fonction\* analy tiques, par Lagrange, est de 1197,

## 52 PREMIERE LF.ÇOX.

LenuTcier, Marie-Joseph Chénier) ; beaucoup de vaudevillistes dont les gaietés frivoles contrastaient a\ec le fond sombre du tableau; — des poCtes, comme Fontanes, se faisant journalistes ; des critiques comme La Harpe redescendus à la polémique ; — chacun vivant au jour le jour, et improvisnnt , brochant ce que dictait l'esprit de parti ou la nécessité : ~ tel est, avec des éléments assez riches, mais épars, le tableau peu flatté, et assez fidèle, de Tensemble de la littérature française, même depuis Thermidor jusqu'au 18 Fructidor, ou jusqu'au 18 Brumaire.

Pour qu'une littérature ait de la vie avec ensemble et consistance, il faut une certaine stabilité non stagnante; il faut, pour l'émulation , un cercle de juges compétents et d'élite , quelque

chose ou quelqu'un qui organise , qui régularise, qui modère et qui contienne, que l'écrivain ait en vue et qu'il désire de satisfaire; sans quoi il s'émancipe outre mesure, il se disperse et s'abandonne. Au xvii<sup>e</sup> siècle on avait eu Richelieu ; on avait eu-Louis XIV aidé de Boileau. Auxviii<sup>e</sup> siècle on avait la société, VOpi- «l'on, cette reine d'alors. Les grands siècles litléraires ont toujours eu ainsi un juge, un tribunal dispensateur, de qui l'écrivain se sentait dépendre, quoique balcon, ou pour parler comme La Bruyère, quelt|ui balustrc ^ duquel descendait la palme et la récompense ^ Aux époques tout à fait libres , il peut y avoir un moment d'ins-

> On ue reticoiitre nulle pari , ù aucuac épuqua, un ensemble et un concert de réunions aussi uecomplics que sous Louis XIV : Chantilly, t'écueit det mauvais ouvrait» ; la Jeune Cour de Madame, où Mme de La

Fayptlc et M. de Tn'villf doniiaieil le ton ; le monde de M. do Lal^oclicfnih-auld, de Mme de Sévifriié, du eardinal de Retz. On se raji|»fle les beaux \ers dans lesquels îtuileuu s'esl plu ù déiiu-nibrer tous ces cercles clioteifl, que couronnaient Cbanfilly et Versailles :

Pourvu t|u'Mvcc celai leurs rimes débitées, etc.

(iptlre VU, àBaeiiw.)

piration générale , un souffle universel et rapide qui suffit pendant quelque temps à la production diverse et spon\* tanée des œuvres; mais encore, en y regardant bien, on verrait le plus souvent au-dessous quelque nom de person> nage essentiel, central, ralliant et sachant diriger, sans trop le faire paraître, quelque Périclès, quelque Médicis, une Cour d\*Élisabeth, ou de Ferrare,

ou de Weymar, ou enfin ce cercle plus ou moins précis des jugements publics que les modernes ont compris par le seul mot d'Opinion. Or, sous le Directoire, dans ce pôle-môle, il n'y avait ni prince, ni opinion régiiiaitc, ni public rangé (levant vous (corona) : de là, toute licence.

Pourtant, on saisisrait un moment, vers 1795, où une littérature républicaine parut avoir quelque chance de se développer et de s'établir; les talents ne manquaient pas, non plus qu'une sorte d'inspiration particulière et sut generis, dont on trouve des exemples dans les écrits d'alors, dans ceux de Garât, de Daunou, de M.-J. Chénier, de Lemercier, de Benjamin Constant^ et dont Mme de Staël a essayé de construire la 'tliéorie dans son livre de la Z.î7/fra/Mre publié en 1800. Si le Directoire, en un mot, avait duré avec la Constitution de Tan III, il y avait possibilité de ce côté à rétablissement d'une littérature\* Mais cette possibilité n'était que secondaire, et ii était impossible que le Directoire durât.

M. Thiers, avec cette vivacité d'intelligence et cette émotion rapide qui le caractérisent, a ressaisi et rendu le sentiment de ce qui aurait pu inspirer cette époque, lorsque dans une page de son ffiffoire de la Bévolution^ terminant le tableau de la première campagne d'Italie, il s'est écrié éloquentement (Je vous demande, Messieurs, la peirniission de vous lire cette page, nos leçons devant ainsi se coiiiposer en grande partie de lectures que nous ferons ensemble} :

PEKMLàRE LBÇOK.

• Jours à jamais célèbres et à jamais regrettables pour nous ! A quelle époque notre patrie (Ut-elle plus belle et plus grande ! Les

orages de la Révolution paraissaient calmés; les murmures des partis retentissaient comme les derniers bruits de la tempête : on regardait ces restes d'agitation comme la vie nî'nic d'un État libre. Le commerce et les finances sortaient (l'une crise épouvantable; le sol entier, restitué à des mains industrieuses, allait ôtre fécondé. Un Gouvernement composé de bourgeois, nos é^iux, régissait la république avec morb'ration ; les meilleurs étaient appelés à leur succéder. Toutes les Toix étaient libres. La France, au comble de la puissance, était maltresse de tout le sol qui s\*étend du Rbin aux Pyrénées, de la nier aux Alpes. La Hollande, TEspagne allaient unir leurs vaisseaux aux siens, et attaquer de concert le despotisme maritime. Elle était resplendissante d'une gloire immortelle. D'admirables armées faisaient flotter ses trois couleurs à la face des rois qui avaient voulu l'anéantir. Vingt héros, divers de caractère et de talent, pareils seulement par l'Age et le courage, conduisaieiU ses soldats à la victoire. HocliC, Kléber, Desaix, Moreau, Joubert, Masséua, Bonaparte, et une foule d'autres encore, s'avançaient ensemble. On pesait leurs mérites divers, mais aucun œil encore, si perçant qu'il pût être, ne voyait dans cette génération de héros les malheureux ou les coupables; aucun œil ne voyait celui qui allait expirer à la fleur de l'Age, atteint d'un mal inconnu, celui qui mourrait sous le poignard musulman, ou sous le feu ennemi, celui qui opprimerait la liberté, celui qui trahirait sa patrie : tous paraissaient grands, purs, heureux, pleins d'avenir! Ce ne fut là qu'un moment; mais il n'y a que des nii m nls daus la vie des peuples, comme dans celle des indi\iiiu- Nous allions retrouver l'opulence avec le repos; quant à ia liberté et à la gloire, nous les avions !..... u II faut, a dit un Ancien,

« que la patrie soit non-seulement heureuse, mais sursam- € ment glorieuse. » Ce vœu était accompli. Français, qui avons vu depuis notre liberté étouffée, notre patrie envahie, nos héros fusillés ou infidèles à leur gloire, n'oublions jamais ces jours immortels de liberté, de grandeur et d'espérance I »

Donnez dix ou quinze ans de vie au Directoire, et cer-

PRBVLàRB LEÇON. 53

tainement l'esprU d'enthousiasme si vivement rendu dans cette page, et ressenti dans le temps par plusieurs, aura produit une littérature distincte, ayant sa marque à elle.

La fondation de l'Institut, dont la séance d'inauguration eut lieu le 15 germinal an IV (4 avril 1796), indique encore assez bien le caractère général et comme officiel qu'aurait eu la littérature du Directoire si elle avait pu s'établir. Ce fut Daunou qui prononça le Discours d'inauguration ; ce Discours ferme, serré, animé d'une certaine éloquence intérieure, marquant avec rigueur l'enchaînement des idées et la propriété du- termes, exprime à merveille les espérances et les vœux que les amis sérieux du régime d'alors formaient pour la destinée connexe des Sciences, de la Philosophie et des Lettres ; il n'offre pas seulement le programme des travaux futurs de l'Institut, mais encore celui de la littérature directoriale, datant de l'an m, — de cette littérature un peu sombre et abstraite, mais distinguée, qui révère Sieyès comme son grand pontife caché, qui peut montrer Garât comme le plus brillant de ses prosateurs, Cabanis comme son Vicq d'Azyr, son physiologiste éloquent, Ginguené comme son critique érudit, Rœderer comme son journaliste ordinaire, et dont M.<sup>^</sup>. Chénier



a fait entendre le chant du cygne dans son Élégie de la Promenade\

' Fauviel, venu nn {imi aprcs, aurait éié le critique Ir plus original lie tette époque (^)Our peu qu elle eût duré), — Iroii original môme; et Daimoa» à qui il prodigua resUme, ne put jamato lui pardonner cette originalité. — Pour rattacher encore à ce moment tous les noms essentiels qui en portent la marqup, j'ajmilerai que Condorcet en était comme l'oracle révééré : son ouvrage posthume, V Esquisse d'un Tableau hintori' que des Progrêê de VStprit bumaitif Ait une des premières publications qui inaugurerent la période que j'appelle de l'an 111 : elle s'ouvrit en quoique sorte sous ses auspicc,'», et se mil comme en devoir de n^nlî^or dans tous les ordres sou piiloi>ophitiue testament. La belle et noble veuve de CondoTcet apportait elle-même sa part dans l'héritage en traduisant la Théorie des Sentiments moraux d'Adam Smith (an VI), et en y joignant des Lettre\* sur la Sympathie^ adressées à Cabanis, dans lesquelles

## S6 PREMIÈKB LBÇO!f.

Quoi qu'il en soit de cette belle Élégie âaale (belle par le sentiment plutôt que parle style, et encore plus éloquente que poétique), il est sensible que le côté faible de cette

littérature était la poésie'. On ne l'admettait qu'à la suite, à la lin, après les sciences mathématiques et physiques qui occupaient le premier rang, après les sciences morales et politiques, et sous le contrôle de la philosophie, qui rinvilait, il est vrai, à s'émanciper, à reprendre son libre essor: mais cette invitation-là ressemblait un peu h celle que l'Empereur faisait adresser un jour aux Comédiens français conviés en partie de plaisir à Saint-

Cloud, et que M. de Talleyrand leur transmettait en ces termes : « Messieurs, l'Empereur entend qu'on s'amuse. » •—La philosophie, l'analyse, permet à Messieurs let beauxarts de s'émanciper, à condition toutefois de rester patriotes et républicains. Voici, au reste, les passages du discours de Daunou qui se rapportaient aux beaux-arts, compris dans la troisième Classe de l'Institut :

«La troisième Classe\* de l'Institut est dévouée à ces arts créateurs, qui semblent les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine, les derniers produits de toutes les connaissances, de toutes les méditations, et dont néanmoms la dcstilée, jusqu'à ce jour invariable, fut de cumuier 1 iastrucUon de chaque

elle cherchait à fixer l'accord du lu i^endibihlé cl de l'atlen-  
drisseuient avec la raiBon. Les travamc Idéologiques de H. de Tracy» enfin, portent le cachet du même moment et en sont peut-être le plus exact produit. — Quant à Viclorin Fahre que nous avons vu le dij-c iple tardif de cette écxl)c, il n'en fut jamais, sauf quelques bonnes pages, que le rhétoricien bould, et, conuiM on Ta dit, un ovorfon hyiiropique.

> A la poésie de cette heure médioerement propiee, se rattacherait encore quelques Contes spirituels, mais prosaïques , d'Andi ieux , tl le poème de la GmironomU de Beruhoux, publié un peu plus tard (18U1; , mais conçu et médité sons le Directoire. Il sera dit plus loin un mot de ta Guerre de» Dieux.

\* Ce mot de CUTne même sentait la gène et était capable de faire folr , la poésie.

peuple, de précéder partout les sciences physiques et morales, et d'en préparer le retour. Séduite elle-même par ces arts enchanteurs, la tyrannie ne s'aperçoit pas des écueils au milieu desquels

ils l'entraînent; elle se croit couverte de l'éclat des talents et forte de leur gloire, tandis que, provoquant peu à peu l'audace de la pensée et l'énergie des sentiments, les Lettres amènent la philosophie et appellent de tout la liberté.

« La Révolution cependant » alors même qu'elle consommait l'affranchissement des beaux-arts, parut d'abord peu favoriser leur progrès, et un moment le ralentir \*. Ce n'est pas

qu'ils n'aient aussi, durant ces années de commotions et de libations, offert à la liberté des tributs immenses : souvent l'éloquence, la poésie, la musique, ont pris avec un éclatant succès le noble accent du patriotisme; mais lorsque de si grands intérêts occupaient tous les esprits, que de si pressants périls captivaient toutes les pensées, les arts de la paix pouvaient-ils se promettre au sein de toutes les discordes, d'attirer et de fixer sur eux ces regards rémunérateurs, cet hommage de l'admiration publique, dont l'espoir est nécessaire au talent pour qu'il soit tout ce qu'il peut être? Que dis-je? distrait lui-même par tant d'événements, froissé par les partis, atteint par les malheurs communs, et partageant surtout avec un dévouement assidu les saints devoirs que la patrie imposait à tous les citoyens, le talent retrouvait-il assez pleinement, pour ses travaux paisibles et solitaires, ce loisir calme, ce recueillement religieux, cette attention immobile et profonde réclamés peut-être à un degré encore plus éminent

11 est obligé lui-même de reconnaître la décadence et l'abaissement

des Lettres durant la Révolution.

\* Au premier regard ces tributs alors offerts à la liberté par la poésie, il faut compter sans doute les Odes républicaines au,

FmpU J'raiiçaù, par le citoyen Le Braup imprimées par ordre du Comité tVItutruetion puNi^, an 111; on y trouve l'Ode sur le vai^.st an le Vengeur, mais qui ne mifQt pas pour raelicter triiorribles slio|jlit's dans los jihVes (pii sont à c6lé. Marie-Josepb Clénier, dans ses Poésies lynques iuiipriuiées en l'an V (cbea Dldot, à tiO exemplaires), recueillait ses Hymnes et cbanla patriot-tiuea, que dans la suite ses OEuvres complûtes n'ont pas tous reproduits. Il y a quelqn-" nobles et Ûers accenU; mais le ton général est sec, aride et déclamatoire.

#### PREMltiU: LEÇOX.

dans les beanx-arts que dans les sciences, et sans laquelle il n'est pas doiiu" au génie de perfectionner ses ouvrages?

« Mais qui mieux que la liberté, par qui tout s'agrandit et se régénère, peut rouvrir le Temple du Goût \* et recommencer

1 Le goût et la liberté! là est lo. nn iul drlioat. L'exomplu (J'A(!if?w'S est unique et ne prouve rien. Il y a quelques années déjà qu'un île me» «nii8 fori docte, et d'alUenra bon républicain , me donnait Tidée d\*iin joli Esdai à &ire, sons ce titre : Que la Censure a iii utile au bon goût en littérature. Je ne consnillrrais certes à pornonne d'essayer de rétablir la Censure ; mais il faut être juste envers ses ennemis, surtout quand Us Mnt morts. Il en est de la Censure comme de la rime , elle a servi beaucoup à la pensée en la gênant; ell > a Torcé de sMn<rénier, Pt de trouver vc qnVn temps d;' plfiip lihrrh' on ne se donne pas la pei., ; du chercher. Quand la Censure n éloulûe pas toute pensée comme en Italie, elle l'aiguise. Cela a eu lieu eu France au xviu« siècle et sous la Restauration. Témoin FV^DD, me dlsidt mon jndldnx ami. Le lendemain de la premit'TC représentation de rÉÉcos.

<iaise où il fêtait jomi en personne, il écrivit un article furieux, injurieux ; la Cen^ur»" d'alors refusa l'autoriâation. Nouvel arli«!le, furibond encore; — iiou\eau refus. Tout cela le réduisit à faire l'article : Relation ^une gratte bataille {voir l'Annie lUtî" Ttdre, 1760, tome V, p. 209) qui est en son genre un petit chef-d'œuvre, et où il triomphe de la difficulté avec tout le bon goût dont il est capable. Il ne l'aurait jamais fait sans les obstacles que la Censure opposa ù sa première colère toute hi^Xe. La Censure donna de la finesse, même à Fréron . — Il y a beau jour, au reste, que l'abbé Galiani prédisait à cet égard notre avenir; il écrivait sous Turgot dans tiii'- l\* t(r.' ;\ Mme D'Kpinay (Naples, 24 septembre 1174) : « Dieu vous préserve de la liberté de la « presse établie par é<Ût! Rien ne contribue davantage è rendre une « nation grossière, à détruire le goût, à abâtardir l'éloquence et toute « sorte I I s[n it. Savez-vous ma déthnition du sublime oratoirt ? C'est « l'art do tout dire, sans être mis à la Bastille, dans un pays où il est « défbnda de rien dire. Si tous ouvres les portes à la liberté du langage, « an lieu de ces cbeti-d'oeuvre d'éloquence, les remontrances des Parti lements, votci les remontranee? qu'un Parlement fera : « Sire, vous « êtes un.... » La contrainte de la décence et la contrainte de la presse « ont été les causes de la perrcclion de l'esprit, du goût, de la tournure, « chez les Français. Gardes l'une et l'autre, sans quoi vous êtes perdus.

« Une liberté, telle quelle, est bonne: on en jouit déjà Si vous

« accordez par un édit la liberté, on n'en saura plus aucun au >t ministère, et on l'insultera, comme on fait à Londres. La nation de- « viendra aussi grossière que l'anglaise, et le point d'honneur (rhonnenr, « le pivot de votre monarchie) en souffrira. Vous st rez aussi rudtfs que

les Antriais , sans t<sup>^</sup>tre aussi robustes. Vous serez aussi fous, mais « beaucoup moins profonds dans votre folie. Bonsoir. » — Je vite tout

un siècle (\\f \\;\\oh'e'^ Ce peuple qui jadis brilla, dans In Grèce, de l'imniortel (^clat des arts, était un peuple républicain , et parmi nous, sous 1 empire mCme de la monarchie, c'étaient encore les leçons et les exemples des nations libres, leurs monuments et leur histoire , c'étaient les pensées, les sen- Uments et le génie de U République qui fécondaient les talents et leur inspiraient des chefs-d'œuvre. Quelle renaissance auguste est donc promise à ces arts sublimes, quand la France est devenue plus que jamais leur patrie , et qu\*enTironnés d'institutions répnl^Hr^iines comme eux. Us se retrouvent dans leur antique et naturel élément !

« Il est vrai que l'on a contesté qiitlquefois l'utilité politique des beaux-arts; des hommos qui les idolâtraient\* ont feint de redouter leur ioUuence. Mais l'expérience que de grands événements ont donnée , et le progrès qui doit en résulter dans Vétude du cœur humain; mais rétablissement des fêtes publiques, et surtout cette alliance solennelle que contractent dans Tinstitut le goût et la raison, la littérature et les sciences tout annonce que désormais, plus éclairée et moins ingrate, la philosophie ne méconnaîtra plus dans les beaux-arts ses organes les plus éloquens et les interprètes qu'elle a besoin d'avoir auprès des nations. Elle sentira tout le prix: de l'enthousiasme qu'ils propagent et sans lequel il ne s'est opéré rien d'utile et de grand sur la (enc. Si, dans les sciences même les plus sévères, aucune vérité n'est éclobe du génie des Archimède et des Newton sans une émotion poétique

ceci saiiii autre but que de montrer qae la question de l'accorci entre la liberté et le goût n'est pas aussi simple que la posait l'ora-

teur officiel de ran IV. — (Ce qui précède a été écrit en 1849. De-  
 polf ion l'expérienice a continué ; après le régime de la liberté ab-  
 solue si favorable à la grossièreté, on a eu le régime dp la librtf^  
 rpslreinte, do la liberté avertie et intimidée ; je n'en parle qu'au  
 point de vue du goût : il me semble que qtielqae écrivains en ont  
 profité pour montrer bien de l'esprit , pour donner à croire qu'ils  
 auraient bien du talent s'ils étaient moins gônés. M. Prevost-Pa-  
 radol , par exemple, n'a pas à «e plaindre de ee régime-là.}

I Platon, par exemple. '

' Il parle pour les beaux-arts et pour la poésie devant la géo-  
 métrie et ridéolo^'ie dominantes ; et il a besoin de précautions :  
 U etlpnle en quelque sorte les garanties. Belle liberté pour les  
 yoeies !

## 60 PREMIÈRES LEJjOX.

et je ne sais quel frémissement de la nature intelligente coiu-  
 ment, sans le bienfait de l'enthousiasme, les vérités morales saisi-  
 raient-elles le cœur des humains? Comment circuleraientelles  
 privées de ce véhicule; comment, dénuées de cette chaleur ani-  
 matrice, poarraient-elles, au sein d'an gi\*aad peuple, se transfor-  
 mer en des sentiments, en des habitudes , en des mœurs, en un  
 caractère 7 Que deyiendraient tant de maximes sociales, tant de  
 généralités abstraites, si les beaux-arts ne s'en emparaient pas  
 pour les replonger dans la nature sensible, les rattacher aux sen-  
 sations dont elles dérivent, et leur redonner ainsi des couleurs et  
 de la puissance !

M Voilà, Citoyens, quelles ont été jusqu'ici parmi nous, et  
 quelli's peuvent devenir sous les auspices de la liL«. rté, les desti-

nées des sciences, de la philosophie et des arts, dont l'Institut national est appelé à seconder les progrès. »

Quoi qu'on puisse dire de ces nobles vœux et quelque ingénieuse que fût la rédaction de l'alliance proposée, la chaîne était courte, et on la s t niait. Et c'est ce même Daunou qui, présidant le Conseil des Cinq-Cents, répondait deux ans après (18 septembre 1798) à une députation de l'Institut : « Il n'y a point de philosophie sans patriotisme; il ny a de génie que dam une âme républicaine, »

Du temps de Louis XiV on aurait tout aussi bien dit, devant l'Académie, qu'iV n'y a de génie que dans une âme monarchique. Et à cette même date où nous sommes, dans un écrit imprimé hors de France, dans sa Théorie duPwooir (1796), M. de Donald soutenait que le génie des Lettres ne peut atteindre à la perfection qu'au sein de la monarchie. C'est la prétention systématique inverse. Bonald et Daunou, il Êiut les renvoyer tous les deux dos à dos. Le Tral génie se rit de ces distinctions et se pose où il loi plaît. -"Et la philosophie elle-même, est-ce qu'elle

i Admirable d\*expre«don cl do pensée. — Ce morceau de Dauuuu esi la page vraiment otassif|ue «lu moment.

ne se rit pas du patriotisme et de ces distiiînctions de peuple à peuple, de ces différentes formes de la politique? T.a philosophie n'e&tui française ni anglaise. La vérité est la vérité.

Â côté de l'InsUtut , une autre fondation qui fut de peu de durée, mais qui débuta avec un certain éclat , les Écoles normUeso-nihissé^ dans leurs Leçons imprimées', un témoignage honorable de Tesprit et de la tentative de Tan III. Elles s'ouvrirent le 1\*' plu-viôse par les leçons de La Place, de HaQy et de Monge. Bernardin



de Saint- Pierre nommé professeur de JUaraie, et pris au dépour-  
 vu, parut seulement pour dire qp'il demandait trois mois de répit  
 : « Je suis père de &mille et domicilié à la campagne.... » A ces  
 simples mots les applaudissements éclatèrent. Daubenton trouva  
 moyen d'être applaudi dans sa seconde leçon sur VHistoire natu-  
 relle , en disant : <i Le lion n'est pas le roi des animaux; il n'y a  
 point de roi dans làualure. » Malgré ces légers ridicules, malgré  
 les lacunes et l'interruption trop prompte, il y eut une certaine  
 ini[D]ulsion donnée. Garât, en quelques séances, se livra st4ou son  
 usage à de brillantes généralités sur l'En- Iciidement humain et  
 chanta une liymne à l'analyse : après quoi , il rentra dans son re-  
 pos \ L'abbé Sicard ,

î 1 o vnl. de Leçons et 3 vol. de Débats, en tout 13 volumes in-  
 S".

^ Je donaerai ici une note sur Garât que j'ai écrite, il y a plu-  
 sieurs années, en venant de causer de lui avec l'un des hommes  
 qui l'avaient le mleuK eoDiitt : « Garai était ua hmume très-bon ,  
 très-spiriluel , miJa fn>s -Tuible de caraclÎTO, et dont la irte sr  
 montait aist^ment, dont l'imaginaUou était fertile à trotn er d"s  
 prt^loxe^ après coup : Cî^pril et imagination de ËOphi&te  
 biiiiiiauU il eomuieu^a à marquer tiaiîé le monde liiléraire par se»  
 trob Ëloges couronnés de Suger, de Honlausler, et de Fonlenf'lle.  
 11 a beaucoup (ïcrit dans le Mercure avant la Révolution. A ses  
 débuts on citait de lui le récit d'une première visite chez Diderot,  
 récit piquant dont celui-ci se montra peu satisfait. Le portrait de  
 Diderot est en chai^, mais d'une esquisse gracieuse el légère. —  
 kn tempe de rAsemblée constituante. Garât rédigeait pour le  
 Journal de

et PBBHiftilV Lir.ON.

plus positif, exposa avec suite de judicieuses considérations sur le langage, Yoluéy ŪL uo petit nombre de fortes

Paris les comptes rendit de l'Assemblée dont il était membre; c'était

un travail tout neuf alors, et dont il s'acquitta d'une manière distinguée. Coniioireet o1 la même cliosf» pour Ips sf^ances de rA<^>^mlj|(1e l^Ualive ; Daunou essaya ce rude métier durant quelques mois pour le CoaaeXL des Clnq^nts. — Avant la RéTolulfon, Garat a fait un petit volume sur le chevalier de Bonnard, auteur de poésies légères; sous la Restauration il a fait deux grands volumes sur M. Suard, autour duquel ! il fait tourner le xviii^ siècle. Il a écrit dans les Journaux en tout temps, et s'y est dispersé. Vers Tan Y, il fonda avec Cbénier et Daunou un journal, le Constrvatear^ qui était dans les idées politiques et littéraires de l'an 111. On le retrouve vers fpIlm'poqie dans une qnanlUt: <li; puMicationâ périodiques. 11 a eu sa sorte de plénitude d'éclat mais le Directoire ; mais sa considération sérieuse était déjà atteinte. Garat, ministre de la Justice par les Girondins (en 92), avait eu la faiblesse de les abandonner. Potir premier acte de sa défection, cédant à un Inconcevable entraînement, il était venu faire à la Convention une espèce d'apologie du 2 septembre. Peut-être avait-il dessein de blâmer, mais son peu de fonds, sa versatilité, son sophisme méridional (un peu de peur aussi le poussant), l'emportèrent : il se mit à s'extasier sur ces jugements foudroyants <lu peuple le souverain qui tout à la fois accuse, juge, condamne, exécute. — Plus tard, sous Napoléon, il se laissa de même engourdir. 11 avait des velléités d'opposition, mais qui ne tenaient pas. Aux objections de ses amis républicains contre le glo-

rieux despote il n'avait qu'une réponse : < Oh ! c'est bien différent, vo>ez-vous, quand on le connaît de près, lorsqu'on li'eât approché de sou (line! » Garat croyait du moins à V4me de Napoléon , sinon à Tâme en général : Il se retrouvait splritoalirte par là. — Il a fidt aux Écoles nortnalt-s une ouverture de Cours de philosophie, plus spéicieuse «pie solide : i ('lait Tliomuie des prospeefus et des promesses. Le théosophe Saint-Martin le combattit avec élévation, et C&rat n\*eut pas les honneurs dans celte Joute. Garat, vers ce même temps , et depuis [ilusicura années déjà, professait l'histoire à VAthénée ; ce devait faire un étrange historien : enr jamais homme pcut- 6lre ne poussa plus loin la faculté de ne pas voir les choses comme? elles sont; mais rien n\*a été imprimé dè ce Cours. — En résumé, on reconnaît en lui un esprit brillant, mobile, épara, essentiellement divaguant; ayant bien t'fudié de lionne heure et ne s'étant jamais flxf^ ensuite, s'étant laissé dérouter pa:- la ll('olulion ; earaelrre faible, li-la vive et prompte à mettre en brunie, niais »ans lent, »ans consistance; Imagination déliée, eompldsante, verve facile Jusqu'à être banale, phr.iséologic gasconne abondante, sans rien de ce parler tien eux, sec et href dont tise son compatriote Mnntaipne; et malgré tout, « i ipiand on a dit tout cela, nature très-aimable cl Irès-sociable. » — Ou aurait bien dû fUre pour lui & temps ce qu'on a Ikit, d^à un peu fard, pour Fon-

Digitlzed by Gopgle

VKBmtaB uçoir. 83

leçons sur le degré de certitude , les genres d'utilité et les diverses méthodes de l'histoire. Mais la littératwe^ représentée par La Harpe qui traiti de l'éloquence, et particulièrement de relie des Anciens, n'occupait dans ce vaste programn^e qu'une place

très-secondaire La fondation des Écoles normales de l'an UI me fait l'effet de ces édifices touteo façade , qu'on improvise pour une cérémonie : on admirerait volontiers le frontispice, s'il n'y manquait le corps du bâtiment.

Un girand écrivain qui, à cette époque de sa carrière , était très-lié avec les hommes de la Constitution de l'an in, et qui leur prêta le concours de son talent, Mme de Staël se préoccupa vivement des destinées nouvelles de la littérature sous ce régime républicain dont elle désirait le maintien et le triomphe. En abordant ce ' bujet et en y jetant les regards, elle ouvrit de toutes parts des aperçus , elle agrandit aussitôt les horizons. Mais le livre qu'elle composa à cet effet , et qui contenait toute la théorie de ce qu'aurait pu être une littérature républicaine et libre en France, ne vint au jour qu'en 1800, c'est-à-dire après le 18 Brumaire. Quelle que parût la vitesse d'esprit de Mme de Staël , et quoiqu'elle lût (comme on l'a dit avec l)onheur) de ces esprits prompts qui sont habitués à tirer au vol ^ elle arriva trop lard sur ce sujet et quand, cette littérature était déjà frappée au cu'ur parle renvrsenjenl des Institutions qui, seules, auraient pu la favoriser et la garantir. Mme de Staël qui

lanes : recueillir ses condres lith raires, clore son urne. Daunou m'y conviait, en s'olTrant obligeamment de m'y aider; j'ai laissé passer le moment.

\* Je lis dans la Décade philosophie, le plus estimable recueil do (!e temps, un excellent article crititiue sur ces leçons trop re-streintes de La Harpe, avec un plan étendu et vraiment nouveau de ce qu'aurait pu (dre alors un Cours supérieur de BeUeS'Lie-Ures. Cet article panti Être de Giiiguené (n^ du 30 ventAse, an III).

6i PRBMLte 1BÇ09.

a tant dMdéés, qui est surtout remarquable par là, qui en â

bien plus que M. de Chateaubriand (lequel, lui-même, en

a plus qu'on ne le croirait à ne juger que par le brillant), n'avait pas, à cette époque, le sentiment vif de la seule idée qui pût faire vibrer tous les cœurs et remuer toutes les imaginations. Elle était trop abstraite, trop romanesque pour cela, trop personnelle du monde, et d'analyse subtile, et de conversation, je ne sais comment dire, — ou plutôt, d'un seul mot, elle n'était pas poète ; et les poètes seuls ont de ces instincts-là, comme les oiseaux voyageurs qui sentent merveilleusement l'approche des saisons.

Du livre (!< ; Li LiUrraliire : — itléo pcm^rale : p.n tic historique et théorique.

Manière de composer «le Mme de Staël.— Des causes de décadence Utclraire sous le Directoire : — YalgariU et maoqne (i\*éinulattoii. Lîeene». — Pronostic de

Mmi' fl>." sur l'avenir de la poésie; — son tact en défaut sur ce point ; —

FoQtBucs devine mieux. — Sa furédicUon d'une apologie du Chrétiensisme ; — plan idéal qu'il «a Irtee à rataoe. — Belles pages inédites.

iMessieurs,

C'est surtout dans le livre de Mme de Staël, intitulé : *De la Littérature*, (qu'il est intéressant pour nous de le chercher, non pas ce que cette littérature directoriale et républicaine fut, mais ce qu'elle aurait pu, ce qu'elle aurait voulu être.

Je dis ce qu'elle aurait voulu , car , dans tous les cas, le livre de Mme de Staël était trop spirituel pour être littéralement prophétique. Les choses dans la réalité ne se passent jamais si spirituellement que cela.

Cette vue d'avant-scène nous est d'ailleurs nécessaire pour notre objet. M. de Chateaubriand ne s'y trompa point : c'est bien à Mme de Staël qu'il s'en prit dès le premier jour, comme à son adversaire naturelle; c'est en opposition avec elle » tout d'abord, qu'il se produisit.

La première partie du livre est tout historique, et contient les vues de l'auteur sur le passé, sur l'histoire « littéraire et philosophique des Grecs , des Romains, des nations modernes; la seconde partie est toute théorique,

\* De la Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales.

## 66 DEUXIÈME LEÇON.

toute d'induction, et l'auteur y cherche à deviner, à régler l'avenir. Voici en peu de mots l'analyse du livre, tel que je l'emprunte à l'un de mes prédécesseurs et à l'un des maîtres de la critique française :

« La littérature, pense Mme de Staël, est dans le rapport le plus intime et le plus essentiel avec la vertu, la liberté, la gloire et la félicité publique. Une force de progrès déposée dans le sein de l'humanité, une loi de perfectionnement imposée à la

destinée de l'espèce humaine, à partout, d'époque en époque, élevé à la fois le niveau des mœurs et celui de la littérature;

ce progrès est indéfini, il est irrésistible ; il est assiii L' à l'avenir comme il a été accordé an passé ; il doit marcher de concert avec le progit^s des institutions, c'est-à-dire avec l'affermissement du gouvernement républicain et des mœurs républicaines j et il aura pour caractère distinctif le triomphe du sérieux sur la plaisanterie, et de l'esprit du Nord sur Tesprit du Midi. »

Voilà, dit M. Vinet, l'anal jse fidèle du livre , si tant est qu'une analyse d'un écrit de Mme de Staôl puisse être fidèle, car on y supprime forcément ce qui est si essentiel et si naturel à ce grand esprit , les beautés imprévues, les aperçus fertiles , et ces bonheurs de talent qui naissent à chaque pas.

On sent combien le cadre tracé précédemment par Ij.LUiou et adopté par ses amis, était ici dépassé et élargi. Ainsi , à Lien des égards, l'ouvrage qui avait été destiné primitivement à proposer l'idéal de la littérature émanée de l'an III, et qui n'en offrait plus au moment où il parut <iue la théorie , en quelque sorte rétrospective , deven^t

1 J'avais 80U8 les yeux , et j" n'ai cessé de consulter, en faisant mon Cours, celui que M. Yînot avait donné en 1844 à Lauâaune sur Mme de Stal^l et H. de Ghateanbriand. Ce Cour» , qui d'abord n'était qu'auto-, grapliié, a paru depuis imprimé à Paris, en 1849, sous le Utné'itade» Mtr la iÀttirauare française au liX\* «tdc/«, par A. Viaet.

DRDXlkMB LEÇON. 67

(on l'a dit) le prospectus d'un Ionianlisme futur, qui ne devait éclore et porter ses fruits que bien des années a)]rès. L'ouvrage de Mme de Staël naissiit un peu comme Janus: il regardait le passé , et ne regardait pas moins l'avenir.

La première partie, qui était historique, présentait aussitôt, dans ce champ de l'Antiquité si peu accoutumé à de pareilles visites, une foule de vues piquantes, neuves, parfois bien empressées et hasardées, sur les Grecs, les Romains; Mme de Staël n'hésitait pas à mettre ceux-ci au-dessus des premiers pour la philosophie, et même (chose singulière I) pour la ternibUiée. Elle prétendait fixer l'&ge du monde oh la mêlanco/t>, disposition jusqu'alors inconnue, s'était introduite. On lui répondait par Job, par Salomon, même par Homère {9e rassasier ^ jouir de sa douleur, comme Ménélas^; dévorer son cœur, comme Bellérophon\*}. — Toutes ces idées, plus ou moins vérifiables, mais certainement distinguées, étaient accompagnées de jugements très-fins, de connaissances très-variées; et on pouvait s'étonner, même en la contredisant, qu'une femme du grand monde et de la société fût arrivée d'elle-même, dans son tourbillon, à une intelligence aussi présente de tant de choses anciennes et réservées, ce semble, aux études profondes du cabinet.

Ceci s'explique à la fois par la supériorité de son esprit et par sa manière de composer. Et l'on me permettra bien quelques détails sur ce dernier point. Le plus grand nombre des idées de Mme de Staël lui venaient par la conversation. En composant, me disait quelqu'un qui l'a bien connue, elle écrivait d'abord, elle jetait ses idées sur des chiffons, et ce premier brouillon, elle le montrait peu. Puis elle se recopiait, et dans ce second état, elle lisait quel-

1 Odyssée, IV, 102.

68 incXIÉMB LEÇON.



quelquefois à des amis. Un secrétaire lui recopiait cela ensuite, d'une belle écriture, sur du papier à mi-vert; et alors elle lisait plus volontiers, et demandait des conseils, se montrant assez docile. Enfin elle relisait elle-même ses épreuves et y changeait encore. Mais durant tout ce temps, et pendant ces diverses toilettes successives qu'elle faisait subir à sa pensée, elle en était tout occupée et surtout; elle amenait la conversation sur ces mêmes sujets qu'elle traitait dans son livre. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait chemin faisant, tout ce qu'elle disait (et qui était bien souvent le plus piquant), y entrait d'une manière ou d'une autre. Quand cette conversation où elle avait toujours sa grande part, se tenait entre des hommes, comme Benjamin Constant, les Schlegel, les Humboldt, son cortège habituel, on voyait tout ce qui devait s'y agiter et s'y soulever. Son livre, en un mot, se conversait en même temps qu'il s'écrivait. Chacun de ses ouvrages représentait ainsi tout un moment de sa vie : « J'ai vu de la sorte, disait M. de Barante, plusieurs de ses ouvrages, et, par exemple, *Corinne*, passer devant moi »

Mais voici qui est plus précis encore. Chateaubriand, qui, en 1798, nous dit : « Elle s'occupait alors de son ouvrage sur la Littérature y dont elle faisait un chapitre tous les matins. Elle mettait sur le lapis, à dîner, ou le soir dans le salon, l'ouvrage du chapitre

< Kt dans une lettre adressée en Juin 1815 par M. de Sismondi à une jeune femme qui venait de faire une lecture sur Mme de Staël, je lis : « J'ai passé plusieurs heures dans cette lecture; qui m'a fait « éprouver des jouissances d'esprit (que rien ne peut plus me rendre. J'ai vu naître ces ouvrages que vous analysez avec tant d'âme et de talent : j'en ai souvent entendu développer

les idées mêmes dans ces éloquentes es> versâmes qu'avec raison tous ceux qui l'ont vue de près niellent widessus de ^es écrits : car l'inspiration était en elle instantanée; tout un ordre d'idées se présentait & la Ibis à son cspril, et le travail n\> «joutait rien. \* (LeUre de M. de Slanondl à Mme llortense Allarl.)

## DEUXième LEÇON. OU

qu'elle Toqlait taiter, vous provoquait à causer sur ce tezte-là, le parlait elle-même dans une rapide improvisation ; et le lendemain le chapitre était écrit. C'est ainsi que presque tout le livre a été fait. Les questions qu'elle traita lorsque j'^tais à Ck)ppet, sont : de V Influence du Càristianisme sur la li(iérature; de l'Influence d'^Omm sur lapoésie du Nord; poésie rétfueie au Nord, poésie des sensations au Midi, etc. Setr improvisations étaient beaucoup pîus brillantes que ses chapitres écrits ; ce ne sont que d'éclatants LrouiUoos qui kiiiiideul à šc changer en livre. » \* \*

\*

Ce dernier jugement pourra paraître un [ivu sêv te , mais la faute en revient en quel<iue sorlc à Mme de Staël elle-même. C'est bien d'elle qu'on pouvait dire ce qu'on a dit d'une autre femme : (f V^ons trouwz qu'elle écrit bien : si vous l'enlendiez parler, vous trouveriez qu'elle écrit mal. » Quoi qu'il en soit, on s'explique parfaitement ainsi la quantité de connaissances improvisées dont Mme de Staël faisait preuve dans ce livre de la Littérature, Elle vivait surtout par la conversation et dans la convesation : c'était son élément , c'était là que sa pensée s'excitait et se mettait en veine d'invention ; c'est par où elle s'instruisait et se renouvelait sans cesse plutôt que par la méditation prolongée. La conversajjon était son inspiratrice et sa muse \*.

'Ellâ avait, a^anl tout, ce besoin de convorsafion. Un jour, ver» 18IG, M. Molé entrant «■))»■/ cllo, la Irnuvail ocrupéi! à écrire : « Je voua dérange, lui Uit-U, vouà des au Uavuil. » — « Oli ! nuu pua, (iil-elle; vMt n'êlM pas un enuuyeax, et lois de là; mais Mcbez Men <iae même nneonuyeux qui entre, quaiid Je aui» teule , eit toujours le bienvenu, eî nu- fait toujours plaisir, et cela, quand je serais au moment le plu» intéressant de mon travail. » — Elle disait encore (ce qui e&t caractéristique et prouve pour sa vive coiiostté eodale plue que pour «m amour de la belle nature), elle disait à un homme d'esprit qu'elle s'étonnait de voir aimer et admirer la campagne : « Si ce n'était le respect humain, je n'ouvrirais pas ma i'euèlo pour voir la baie de tapies pour

Dlgitized by Gopgle

70 DKUXI^MR UÇait.

Cela dit, il i luili.iit bien se garder d'en conclure que les idées de Miue de Staël sur tous ces sujets n'étaient point à elle. Un excellent juge, qui accueillit l'ouvrage h. sa naissance par les plus sérieux articles dont puisse se vanter la critique du temps S Fau-riel se hâtait de le reconnaître : « La première observation qu'on peut faire, disait-il, c'est que l'auteur, en parlant de la littérature des différents peuples , en vend compte d'après des impressions immédi; \* ^, et non d'après des impressions transmises. Toutes io^^taMKyàtions de Mme de Staël ne sont pas nouvelles ; naat-Ttm sent que toutes sont le fhiit de sa propre réflexion>, ou le résultat d'un assentiment raisonné. Alors même. qu'elle a senti et jugé comme d'autres, on s'aperçoit qu'elle a été la maîtresse de ses jugements et de ses idées, n ^ Mais laissons pour le moment cette première partie si riche à la fois et si aventureuse; laissons aussi, de la seconde, ce qui n'était que coqjecture d'avenir, et

voyons seulement ce qui se rapportait à la littérature d'alors. Et d'abord y tout en marquant sa prédilection pour la philosophie et pour là pensée , Mme de Staôî ne disait point, comme Daunou, qu'il ny a de yénie que dans une âme républicaine : elle était trop sortie de chez elle, elle avait trop voyage en tous sens dans le monde de l'esprit pour dire de ces choses-là.

« La poésie est de tous les arts » écrivait-elle, celui qui appartient le plus près à la raison. Cependant la poésie n'adpdet ni l'analyse, ni l'examen qui sert à découvrir et à propager les

k première fois, tan'Jis que je ferais cinq cents lieues pour aller causer avec un homme d'esprit (lue je ne oonoida ptB. » — SI Cbateuibriuid n'était pas venu enseigner lt3 pouvoir de l'iiiiiai^e et Ift magie deeeiiakift lieux, elle n'aurait pcut-t tro jamais en l'idée de mettre Corinne au cap Miftène ; — et encore elle l'y plaça mal. Le lieu vu do près ne répond pu av leblean ; Il y avait mieux qae eela à cMé, sur un tout antre point lia golfe.

\* Dana /a Décade^ des 10, \$0 et 30 prairial an VI 11.

Mt^^H UÇON. 71

idées philosophiques. Celui gui iroudrait éiumcer une vériié «ouvelie et birdie écrirait de préférence dans la langue qui rend exactement et précisément la pensée; il chercherait plutôt à coQ-Taincre par le raisonnement qu'à convaiDcre par l'imagination. La poésie a été plus souvent consacrée & louer qu'à censurer le pouvoir despotique. Les beaux-arts, en général, peuvent quelquefois contribuer, par leurs jouissances mômes, à former des sujets tels que les tyrans les dcshireiit. Les arts peuvent distraire l'esprit, par les plaisirs de chaque jour, de toute pensée dominante ; ils i amènent les hommes vers les sensations, et ils inspirent à Tâme

une philosophie voluptueuse, une insouciance raisonnée^ un amour du présent, un oubli de ravenir très-favorable k la tyrannie. Par un singulier cortraste, les arts qui font goûter la vie, rendent ossez indifférent A la mort : les passions seules attachent fortement k rexistenc o par l'ardente volonté d'atteindre leur but' ; mais cette vie consacrde aux plaisirs amuse sans captiver; elle prépare à rivresse, au sommeil, à la mort\* • « •

La seule puissance li lu raire qui fasse trembler toutes les autorités injustes, c'est l'éloquence généreuse, c'est la philosophie indépendante, qui juge au tribunal de la pensée toutes les institutions et toutes les opinim humaines. »

Elle j^réfère la philosophie et l'éloquence ; mais elle reconnaît la poésie là où elle est y et ne la tire point à soi en lui donnant des lisières.

Après avoir suivi l'histoire de l'esprit humain , depuis Homère jusqu'en 1789, elle abordait la société à partir de cette date qu'elle considérait comme une nouvelle ère pour le monde intellectuel, et elle recherchait ce que pouvait y devenir la littérature. Des doutes mélancoliques se'^ mêlaient à son examèn , et jetaient comme un TCHle de tmtesse sur cette spirituelle analyse :

. « Toutes les fois que je paille des modifications et des amé>

I Voim de ce» peoBéei tegénieiiiiea et fioes comme elle en trouve perpéloellemeiit.

DEUXlftMB LBÇOt.

lioialion» que l'on peut espérer dans ];i iidi^ralure français. Je suppose toujours l'existence et la durée de la liberté et de régalKé politique. En faut-il conclure que Je eroie à la possibilité de

cette liberté e^ de cette égalité? Je n'entreprends point de résoudre un tel problème ; je me décide encore moins à renoncer à un tel espoir. Mou Dut est de chercher à connaître quelle serait l'influence qu'auraient sur les lumières et sur la littérature les Institutions f^n'exi^ont ces principes» et les mœurs que oe^ Institutions amèneraient. »

Elle parle au conditionnel; elle sent que le milieu est

déjà venu , que la littérature en essai depuis 1795 est en suspens et sera demain en l'air. Au travers de toutes ses perspectives on voit se dresser ce 18 Brumaire qui a si bien mis à Beau-L le régime qu'elle prétendait doter et décorer^

Il le sats va témoignage bien direct et bien fidèle des éiipOBitionB de

Mme de Staël après le 18 Brumaire : c'est une lettre d'Alc à Hoederer le lendemain de la levée de; boucliers de Benjamin Constant au Tribunal, et au sujet des représailles qui ?'en suiviraient aussitôt de la part de certains journaux, organes du pouvoir ou inspirés par lui. Hoederer, l'un de» hommes les'p'k'is actifs d'tt'-HiiMHire, intéressé à l'avance à ce grand coup d'État, Pt ([ui donna d'abord trop en jettant dans l'idée du régime consulaire {K>ur pouvoir jamais bien entrer dans l'esprit du régime impérial, n'avait pas envers >ime de Staël les torts qu'elle paraît supposer, et eue le sentait bien elle-même en lui demandant avec tant de vivacité une explication amicale. Voici cette lettre tout émue, toute palpitante et comme haletante. On y verra en même temps qu'il ne faudrait pas s'exagérer la portée de l'opposition de Mme de Staël à l'origine : les choses n'en viraient que par degrés.

« 1 » nivoM «H VIU ( 5 janvier 1800).

■ Mais expliquez-moi donc, je vous en conjure, Roeilerer, ce qui se passe depuis trois jours, ce déchaînement , cette violence contre Benjamin , ce Journal dtt Hommes libres lancé contre moi, seulement parce que je suis i\*amie d'un homm\* qui a prononcé un discours indépendant sur un règlement ? — Mais tomme-uoua revenus à toutes les foreurs, à toutes les intolérances des époques les plus terribles de la Révolution, et va-t-elle recommencer en poussant au désespoir les amis de la République ? Une simple opinion est-elle un crime non-seulement pour jacobin, mais pour non-jacobin. » [ui uc suis pour rien assurément dans ce discours, et qui l'aime sans le diriger ? — Je suis plus étonnée, plus confondue que je ne l'ai jamais été. — Est-ce là ce que vous m'avez promis J'ai besoin de m'expliquer avec Toiv. YoM am vn noa amitié pour vuslofsqac TOUS «tSes aiall-Mnnas . Je M

Elle ne se dissimule en rien, d'ailleurs, malgr<sup>^</sup>rt" sa foi au progrès, les effets déjà produits par la Révolution même : ces effets sont au déclin de la morale , des lettres et de la philosophie; mais de même qu'elle a montré précédemment, dit-elle, que le mélange des peuples du Nord et de ceux du Midi avait causé pendant un temps la barbarie , quoiqu'il en dût résulter par la suite de grands progrès pour les lumières et la civilisation, de même, suivant elle, l'introduction d'une nouvelle classe dans le gouvernement de la France devait produire un effet semblable , et faire faire un nouveau pas au monde, après avoir simulé la barbarie :

a Cette révolution peut à la longue éclairer une plus grande

pas, je TaTOue, que ce fût mou tour d'être persécutée, lorsque je -voyai en plao«^ ceux de ipes amis qui n'ont cessé de recevoir de moi des preuves d'uue affctiou eoniUBila et détoaée. -Je comptab sur voui comme défenseur, et j'apprends que c'est vous que Buia|iarie a cité connic lui ayant dit ce qu'on prétend qui se dit chez moi. — C'est une véritable folie que toute cette persécution. Où trouverez-vous des êtres plu\* intérenés qne nous à ce que les licoblins ne fotivenMMptui? QueUe femme s'est muuttée dans tous les temps plus enthousiaste de Bonaparte ? — Quel est ie but de toutes ces persécutions oootre quelques phrases indépendantes, et que des tneneee» trop fortes deux jouft «fMbmt peuf-être ttndu teh (sic) parce ipe le»âmes généreuses sont ainsi faites? Est-ce guuMM uor que iioubbcr so^ ainià dans les rangs de ses ennemis, quand il est manifeste que rien u'e&t plus contraire à leur» iataitieitt, a leurs intérêts, k leurs goâtst — Toute cette intdIéranM est-elle -éum totre caractère ? Convient-t-Ut; à vos lumici es? — lUneillez-vous et venez nreutenén. — Ai-je cessé d^être un caractère bon et généreux ? Ai»je cessé d'être (-elle fii TOas « akné et déCnida pendant deux anst BenjIKiin n\*est-il pas edai qui , le premier entre les amis <Je Sieyès, vous a rapprof lié île lui? — K>t-il donc établi en féTohitiov'^ oeiui qui arrivera le premier doit chercher à perdre cekii qui lui a tendn le premier Ut main? — Toute morale d'anûtié , de société, de Wnté, eat élt Bnie? Faut-il uniquement rherdier à se renverser les uns les autres? — Mais alMt les mojena de nuire ne manqueront pas; vous aiyouird'hui, demain un autre. — Koderer, je tous demande une heure d'entretien : je vous anraiarofliwt i diacr duodi avec Lezai si cela vous convenait . mais au moins assij^iiez-moi une heure pour.causer avec vous, chez moi ou chez vous. — Je ne vous cache point que depuis trois jours je sodfre plus que je n'ai



soit rTert de ma vie. — C'est tous montrer que TOUS pouvez me faire du bieu beaucoup, et vous savez si je suis ingrate ! — On s'entend en se voyauti ou s'éloigne pour jamais eu ne se voyant pas. — Hâtez dano In fin de cette absurde guerre , et soyez l'organe de la paix, •

Tel était l'orage moral Intéri(!ur, telles étaient les flucliutlioiâ d'esprit de ruifwlre et «nidbl» écpolvain •» momont oil ce Uvn d« la UtUmurê aMBil piiraitro.

DfiUXIÈLB LEÇOLF.

masse à l'hommes i mais, pendant plusieurs années, la vulgarié \* du langage ^ des manières ^ des opinions, doit faite rétrograder, & beaucoup d\*égards, le goût et la raison. Personne • ne conteste que la littérature n'ait beaucoup perdu depuis que la Terreur a moissonné, en France, les hommes, les caractères, les sentiments et les idées. »

Elle attribue cet elfet prolongé à deux causes ; elle réduit h lit ux principaux les obstacles qui continuent de s'opposer au développement des esprits : 1® la perle de \* l'urbanité des mœurs; 2\*^ celle de l'émulation que pouvaient exciter les récompenses de l'opinion. Fidèle à sa doctrine de la perfectibilité ^ elle veut chercher, dit-elle, après avoir analysé cette double cause de la décadence, quel est le moyen de la conjurer, de corriger, s'il se peut, les erreort rérolutionnaires , sana abjurer les véri\* tés Douyelles-qui sont le point de départ, et de &ire sortir ^ un vaste progrès prochain pour l'Barope, de cette barbarie aceidenteUe et apparente.

Dans tonte cette moitié daihre domine nne idée trèsbelle qui revient sous millé formes et qui en est comme Tâme, à savoir le

besoin et l'urgence, dans le règne des idées démocratiques , de maintenir , de relever d'autant plus la culture de l'esprit , pour faire contre-poids à la brutalité et à la violence qui est la pente naturelle.

Le contraste entre ce qu'elle désire, ce qu'elle appelle, et ce qu'elle a sous les yeux , est frappant :

« L'on est assez généralement convaincu que l'esprit républicain exige un changement dans le caractère de la littérature. Je crois cette idée vraie, mais dans une acception diffé-

' (^'c8t clic qui a risqiK^ ce mol pour la itr^riiie fois; il devenait iûdiâpenî'aljle pour désigner i lialjiludo sociale nouvelle. — Le mot urba^ nilé ivail été ml» en circulation et était entré dans la langue au coëmenctiinenl du wii\* riële; il était }iMte que le mot vulgarité y entrât à # la tin du &VII1\*.

DSUXlftlIK LIÇOK\* 7S

rente de celle qa'on lui donne. L'esprit répuMlcain exige plut de BÉTérité dans le bon goût qui est inséparaUe des bonnes mœurs. Û permet aussi, sans doute» de transporter dans la littérature des beautés plus énergiques, un tableau plus philosophique et plus déchirant des grands événements de la Tie. Montesquieu, Rousseau, Condillac, apparten.iiont d'avance à Tesprit républicain, et ils avaient commencé la riHolution di^sirable dans le caractère des ouvrages français : il faut achever cette révolution. La république développant nécessairement des passions plus fortes, l'art de peindre doit s accroître en même temps que les sujets s'agrandissent ; mais par un bizarre contraste» c'est surtout dans le genre licencieux et frivole qu'on a\*voulu pro-

fiter de la liberté que l'on croyait avoir acquise en Uttératre. » .  
m

Le genre licencieux l Mme de Staël touche ici .à la plaie du Directoictf , à ce qni fait que cette littérature au\* rait eu peine k vivre d'une vie saine et vigoureuse/ même quand le régime se serait prolongé\* La licence due à l'absence de tout frein dans l'opinion , et à ce déehalii^ ment d'épicuréisme qui suit.un lendemain de terreur « passa toutes les bornes el ^t,à certains égards, de ce temps une orgie dont le fenom est devenu proveiinlU\* Les deux dernières années du Directoire scmt aiarquées par des publications dont la liste seule suffirait pour indiquer l'eleudue et la profondeur du mal. Parny, l'exabbé Noël, Lemercier lui-mOme , déjà auteur iVAycmiemnon^ d'autres encore (des hommes reuiiuiiuidables, reuiarquez-ie ) se permirent des publications dont ils n'auraient point eu l'idée à d'autres époques. Un cynisme dégoûtant d'incrédulité s'aftiehait dans le /Actionnaire des Athées de Sylvain Maréchal. Ui littérature républicaine honorable , celle que favorisait en ce moment Mme de Staël, ne faisait nullement contre-poids ; et loin de donner l'antidote, elle autorisait le poison. La Décade pkUogophique , par l'organe de Ginguené, reco mm a n da i t

76 « INStlXlftHS LEÇOK.

et ternit par extraits à ses lecteurs le podme licencieux dePitmy ^ Cabanis, l%onnête, l'excellent Cabanis, si distingué par le ton et le talent, lui qu'Andrieux put un jour comparer à F^nelon sans blasphème , n'avait pas (excepté dans ses dernières années, où de plus hautes pensées eurent comme leur vague aurore dans, son âme bienveillante), — non, — lui-même n'avait pas et ne

cherchai pas ci autres conclusions à offrir que celles justement de Sylvain Maréchal et de Irlande.

Dans son chapitre sur V Emulation^ Mme de Staël développe un point que nous avons déjà touché : il faut un Lut à l'écrivain, un motif de se produire, de se perfectionner, sans quoi la paresse naturelle s'endort et s'abandonne, ou la fantaisie licencieis'se se jOue«

Un des écrivains les plus distingués lie ce temps-ci me disait un jour une chose fort juste et fort délicate: « Dans -le peu que je fais , je rougirais de ne pas dresser à ceux qui valent mieux que mol , île ne pas chercher à les sattifidre. » Là en effet est le cachet de tout noble et sincère artiste\* On peut se tromper , mais il faut avoir en vne le cercle d'élite, il faut viser à satisfaire ses égaux (/Mires) ou ses supérieurs ( car on en a toujours) , ei non pas écrire pour ceux qui ont moins de goût et d'esprit que nous »'en pouvons avoir; en un mot , il faut viser -en haut et non en bas. v

El ici, Messieurs, ce n'est plus seulement du Directoire que je parierai, c'est de nous. Les grands écrivains, les poètes que la France possède , les romanciers célèbres, qu'onl-ils fait depuis quelques années? Ils se sont mis, à partir d'un certain joui\ à ne plus écrire, que pour une

\* G'e»t à ce poëme que pensait M. Joubert en écrivant : u Ues hï&phènM mlellm, oq ptalAt des ordures vemlsiAes, d'où le blasphem découle mvet» douceur comme un miel empoisonné, voilà I\*arny... » Je fi6,iMurl6.|iM Maleuieiitdu seMehrétien, mois le sens social v e«l violé.

classe plus nombreuse qu'éclairée; ils ont voiUu accaparer le nombre, plutôt que se coflcHier la quaKté. Ltufттontifé

plutôt que la qualité<sup>^</sup> a été leur devise : « Ce n'est pas pour vous que j'écris, disait à qui voulait l'entendre un <sup>^</sup>iand j)OtHe qui se faisait historien <sup>^</sup>et hibtorien révolutioniainair'), c'est pour le peuple, c'e'Sfpour les Ateliers, n Tel romancier de même, au lieu de <sup>^</sup>adresser nux cœurs délieab et blessés, aux imaginations nobles cl sensibles, n'a plus visé qu'aux prolétaires. Chacun a voulu la grosse gloire<sup>^</sup> plutôt que la grande, a /'Jteniia nescio quo pacto vel magis homines juvat gloria lata quam magna \ »> Presque tous les hommes célèbres aiment encore mieux la baoalilé que k gloire. Ils prennent l'étendue et la masse pour lji puissance. Où est<sup>^</sup>il celui qui saura unir la vraie puissance avec la délicatesse'?

Mais c'est assez parler de nous' et de nos fruits ; revenons an Directoire, o i

Mme de Staël disait donc qu'il fallait on but, un motif d'émulation au talent : « Quelques esprits s'alimentent é\i seul plaisir de découvrir des idées nouvelles; dans les sciences exactes surtout, il y a beaucoup d'hommes à qui ce plaisir suffit. » Mds l'artiste, l'écrivain dont la pensée doit avoir un résultat moral, politique ou sympathique, ne saurait se passer de communication ni de stimulant extérieur ; il lui iuut le jour et le soleil, — l'applaudissc-

\* Pline le Jeune, leiiret, llv. IV, 12.

' < La force : — el|e ne rtîgnail autreroi<sup>^</sup> qu<sup>^</sup> dans l'ordre temporel et politique; elle règne aujourd'hui et triomphe, mAmo dans l'ordre spirituel et intellectuel, là où régnait la iicauté, la tt-nesse, la délicates«c, l'irenie grw<sup>^</sup>enae, là où MmSIail l\>prit U<sup>^</sup>er de la Muse. Ce n'ett plus quVloge de la force à tout prix ,

de la force ambitieuse, bien ou laal employée, ih'plovéc à tort et ;> travers : la {iloiro cat aux <it'uiits de la pensée, comme on les appelle; t>o}CX Vuli'aiu et Cyclope, fabriquez, forgez, que tout Lennofl retentisse de vos coups, — lances d'en haut, à l'aveugle, dM qotrlers de roche, lancez -en beaucoup et louvent : vous MTU admirez, vous uru Ulvioiaé. • (PenséM iitélileii.)

## OEUXliUK LEÇON.

ment, iam» Or, il ny a rien de plus décourageant pour la pensée. que l'esprit révolutionnaire (j'analyse toujours Mme de Sta<sup>^</sup>l); toute distinction, tout talent lui est une aristocratie qu'il envie, qu'il dénigre et qu'il sape. Gomme il prend Ui» forme de l'opinioD publique, il est même plus accablant plus écrasant que ne Te serait un seul despote : il décourage plus sûrement.

« li paraît, au premier coup d'œil, que les troubles civils,

en ronnorsant les rangs antiques, doivent donner aux facultés naturelles l'usage et le développemout de toutes leurs forces : il en est ainsi, sans doute, dans les couimmencemcuts ; m;is au bout de très-peu de temps, les factieux conçoivent pour les lumières une haine au moins égale à celle qu'éprouvaient les anciens défenseurs des préjugés. Les esprits violents se servent des hommes éclairés quand ils veulent triompher du pouvoir établi; mais lorsqu'il s\*agit de se maintenir eux-mêmes, ils s\*essayeant à témoigner un mépris grossier pour la raison; ils répandent sourdement que les facultés de l'esprit, que les idées philosophiques ne peuvent appartenir qu'aux âmes effémi" nées, et le code féodal reparaît sous des noms nouveaux ^ »

1 11 est très-vrai que les mœurs vmiment républicidiies au sein d'une démocratle organisée, en y admettant mOme et en y

comprenant tout le

développement de l'intelligence, impliqueraient dans leur vie une sorte de rudesse, et «upprimerait nécessairement certains côtés délicats et nuancés qui tiennent à une société aristocratique. Des républicains comme M<sup>me</sup> de Staël et comme Beccaria sont des républicains de salon, des raffinés, et, avec toute la bonne volonté du monde, ils sont pétris de restes d'ancien régime. Je conçois donc qu'un homme de grand talent et de forte logique, mais appartenant tout entier à la démocratie flûtai», — dans un livre récent (1858), — dans un chapitre intitulé : Influence de Vêtement féminin sur les mœurs et la littérature française, ait dénoncé les efféminés d'une série d'écrivains littéraires éloquents, émus et troublants, à commencer par Jean-Jacques Rousseau et y compris M<sup>me</sup> de Staël. « Le moment d'arrêt de la littérature française, dit M. Proudhon, commence à Rousseau : il est le premier de ces moments de l'intelligence en qui, l'idée se troublant, la passion ou affectivité l'emporte sur la raison... » Mais à la date de M<sup>me</sup> de Staël, celle-ci avait été habituée à un autre ordre d'idées, très-peu raisonnables, très-peu théoriques, et, en présence de leur faiblesse, elle n'était que trop fondée dans sa plainte.

## BECCARIA LEÇON 10

Elle caractérise avec une grande vérité cet esprit sauvage :

« Si cet état se prolongeait, l'on ne posséderait plus aucun homme distingué dans une autre (n'est-ce que celle des armes : rien ne peut décourager même les succès militaires; ils arrivent toujours à leur but, et commandent à l'opinion ce qu'ils attendent d'elle. Mais, dans ce libre échange d'où résulte la gloire

des écrivains et des philosophes, les idées naissent, pour ainsi dire, de l'approbation même que les hommes sont disposés à leur accorder. » \*

Nous saisissons bien ici la différence qu'il y a entre la société moderne et l'ancienne, celle des Romains.; et la parole de Mme de Staël, mise en regard de ce qui a été dit dans le *Journal d'un orateur*, nous explique la contradiction. « Chez les Romains, dans cette république forte, munie d'aristocratie, industrieuse aux luttes et d'un tempérament robuste, les orages politiques étaient, jusqu'à un certain point, l'état normal habituel; ils trouvaient les courages et les talents toujours préparés, et ne pouvaient que leur offrir plus de chances, leur ouvrir un champ plus vaste. En France, sur ce sol mobile et dans cette arène tourbillonnante, le souffle, l'ouragan révolutionnaire ne laissait ici personne debout : ce n'est que poussière, disait Benjamin Constant (qui s'y connaissait), et quand arrive l'inondation, cette poussière devient de la boue ^ »

Nous n'avons pas à nous occuper du caractère et du tour que Mme de Staël aurait désiré voir prendre à l'éloquence républicaine d'alors, puisque toute cette partie de son ouvrage est restée à l'évidence vaine et de projet. La forme élevée, noble, grave, de Cicéron, de

\* Ce ne sont plus là ces herbes (jaillantes dans le Montaigne {herbes latéales}), que produit un champ indompté. Les Romains avaient une terre forte. Ici nous avons une terre meuble ^ trop fertile. Notre premier Forum a été la selle d'un cheval ^.

M de deuxième leçon.



Brutus, de César même, l'œuvre idéale qu'elle proposerait To-  
 lootiers, et dont elle a démêlé aussitôt la grandeur dans cette an-  
 cienne langue latine rapidement entrevue. La littérature républi-  
 caine du Directoire et du Consulat n'a point laissé de pages plus  
 belles et plus virilement émues que celle-ci, par exemple :

« Les plus beaux morceaux de prose que nous connaissons  
 ont la langue des passions évoquée par le génie. L'homme sans  
 talent littéraire aurait trouvé ces expressions que nous admirons,  
 si le nihilisme avait profondément agité son âme. Sur les  
 champs de Philippi, Brutus s'écrie : « O vertu, ne sois-  
 tu qu'un fantôme ? » Le tribun des soldats romains, les conduisant à une  
 mort certaine pour forcer un poste important, leur dit : « Il est  
 nécessaire d'aller là, mais il n'est pas nécessaire d'en revenir. Ire  
 illuc necesse est unde redire non necesse, » Arie dit à Poetuse  
 en lui remettant le poignard : « Tiens, cela ne fait point de mal. »  
 Bossuet, en faisant l'éloge de Charles I<sup>er</sup>, dans son oraison funèbre  
 de sa femme, s'arrête, et dit, en montrant son cercueil : « Ce  
 cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre  
 qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au  
 nom d'un époux si cher. » Émile, prêt à se venger de sa maî-  
 tresse, s'écrie : « Vainement j'ai fait à lui donc un mal que tu ne  
 sentes pas. » (Comment distinguer dans de tels mots ce qu'il faut  
 attribuer à l'invention ou à l'histoire, à l'imagination ou à la réa-  
 lité ? L'éloquence, l'amour, tout ce qui élève l'âme, tout ce  
 qui la soustrait à la personnalité, tout ce qui s'agrandit et s'élève,  
 appartient à la puissance de rémotion

\* Et enfin : en parlant du citoyen g. néreux  
 qui lutte avec les événements et avec la turlune : « lia recours,  
 dans son inquiétude, à ces livres, monuments des maîtres et

des plu:» nobles sentiments de loue les fîges. S'il aime la liberté, si ee nom de république, si puissant sur les âmf s fléres, nîunit dans sa pi^nsi'e à rimn^ n? do tontes les vertus. ({Il >lques Vies dt; i'liilari[iu\ une \Alvc dn lgrutii? à (.iirroii, des paioL's de (la-lon d'Liiipic dans ia langue d'Addison, des réilexiuns que la liafne de la tyrannie Inspirait à Tadle, les sentinienis reeueiUIs ou supposés par les hi^tol-i('ns et par les poCtes, reli-vont l'âme que flétrissaient les événetnenls oouteniporains\* h — Mine do Stmiû avait

### OBUXiftUS LEÇON. M

Je Ift répète , Messiears, quelques discours de Garât, surtout de Daunou ( rÊloge du général Hoche» le Discours d'ioauguration de l'Institut), ces pages de Mme de Staël, l'Élégie de Marie-Joseph Ghénier, ce sont là les témoignages, les inspirations les plus honorables et les plus mémorables qu'ait laissées cette littérature, ou ce projet de littérature républicaine, qui ne s'est point réalisée, que le Directoire si gâté n'aurait point eu sans doute la force de mener à bon terme, auquel le 18 Brumaire coupa court, et qui reçut comme son coup de grâce dans l'éliminatioQ du Tribunal et dans la suppression de la Classe des Sciences morales et politiques à l'institut: frappée mort en Brumaire, la littérature de Tan TII donne un dernier signe de vie sous le Consulat et achève d'expirer à la veille de l'Empire \

Si distingué que soit à nos yeux l'ouvrage de Mme de Staëi, si plein qu'il nous paraisse d'idées d'avenir, il tenait trop immédiatement au régime cessant, aux idées régnantes que l'auteur aurait voulu continuer en les épurant et les vivifiant,— il tenait trop au passé d'hier ponr être le

trouvé la vraie note n<sup>^</sup>pulilicainp, grave, mftlf», élevée i maia la France de souciait très-peu d'ôlrc républicaine alor;i.

^ ie di» que le IMnctoire (même une le 18 Bramafre) n'était pas de force à mener une lillérature saine à bon terme. En elTol, me disent lea p]us judicieux contemporains, « tout était tombé pendant la Révolution et sous le Directoire au dernier degré de décadence, de désordre, de mille. Cela se voyait et saotidt aux jeux en toutes choses. Pas une maison n'était réparée, pas une porte cochère ne tenait. L'éléganeOt loloxe étaient si oubliés que, dès qu'il y en avait quelque petit retour, on s'ébahissait et on criait merveille. Un ambassadeur russe qui vint à Paris ven ce temps-là avait un attelage en tamtem ; on ae mettait tn timeras pour le regarder passer. » Ainsi pour la littérature ; Je me rappelle encore avoir vu dans mon cnrance ce respect et cf t i<sup>^</sup>tnnne-ment pour la plus petite page littéraire imprimée. — Au reste, nom qui avous vu, pas plus tard qu'hier, combien il suffit de quelques mois, de quelques semaines, pour que le niveau dD la civiUsaHott iMime tout d'un eoup et qiip la riégradation se fasse , nous comprenons ce que ea pouvait être après dix mis de catastrophes.

, vrai sigoal de l'ouverture du siècle nouveau. L'auteur qai n'avait cessé d'opposer en toute reacontre ie<sup>^</sup>entùfnt à Vanaly\$e doot c'était alors la mode» avait lui-même ce don d'aqalyse au plus hai<sup>^</sup>t .degré; ii cojupait souvent, on Ta dit» une idée en quatre; et cette finesse «xtr6me d'aperçus s'accordait peu avec 4'imagiDaUom proprement dite. Aussi, Mme de Staël déclarait<sup>^</sup>Ue.le ir<sup>^</sup>goe de ceÛeci terminé:

« La po(<sup>^</sup>sio d'iniaiîinjtion, disait-elle, ii<i fera pJii'<sup>^</sup> <1c f)r<)en>s en France : l'on incltra dans les vers des idées philo

Miphnjacs ou dessentimeuU pa^sioanés ; mais l'eijprit iiumaiu est arrivé, dans notre siècle, & ce degré qui ne permet plus ni les illusions, ni Teathousiasme qui crée des tableaux et des fables propres & frapper les esprits. Le génie français n\*a jamais été très-remarquable en ce genre ; et maintenant on ne peut •njouter aux effets de la poésie, qu'en exprimant, dans ce beau langage, les pensées nouvelles dont le tempsdoit nous enrichir.»

Au milieu de tant de lueurs cl conime de divinations heu- reuses, c'était là un oracle malencontreux k la veille d\*Atala, de /iené, du Gême du Christimisme et des

Martrj's.

Elle faisait ses réserves, elle donnait ses explications sans doute ; elle reconnaissait et proclamait, tout à côté, « qu'un nou- veau genre de poésie existait dans les ouvrages de J.-J. Uous- seauet de Bernardin de Saint-Pierre: c'est Inobservation de la na- ture dans m rapports avec ie\$ sentiments quelle fait éprouver à V homme,,,. » Mais Mme de Staôl, en réalité, aimait peu, sentait peu la nature directement et en elle-même^; c'était son esprit qui reconnaissait ce nouveau genre de poésie, plutôt que son

1 « Mme de Stal'l a été dix ans en présence dctf AIpc:^ «ans avoir une image : elle u'éluil done jta^ ii»'e esspniei!(MiHMi{ avec de i'iniuginalion. Sou imagiualiou a eu be^où d être avertie par ceJle de Qialeaubriand.»

(GaimoLLÉ.)

fiBUXtlME LSQo1V. 83

cœur. 11 y a, dans toute cette partie de son ouvrage, beaucoup de vague; et le point juste qui, bien touché, devait faire vibrer

alors toutes les ilmes, toutes les imaginations, elle ne l'atteignit pas, elle ne le pressentit pas. — Elle n'eut dans cet ouvrage, comme ou l'a dit encore, que des commencements de vérités.

Aussi, quoiqu'elle ait précédé de beaucoup M. de Cliateau-briand dans la publicité, et qu'elle ait disparu longtemps avant lui, ce n'est point par elle que &\*oUTre véritablement la littérature du xdl\* siècle, en ce que celle-ci eut de tout à fait soudain et nouveau. En 1800, Mme de Staël est encore une personne du zvm\* siècle ; elle en est l'esprit le plus avancé, mais elle y plonge encore. BSlle ne subit toute sa transformation qu'après Delphine, durant son voyage d'Allemagne de 1801, dans le Gom"merce qu'elle eut avec les Schlegel, les Goethe, les Humboldt. La Mme de Staël toute moderne, Tinitiatrice vérî- , table de tout un ordre de générations modernes, date de là.

Et même, suivant moi, Jour l'étudier au complet, Jour la saisir tout à fait à sou ii\ a[iLage, à son plus liaut point d'élévation et de développement, il vaudiait mieux encore la prendre en 1818, c'est-à-dire à l'entrée de la Itestauration, qu'elle sut si bien eoniprendre dans sou esprit, et dont elle apparaît connue la muse historique et politique par son beau livre posthume des Considérations sur la /{évolution française. Mme de Staël n'est complète que de ce jour-là ; la pleine iuUuence de &oii astre ne se leva que sur sa tombe.

Je tiens, Messieurs, à bien vous marquer tous ces temps : l'histoire littéraire n'a son vrai sens que de la sorte. Les catalogues, les bibliographies donnent la date de la naissance et celle de la mort, la date de la publication de chaque ouvrage : il y a quelque chose de plus à faire

#### d4 DEUXIÈME LEÇON.

pour le critique qui yeut ranger, échelonner selon la méthode naturelle toutes ces lignes qui seraient sans vie. C'est ainsi que l'histoire littéraire reprend sa vraie marche et son mouvement. — C'est ainsi que les groupes s'y succèdent» s'y entrelacent sans se confondre, et s'y dénouent harmonieusement comme dans un chœur.

Un écrivain distingué, d'un autre bord que Mme de Staël, qui critiqua l'ouvrage de la Littérature et y mit une sorte d'acrimonie polie, M. de Fontanes, avec bien moins d'idées et un fonds incomparablement moins fertile, avait un sentiment plus net, une vue plus éclaircie de la situation. Fontanes avait connu ou plutôt retrouvé en Angleterre, oii il s'était réfugié après la proscription de Fructidor, un jeune émigré breton, aimant les Lettres, un peu bizarre d'humeur, sauvage par habitude et singulièrement aimable par accès. 11 s'était promené avec lui à l'ombre de Westminster; ils avaient visité ensemble le C<nn des poètes; ils avaient causé de Milton, de Gray, de cette mélancolie rêveuse qui faisait le caractère des derniers poètes anglais, et que l'ftme des deux exilés était d'autant mieux disposée à sentir; ils avaient pleuré ensemble en regrettant Argos, Lorsque, dans ce petit monde d'émigrés spirituels dont était le chevalier de Panât, on taillait le jeune rêveur pour quelqu'une de ces excentricités et de ces boutades qui semblaient des prétentions peu fondées au génie, Fontanes prenait la défense de l'absent, et disait: «Vous riez, Messieurs, laissez faire, il nous passera luub. » lientré en France, Foillanes était resté en correspondance avec son ami de Londres, qui le tenait au courant de tous ses projets. Vers cette date de 18tK), ayant eu l'idée de recueillir ses poésies, ses œuvres complètes,

Fontanes avait déjà donné à l'imprimeur la traduction de l'Essai sur l'Homme de Pope, et de plus, un essai de traduction libre en vers du cinquième Chant

de Lucrèce. Il avait cru intéressant de rapprocher Lucrèce de Pope, et il avait joint à ce second essai un Avant-propos très-remarquable. Mais sur ces entrefaites, la faveur du Consul vint trouver l'élégant écrivain : appelé à prononcer aux Invalides l'Éloge funèbre de Washington, il y manifesta le "talent d'orateur dont il était doué; et se sentant à la veille d'une destinée politique, il ne voulut point la compromettre d'avance par une publication littéraire qui offre toujours prise à la critique. Il arrêta donc l'impression, presque terminée déjà, de ces Tolumes, et n'en laissa rien paraître. J'en possède pourtant un exemplaire d'épreuves qui s'est conservé. L'Avant-propos, mis en tête du cinquième Chant de Lucrèce, a cela de particulier qu'il nous laisse voir Fontanes beaucoup plus philosophe au fond qu'il ne le parut le lendemain, ou du moins n'ayant pas encore son parti pris aussi ouvertement.

Tout cet Avant-propos est court, il est comme inédit et

inconnu; c'est de Fontanes et du meilleur, avec quelque chose même de plus net et un sens plus ferme qu'il n'en mit depuis dans ses rôles officiels. Lisons donc :

« J'ai cru, disait-il, que le rapprochement de Lucrèce et de Pope pourrait intéresser les lecteurs : tous deux ont été poètes

et philosophes. J'ai choisi, dans le poème latin, le cinquième Chant, parce qu'il forme, si je ne me trompe, reussant le plus intéressant. Il renferme d'ailleurs un grand nombre de détails, semblables à ceux de la troisième Épître de l'Essai sur

l'Homme» Si ma faible vuibion doiiudil quelqu'envie de relire ro-riginal, je ne serais point surprisqu'on préférât à l'énergique précision^ aux traits brillants de l'esprit moderne, la majesté simple et les riches développements du génie antique.

' Cc'Uc élude de Lucrèce avait d^jh beaucoup occupé André Chcnior dans son poème ù' Hermès-, et en général les poètes de cette lin Uu XVIII\* siècle avaient été , la plupart, tentéit d'écriro le poCme de to

#### ^6 DfiUXlfMfi LEÇON.

« Ce cinquième Chant offre de grands tableaux. Lucrèce, après avoir peint rapidement la faiblesse et les misères de l'homme, les vicissitudes des éléments, les anciennes révolutions de la terre, et celles qui l'attendent encore; apn^s avoir indiqué les différents systèmes astronomiques connus de son temps, i/uerèce trace l'orii^ine du monde et de ses habitants. 11 conduit le genre humain depuis son berceau jusqu'à la naissance des sociétés, des langues, des arts, des lois et des religions. 11 s'arrête où la tradition commence. Il nous a rendu cette partie de nos annales, qui n'était gravée, ni sur la pierre, ni dans les livres, ni dans la mémoire. On verra que ce grand iionnie a prévenu plusieurs opinions de nos philosophes les plus illustres; il a résolu plus d'une fois, en peu de mots, les quei^tions qu'ils ont nuitées longuement après lui. On se convainc a plus que Jamais, que les idées dont notre orgueil s'attribue la découverte, ne sont bien souvent qu'un héritage de TAntiquité.

« Vous verrez le poète romain, dans le tableau des anciens désastres arrivés à notre globe, tracer quelquefois la roule à Buffon et, dans Texamen des causes qui ont répandu cheE tous les



peuples les cérémonies religieuses, précéder Tauteur de V Anti-  
 quité dévoilée et des recherches sur le J>espotisme oriental\*,  
 ouvrages que les érudits dépouillent sans cesse depuis vingt ans,  
 et qu'ils oublient soigneusement de citer. En peignant les mœurs  
 sauvages des premiers hommes, Lucrèce semble ' aussi les préférer,  
 couuuu Hnusseau, à celles de la civilisation; mais sa philosophie,  
 aussi sage qu'élevée, le défend des exagérations de la misanthropie.  
 Occupé de saisir des résultats utiles, U ne s'appesantit point sur des  
 opinions vaines. Qu'importe, en effet, de comparer le bonheur du  
 Sauvage & celui de Tâtre social; de chercher si le luxe, les arts, le  
 commerce ou la découverte du Nouveau-Monde, ont apporté plus  
 d'inconvénients que d'avantages? Toutes ces questions, qui rentrent  
 les unes dans les autres, et dont s'emparent toujours les rhéteurs,  
 sont indif^nes d'occuper longtemps les bons esprits. Il faut observer  
 l'honune tel qu'il est dans son état arnel, et non dans celui que  
 conçoivent fort gratuitement quelques rêveurs enlhou-

1 tvii'inrs de la Nature\* \* Buuliutger.

DLUXlftlIB Liçoir.

siastes. Cest sar la situation oertainA des choses, et Don sur  
 dMncertaines conjectures, qu'on doit amnger le plan du bonheur  
 général. Il serait temps de renoncer, même dans tes Aec>-

âémîeSy à ces lieux communs, à ces frivoles jeux d\*esprit, trop  
 multipliés dans les meilleurs livres modernes. »

Il fait allusion au sujet proposé par l'Académie de DijoD, mais  
 on voit bien, à son ton épigramma tique, qu'il n'est encore ni du  
 Sénat ni do l'Âcadénnic. Plus un homme de Lettres arrive à tous

les honneurs de la société, moins il ose avoir tout son esprit» toute sa pensée, dans ses écrits et dans ses discours.

Les opinions philosophiques de Pontanes sembleraient, à un certain endroit, pencher d'un côté s'il osait s'y livrer, tandis que ses sentiments et ses désirs de cosmopolite seraient plutôt d'un autre :

« L'Athéisme, disait-il, n'a jamais été soutenu avec plus

d'audace, ni même avec de plus fortes preuves, que dans ce morceau de Lucrèce. L'existence du mal physique et du mal moral, la difficulté de concevoir l'action d'un être idéal sur la matière, et d'admettre la Création, qui impose un temps où rien n'a existé, voilà les principales objections d'Épicure et de son disciple. Les Alliés de ces derniers temps n'ont rien dit de plus solide ou de plus spécieux. Il est vrai que les réponses les plus convaincantes des Déistes sont aussi les plus anciennes. Ils triomphent encore de leurs adversaires, en montrant l'ordre de l'univers : Cf. l'énigmatique BH\* Ce premier élan de l'âme du poète est le dernier argument de la raison du philosophe. »

Mais voici qui va devenir prophétique : cet élan (comme je le définis) qui a l'imagination chrétienne, l'imagination catholique \ nous révèle à demi ses espérances\*

' Et « l'effet qu'était-ce, après tout, que Fontanes et même Cotta ? des Épicuriens qui avaient l'imagination catholique. — Il y a des hommes qui ont ainsi l'imagination indépendante »

Il va nous tracer le plan du Génie du CbriUiamme tel qu'il le conçoit, tel qu'il le développera mainte fois en conversation.ou par lettres en s'adressant à son ami, tel

qu'il le lui fera corriger et refaire, aussitôt le retour en Fniiice; caria première forme de l'ouvrage était incohérente , et le style en bien des endroits pouvait &embier rebutant. Ce plan est simple, pur, séduisant, irréprochable : c'est ainsi qu'à sa manière le critique aub<i luuiiLre du génie. Tout critique qui aide la gloire du poète pourrait prendre pour devise : Non sine me tibi partus honos y comme le disait Tibuilc s'adressant à Messala. C'est la co-naolatiou à la fois et le seul orgueil du rôle secondaire :

« Si on se rappelle, écrivait Fontanes, toutes les absurdités du Paganisme, on s'étonnera moins que Lucrèce s'élève avec tant d'énergie contre l'influence des opinions religieuses, et qu'il la regarde comme si funeste au genre bumain. Un homme de génie, qui Toudrait prouver aujourd'hui Futilité de ces mêmes'opinions, devrait chercher d'abord s'il est certain que les peuples et les siècles ont toujours été florissants et heurent avec elles, et s'ils ont véritablement vu disparaître leur i^loire et leur bonheur, quand elles se sont uft-iiblies. 11 fautJia.it suivre d'ûge en âge et de contrée en contrée l'ouvragp de la morale et de la religion ; bien distinguer ce qui appaïUent à l'une ou a l'autre, et n'appuyer jamais ses preuves que sur des faits non équivoques. 11 faudrait éviter soigneusement les vaines déclamations, et cette métaphysique vague, obscure et insuffisante, qui n'est point fondée sur la méthode et sur l'a\* nalyse Une vaste érudition, un esprit clair et juste, ne suffl-

fontl <ie la croyance. Les pompes du culte, la solonnilé di^s filts, l'harmoniQie des cbanU, l'ordre des cérémonies, l'eDcens, le

rayon mystérieux du MincUaire, tout cèt ensemble let touche et im émeut. — Il y en a d'autres qui (raisonnement à pari) ont plutôt la isaisibilié chrétienne. Une vie sobre, un ciel voilé, (quelque morlifcation dans les (It".sirs, une habitude recueillie et solitaire, tout cela le^ péiièlro, les attendrit et les incline insensiblement à croire. J'en connais de cette sorte.

^ U ]r s id trace de cette msDle du temps qui mettait en avant à tout pnpôè VamUffie,

raient pas; encore\* On exigerait un style digne du sujet; l'i^lévation et la sansibilUé | domineraient^ mais sans faste et sans effort. C'est ]^« qu'on aimerait celte lieureuse suite de mouvements et de raisonnements qui forme l'éloquence : car dans un tel ouvrage, il faudrait tour à tour forcer la conviction et parler à renthousiasmc. Le charme, qui persuade, y serait peut-^tre plus nécessaire que la logique victorieuse, qui subjugué la raison. C'est donc à une Urne douce, plutôt qu'''i une âiiiie fière, qu'il appartient d'écrire sur les opinions religieuses. Ce livre important reste encore à faire : il mérite un grand écrivain. »

Le grand écrivain était tout trouvé ; Fontanes le coniaissait , il l'aYait deviné ; mais il s'efforçait par ses conseils de faire que ce jeune et grand écrivain eût toutes les qualités et n'eût aucun des défouls de sa nature. Cette page que nous avons citée est à la fois le plan le plus par^ foît du Génie du Christianime tel que nous l'avons , et (par anticipation) la critique la plus discrète de l'ouvrage sur certains points où le conseil n'a pas été suivi. Fontanes veut qu'on distingue ce qui est de lare/t^ton d'avec ce qui est de la morale ; qu'on n'appuie Jamais ses preuves que sur des fcdU non équivoques. Il veut l'érudition eiacte et la justesse de Tesprit, nulle déclamation^ une élévation et une sensibilité sans

faite et sans effort. En un mot, il touche à tous les points délicats en critique sur et en ami tendre.

Malgré les défauts qu'il ne sut pas tous éviter, l'ouvrage de M. de Chateaubriand, h sa date, justifia suiTisamment le programme tracé par son ami ; le poète s'inspira surtout là où le critique avait désiré , et rendit le son qu'on demandait de lui : (t Après tant de dissertations et d'analyses, il sentit qu'il fallait chanter, et il chanta » Il chanta les sujets éternels qu'une éclipse

> M. Vinei.

90 DBCXtteB l^ÇOH.

funèbre avait trop longtemps voilés, que la persécution elle martyre avaient rajeunis, — les pompes religieuses et sociales qu'il égalait, en les retraçant , par la splendeur de ses tableaux, et sous lesquelles il introduisait (au risque d'en altérer l'esprit) je ne sais quoi d'ému, de sensible et même de troublant, qui les rendait plus mystérieuses encore et plus chères. Il combina , par un mélange hardi et où les contrastes choquaient moins qu'ils n'éblouissaient, la poésie de TAotiquité dont il était plein, avec une poésie toute nouvelle du Moyen-Âge , et aussi avec une peinture merveilleuse des scènes naturelles immenses, auxquelles les derniers grands écrivains- cvzméroes n\*aTaient point accoutumé. Ce fond si dissemblable, et qui n'aurait point supporté le regard du froid examen , mais si admirablement revêtu , saisit à l'instant les imaginations lassées et altérées, qui yonlaientà la fois retrouver , adorer ce qui leur était cher, et le re\*\* trouver cependant sous une forme légèrement inconnue. De là son succès, qui donna le signal d'une renaissance, et qui ressemblait tout en-

semble à une reprise de possession du passé et ;i une marche en pompe vers l'avenir.

Quel était donc, Messieurs, ce jeune émigré breton qui entrait ainsi brusquement dans la gloire, et dont la première apparition était un événement au lendemain de Marengo? 11 nous faut l'aborder et le connaître d'un peu près dans ses origines et dans ce qui l'a préparé\*

Chateaubriand enfant ; — de Saiat-Malo comme La Mennais. — Sa smr Luoitef et de« aoeurs de gv«iuJs hommes. — Étènents de Vime d» René : — f>nnui ; — caprice ardent; — hoiiHetir. — Équilibre {twto&^e en politique. — Premier séjour à Pari». — DeB'lwiimes de Lettres en S9.

Messieurs,

Françoi^René (et non Auguste) de Chateaubriand était né à SaiDt-Malo le 4 septembre 1768, et non le 4 octobre, jour de Saint François, comme lui-même semblait le croire. Quant à la date de l'année, il la mettait volontiers en 1769. Gela veut dire qu'il se rajeunissait un peu, soit pour faire coïncider sa naissance avec cette année 69, à laquelle on se plaisait à rapporter plusieurs naissances illustres, soit tout simplement pour se rajeunir. Et ici je noterai tout d'abord un trait qui paraît futile, et qui tient pourtant à une ligne, à une racine profonde dans cette nature de poète. — «Vous me paraissez bien triste aujourd'hui, » lui disait un matin Mme de Pastoret en le rencontrant seul dans une allée du parc deC'Jiamplâtreux. — «Ahl Madame, vous ravouerez-je? répondit-il; il m'arrive aujourd'hui un grand malheur. » — a Et quoi donc?» — «C'est ' que j'ai aujourd'hui quarante ans. » Il voulut du moins se ' donner ces malheureux quarante ans un peu

plus tard que nature. — Le poète est tout à fait comme la femme : il tomberait à genoux» s'il osait, devant celle qui tranche la

9t TBOISliHB LIÇON.

jeunesse : ((Monsieur le bourreau, encore un moment M» La maison où il naquit, rue des Juifs, n'était pas loin de celle où devait naître quatorze ans plus tard M. de La Mennais. Ces deux hommes, qui sentent si bien le cru de Bretagne, se sont rencontrés depuis dans la vie, et leurs rapports seraient curieux à noter avec vérité. Ce qu'on peut dire, c'est que, de prime-abord et d'instinct, ils ne s'aimaient pas; ils étaient plutôt antipathiques l'un à l'autre. L'auteur de *V Essai sur l'Indifférence* débuta en 1817, sous la Restauration, comme l'autre avait débuté, quinze ans auparavant, sous le Consulat. Il venait, ce semble, à sa manière et avec un surcroît de zèle, prêter main-forte à la même cause. C'était une recrue ardente; on devait être tenté de les comparer. Tant que cela était possible, ils n'eurent que du froid l'un pour l'autre. Ils s'étaient rencontrés d'abord dans les bureaux du Censeur, au milieu de cette serre chaude d'ultraroyalisme, tous deux en étant alors les organes au premier chef. Ils s'étaient perdus de vue quand M. de Chateaubriand était devenu libéral, faisant la guerre à son ancien parti; M. de La Mennais, lui, tenant toujours toujours pour le parti absolutiste et ultraroyaliste. Ils se retrouvèrent en 1835, quand M. de Chateaubriand était redevenu royaliste, au moins d'attitude, après la chute du trône légitime, et que M. de La Mennais était déjà passé dans les rangs de la démocratie. J'assistais par hasard à cette entrevue, non sans sourire. Que de chemin ils avaient fait

\* « Peu de temps après, » a dit M. de La Rochefoucauld. H. de Chateaubriand le savait moins que personne, mais il

sut rester jeune bien longtemps. Une femme d'mie grâce «uprême (c'est nommer Mme Récamier), qui s'est consacrée à orner et à embellir tant qu'elle « pu cette \i(il!»'sse peu soumise, un jour (ju'elle parlait de ses jeunes amis, ajouta luut à coup : w Mais le piuâ jcum de tous mes amis, c'est certainement M. de Chateaubriand, w Le mot était juste. Sauf la loute»^ dernière amiéca, il était par rimagination la JeuneMe même.

tous deux hors de leur premier camp ! Dès le premier abord, il y eut, des deux parts, des raceroa et des cords de souvenirs qui juraient d'une façon piquante avec le préseut; ils étaient encore Vm pour l 'antre mofifteur r abâé et monsieur le vicomte\* Ils continuèrent de se voir dans les douze dernières années^ et même, par moments, comme si le goût mutuel leur en était venu; il y eut à la fin une sorte d'intimité. M. de Chateaubriand goûtait assez M. de La Mennais, surtout quand celui-ci ne lui fit plus office d'auxiliaire dans le même parti, et ne fut à ses yeux qu'un Garrel ou qu'un Béranger de plus. La concurrence cessant, la courtoisie commença.

Je n'ai qu'à parcourir très-rapidement ces preauLics années de Chateaubriand, dont vous lisez tous les malins la peinture par lui-iacnie ^ : nous avons là une autre édition de /{éné, tout aussi poétique sans doute, ou même (je le crois) plus romanesque. iTiais aussi plus détaillée et avec des circonstances réelles qui particularisent le récit.

Il était le dernier de dix enfants dont six vécurent, quatre sœurs et un frère aîné. Lui, le cadet, dit le chevalier de Chateaubriand, était destiné, selon la mode des cadets en Bretagne, à entrer dans la marine royale. En attendant, on le mit en nourrice au village de Plancouët. Sevré et rentré au logis, il y trouva une vie



austère, un père silencieux et craint, une mère bonne, mais grondeuse\*. Nous connaissons cette digne domestique, l'excellente Viieneuoe^ la seule qui eût quelque soin alors du pauvre délaissé. Le point le plus à noter, le détail le plus touchant et certainement le plus vrai de cette première

> Les Mémoires d'Oatrt'tombe paraUsaient alors eu feuilletons dani

taPreue.

' J'aime à croire pourtant qu'il y a quelque lapsus culami dans cette phrase des Mémoires : u Mon père était la terreur de« domestiques , ma mère le fléau, »

94 ntoisiiiiB uçoir.

enfance, de cette éducation si négligée et si dure, c'est la relation bien délicate dont il s'unit en grandissant à la quatrième de ses sœurs, négligée comme lui, et qu'il nous peint d'abord l'air malheureux, maigre, trop grande pour son âge, une robe disproportionnée à sa taille, la poitrine droite enfermée dans un cors piqué dont les pointes la blessent, avec un collier de fer garni de ve^ « lours bran au cou, et une toque d'étoffe noire rattachant

ses cheveux retroussés sur le haut de la tête. Mais bientôt un souffle de grftce et de mollesse passera sur ce jeune front et y éveillera l'essaim des rêves. Cette sœur Lucile est le ^pe virginal, innocent, de \\* Amélie de HenéK II n'en dira rien de trop quand il parlera plus tard de sa beauté, de sa grâce, de sa mélancolie qui la lui fera comparer k un Génie fmèbre. Je possède, par une autre source, des détails intimes sur cette sœur charmante; je vous en entretiendrai peut-être un jour. Elle avait l'instinct de la poésie et

elle devina cet instinct chez son frère; elle fut la première à l'exciter; et comme, dans leurs promenades au grand mail de Combourg, il lui parlait avec ravissement de la solitude, elle l'avertit d'un mot, elle lui fit signe du doigt comme la Muse inspirée à peindre cela !

J'ai souvent pensé que les sœurs de grands hommes, d'hommes distingués, quand la nature les a faites les

\* « Amélie avait reçu de la nature quelque chose de divin; son âme avait l'air même » grâces innocentes que son corps ; la douceur de ses sentiments était infinie ; il n'y avait rien que de suave et d'un peu rêveur

dans son esprit; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa volonté soupiraient comme de concert ; elle incarnait de la même manière la délicatesse de l'amour, et de la même manière la pureté et la mélodie. » — Une question qu'on voudrait repousser se glisse malgré nous : René est bien René, Amélie est bien Lueile; qu'est-ce donc ? et qu'y a-t-il eu de réel au fond dans le reste du mystère ? Poète, eût-on donné à deviner de telles situations, si elles ont eu quelque chose de vrai ? Comment les donner à supposer, si elles sont un rêve !

dignes sœurs de leurs frères, leurs égales par l'esprit et par le cœur (celle qui s'est vu plus d'une fois), elle fut tout à la fois supérieure à eux à d'autres égards; elle se maintenait plus aisément à la hauteur première. Je m'explique : — la nature, comme ici dans cette famille de dix enfants, produit un homme de génie, et « elle crée en même temps un génie-femme comme Lucile : eh bien, le génie-femme sera ou restera plus volontiers supérieur et meilleur, moralement, poétiquement. Les hommes, à un certain jour, font leur métier d'hommes ; ils sortent du nid paternel, ils

se prennent à tous les buissons ; hi poussière du ciicmin les ter-  
niL; s'ils ne se perfectionnent beaucoup en avançant, ils se gâtent  
: cela arrive souvent. Les femmes, si elles restent ce qu'elles  
doivent être, gardent le foyer, et aussi, dans toute sa délicatesse,  
elles y gardent le culte de l'idée première, de l'idéal (s'il y a  
poésie); elles sont comme les prêtresses domestiques de célite  
chose sacrée que nous allons dissipant, dép/ensant, exploitant au  
profit souvent ou de notre ambition ou de notre amour-propre,  
de ce qu'on appelle la gloire. Elles restent fidèles avec religion,  
avec discrétion et mystère : elles ont en dépôt jusqu'à la fin et ac-  
croissent plutôt de leurs larmes le premier trésor<sup>^</sup>. Ainsi fit Lu-  
cile en regard

\* J'ai eu l'occasion souvent de vérifier l'observation et de  
m'en convaincre, dans le travail que j'ai entrepris sur l'éducation ;  
cela surtout y est très-bien, car les sœurs des hommes émi-  
nents, des grands

homme!?, ont contribué à leur éducation, et nous les pouvons observer dans  
toute leur conservation, si je puis dire, dans toute leur intégrité  
morale. C'est ainsi que pour tous ceux qui ont étudié ce sujet  
avec intelligence, la « lettre de Pascal (Euphémée) » paraît de  
son frère par l'esprit et sa supérieure plutôt par le caractère.  
C'est ainsi que la sœur du grand Arnauld et de M. d'Andilly, la  
mère Angélique, la grande abbesse et la mère-matrice, leur est  
supérieure à quelques égards par une force « impie et un mâle  
outillage d'elle-même dans les épreuves. C'est ainsi encore (comme la  
seconde Angélique paraît plus ferme et plus forte d'esprit et de  
caractère que son frère du monde et de la Cour, M. de Pom-  
ponne. (Voir l'histoire-Royal, t. 111. i). 2<sup>sa</sup>.)

de ReDé. On la définirait bien d'un mot : C'est le génie de son frère, dégagé de tout alliage d'auteur, de toute complication littéraire , mondaine , politique et vaine , le pur génie avant qu'il ait revêtu ou après qu'il aura rejeté l'enveloppe mortelle\* ^ « Cette femme virginale, a dit quelqu'un qui l'a bien connue, était comme Ève- Touchée des hommes et de la vie. » — Vers 1803 , dévorée d'une mélancolie incurable, et versant, disait-elle agréablement, plus de pleurs que V Aurore, mais tant» avoir comme elle le don de produire des fleurs ^, sa raison reçut quelques atteintes qui ne la laissaient pas moins, à ce qu'il paraît, adorable et d'une décence charriiaille. Elle se rendait compte de ces atteintes; elle retirait vers ce temps la promesse de sa main à un homme qui l'aimait passionnément et voulait l'épouser. Entrée dans une maison de retraite à Paris, elle y mourut\*, et l'on craint même qu'elle n'ait, dans un instant d'égarement, hâté la fin de ses tristes jours. Les Mémoires? iVOutre-tombe contiennent d'elle des lettres, de petites compositions ravissantes. Il y a déjà bien des années, un auditeur qui avait assisté à cette lecture écrivit, au sortir de là, l'impression qu'il venait d'en recevoir^; et je vous demanderai la per-

\* C'était dans des vers à un ami :

Que j'aurais à t' offrir de fleurs

Si, semblable à l' Aurore, Comme elle par mes pleurs ,

Le don d'en fût être éclose !

J'ai entendu citer d'elle une conversation ravissante sur la musique, qu'elle aimait à la manière de Mme Angélique; sur les fleurs, et les oiseaux qu'elle préférait aux fleurs, parce qu'ils étaient plus près du Ciel. — Se promenant avec M. Joubert par une soirée

très-sereûie, elle lui disait t « C'était là sans doute la couleur de l'Olympe. •

\* Le 9 noTembre ISo4.

' Ces JEAnoIret ont eu deux moments de lecture bien différents, bien

contraires. Les premières fois, avant la publit-alion, ils n'étaient lus qu'à un peUl cercle d'initiés, dans un sanctuaire délicieux, avec tous les arraogements de la grâce tt les deuui-voiles du mystère. La seconde fois.

TROISliMB LBÇOir. 97

mission de vous lire ces lignes comme résumant ma propre peusée :

« On a entendu dans cette même lecture d'admirables pages de Ludle sa sœur, VÂm^ de René, génie de mélan\* eolie égal au sien, qui aurait eu l'art, si elle avait voulu,

mais elle pratiqua la sensibilité plutôt que de la dépeindre. la-  
^iète, malheureuse d'imagination et assiégée de terreurs

presque comme Jean-Jacques, elle se diîvora. Ce. que René a dit, elle l'a fait. Quelqu'un entendant ces Ic.iives de Lucile regret-tait qu'elle n'eût pas écnl. — « Laissez donc, répondit un plus sage, laissez un peu do sensibilité à l'état dû nature et d'entière sincérité; il en laul aussi comme cela; on n'a pas de regret à avoir ; t chacun son rôle; ils se le sont partagé; il a écrit pour elle, elle est morte pour lui. »

Ces scènes du fonds natal, ces souvenirs d'enfance qui «ont maintenant révélés à tous; la maison de l'aïeule maternelle à V

Abbaye près Plancouët; la sœur enjouée 4e l'aïeule vénérable, mademoiselle de Boiteilleul ; ces trois vieilles filles nobles d'à côté qui, averties chaque jour par on coup de pincelte, apparaissent comme par ressort et viennent faire la partie de quadrille,

PoilraiU ciHnme on m voit sur les titpisseries ;

/ la mort }cu à peu qui envahit cette petite société et rompt le cercle ; une chambre qui se ferme, puis l'autre, et le quadrille qui flnît faute de partners; ces premières impressions déjà profondes sur l'enfance rêveuse et inconsolée, je ne vous redirai point tout cela ; vous le savez d'hier et de ce matin; je n'ai qu'à courir. Je me borne à relever chaque sentiment essentiel à mesure qu'il édôt et qu'il lève dans cette jeune ftme.

découpée en feuilletons au milieu des tempêtes civiles, ils ont été jeté^ fiar lambeaux doit les carrefours et ont pu être lus, comme du RéUi, au coin de la borne.

98 TROISlÈin LtÇOH.

De Saint-Malo, où l'enfant a passé ses premières années à er- rer parmi les rochers, à écouter le bruissement des vagues sur les écueils, à béer aux lointains bleuâtres, le voilà tout d'un coup transplanté avec sa famille au chà^ teau de Combourg, autre cadre plus silencieux et tout mystérieux, la secrète patrie du poëte« A peine entré sous ces grands ombrages, le charme mélancolique Ta saisi, temui enfanté commence. ^Envoyé au collègue de Dol, il étudie les matiîématiques, et sait par cœur ses logarithmes ; il fait des vers latins, surtout il lit le quatrième livre de VÉnéide, Ce quatrième livre, un Horace complet, les volumes de Massillon, oà sont les sermons de V Enfant prodigue et de la

PMerme, ne sortent bientôt plus de ses mains; il a le temps de couvrir ces mêmes rêves durant les vacances solitaires de Combour^' : un monde nouveau s\*entr\*ouvre pour lui ; un nouvel liouime s'éveille, qui ne mourra plus. Notons bien l'aveu. — Mais les passions ne viennent jamais seules ; «elles se donnent la main comme les Furies ou comme les Muses, n L'honneur donc (et ceci est un nouveau trait distinctif, désormais aussi ineffaçable), l'honneur, « cette exaltation de TAME qui maintient le cœur incorruptible au milieu de la corruption, ce principe régénérateur placé auprès du principe dévorant, » allume en cette jeune âme un foyer qui ne va plus s'éteindre, et qui sera jusqu'au dernier jour son culte le plus intime peut-être, en même temps que le plus apparent. Ce sentiment de l'honneur se révèle en lui à l'occasion d'un châtiment déshonorant qu'il se refuse à subir.— Je crois, en vérité, que tout est complet déjà ; et si nous osions pénétrer tout d'abord dans cette âme jusqu'à prétendre en compter les mobiles essentiels, les éléments {Très importants torti radios), je les énumérerais ainsi, en ne donnant la prédominance à aucun, et en les mettant tous sur la même ligne.

### TROISIÈME LBQOK. (^9^

Ne trouvez pas» Messieurs, ce que je fais ici trop téméraire. Je parle de l'homme éminent qui fait le sujet de notre étude avec la même liberté que je parlerais de Goethe ou de Byron. La postérité est Tenue, et TexameD

véritable commence. L'admiration, en définitive, retrouvera son compte, mais nous tâcherons de ne pas lui faire porter que sur les portions vraies de diables d'être admirées.

Premier élément, la rêverie ou l'ennui. — La rni i e du Régent disait de lui qu'il était né ennuyé. Combien cela est pins vrai à dire de M. de Chateaubriand ! u Je crois, disait-il, que je me suis ennuyé dès le ventre de ma mère.» Il a comme engendré cet ennui incurable, mélancolique, sans cause, si souvent doux et enchanteur dans son expression, sauvage et desséchant au fond, et mortel au cœur, mortel à la bonne et saine pratique familière des vertus, — le mal de René, qui a été celui de tout notre Age, ma» ladiie morale qui, après avoir régné cinquante ans plus ou moins, et avec des variantes sans nombre, est aujourd'hui à peu près disparue, qui du moins n'est plus endémique, et qui a fait place à je ne sais quelles autres dispositions plus positives de la jeunesse, lesquelles ont bien aussi leur danger. Pareil aux fleuves descendant du mn de Ju^ piter, le voilà donc à sa source. cet ennui qui va s'épan^^ cher à travers le monde, qui cherchera partout l'infini et l'indéterminé, le désert; qui le ferait autour de soi plutôt que de s'en passer, et qui appelle cela la poésie {f'bi solitttdinem faciant, PO£siM appellant) : — poésie en eil'et qui a révélé au poète qui nous occupe, et lui a inspiré de peindre, comme il n'a été donné h nul autre, la sublimité des grands horizons, l'étendue iliimitéc des Savanes, l'infini du désert de l'Océan, et cet autre Océan canadien (coniraeil l'appelle) tout de verdure et d'éternelles forêts, l'infini désolé et si plein de grandeur des Campagnes ro-

100 TROISifcHE LKÇOX.

maines, Tinfini du cœur et du dedans le plus vaste et, si Ton peut dire, le plus irremplissable de tous.

Second élément, — comment dirai-je? comment i'ap\* pellerai-Je? le culte de U.jeuneue et de l'espèce de délire &iUuigion roma-



nesque qu'elle amène avec elle, et qui d'ordinaire avec elle aussi s'évanouit et disparaît. Cet idéal d'ivresse qpii est si bien peint dans le quatrième livre de rÉnêiâe^ dans Atàta^ dans l'épisode de Velléda^ le poète dont nous parlons le caressera et le rêvera jusqu'à la fin. Jusque sous la première conception du Génie du ChrisHmime et dans le cadre de ses Martyrs (allez au fond), il avait introduit, en la voilant, cette flamme profane et trop chère; il la portera, il la couvera partout, et jusqu'au milieu des scènes et des sujets les plus faits pour l'arneacr à l'austérité simple. Elle transpirera, je l'ai dit ailleurs, connue un parfum d'oranger voilé. J'ai regret d'avoir à insister sur ce point, mais il est essentiel; quand on fait une étude sur un homme considérable, il faut oser tout voir, tout i^'irarder, et au moins tout indiquer. D'ailleurs, on parle beauconj) de décadence : je crois en effet, à mon grand regret (et j'ai résisté tant que j'ai pu à le croire), que la littérature est en pleine voie de se corrompre; mais il faut voir en quel sens et comment. Car, si l'on remonte surtout à une quarantaine d'années en arrière, ce n'est pas une décadence tellement manifeste et tellement déclarée; il importe d'en bien saisir les causes et les sources. Ce n'est point parce qu'un écrivain de talent se permet une expression plus ou moins hasardée pour rendre une nuance de sa pensée, qu'une littérature est proprement en décadence : ce serait prendre les choses trop à la surface et par l'épiderme. La vraie décadence, dans une littérature brillante et qui compte encore des talents puissants, prend sa source dans le désaccord qu'il y a entre l'inspiration véritable et le résultat apparent,

### TROISIÈME LEÇOLF, iOI

dans le manque d'hannonîe et de vérité au sein des pins beaux ouvrages. Or, nous touchons ici à l\*une des causes de disparate et

de désaccord les plus intimes et les plus profondes. Ainsi, par exemple, M. de Chateaubriand va à Jérusalem ; il est censé y aller pour visiter en pèlerin les saints lieux, et il le proclame lui-même. Eh bien ! à le prendre plus tard par ses propres aveux, que vient-il nous confesser : « Mais ai-je tout dit dans VItinéraire sur ce voyage u commencé au port de Desdémone et d'Othello (Remarquez le choix des noms et les associations d'idées)? « Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du u i e^^enlir? Une seule pensée m'absorbait, je comptais avec « impatience les moments. Du bord de mon navire, les « roir ndb attachés sur l'Etoile dusoir^, je lui demandais « des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me « faire aimer. J'espérais en tronver à SparU', à Sion, à « Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhanibra. (( Comme le cœur me battait en abordant les côtes de « l'Espagne! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que « j\*avais traversé mes épreuves?... » En s'en tenant à son propre aveu, et sans trop vouloir approfondir ce qu'il allait chercher ainsi à Grenade, à ce rendez-vous de TAlhambra, à travers le grand détour de Jérusalem et du Calvaire, il est bien certain maintenant pour qui vient de l'entendre, qu'il allait chercher autre chose que l'émotion toute dévote d'un pèlerin; sa dernière Station ne devait pas être la plus sainte. De là ce qu'il y a de factice dans V itinéraire, — Dans la Vie de Âaneé, ouvrage de' sa vieillesse, et où il avait moins la force de retenir son secret, il a trouvé moyen de laisser échapper à tout

' Connif I f' mdre, comme tous l<>s amants de VAnlhtUogie, comiBe ccl amoureux dans la gracieuse invocation de Bion :

rhfre Étoile du soir, belle lumiire iTot, Iht l'aimable Aphrodite, etc

instant. Les regrets les plus profanes, le plus en ootnhdictio  
 a^ec l'austère sujet. Il avait bu de bonne heore le philtre, et il n'a  
 jamais voulu l'oublier. Ceux qui Tont connu savent qu'il n'a ja-  
 mais pu se consoler de vieillir, qu'il n'y a jamais consenti; il a pris  
 la vieillesse comme un simple affront, et nul n'a mené si bruyam-  
 ment le deuil de la fuite de la jeunesse; il était, à ce sujet, comme  
 ces rois d'Asie qui, de colère, déchirent leurs vêtements\*. Ce se-  
 cond élément, très-positif en lui, est celui que j'ap- • pellerai l'élé-  
 ment profane et païen. C'est l'homme de désir au sens épi» urien,  
 — le désir prolongé et toujours renouvelé d'une Ève terrestre.

Le troisième élément, qui nous est signalé par lui-même, et qui  
 perce également dès son enfance, c'est l'honneur; il était bien im-  
 portant que celui-ci viut s'introduire au plus tôt comme correctif  
 à côté de ces deux autres élLiucnts si dévorants et dissolvants, à  
 côté de l'eudui immense et de cette disposilioa à chérir avant

\* Si w» pères regrettident aïmi de vieillir, eombton e\*étalt plm  
 l^gèremeot:

Ah I que vous n'«iuiiiy«x, VleilkM !

aoupiralt Charles d'Orléaae dans un gracieux rondeau. Ainsi  
 Ton se plaignait à demi-voix jusqu'à Voltaire. Mais le ton a bien  
 changé. Je ne sais qui a dit : « Le Temps notis frap[K' au visage,  
 comme César àPliarsale ordonnait à ses vétérans de frapper au  
 visage les jeunes clievalier<> de Pompée. » M. de Chateaubriand,  
 qui n'avait de beau que la tête, mais qui Tavait si belle, ne par-  
 donna jamais au Temps de la lui avoir tonehée et d'en avoir fait  
 infnie imn belle tête de \ifillard. Il considérait comme un outrage  
 singulier et personnel d'être atteint par le Temps. Humilié et in-  
 digné de viellUr, non moins que sMl eût été un demi-dieu, il avait

au « ortait regard de colère, de douleur, de jalouse tierlé, qu'il lançait à la jeunesse ; ce n'était pas le telum imbi llc sine ictu dé Priani, c'était encore la Ûèclie d'Apollon. — Un jour qu'il revenait de l'Académie où U avait voulu aller pour une élection ^ U me disait ironiquement et en marquant chaque syllabe : « J'ai voulu y aller, mais cela m'a coûté. Monsieur ; j'«"lais là avec mon vieil ami Jouy, qui ressembi iit -i une viHUe femme. > ( Lire, après cela, pour le contraste du ton , la jolie pièce de Voltaire qui a pour titre, les Désagréments de la Vieillesse,)

### TLOISlàMK LEÇON. 103

tout, à poursuivre le songe rapide, l'éclair du désir. L'honneur, qu'il a si bien défini et dont l'idée s'associe habîtuement à son nom, il l'eut donc dès Torigine» il le conçut et l'embrassa de bonne heure : par là il fut Téritablement de l'ancienne France, il garda quelque chose des anciens preux. Lui si différent à tant d'égards, il retint par cet anneau la tradition de ses pères, et il se retrouva de leur sang par instinct dans chaque situation mémorable. Cette disposition de l'honneur, eUe\*même, est plus altière et scabreuse que stable et tontà fhit assise : elle tient plus de compte de la gloire que de la vertu, et îouveul participe plus de la générosité que de l'équilé et de la justice. On est prodigue, libéral, plein d'éclat et de noblesse; on s'expose, on se sacrifie un moment; mais à ce prix on se passe bien des passions et tons ses caprices. Du moins il y a là un ressort puissant, quelque chose qui se révolte contre toute lâcheté, contre toute cupidité sordide, contre toute bassesse. Dans un temps dont M. lloyer- Collard disait : « L'abaissement éclate de toutes parts, u il y a là du moins quelque chose qui ne vous rabaisse pas.

Je crois, si l'on peut avoir un jugement formel en de telles analyses, que ce sont là les trois éléments essentiels, et tous les trois extrêmement aigus et vifs, qui composèrent cette personnalité si accentuée et si brillante de M. de Chateaubriand. Ajoutez-y ce vaste déploiement d'imagination, cette magie incomparable de plume qui lui fut donnée, et qui, au milieu de mille défauts choquants de goût, réussissait toujours à nous prendre; avec cela un esprit qui dans les jugements ordinaires (non pas toujours dans l'action) avait beaucoup de justesse et de positif; une amabilité et une sorte de naïveté de bon enfant, qui était réelle quand il voulait se la permettre, qui était rare et habituellement nulle quand on le voyait dans le monde, mais qu'on lui retrouvait par moments à

#### LE TROISIÈME LIVRE.

Le premier trait, une première ébauche de cette grande physionomie que ses ouvrages seuls n'expriment pas tout entière.

Mais on remarquera encore combien ces trois éléments sont tous les trois, si je puis ainsi parler, hasardeux, imprudents, et singulièrement propres, pour employer le langage de la chimie, à une combinaison fitimtnantê: d'une part, Tennui sauvage, avide, insatiable, comme base et comme fond; — d'autre part, sillonnant ce vague ennui, l'éclair idéal, électrique, du désir; — et l'honneur seul, l'honneur chevaleresque, pour tenir et maîtriser tout cela. Avec de tels coursiers à son char et un tel guide, on doit être tenté à tout moment de raser comme Phaëton le bord de l'abîme \ de chercher l'émotion et l'éclat, dût-on se briser et jaillir. On est, en un mot, poussé à jouer sur la moindre chance provocante, le tout pour le tout. Et voilà pourquoi, j'avouerai-je

en passant? j'ai toujours frémi quand j'ai vu des poètes , de vrais poètes, se prendre à la politique et prétendre à devenir nos pilotes. Oh! que Platon les connaissait bien quand il voulait les couronner de fleurs et les bannir de sa république ! Et pourtant il ne connaissait que les poètes selon Homère, selon Sophocle et selon lui-même. Mais chez les modernes, ces poètes selon René sont les plus dangereux de tous ; ils entrent avec nous dans les mois de tempêtes ; Ils sont repris pour un rien du dégoût de la terre, de cette terre qu'ils veulent pourtant gouverner; ils dé-

^ Ainsi, à la Cataracte de Niagara, l'échelle de lianes qui servait d'ordinaire aux Indiens étant rompue, il Toidnt néanmoins descendre au bas de la Chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur {je n'entre pas ici dans les inexactitudes qui ont été relevées) : il ne s'y cassa que le bras. — Et dans René , au voyage de l'Éna, il se représente assis sur la Imnehe du volcan et pleurant sur les mortels dont à peine il voyait à ses pieds 1m demeures : « C'ô't ainsi que toute ma vie « j'ai eu rlr-vrînt yeux une création à la fois immense et imperceptible, « et on abîme ouvert k mes côtés. »

### TROISIÈME LEÇON. 109

▼orent les siècles en un jour; ils seraient tentés à la moindre contrariété, au moindre défi, de mettre le feu au vaisseau et de s'engloutir eux et tout l'équipage, c'est-à-dire la société tout entière, comme le vaisseau le Ven' gwr^ pour avoir une belle mort sur l'Océan ^

Ces enfants du caprice, de la lantaisie et du rêve sont d'uae iace tout opposée et ennemie de celle des vrais hommes d'État, des Auguste , des Richelieu» des Grom\* weii, des Guillaume

d'Orange, des Pitt, et, pour prendre un nom sans tache, des Washington. A un moindre degré, entre M. de Villèle et M. de Chateaubriand, c'était une haine de race.

Après le collège de Dol, vient le collège de Rennes, où le chevalier en entrant hérite du lit du chevalier de Parny (un pan de cette robe de Nessus lui est toujours resté), et où il devient le condisciple de Moreau et de Limoëlan. De Rennes il va à Brest, pour y chercher son brevet d'aspirant qui n'y est pas : ses instincts de voyageur s'excitent à contempler tout le jour cet Océan sans bornes, à la pointe de ce Cap extrême. Il est comme ces cygnes sauvages, qui, retenus malgré eux parce que les

\* <« L'idée de n'être plus me saisissait le cœur à la façon d'une joie « I subite... Il y avait dans le premier succès de l'amour un degré de « insouciance qui n'est (Usait aspirer à la destruction. » Quand on a dit de OM mots-là, et qu'on les a écrits, et qu'on a voulu se tuer, on m'est toujours suspect comme pilote ; on tient médiocrement au salut des autres et de l'ensemble. — Et qu'on veuille peser encore cette parole linaïe, non pas du René embelli et légèrement arrangé pour le Génie du Christianisme^ mais du René furibatif et brut des Natchez : « Je m'enfonce dans la vie ; l'ennui m'a toujours dévoré : ce qui intéresse les autres hommes ne me touche point. i^astPier ou roi , qu'aurais-je fait <lo ma (\* houlette ou de ma couronne Je serais également ligué de la gloire « et du génie, du travail et du loisir, de la prospérité et de l'Infortune. « En Europe, en Amérique, la société et la nature m'ont lassé. Je suis « vertueux sans plaisir ; si j'étais criminel, je le serais sans remords, « Je voudrais n'être pas né, ou être à jamais oublié, » (Lettre de René à Célio]. — Après de tels aveux une « simple profération, il n'y a plus rien.

ails ne leur sont pas encore venues, souffrenk Je ne sais q<sup>^</sup>aoi d'inexprimable à la saison des migrations, et ressentent une nostalgie immense K

Mais le vent tout d'un coup a sauté, comme disent les marins : de Brest il retourne sans savoir pourquoi à Cornbourg. Ce « château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac , dans une province reculée, » dont il parlait sans le nommer dans /tVne, il nous le décrit aujourd'hui dans ses tours et dans ses salles pleines de mystères. C'est \h qu'il nous donne une nouvelle peinture de son ri<sup>^</sup>ve, de sa poursuite de l'idéal, sous le nom de sa Sylphide. Cette Sylphide qu'en Tf<sup>^</sup>coutant autrefois je n'ai pas ('16 des derniers à applaudir, je ne l'aime pourtant pas de tout point autant que je l'admire encore. Décidément il se joue un peu en vieillissant avec ce qui était plus triste et plus simple dans le premier René<sup>^</sup>,

Il raconte qu'un jour, dégoûté de la vie, il voulut rejeter la coupe de ses lèvres et la lancer vers le ciel. Il

I ^ Tonte sa tie H. de Chateaubriand f<sup>^</sup>rda de eet IuBtinct natal do

I navigateur et du marin. Passant Mt-n doà années aprîl's en An<sup>^</sup>rleterrc où l il était ainbassadeui iS j?) , ^ pninc le pied sur le bateau, dans une pénible traversée de Calais à Douvres par une grosse mer, il était d'une gaieté foUe, chantait, sautait, grimpait aux mâts, se moquidt des autres passagers malades : l'élève de



Brest, le pur Malouin se retrouvait. I \* L'inconvénient de ces Mé-  
moh-i '^ , s'il faut le dire, et l'effet qu'ils

produisent tels qu'on les Ht de suite aujourd'hui, c'est que le narrateur arrange un peu tout cela à distance et qu'il ne réussit pas & l'arranger complètement. Un très-bon juge me dit h l'oreille : « Quant au fond il se rappelle les faits, mais il semble avoir ouï quelque peu les impressions, ou du moins il les change, il y ajoute après coup , il surcharge. Ce sont les gestes d'un Jeune homme et les retours d'imagination d'un vieillard , ou, s'il n'était pas vieillard alors qu'il écrivait , d'un homme politique entre deux Ages qui revient h ?a jeunesse dans l'instant de son jeu, de sorte qu'il y a bigarrure, et que par moment l'effet qu'on reçoit est double : c'est vrai et c'est faux à la fois, — Ce genre d'inconvénient est précisément celui qui se fait sentir dans le Raphaël de M. de Lamartine. La vraie poésie, celle même de notre propre jeunesse, est comme une maîtresse jalouse ; elle ne nous veut pas à demi.

#### XRÛISIËMB LEÇON. 107

s'enfonça dans un bois avec un fusil, et ne fut arrêté dans son projet sinistre que par la rencontre d'un garde. Que la scène soit plus ou moins réelle ou poétique elle ne sert que résumer et fixer une pensée funeste qui est au fond de cette disposition mentale, de cette maladie de Mené, laquelle était déjà la maladie de Rousseau. Elle s'incarna finalement y a succombé; car, ^ il n'y a guère moyen d'échapper à la mort, — Rousseau s'est tué en effet.

lié à la fin était retourné à Saint-Malo, près de partir pour les grandes Indes, lorsqu'un brevet de sous-lieutenant au régiment

de Navarre le retient en France, et l'envoie à Cambrai; de là jusqu'à Paris et à Versailles il n'y a qu'un pas.

A Paris (c'était vers 1788), il voit les gens de Lettres, et aspire, comme il le dit aujourd'hui en plaisantant, à insérer quelque idylle dans le *Mercure* ou dans l'*Almanach des Muses*. L'impression qui résulte des illustres *Mémoires* ne m'a jamais paru la plus exacte et la plus vraie sur cette époque de sa vie. En fait, le jeune officier

Il parvint en effet à faire insérer une idylle (*L'Amour des Citoyens*, par le chevalier de C.) dans l'*Almanach des Muses* de 1790 (p. 206, entre des vers de Pons de Verdun et de Roffignan : elle n'était pas indigne du *Voltaire*. et a pu être signée de Berquin ou de Léonard. Il est curieux de voir comment M. de Chateaubriand, dès qu'il s'agit en vers, devient un talent pacifique et doux. Ce n'est plus du tout la même imagination. Il a perdu son instrument, son dément. Il me fait l'effet de ces coursiers indomptés qu'on embarque, et qui, une fois en selle, sont les plus imprévisibles du monde.

\* Non plus, encore une fois, que ces *Mémoires* ne soient sincères, mais ils le sont surtout poétiques et n'ont que ce genre de sincérité-là, — une vérité d'artiste. Or, l'artiste ici vend son émotion, son impression telle qu'il l'a au moment où il écrit, non pas toujours telle qu'il l'a eue dans le moment qu'il raconte. Il substitue à son insu ses impressions et ses effets d'aujourd'hui à ses sentiments d'autrefois. En voici un petit exemple que j'ai pu vérifier. Je lis dans une lettre de M. de Chateaubriand à Pontanes, datée d'Avignon, samedi 6 novembre 1802 : « J'arrive de Vaubluse; je vous dirai ce que c'est. Cela vaut sa « réputation, tant qu'on la regarde la bégueule et Pétrarque le bel esprit, ils

fui lieaucoup plus homme de Lettres alors, il le fui plus sérieusement dès l'abord qu'il ne veut nous le sembler aigourd'bui. Pour s'en assurer, il suffit de lire ce qu'il disait sur les gens de Lettres de cette époque dans VEuai sur les Bévoltttions : on y trouve les vrais jugements qu'il portait sur eux. II vit dès lors Fontanes, et noua avec lui une première liaison qui se resserra ensuite à Londres et y devint la plus étroite amitié. Dès 1788, il visitait Pamy qu'il appelait le lïMle français ^ comme il surnommait Fontanes le SinumdeK Û consultait La Haipe qui lui témoignait de la bienveillance; il a^'ait un faible pour Flins, un ami, un diminutif de Fontanes; et même îî ne repoussait pas lePkilosophe de la Nature^ Delisle de Sales,

« m uni gùlû la fontaine. J'ai pensé me caâ«er le cou {tout comme au « Niagara) en voulant grimper sur m» montagne où les voyageurs ne « vont jamais, et où le guide a refusé de me suivre... » Eii bien, on

n'a qu'à lire dans les Mémoires d' Outre-tombe la page émue qu'il u écrite sur Péirarque et sur Laure, en racontant après coup ce voyage. — Il n'y a de tout à fait vrai que ce qui est un témoignage presque involontaire échappé dans le temps même.

\* Sur Parny, notamment, Il écrivait en 1"o8 cette note que j'ai sou» les yeux, manuscrit e, et qui nous permet de juger du degré exact de leur liaison neuf ou dix ans auparavant :

« Le chevaUcr de Parny est grand, muicc, le Iciut bi m», les yeux noirs enfonce, el fort vils. Nous étions liés. 11 u'a pas de douceur dans la coaversatioa. tu Guir, nom panAmcs rix beure\* enteible) et il me parla d\*éléonor«. LoMqa'il était près de quit-

ter F Ile-de-France, lors de son <dernier voyage, Hl  onore lui  
cnvt d ut; négresse pour le prier d'aller la voir ; cette ocgresse  
  tait la même qui l'avait iatrodu  t «n de plus doux rendez- vous.  
Le Taisseau qui devait raue  ier Parn^ ea Europe était    l'ancre . il  
levait partir dans la nuit. Qu'on juge des sensations que l'amaul  
d\*^  o  iore dut   ptauTer lorsque, après douze ans de silence, il  
reçut ce message, au noittenl de sen départ, par cette u  freiee \  
Ihie de soatenin 1   l  onorc était blonde, assez grande, non belle,  
mais attrayante, mais respirant la vol ipf  . Au reste, il m'a dit que  
les sites décrits par Saint-Pierre dans Paul et Virginie étaient faux  
; nab Parny enviait Bemardiu. —

■ Fontanes m'a fait faire un dîner fort gai dans ma vie. Nous  
  tions pour convivee, moi, Ginguené, Flins, le chevalier de Paru;.  
La Harpe, qui prétendait qu'il

n\*allait plus i ces parties de jeunex 9<ru, nous avait envoyé sa  
femme. Mme Du F

la poétesse et la nia  tresse de Fontanes, y était, et, ce qu'il y a  
de bien Frau  aiSy c'est que le tuari y était aussi et qu'il ne s'aper-  
cevait de rien. Grande chère, bett via, pas trop poètes ; cepsndaii-  
laMS M pAniM aous amp  elMr de T  tre un pea.»

T  t  OISiftilfi LE  OK.

dont il a tracé plus tard un gai portrait en caricature\*. Le  
jeune Breton voyait beaucoup son compatriote Giiiguené, déjà  
produit honorablement dans les Lettres; et par lui il connaissait  
le poCte Le Brun, surtout Chamfort qu'il invitait quelquefois     
souper dans sa famille, et dout la conversation piquante, pleine  
de saillies, lui faisait passer des moments heureux. Dans son Es-  
sai sur les dévolutions où se retrouve un Chateaubriand primitif,

sauvage, non encore dégrossi ni dégagé, mais plus vrai et plus naïf ^ que depuis, un Chateaubriand sans parti pris et avant la gloire, il parle de la plupart de ces hommes comme les ayant beaucoup connus et fréquentés; ses jugements d'alors sur leur compte sont plus indulgents, plus équitables, plus sains selon moi, que ceux qu'il y a ajoutés et par lesquels il a souvent prétendu corriger et rétracter les premiers. Dans cette édition de 1826, od il se flatte d'être un bien meilleur juge, c'est trop souvent le ministre, Homme monarchique et religieux, qui a son rôle à garder, c'est trop souvent cet homme officiel qui fait la leçon au lui-même d'autrefois , et on peut le trouver surtout trancliaail et rigoureux à l'exciïs pour ces anciennes connaissances de sa jeunesse. Dans ses Mémoires d'Outretombey il se borne à être léger à leur propos, et il les traite un peu sous jambe en badinant : cette légèreté va jusqu'à être cruelle pour quelques-uns. La vérité est qu'il

^ « Uiaquc année, uu piinteiupe, il faisait seâ remontes d'idées en Allemagne. • Ce trait plaisant me paraît Mre anachronisme dans le portrait

de lui que donnent les Mémoires d'Ouire- tombe. Je ne vois pas qtip Delislc de Sales soit allé plus d'un»' fois à Horlin. L'autour si mhie avoir eu ici en vue le germaniiiiui de certains de nôâ pliilosopheâ modernes, et II leur a liché sa chiquenaude sur hi joue du pauvre Delisie de Sales €|ni n'en peut mais. Celui-ci a payé pour M. Cousin ou pour tel auii

' Un crillqut\* à la fois sagace et Indulgent {M. Vinet) a dit : « M. de Clialeaubriand dans son Essai n'est pas plus sincère que dans ses autres ouvrages (voulant dira qa\*Il Test parlout], mais il est plus naturel, > J'accepte cette rédaetion-là.

les connut et les goûta fort, à son début dans le monde littéraire; il aspirait à y entrer sous leurs auspices el comme leur confrère. Nous aurons à signaler aussi dans VEssai SCS premiers juf.'emenls réels sur les écrivains célèbres du xvm<sup>e</sup> siècle, lio-Lammenl sur le grand Itousseau auquel il se rattachait si directement alors, et dont il a tout fait pour se séparer et pour divorcer depuis.

Une remarque littéraire qui nous importe est celle-ci ; si M. de Chateaubriand avait commencé en 1788, si la Révolution n'était pas venue l'ajourner et l'interrompre, il serait évidemment entré dans le monde littéraire, comme disciple de Rousseau et des autres. Ses dix années d'éloig<sup>^</sup>nement et de malheur solitaire lui donnèrent le moyen de s'écarter, de prendre de l'espace, pour faire ensuite souche à part. Virgile , parlant du jeune arbre, du rejeton trop près de son père, dont Tombre Tétouffe et le gène a dit :

Nunc allée frondes et rami matris opacant, CresceuUque adimunt foeUu, uriintque feréntcui'.

Chateaubriand , s'élevant à deux pas sous l'ombre de Jean-Jacques , de Bernardin de Saint<sup>^</sup>Pierre, en eût été

d'abord gêné et offusqué dans son développement , brfdé

dans ses premiers fruits. C'est à cela que servent du moins les révolutions ; elles transplaiiLent en déracinant; elles rompent ce qui se suit de trop près , et recommencent le grand mélange. Il y a chance pour qu'au sortir de là il se produise quelque chose d'original et de nouveau.

Cependant l'instinct des voyages, l'inquiétude aventureuse qui était propre à sa nature, le sentiment qu'il n'y avait ni jour ni pin ce pour lui dans ce monde-là à cette heure, arrachent tout d'un coup de Paris le jeune offi-

\* Giorgiqtu», II, &&•

### TROISIÈME LEÇON. Hi

cier. Au moment où la Révolution de 89 a l'air de faire trêve, à la veille de redoubler, il part pour rAmérique du Nord, muni des instructions de M. de Malesherbes, dont soQ frère atné était le petil^endre. Le goût de la géographie et des grands voyages d'exploration était fort en honneur sous Louis XVI; les succès et les infortunes de Cook et de Lapérouse avaient enflammé les imagina» tions. Le jeune officier partait donc, en s'imaginant qu'il allait à la découverte du Passage polaire, du Passage au Nord-Ouest du Ck>ntinent américain : j'adiaûre ces grands desseins tels qu'en cent endroits il nous les expose, mais il n'allait chercher en réalité que des sensations, des images, et un champ illimité pour ses rêves.

Il ne partait pas comme Volney, comme ce ferme et sévère observateur dont il avail pu lire le Voyage en ' Orient, avec un dessein bien arrûté et précis ; l'histoire, à cet âge, ne le tentait pas encore : il tournait le dos au vieux monde , et voulait avant tout s'enivrer d'une existence nouvelle inconnue.

La vie sauvage était aussi un des rêves, un contraste idéal des plus caressés dans cette société raffinée de Louis XV et de Louis XVI. Jean- Jacques l'avait mise à la mode\* Diderot nous peint avec délire une Otaïti selon > son imagination et selon son cœur« Le jeune~Chateaubriand méditait déjà un poème des Natchez qui

devait laisser bien loin les Incas, et il voulait en visiter la scène naturelle. Plus tard méditant les Martyrs ^ il ira ainsi en Grèce et dans l'Orient. Entre les divers buts solennels ou mystérieux qui présidèrent à tous ces voyages, il en est un qui reste pour nous bien clair : le peintre allait fixer sa palette et amasser ses couleurs.

Bneor« les bonmiedelellres de 89. — d'umfort et Gu^fucaé vengés. Cluteni\* briand eu Amérique. — Jovniai. — Nouveauté (le peinture, — Ce qu^oa

qu'uae fois.

Messieurs ,

Pendant que notre voyageur fait route pour l'Amérique » je voudrais revenir un peu en arrière , et insister davantage sur un point déjà touché. J'ai parlé des relations du jeune chevalier de Chateaubriand» venu à Paris vers 1788, avec les hommes de Lettres d'alors; j'ai tâché de vous présenter ces relations sous leur vrai jour, et non pas sous la couleur complaisante qu'il est facile de leur donner après coup, aujourd'hui que M. de Chateaubriand est devenu célèbre et immortel , et que la plupart de ces hommes de Lettres, distingués en leur temps, sont oubliés, ou retombés dans cette espèce de crépuscule, de pénombre croissante qui attend les hommes simplement secondaires ;. Nous avons des moyens sûrs d'atteindre sur ce point à la vérité autrement que par conjecture. En effet, cinq ou six années après avoir quitté la France et les relations qu'il avait pu former à Paris, M. de Chateaubriand a consigné dans un ouvrage publié à Londres ses opinions, ses sentiments sur la plupart des personnages littéraires dont il avait encore le souvenir tout à fait présent ; et comme il



écrivait alors loin de son pays, il n'avait aucune raison de les flatter ni de les ménager\*

qdàtmëmb i«çoh« ti3

.B en était même, comme Cbamfort, qui étaient marts dans rinterralte. Nous pouvons doncMvoir de lai-mén^, de sa ifropro bouche, comment il les jugeait alors.

Déplus, lorsqu'on 1826, il se décida à publier lui-même Paris, dans la collection complète de ses oeuvres, cet ouvrage autrefois publié à Londres, et qu'il l'accompagna de Notes qui avaient pour but de ri lracter ou de corriger, nous savons encore conuncnl il s'exprimait sur ces hommes de Lettres, à trente ans de distance.

Enfin, aujourd'hui que paraissent Mémoires d'Outre77ihe , nous avons, ce semble , son dernier mot sur leur compte, son jugement suprême. Qu'il nie soit permis d'examiner si ce dernier jugement qui m'avait drjà quelque peu choqué lorsque je l'entendis pour la première fois, et que je viens de relire avec une impression pénible, est le plus équitable, le plus juste, — j'allais presque dire le plus sincère ; — mais nous-même gardons-nous

.de £ciire injure à une nature si mobile, à une imagination

^ puissante et rétroactive qui teint à son insu les objets de ^es couleurs, des couleurs de son caprice ou de sa passion .

Le point sur lequel j'insiste a de l'importance : les pa\* rôles que jette M. de Chateaubriand ne meurent pas; elles ont avec elles un mordant qui les grave; il a ce genre d'amertmn^^i accompagne la force. Si donc ses

^ f l ^jif p i - JS^nt l^y 4e tomber comme une flétrissure sur quelques h6/nnâel de Lettres estimables , il faudrait ^'Vrar«vant tout si elles sont méritées, et si lui-même, en d'autres temps, ne nous i'ournit pas une réfutation victorieuse de ce que lui a dicté en dernier lieu le sentiment de sa force, de sa supériorité désormais hors d'atteinte, et aussi peut-être Je ressentiment lointain de l'amourpropre blessé ^

\* « La ffroieité naturelle fait moins de criielà que ramoiu -pro-  
 prc, » dit La Rochefoucaukl. On 8ui)poâe en général les gens de  
 LeUres plus suscep-

Il en est des grands hommes iHtécairee comme âe tons ' les hommes : s'ils le sentent tout-pnîssifbts, souveraiitt par la parole, par Tadmiraic^ qu'ils însûent » lemhla\* Mes à des monarques sans contrôle, ils sont tentés d'abuser, de se passer tous leurs caprices , tous Imirs dépits; et la légèreté même prodait quelque-fois sous leur plume le inône effet que produirait riijustice pré-raéilitcc ou la haiiie.

Nous ne cherchons ici que la vérité : je ue me plais pas à l'aire ressortir les contradictions df jugement d'un^ illustre auteur; ce serait un plaisir bien chétif et puéril. Je conçois de plus (et ici je réponds à une observation qu'on m'a lait riioaneur de m'adresser), je conçois trèsbien les variations dans les jugements, selon qu'on les porte à différents âges de la vie. M. de Chateaubriand, \*' ' jeune, admire Jeaû-Jacques et l'imité; plus tard il s'en détache, et il le juge en le réduisant : rien de plus naturel et de plus légitime. Mais si M.'dje Chateaubriand, au moment où il jugé Jean-Jacques avec sévérité, ajoute^ qu'il n'a jamais pensé comme lui ^ et Je prend sur un' \* ton de hauteur et de dédain qui

sent un fond de mépris, je l'arrête, et j'ai droit de lui opposer ses aveux, ses .

Ubiea qae d^antres; je ne sais si cela est bien exact, et il n'y aurait rien

de bien étonnant en effet, ei l'oh prend en .■nn-^îd'-ratron la délicatesrt de leur sensibilité nerveuse, sans cesse aiguiaéti par la nalurtj de leur» Jravaux. Peut-être auési aont-ils celte répuUfton d^rritabUité que parée qu'ayant une plume à leur aenfice pour 8'exprimer, icurpasâfon laisse plq»\*, de trace que ne faitranioiir-propre blessé des autres honnnes. Les a rais f,'ran<ls poîMes, d'ailleurs, Shaksppnrr, Goethe, Molière, Dante, Sophocle, ne devaient pas être irritaWgs ; muia ou se les figure plutôt jouissant d\*«Be égalité, d'une sérénité ou d'une sévérité et d'une mélancolie miOestueuse, au sein de leur Toroe de création féconde. L'irritabilité est résn ; éi- -mx hommes de Lettres proprement dits, grands PM.-ore, niai.s de moindre puis- « «ance, les Pope, les Voltaire. M, deCliaucaubnand, par sa nature, est entre les deux. Il adu grand et du petit, de rindUTérOiee etdu dépit.— (Voir sur cette question d'irritabilité Coleridge, Biographia literarla, eh. II.) • Goaune dans la Préfae de 1» première édiUou d'AtuUu

QUATRIÈME LEÇON. \* Mti

hommages d'autrefois. Si en présence des mêmes faits, des mêmes souvenirs, il substitue la malveillance à la bienveillance, j'ai droit de lui en demander compte. Je ne fais d'autre rôle que celui de l'esclave antique qui <sup>\*</sup> avertissait le monarque qu'il était un homme. C'est là en partie le rôle du crilicfue — du critique historien<sup>^</sup> et c'est celui où je voudrais m'élever enfin en me dégageant de toute vaine complaisance. Si j'entends prononcer un ju-

gement saillant, en termes pleins d'édât, tombé de haut, mais dur, écrasant, injuste, j'en souffrirais, et mon devoir est de rétablir les faits et la vérité, ne fût-ce que relativement à des littérateurs estimables et secondaires qu'on veut sacrifier.

' Estimables ils — mais en effet, ils n'ont eu que l'estime, et c'est pour cela qu'ils ne faut pas la leur ravir ! Le génie d'un grand écrivain a bien des droits et des prérogatives, mais il n'a pas ce droit-là. Au reste, que chacun soit

J'ouvre les Mémoires d'Oulre-tombe et je lis dans les portraits que l'auteur y trace des hommes de Lettres qu'il a connus à Paris en 1788 :

« L'auteur de l'Histoire de la Littérature italienne, qui s'illustra dans la Révolution à la suite de Chamfort, nous arriva (chez les sœurs de M. de Chateaubriand) par ce cousinage que tous les Bretons ont entre eux. Ginguené vivait dans le monde sur la réputation d'une pièce de vers assez gracieuse, la Confession de Zulmèy qui lui valut une chétive place dans les bureaux de M. Necker ; de là sa pièce sur son entrée au Contrôle-général. Je ne sais qui disputait à Ginguené son titre de gloire, la Confession de Zulmé; mais dans le fait, il lui appartenait\*.

« Le poète rennais savait bien la musique et composait des romances. D'humble qu'il était, nous vîmes croître son or-

\* Si cette jolie pièce est bien de lui, pourquoi donc commente-t-elle par (tonner «\ entendre qu'elle pourrait bien être d'un autre?

116 QOATRIÈME.] : 150N.

gucil, à mesurer qu'il s'acquiesce A quelqu'un de connu. Vers le temps de l'ouverture des États généraux, Ghanifort

l'employa à barbuiller des articles pour des journaux et des

- discours pour des clubs : il se fit superbe. A la première Fédération il disait : « Voilà une belle fête ! on devrait pour mieux Féclairer, brûler quatre aristocrates aux quatre coins de

l'autel... »

a Gingueuc eut une connaissance anticipée des ineultres révolutionnaires. Mme Ringuenot fit élever mes sœurs et une femme du massacre qui devait avoir lieu aux Carmes et leur donna asile; elles demeurèrent à Fécul, dans le voisinage du lieu où Ton devait égorger.

« Après la Terreur, Ringuenot devint quasi-chef de l'Instruction publique ; ce fut alors qu'il chanta l'Arbre de la Liberté au Cadran- bleu, sur l'air : Je Vais planté je l'ai vu naître. On le jugea assez digne de philosophie pour une ambassade auprès d'un (de ces rois qu'on découronnait- il écrivait de Turin à M. de Talleyrand qu'il avait vaincu un ennemi : il avait fait- . cevoir sa femme en pet-en-l'air à la Cour. Tom) jé de la médiocrité dans l'importance, de l'importance dans la vanité . et de la vanité dans le ridicule, il a fini ses jours littérateur distingué comme critique,- et, ce qu'il y a de mieux, écrivain indépendant dans la Décade: la nature l'avait remis à la place d'où la société l'avait mal à propos tiré. Son savoir est de seconde main sa prose lourde, sa poésie correcte et quelquefois agréable. »

Il veut redevenir juste à la fin, il voudrait le paraître, mais il n'y a plus moyen après des traits aussi saillants. Il prête à Gingueuc des paroles atroces qu'on ne sait

> Nolez lej^ Ittriue:» dénigraaU , int>|>riâanU , appliqués aux netcn les l>lus simples. Ginguené commence, comme la pki-part des jcimcs gens» par avoir une petite place ; eette place est ehithe. Son aiérite le Uii eoDnaître; il trouve des amis : le voilà qui s'accroche; tout !i T heure il s'titgiuuait. Kt plu> loin, »'crit des ai liflc:\*, i! les barùouille.

\* Comme preuve que réruililion île Cin^iiené n'était pus de 6t-tomle maiii, et que l'historien de la littérature italienne s'adres-sait bien diree\* tenent aux soun-oi^, il suTltrait de parcourir li\* Catalogue de sa Biblio» thèque publié par sa veuve sous la dire-clioa «lo-l^Aunon. f

#### QUATRJim LEÇOir. tl7

comméut réfuter, vraiment; .il fait plus, il lui prête une com- plicité qui serait criminelle : Gingucnê eut une connaissance anti- cipée des meurtres révolutionnaires l Quoi! parce que Mme Gin- guené vous a transmis un avis par humanité, parce qu'elle ;i ca- ché chez elle votie femme et vos sœurs, vous en concluez que son mari était ([uasi le complice ou du moins le confident des bour- reaux! Rien dans la vie île Ginguené ne jii\*;titie et n'autorise de telles insinuations. Il était du parti de la Révolution et de la répu- blique ; mais il en était comme Daunou, comm^ ChéQier, comme les hommes de cette ligne. Il put avoir dans son ton quelque rai- deur, quelque morgue à certains moments; ce sont des faiblesses l^umaines. Des personnes qui l'ont bien conau m'assurent qu'en^nérai, dans Thabitude de la vie, il était d'une urbanité par- faite ; ces contrajdictions n'ont rien d'impossible : miiiis certaine- ment il f^t et resta toujours honnête homme, citoyen estimable, soit qu'apoès la Terreur il s'efforçât de communiquer à rij|K| £uclion publique une impulsion salulaire et réparatrice, soit

qu'ambassadeur à Turin sous le Directoire, et diplomate très^mpropre (je le conçois), il y amassât les matériaux pour ^on Histoire littéraire if Italie y soit qU'écrivain indépendant à la Décade^ il tînt bon , selon ses pi iicipes, contre le despotisme d'un homme. — Je continue :

« Ginguéné avait un ami, le poète I.e Brun. Ginguéné protégeait Le Brun comme un homme de liilenf, qui connaît le monde, protège la simplicité d'un homme de génie; Le Uruui, à son tour, répandait ses rayons sur les hauteurs de Ginguéné. Rien n'était plus comique que le rôle de ces deux compères, se rendant, par un doux commerce, tous les services que se peuvent rendre deux hommes supérieurs dans des genres divers.»

Voilà Le Brun et Ginguéné traités de compères et près-

lis QUATRIKMfi, Lj^ON.

que ridleales. Egi-ce bien là l'effet qu'ils firent réellément sur le jeune officier en 1788?

ïln ce^qnî est de Le Bran d'aboH, ncras avons mieux « que nous ne pouvions espérer pour^cons^ater le jugement, vrai du jeune chevalier sur sôn\* compte. Je tiens peu^à relever 'inorale-ment Le Brun , earactère assez peu honorable; mais il ne convient pas, quand on est poôte,'de rire purement cl simplement d'un poOte de cet ordre et de cet essor. Or, Chateaubriand appréciait ii tous égards Le Tîrun, et, en grand peintre qu'il est, il a rendu son impression sincère et complète quand sur un Exempleire, de VFssai sur les dévolutions, chargé de ses corrections et de ses remarques^, non content de ce qu'il avait dit dans le texte (à la page 128), il ajouUul en marge celte . noie manuscrite, qui est de 1798 : ,

«t Le Brun a toutes les qualités du Lyrique. Ses yeux sont  
ftpres, ses tèmpe chauves, sa taille élevée. 11 est maigre, pflle, et  
quand il récite son Eœegi monutnentum, on crdimft eq|endré •

Pindarc aux Jeux olympiques. i<e Brun ne s'endort jaUMiis'  
qu'il n'ait composé quelques vers, et c'est toujours dans son lit,  
entre trois et quatre heures du matin, que l'esprit divin le visite.  
Quand j'allais le voir le matin, je le trouvais entre trois ou quatre  
pots sales avec une vieille servante qui faisait son ménage : «  
Mon ami, me disait-il, ah ! j'ai fait- cette nuit quelque, ciiGse ! oli  
! si vous l'entendiez I » El il se mettait «V tûnner sa strophe, tan-  
dis que son perruquier, qui eufageait, lui disait : « Monsieur,  
tournez donc la lête! k et avec ses ' deux mains il inclinait la tête  
de Le Brun, qui oubliait bientôt le perruquier et rêconunençait  
gesticuler et déclamer.^»

J'ai interrompu , pour n'avoir, pas à revenir sur

1 Oi curieux Exemplaire qu'avait conservé par hasard M. de  
Chateaubriand, qu'il donna un Jour sans trop y prendre garde à  
J.-B. fiMllé de ' fa Qiitiilicunc, amateur cl bibliophile, a passé  
depuis dans la bibliothèque do M. Ain/'-MarUn, puis dans celle  
de H\* Tripier, et à mon tour Je le {tossède, userai plus d'une fois.  
\* ^ '

## QUATHIÈME LEÇON. ii9

Bi^o; je reprends les pftges déDigrantea des Hàénmros  
itOttre^ombe, Plas loin, il y dira de Chamfort :

« Mais, sans contredit, le plus bilieux des gens de Lettres .  
%ue je connus à Paris à cette époque était Chanifo^l; atteint de la  
maladie qui a &it les Jacobins, il ne pouvait pardonner ' aux



hommes le hasard de sa naissance. Il ImiMssai^ -te oonfiancé des maisons où il itaUaàmis^; il prenait le cynisme de mfa laq- gage pour ii peintiire des mœurs de la Cour. On ne ' pouvait lui contester de l'esprit et du talent, mais de cet esprit et de ce talent qui n'atteiprannl point la postérité. Qnnnd il vit que sous la Rt'- revolution il n'arrivait A rien, il tourna contni lui'Dièffio le? mains qu'il avait levées sur la société. Le honnet rouffe ne parut plus à son orgueil qu'une antre espère de coi^ionne, le sans-^ulottisme qu'une sorte Uc noblesse dont les ttanil ei les Robespierre «étaientles-grands seigneurs. Furieux de retrouver Vlnégalité des rangs jusque dans le monde des douleurs et des larmes, condam- né à n'être encore qu'un vilain dans la féodalité des bourreaux, il^e voulut tuer pour échapper aOK supériorités du crime; il se m nqua : la mort se rit de ceux qui rappellent et qui la confondent avec le pAixit K »

Maintenant j'ouvre J' Essai sur les /IrmIntiofis publié h ■Londres , trois ans après la mort de Ciiauifort; écoutez eomme le ton est didéreot :

u J'invite le lecteur <1 lire le volume des Maximes de Cham- fort, formant le quatrième volume des Œuvres complètes, pu- bliées à Paris par M. Hinguené, liomme de Lettres lui-même et ami du m^heoreu.v académicien : la sensibilité, le tour

\* Où a-t-H pris de tello\* împutntions odieuses? On va voir que ce n'est . certaincmeul pas dans les rapports qu'eut Chamfort avec lui ei avec

^ Gbunfort voulut se tuer, comme se tua Condorcet, pour échapi)er aux bourreaux dont il n'avait pa-; assez, pn'vii le règne. Condorcet, qui ne croii ait pas plus à rimmortalilè de l'aine que

Chamfort, réussit avec le poison de Cabanis, et Chamfort, avec ses rasoirs, se manqua. La mort . se rit de ceux, etc., est d'un point de vue manvais goût et un vrai non-sens. Il se téniprait que, pour mériter de se tuer fe euje tûr. Il me croire h \* une autre vie.

120 QlATRféMB LBÇOir.

originaux; la profondeur des pensées, en font un des plus intéressants comme un des meilleurs ouvrages de notre siècle. Ceux qui ont approché M. Chamfort savent qu'il avait dans la conversation tout le mérite qu'on retrouve dans ses écrits. Je l'ai souvent vu chez M. Ginguené<sup>1</sup> et pki<sup>2</sup> d'une fois il m'a fait passer d'heureux moments, lorsqu'il consentait, avec une petite société choisie, à accepter un souper dans ma famille. Nous l'écoutions avec ce plaisir respectueux qu'on sent à entendre un homme de Lettres supérieur.<sup>3</sup> « Il était rempli » d'anecdotes les plus curieuses, qu'il aimait peut-être un peu trop à raconter... »

Suit un Portrait de Chamfort plein de vérité et d'expression. Trois hommes fort distingués à cette époque, Chamfort, Rivarol et Liullière, aigris et desséchés par la vie sociale factice poassée à l'excès, par l'habitude de l'épigramme, de l'ironie et du persiflage, tentèrent, dans leurs dernières années, de s'élever à un rôle supérieur, comme publicistes, comme historiens, et ils n'y réussirent qu'incmplètement; mais cet effort même témoigne de leur force secrète et de leur énergie<sup>4</sup>

« Chamfort (continue M. de Claubian dans l'Essai<sup>5</sup>) était d'une taille au-dessus de la médiocre, un peu courbé,

1 Ches Ginguené. — Il alUdt chez Ginguené, qu'il nomme représenté

tout à l'heure comme se Taufflant chei lui et chez ses sœurs, «i^rûce fta titre de Bi t tini ; ]<•< vù\c> ici <«uit inverses. Déjà, en ofTef, Cinf-nn'iii' commençait à être connu, et le jeun«; chevalier aspirait seulement à 1 être.

\* Ici c'est Chamfort qui coiutni à accepter un âouper de famille ; et en effet c'était un honmit à la mode que Chamfort. Les honames de Lettres et les gens d'esprit ù la mode tenaient le sceptre dans cette société flnisi^anto ; on f^e les arrachait. Les vrais rôles, intervertis lo«i à l'heure, sont encore ici rétablis.

\* La première mani^, toute littéraire, de ChamliDrt anaît l>feD de la distinction et de la grâce; ses Ëlogcs académiques, qui lui valurent des ronronnes à ses débuts, rappellent assez hi façon dont M. Villemain touciia depuis le même genre. On a tpès-bien dit de son Éloge de La Feotaine t • Chamfort a loué le plue naturel des poètes avec les traits les plus brillants et les plus choisis de l'esprit du xvni« siècle. • — Sur Chamfort dont j'ai eu à parler plus lard (voir tome IV des CaHteri\$9dH

QUAiaiÈilt LEÇON. , 121-

d'une fig«jre pAie, d'un teint maladif. Son mil bleu, souvenir

. froid et couvert dans le repos, lançait Féchiir quand il venait à s'animer. Des narines un peu ouvertes donnaient à sa physionomie l'expressioti de la sensibilité et de l'énergie. Sa voix était ilexible, ses modulations suivaient les mouvements de son âme; mais, dans les derniers temps de mon séjour k Paris, elle avait pris de i'aspentc, et ou j démêlait l'accent agité et Impérieux deB factioavJe'mtf m'a iwicun ii(mné qu'un hotnme qui avait tant de coimaissance des hommeêf eât pu épamer si ûhaudeméni une coÊue quelconqite K Ignorait-il que tous les gouvernements se

l'fessement; que républieain royaliste ne sont que deux \*mots pour la même chose ? Hélas ! Un infortuné philosophe ne l'a que trop appris.

« J'ai cru qu'un mot sur un homme aussi célèbre dans la Révolution ne déplairait pas au lecteur. Notice que M. (Ginguené a pr(?) ^ici6' à l'édition des Œuvres de son ami doit, d'ailleurs, satisfaire tous ceux qui Aiment le correct, l'élégant, le \* chaste : mais pour ceux qui, comme moi, eussent aimé la liaison intime qui existait entre M. Ginguené et M. Chamfort, qu'ils logeaient dans la même maison et vivaient pour ainsi dire

\* ensemble, cette Notice a plu plus que de la pureté; en n'écrivant qu'à la troisième personne, H. Ginguené a été au cœur, et )a douleur de l'ami, Juttant contre le calme du narrateur, n'échappe pas aux âmes sensibles. Au reste, je dois dire qu'en parlant de plusieurs gens de Lettres que je fréquentai autrefois, je remplis pour eux ma tâche d'historien, sans avoir l'orgueil de chercher à m'appuyer sur leur renommée. Lorsque • j'ai vécu parmi eux, je n'ai pu m'associer à leur gloire : je n'ai partagé que leur indulgence. »

Ainsi voilà Ginguené qui, par sa Notice, a su aller «

Lundi), j'ai paru moi-même : trop sévère h (pu-les-uns. Je conseille à ceux qui veulent compléter leur idée de cet illustre libéral d'aller voir l'ouvrage de WriAt-f fle chmher ce qui en est dit au tome IV des Œuvres de Rœderer, pages 133-138.

\* Relevons en passant ce fâcheux d'indifférence première fle l'auteur, avoué le parti», pris et les irrégularités poétiques. Malgré tout, ce ton en M persista toujours. Nous trouvons M. de Chamfort, depuis et dans la dédication, n'a été qu'un grand acteur

cherchfaant^Me tous les grands acteurs, à placer et à déirioyer éoa talent.

QU^TRLiJLE LByON.

âo. coeur et intéresser Tes âmes sensibles! Vnuievœ de IV5>Mt.âiirait4l 'parlé.aiD8i de lor^fM^-^tre ob]igé,\8\*il « l'araît cni initié aux meurires r^m^inaires Et que deTient «aussi, je.tous prie, cetU oÈQiôsition'dc Gînguené. à s\*4iecrQeier ^ des amis connus (c'est4i-dire, êûtr» auim| à Glutmfprt), lui qu'on nous montre remplîmnt discrè\* tament ici, et en s'ef&çant; le tôle tl'un ami dévouà et' fidèle\*^? Ces contradictions sont misérable ; 'surtout si' l'on se pose cette question : V ''

(( Que ^'ét;iit-il donc pussé ddi^ riiUorvaUe du premier jugement au second? d ^ ' ' ')

Ce qui s'étiît passai? — M. de Chateaubriand avait\* publié le Gmie du C/tràtnnisjnp. éi 'Gînguené, jugeant -i "j. l'ouvrage contraire à ses priii{ iju - et k ses vues phiioso-.phiques, en avait fait la critique dans la Décnâv^.

Si l'on avait averti M. de Cliateaubriand de la rancune à laquelle il obéissait presque à son insu, il eût peut-être changé et modiUé ces expressions, car était ipie nature. « gépéreuse; mais il n'étiit pas une nature esyentiellemeiit clémente, ni une nature juste. — Revenons bien vite à éB

' \*" Giiiguené.i t'njj)lil, hioH des années après, le mèm& rûlc iiut\*rèii <J« Le Brm, doat U raeueUit et publia les pEuvfVt. ' ' ')

^ M. de Chalcaubhaïul n'en • st iias m uw <1u proaiior coup à ce jnpemf^nt anipr ot inique sur GîncfUPiu'. Dans sa Di'Ct'iisr des }farttirs 1809) ii disait, en iaidjuit a^usion au\ aouvenirs <ie

leui' anoinnne liaison et à ieu^ ftipture : « D\*aatrB Uttécateura  
dfallngu^^.s, que je Tréquentaît à • «eïie mdme époque, jïnf «uJ-  
ViLdeii routes dilTi^rentes de la mienne : ils »p sont (l(\*rlar(^s  
nios enncnnis, sâns que je les aie |ïrnvoqnés ; ils m'ont attaqué  
dan« leurs écrits avec violence. Je ne me sui» pas plainl de leur  
iafidéijjé ttn souvenir d'une ancienne 'Haidon; j'ai lu les critiques  
qifils opt IntM'^nBet^predllen (ftivrages, j'y «I CBmarqué du  
goât, teiprit, du talent, ân savoir ... Je inn plaïs ml^mn î'i recon-  
naître que /cv wffe.» leçoti'i (Vunc amitié cUnutjée. m'ont été  
utiles, et que , Û4€s Martyrs ont nioiui de tacher qtie iiiié précé-  
jjenta écrits, Je le dois à ces jugements, peitf-âtrft omftov'vlgou-  
reax. h (ht ntntiive là Vestlnie «neore à tnma fa plainte; mais, en  
vieillissant; lesRoaiMee sAtlhièraiit, les tinijfleeertfbâdirenI\* et  
bii«neuiid>«oavrit^t; ^ ' -

qtif noHft trompera^ moiDS chez les lièmmé^-]#iï[|i6^4lt^ i  
lalent, à l'étude de|etii\*1l^lBnt même. '^'^^ - ^ - ..

Celui de 'M. dé Imatcaibriand commença à se deve-\* ^ lopper  
dès ces années, de 91 à 9U. Mais il eut cet avan- ■ lage^inappré-  
ciable, durant cet mteiTulle, de ne pas se ' produire devant le pu-  
blic français, et de mûrir à l'étranger loin (les regards. Le public  
n'eut pas k être initié à ses tâtonnenieiUs de manière, et ne le  
connut que quand ' ^ il en eut une à lui, bien di'rich^e. Le Nil ca-  
Qha sa«oup^e^ .et il ne nous apparut que grand lleuve. \* '

Aujourd'hui, c'est notre prolil et notre plaisir d'étudier, de sur-  
prendre ce. talent dans son développement '^Jkijf^^fêëuiire et  
aux dîtters- degrés «de sa tnfrsforraalion. \* ;"! £a relation du  
Vwyage m Amérique y et surtout V Essai sur \ks Jiévolutiâas ;  
nous le livrenViout à fait dans sa mue, U . se fojrme h yvi^jékùil

à mesure qu'il s'applique à ce der- , j|i«èr\*Op^l^e;, ^pBiit- la «eoad volume. est D)ifin supé^ siffijc éia,fl ^o is gj L'auteur ne se décida oeffeAdant pour MiMUTe eTviâi» manière qu^ea \nñilei 179^, époque o£t\, \^ nouvUe d9 fa;mort de sa mère lui donna je ne sais quel ébranfement de tout Pâtre mofai et détermina IS" derâière oris§.'Et encore, il ne reçut .tout & fait le deri|i^ poli qu'en 1800, à fa rentrée én France, sous l'œil et de^ la main de Fonla^s. • •

Au printemps de 1791, il s'embarquîlil donc à TOÎnt-' Malo pour les États-Unis; il était lovenu à temps pour ^ iémigrer avec son frère en juillet 1702. 11 ne passa niéine pas une année entière en Aniériqtie \ Ce qu'il Ut durant cette année si remplie, il l'a raconté, peint, imaginé et romaurr de cent façons ; mais nulle part il n'a rendu plus naïvement but va|^ue et son avidité de jouissance in-

1^ Fmiee quelqi^s jourj aprèsB la émi dèlAtipeav (Mtttr, • 17 91 ) ; H (luitta la tefte dV^mérktM 1» 10 décembre^ méiM'iinflét. €a| »% fut huit nioi» de a^ )W en lovt. - ^ ' \* «

i%é OOAIBiÊIIB tEÇO!f.

fiBie:^.dajis cet^e page de VEtsai où» après avoir traduit et transcrit au long i 'antique Voyage connu sous le.' nom de périple d^Honnon^ et l'avoir uns en parallèle avec ' la Relation du capitaine Cook, du savant navigateur, déjà « resserré de toutes parts par les rivages dn giobe, et connaissant désormais la mesure do notre plaiière comme le Dieu t^ui l'a ai roçdie cnltre ses mains, » il «ijoutait :

« Cependant» il faut Tavouer, ee que nous gagnons du cdte

des sciences, nous le perdons en sentiment. L'âme des Anciens aimait à se plonger dans le vague infini ; la nôtre est circonscrite par nos connaissances. Quel est l'homme sensible qui ne s'est trouvé souvent à l'étroit dans une petite circonscription de quelques millions de lieues ? Lorsque, dans l'intérieur du Canada, je gravissais une montagne, mes regards se portaient toujours à l'Ouest, sur les déserts inféquentés qui s'étendent dans cette longitude. À l'Orient, mon imagination rencontra l'Atlantique, des pays parcourus et je perdais mes plaisirs. Mais à l'aspect opposé, il m'en prenait presque « honte mal : j'ai vu ais incessamment à la mer du Sud, de là en Asie )^ de là en Europe, de là... J'eusse voulu pouvoir dire, comme les Créés : " VA là-bas à l'ouest-bas ! la terre inconnue, la terre immense 1 » Tout se balance dans la nature : s'il fallait choisir . entre les lumières de Cook et l'ignorance de Linnéon, j'aurais, je crois, la faiblesse de me décider pour la dernière »

' Une autre page de ses voyages et de son Journal^ dans laquelle Pélève de Rousseau, transplanté sur une scène « plus^ vaste, se donne toute carrière et déploie tout le talent de sa première manière déjà bien ferme et vraiment grandiose, c'est « l'œuvre celle-ci ; on croit entendre un hymne triomphal de l'indépendance naturelle et le chant d'ivresse de la solitude :

> Êssai, tome I, page 244, édition de 1826. » C'est dans un sentiment tout semblable (lui un grand poète de l'école moderne , Leopardi, a parlé de Christophe Colomb dans sa (^anzoïme à Angelo liai {fortunils co)temporain«t tome III, page 87, 1846).^

« Journal caennais date (c'est de 1791, onze ans. avant la publication du Génie du Christianisme), Le ciel est pur sur moi . toute,



Tonde limpide soas mon e«not, qui fait devant une légère brise.  
A ma gauche sont des collines taillées 'à |»ic et

flanquées de rochers d'où pendent des convolvulos & fleocs  
blanche? et bleues, des Tostons de bignoniaSj de longues grami-  
nées, des plantes saxnliles (ic loufes les couleurs; à ma droite  
régnent de vastos pniries. A mcstire que 1»» eanot avinco,  
s'ouvrent de nouvelles scènes et de nouveaux points de vue ; tan-  
tôt ce sont des vallées solitaires et riantes, tantôt des collines  
nues; ici c'est une forint de cyprès dont on aperçoit les portiques  
sombres, là c'est un bois lég«jr d'érables, où le soleil' se joue  
comme à travers une dentelle.

« Liberté primitive, Je te retrouve enfin 1 Je passe comme cet  
oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est em-  
barrassé que du choix des ombrages. Me voïli teique le Tout-  
Puissant m'a cr'éeé, souverain de la nature, porté triomphant sur  
le? eauY, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma  
course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les  
hôtes de la terre me saluent, que les f'onMs courbent leur cime  
sur mou passage. Kst-ee sur le front de l'homme de la société ou  
sur le mien qu'est gravé le sceau immortel de notre origine? Cou-  
rei vdUs enfermer dans vos cités, allez TOUS soumettre à vos pi-  
tites lois ; gagnez votce\* pain & la sueur de votre front, ou dévo-  
rez le pain du pauvre; égorgez-vous pour un mot, pour un maître;  
doutez de l'exis- ' tence de Dieu, ou adoref-le sous des formes su-  
perstitieuses : moi j'irai errant dans mes solitudes; pas un seul  
battement de mon conu\* ne sera comprimé, pas une seule de mes  
pensées ne sera enchaînée; je serai libre comme la nature; je ne  
reconnaîtrai de Souverain que celui qui alluma la tlamfne des so-

leils, et qui, d'un seul coup de sa main, fit rouler tous les mondes  
^ »

Pour les idées, pour le ton, pour le geste et l'apostrophe, nous  
reconnaissons là du Rousseau et du meil\*

^ Voffo^e tu Âmêriquê; toMfli, page 68, édittoa de 1828.

' • ' OVATRIKME LEÇON.

4çi2r^ tiu'Rousséfirreesaîai et fajeooui âêjà |» Chateao-

Un sentimeAt penonael'et que j'appellerai ro)^, do\* mine» le  
seofimept d^Adam glorieux et souverain dans \$Aen. n prend  
possession du désert, et\* il dit m^f solitudes. Car on remarquera  
que ces trois grands p.aintres , et descriptifs français, .Rousseau,  
B^nardin dé Saî&t- Pierre- et M/tte Chateaubriand, qui tentent  
si -bien la nature et qui l'embrassent tl\*bne si forte étrehite ; s'en  
détachent pourtant, en demeurent distincts et ne s\*y confondent  
jamais. Ils restent bjjiritiialistecs, déistes, et ne sont pas pan-  
théistes, comme on dit. C'était difficile à eux de s'en tenir à ce  
point,» avec le sentiment si plein et si débordant qu'ils avalent de  
la nature ; il fallait qu'ils eussent, pour y résister et faire contre-  
poids, une personnalité bien l' nergiqué; et il est vrai que ce n'est  
pas ce qui leur a manqué.

' Tout ce Journal, ces simples notes sont curieuses ; rien ne  
rend mieux l'impression vraie, toute pure, à ^a vource : ce sont  
les cartons du grand peintre , du grand^ paysagiste, dans leur  
premier jet. Il entre dans une forôt vierge : . . \* .

« Trois heures.

u Uni (lira le sentiment qu'un éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la Création telle qu'elle sortit des mains de Dieu ? Le jour, tombant d'en haut, à travers un voile de feuillages, répand dans la profondeur du jour une demi-lumière changeante et mobile, qui donne aux objets une grandeur fantastique. Partout il faut franchir des arbres abattus, sur lesquels s'écroulent d'autres générations d'arbres. Je cherche en vain une issue dans ces solitudes; trompé par un jour plus vif, j'avance à travers les herbes, les orties, les mousses, les lianes et l'épais liage composé des débris des végétaux; mais je n'arrive qu'à une clairière (prouée par quelques pins tombés.

Bien que la forêt redouble de plus en plus sombre, l'œil n'aperçoit que des troncs de sapins «Tous ceux qui se succèdent les uns aux autres» et qui semblent se serrer en élan : Voilà de - l'infini se présente à moi \*.»' ' .•

On a fort critiqué, je le sais, les détails du voyage de Chateaubriand en Amérique. Les descriptions des bords du Mississippi dans Maltre ont été partiellement critiquées (son testé; on a prétendu qu'il n'avait pas visité tous les lieux qu'il décrit, et qu'il s'était transporté aux uns de ce qui n'est vrai que des autres. Chateaubriand est même allé, en se prévalant de l'exactitude, jusqu'à insinuer qu'il n'avait vu l'autre pas de la Catigué de 'de' Niagara. Quelques inadvertances de souvenirs ne surprendront personne \* parmi ceux qui connaissent l'habitude à la fois grandiose et diligente, le procédé composite et poétique de M. de Chateaubriand. Mais dans ce Journal sans date, dans ces forêts sans nom, en descendant ce fleuve qu'il ne nomme pas davantage, c'est là qu'il est en pleine vérité, qu'il abonde et qu'il nage en plein senti-

ment de la nature américaine. Et qui donc nous l'a révélée 1<; premier comme lui? Continuons à ses côtés cette marche, heure par heure, à l'aventure :

ï Voyages, toieue I, pag^g 71 et suivantes (1828).

^ Les articles cFÉliques auxquels je lai» allusion parurent en 1832 et en 1835 dans VImariaùle, nouveau Mémorial calholique, qui s'iuiyriuiall à FrQKHirg, en Suisse. Un amateur distingué, M. de Saint-lfauris» alUt flepuis rf^imprimcr ces articles à un petit nombre iîVxemplaires pour les joindre aux OEuvres complètes de (Miateuubriauil. — Rendant compte d'un Voyuiijt «le Mackensie dans le Mercure (1802), Cliateaubriand com- \* ' mit une erreur géograf^lque eonsidéralde qui fiit rdevée dans la eade du premier trimestre de Tan XI (tome XXXV, page 37 5). II supposait qu'il n'y aurait que doux cent cîmjuaunc lieues de terrain ;i parcourir du fond de la baie du itefus jusqu'au détroit de iieliriug en suivant une eertidne route. Sen eontradieteur, qui signe Terre-à-terret lui démontre par des c^culs qu'il y aurait au moia iuiit cent sofecante- seize lieues et probablement beaueoup plus. Les espaeait firanehir ne lui coûtent pas.

QUATRdMB LEÇON.

•\* - t Siibeure».

« Tavais eoirefu de nouyeao une clarté et j\*aYais marché vers elle. Me voilà au point de lumière ;. triste champ plué mélancolique que les forêts qui TenTironnenH ce champ est un ancien cimetière indien. Que je me repose un instant dans ' cette double solitude de la mort et do la nature : esMI i^tt asile où j'aima^e mieux dormir pour toi^jours?

« Ne pouvant sortir de ces teils, nous y avons campé. La ^  
l'éverbération de Votre bûcher s'étend au loin; éatairé en

dessous par la lueur scarlatine \ le feuillago paraît ensanglan-  
té; les troncs des arbres les plus proches s'élèvent comme des co-  
lonnes de granit rouge; mais les plu'^ di-tant?, atteints à ppine  
de la lumière, ressemblent, dans l'entoïu Liiu nt du bois, à de  
pâies fantômes rangés en cercle au bord d'une nuit profond^ •

« Minuit,

« Le feu commence à s'éteindre, le cercle de sa lumière se ré-  
trécit. J'écoute : un calme formidable p^^e sur ces forêts; on di-  
rait que des silences succèdent à des silences...

« Minuit et demi.

M Le repos continue, mais Tarbre décrépît ee rompt; il tombe.  
Les forêts mugissent; mille voix s'élèvent. Bientôt les bruits s'af-  
faiblissent ; ils meurent dans des lointains presque imaginaires;  
le silence envahit de nouveau le désert

\* Ces iuol:>-lù sentent le peintre pur; ce sont des couleurs  
crues i il notv «t copie l'Et choses tu Tlf pour en Hier le rauwnir,  
l'euuïtenaiiet^ eomme 11 l\*a vue. Plus tard (Juaiid il tnnsportera  
ces tableaux dan^ d'nutfp? oMvrni^tN, on lui fera changer cps  
mots de chevalet; il les adouj^ira, couuiic reniant trop la couleur  
pour la couleur. Il leur substituera d'autres teintes mystiques ou  
morales, qui, jointes au sentiment vif et vrai du fond, produiront  
un eflèt singulier, IneBible; car on aura à la fois ce sentîment pri-  
mitif de la réalité, et la réfraction au moral. Je ne 8«is quel retlel  
mystique qui se jouera sur tout cela.

ODATRiftHB ISÇOLF.

« Une heure du matin.

«Voici le vent; il court sur la cime des arbres; il les secoue en passant sur ma tête. Maintenant c'est comme le flot delà mer qui se brise tristement sur le rivage.

« Les bruits ont réveillé les bruits; la forêt est toute harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis qu'il y a des sons plus légers errant dans les voûtes de verdure ? Le court silence succède; la musique aérienne recommence; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux-mêmes d'autres murmures ; chaque feuille parle un différent langage et chaque brin d'herbe rend une note particulière... »

C'est II du Buffon , mais plus animé, moins ordonné avec majesté, du Buffon plus humain et moins impassible. C'est du Buffon, mais du Buffon plus vaste, plus fou, et qui a pénétré plus avant dans les profondeurs naturelles et dans les mystères du Génie de la solitude. On sent qu'il y a eu qui a écoulé, qui a veillé la Nature à tous ses instants — de sommeil, de réveil ; — qui a entendu ses soupirs, et comme surpris ses silencieuses pulsations.

Le sentiment de la nature, et le pittoresque vrai qu'il produit, ne remontent pas très-haut dans notre littérature. On peut dire que les premiers grands exemples ne sont pas d'avant le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et datent seulement de Rousseau. Avant lui il n'y avait que des aperçus et des vestiges. M. de Stendhal (Beyle) citait toujours, dans la Princesse de Clèves , une certaine allée de saules où M. de Nemours va promener sa rêverie : c'était, selon lui, le premier léger indice du pittoresque chez nous. On en trouverait encore, par-ci par-là, d'autres échantillons; mais le progrès

en ce genre nous est très-bien figuré par la petite rangée de  
soldes mise en r^ard de la forêt vierge

11 à In passion n'a jamais 616 si tendre et si violente qu'elle  
l'étolt alors ce prince. Il s'en alla sous des saule?, le lontr d'un pe-  
tit ruisseau qui couloit derrière la maiiion où il étoit cacié. • [La  
Prmccstp de Ciève\*, quatrième partie.)

### 130 QUATRIÈME LEÇON.

du Canada. Quand les romanciers du xviii<sup>e</sup> siècle ont à parler  
d'un désert, ils en parlent toujours comme étant affreux et hor-  
rible & Toir; ils j entassent les rochers selon leur fantaisie ; ou  
bien ce sont des déserts ikbuleuz et imaginaires , comme dans  
VAitrée, La vraie nature n\*a point de place ^ Il y avait à cùtc du  
parc des Rochers (en Bretagne) un charmant petit lac, un éUu^ ,  
Mme de Sévigné n'en parle pas. Elle ne sortait point de ses belles  
allées droites. Rousseau à cet égard a été le grand initiateur. Mais  
remarquez la gradation :

De mCme qu'aux xy<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles chaque navigateur hardi  
revenait avec sa découverte, de même au xviii<sup>e</sup> chaque grand  
écrivain, chaque peintre, au retour de ses voyages, apportait et  
versait dans la langue les couleur» et la flore d'une nouvelle  
contrée :

llousseau avait découvert et peint la nature alpestre, le jardin  
du Pays de Vaud, et les belles forêts de nos climats ;

Bernardin de Saint-Pierre nous révéla le ciel et la vé\* gétation  
des Iles de llhde;

Biais à Chateaubriand, le premier, échut le tmte do Désert  
américain, de la forêt transatlantique.

Ce fut sa grande conquête. Depuis il a su peindre en maître bien des ci^z el des contrées, la Campagne romaine, le rivage al-tique, la vallée du Jourdain; il a pu être plus par-

1 On cite un mot de Mme de Rambouillet, qui exprime la maiiitee 4e sentir anei gtoérale dans la société de ce temps-là : « Les esprits doux el amateur » des belles-letfres ne trouvent jamais leur compte à la campagne. » — C'esi ainsi qu'au xviii« siècle le grand jurisconsulte Polhier, allant à la campagne pour huit jours, disait : « Cela est très^beau , uA non habemat kie numentem eh-niitatem. » Et Mme de Stail, dans le même sens que lime de Rambouillet, disait qu'elle aimerait assez l'agriculture, si cela sentait vwius le fumier. Mme Roland, au contraire, celte sincère élève de Jeaii-Jacques, étant ù la campagne où elle prenait du lait d'ânease, écrivait sans pruderie : « Va\$ine à force et m'occupe de tous le« petits soins de la vie eoekonne de la campagne. Je fais des poires tapées qui seront délicieuses... » On a toutes les variétés de ton.

#### QUAIHlftHB IBÇON. 13f

fait, plus correct de ligne qu'il ne l'avait éié d'abord, plus classique : nulle part il n'a égalé ces premières pages de descriptions, celles que nous retrouvritnis dans Atala, pour la grandeur, l'éten-due, la vivacité originale des irapressions, la majesté toute natu-relle des tableaux. C'est . qu'au moment où il les écrivait, il sen-tait ces grands objets dans leur entière nouveauté et avec cette fraîcheur avide de l'âme, qu'on n'a qu'une fois. Il semble qjae le fond d'une âme d'artiste (même de celles qui ont, en apparence, le don de se renouveler plus d'une fois) soit avide d'un certain idéal inconnu, d'une certaine impression première : comme ces murailles préparées pour la fresque, elle boit aussitôt la première



couleur, les premières images que la nature , ce grand peintre , y jette en courant Plus tard on peut ajouter à ce fond ; mais il domine, il persiste, on ne Tefface plus ; et aucune couche nouvelle, si riche qu'elle soit, ne saurait le remplacer ni le recouvrir. Plndeurs années après , voyageant en Italie, M. de Chateaubriand rendait admirablement ce changement dans les impressions en face de la nature, celte sorte àesattaration qui fait qu'on ne sent plus deux fois avec la même vivacité, avec le même développement et la même plénitude :

(, To Yoiis (lirai plus, (écrivait-il à M. de Fontanes ' , j'ai été importuné du bruit des eaus (des eaux de Tivoli !), de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines, le me souviens encore du plaisir que j'éprouvais lorsque, la iiuil, au milieu du désert, mon bûcher à demi éteint, mon guide dormant, mes chevaux paissant & quelque distance, j'écoutais la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures, tantôt plus forts, tantôt plus faibles, croissant el décroissant à chaque instant, me faisaient tressaillir ; chaque arbre était pour moi une espèce de lyre harmonieuse dont les vents tiraient d'ineffables accords.

^ Lettre à M, de Fontanee sur la Campagne romaine, imprimée d'abord dam le Mercure du 3 marâ 1804.

### 13i QUATRLiMB LEÇON.

« Ai^oord'hoi Je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible ft ces channes de la nature ; je doute que la Cataracte de Niagara me causât la môme admiration qu'autrefois. Quand

on est très-jeune, la nature muetle parle beaucoup ; il y a surabondance finns l'homme; tout son avenir est devant lui (si mon

Arislarque veut me passer cette expression); il espère communiquer ses sensations au OKHide et il se nourrit de mille chimères. Mais dans un âge avancé, lorsque la perspective que nous avons devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions» alors la nature seule devient plus froide et moins parlante ; les jardins parlent peu\*. Pour que cette nature nous intéresse encore, il faut qu'il y ait des souvenirs de la société : nous nous suffisons moins \ nous-mêmes; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations qui se font le soir à voix basse entre des amis »

Il est bien vrai que la jeunesse seule a le don par excellence de peupler la solitude : elle porte en soi des essaims de rêves\*. Plus tard quand les rêves se sont envolés et que

\* La Fontaine, dans la fable de l'Ours et le Voleur de Jàrding ( fable).

Même \. livre- Mil).

\* Si c'est une allusion au vers, Ictinose sub nocturno siturri (Odes, I, IX, 10), Horace entend par là quelque chose de mieux que des conventions entre amis, J'ai à faire, au sujet de tout ce

. morceau, une remarque singulière. D'ordinaire ce sont les portes de son temple qui ont mis en vers les pages de M. de Clémentine ; ici c'est lui qui s'est épuisé de Clémentine et qui se l'est approprié. Au début premier de l'Homme de \$ Champ\* publié en 1800, c'est-à-dire quatre ans environ avant la Lettre à Fontanes, on lit ces agréables vers dont les derniers ont l'air d'être une traduction de la grande prose qu'on vient d'admirer :

Ilsis c'est peu des b«aux lieux, des beaux jours, de l'étude, le  
veux qw l\*Bfint!é, peuplant ma solitude,

He donne ses plaisirs et partage les miens.

O jours de ma jeunesse I bēlas l je m'en souviens, Éprit de la  
campay^ne, el l'aimant en potte.

Je ne lui demandais qu'un désert pour retraite, Pour compa-  
gnons dei bois, des oiseaux et des fleum. Je Paimate, je rahnaï  
jusque dans ses horrenn : J'aimais à voir Ie\*> bois, battus par tes  
tempêtes, Abaisser tour à tour et redremer leurs têtes;

#### QUATRIÈME LEÇOIT. 433

bien peu sont revenus avec lo rameau, quand l'ombre s'est re-  
tournée, qu'elle seule désormais marche et grandît devant nous,  
et que le soleil déjà couchant est der^ rière nos têtes, les souve-  
nirs peuvent être doux, maiâ ils sont tristes aussi; ils sont plus  
froids, plus lents, ils nous font moins de bruit, et surtout ne rem-  
plissent point une âme avec ivresse. De là aussi la solitude a des  
attraits moins animés. Pourtant la nature en elle-même ne cesse-  
rait jamais sans doute pour ses vrais amis d'avoir le même  
charme puissant , mais c'est à la condition qu'ils lui soient restés  
fidèles. Si vous vous êtes pris vivement aux choses de la société,  
si l'ambition vous a nbe fois mordu le cœur , si le démon littéraire  
vous a irrité et piqué, si les autres passions factices et secondaires  
se sont logées en vous et vous ont inoculé leur fièvre, vous êtes  
moins propre en effet à la solitude, au commerce avec la nature.  
Un doux poCte anglais , le dernier des Liikisles survivants, Word-  
sworth l'a remarqué quelque part : la nature a ses mystères, ses  
secrets, ses replis; elle est sainte; elle ne se communique pas en  
un jour à l'ambitieux, l\ l'homme du monde ou de plaisir, qui,

dans un p<sup>h</sup>^ure d'ennui ou de mécompte, vient lui demander  
une distraction passagère, et qui croit en jouir familièrement  
parce qu'il l'a une fois aimée et connue. Elle ne s'ouvre tout à fait  
qu'aux âmes restées je ne dis

J'allrât sur let frimas graver mes pas erranU,

Kt (le loin j'écoutais la cuurse des torrents.

Mais tout passe ; ai^ourd'hui qu'un saug moins vif  
m'eaflaminc,

Que les besoins des sens font place à ceux de rime.

S'il est loiip^cnips désert, le \>\\is aliiiaMe lieu

Ne me plait pas loughlemps^ les arbru parlent p«u, Dit le boa  
La Fontaine ; et ce qn'un Iwit m'inspire, J« «cas i mea côtés  
(ronvcr à qui le dire.

Cette dernière {tensée eut la même que celle de Balzac : • La  
solitude

est véritaMement une belle chose, mais il v a plaisir d'avoir  
(juelqu'uii qui sache répondre, à qui ou puisse dire de temps en  
temps que c'est une belle chose. • (Et aussi voir Qcéron, De Ami-  
citiat cb. xxiii.)

134 QUATRI<sup>ft</sup>H? I.EÇOK.

pas innocentes, du moins simples, qui lui leviennent avec  
franchise et qui n'ont pas de but plus cher. J,-J. Rousseau, Ber-  
nardin de Saint-Pierre jusqu'à la fin de leur vie, celui qui écrivit  
Oberman^ y sont restés autant sensibles peut-être qu'au premier  
jour. C'est qu'ils n'avaient pas joué à tous ces jeux de la société,

surtout à ce jeu dévorant de l'ambition, et que cette fièvre, la plus desséchante de toutes et dont on sait le moins se passer quand on en a été atteint, ne les avait jamais saisis. Un grand poète, Lamartine, au temps de ses jeunes et belles douleurs, s'est écrié:

\* Hais la natura est là, qui t'in vile et qal t'aime ; Plonge- loi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours s Quand tout change pour toi la n ttnrf est la mftjue. Et le même soleil se lève sur lté jours.

Redîrait-il ai^ourdlui les mêmes paroles? et s'il les disait, la nature lui répondrait-elle comme autrefois?

Notre jeune voyageur, encore précédé de tous ses rêves, s'ébattait donc à travers les forêts vierges, méditant tableaux et poèmes, lorsqu'un soir, arrivé proche des défrichements américains à une ferme où il reçut l'hospitalité, il trouva un journal anglais qui racontait la fuite de Louis XVI, son arrestation à Yverdon et la réunion de presque tous les officiers de l'armée royale sous les drapeaux des Princes : il crut entendre la voix de l'honneur, et il partit, rompant à l'instant tous ses premiers projets.

Il y a dans le roeur humain, surtout dans le cœur du poète, un certain besoin d'instabilité et de revirement, qui fait que même les choses les plus chères et les plus désirées, si elles se prolongent, on est heureux de les rompre à la première occasion qui s'offre, et surtout si l'on peut se figurer qu'on les sacrifie.

## CINQUIÈME LEÇON

Voyage en France. — Émigration. — Eudore aux bords du Rhin; Vautenargh en Uoravie. — Chateaurion à Londres. — Essai sur les Hévolutions ; idée du Ihrni — Sfitiacke dn cercle en

histoire. — Défaut de composition. — Pag» à tiroir\* — Dtt ■witi-  
meiit dn ridicule. One jenaeiM qui ne rit plui.

MESSIEUfIS,

Que voulait , après tout , Chateaubriand dans cette pointe en Amérique, une fois son premier but du Pôle oublié? Il voulait faire ce qu'il a fait en tous ses voyages, obéir à l'instinct de migration, échapper au secret ennui, voirî changer, ravir en courant ce qu'il lui fallait de réalité pour peindre ensuite ses fonds de tableaux et pour décorer ses mondes. H lui advint là, d'ailleurs, ce qu'il éprouva toute sa vie : à peine arrivé dans un lieu, l'ennui le reprenait, et il repartait aussitôt. Il harassait son guide, le grand Hollandais, comme plus tard en Grôce il mettra sur les dents domestique et janissaire, ne leur laissant pas un instant de repos, et menant les voyages comme la guerre, brûlant le pays comme on dit. Les ligures romanesques, les chers fantômes qu'il promenait avec lui et qu'il commençait à animer d'une vie imuiortelle, nous les connaissons : lui d'abord, René, la grande et principale figure de ses tableaux; puis cette charmante Lucile, si poétique, si tendre, si mystérieuse, qu'il se plaisait à déguiser à peine dans le personnage d'Amélie, eu lui prêtant ou en lui déroband avec art des senti\*

i36^ cnroviM leçon.

meots troublés ; d'autres figures encore, dont il lui avait suffi d'entrevoir, en passant, quelques traits terrestres pour achever de les rôver et de les diviniser dans le monde idéal de la poésie et de la passion , la douce Céluta, la fière Àtala, et aussi le vieux Sachem. Une fois ces IraiU rapides saisis avec flamme, que lui faJ-lait-il encore ? rêvenirvite sur le théâtre da monde^ combiner,

fixer dans une œuvre brillante ces trésors nouveaux, en tirer parti pour la gloire; intéresser, ravir, conquérir à sa manière cette société maudite qu'il avait fuie un moment; se mettre en régie avec elle, lui payer la dette de l'honneur, obéir en un mot à ces autres instincts mondains non moins puissants chez lui que ceux du solitaire, bien qu'alors moins déclarés.

Il revint en France, prit terre au Havre (janvier 93), rejoignit sa famille en Bretagne, se maria (moment singulièrement choisi) pour complaire, dit-il, à sa sœur Lucile<sup>^</sup>, et partit le lendemain, ou peu s'en faut, de soit mariage pour l'armée des Princes. Ce qu'il raconte dans ses Mémoires d'Outre-tombe de ses appréciations politiques à Paris, en y passant, demanderait à être confronté avec ses vraies opinions d'alors sur les hommes et sur les choses, telles qu'on les lit dans l'Essai : mais ce côté nous importe peu ici. Il assista au siège de Thionville, et il a rendu ses propres sensations durant les veilles nocturnes du camp, dans le récit d'Eudore, (pauvre celui-ci est aux avant-postes de l'armée romaine sur les frontières de la Germanie. En général, j'aime mieux saisir ses impressions personnelles, là où il ne se pose pas directement pour nous les dire : il y a chance pour qu'elles sortent plus sincères, plus naturelles. Il est plus vrai sous le nom d'Eudore qu'en son propre nom :

' Sur ce mariage il m'a été raconté d'étranges choses : je dirai peut-être ce que J'en ai vu, à la fin de ce volume.

en Quittant le soir. 137

« Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais durant la nuit que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos » d'oublier ma nou-

velle fortune; et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube, les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane, j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu, sans une certaine joie belliqueuse, la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les fentes encore fermées d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le renturion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau »

Tels deviennent ses souvenirs, armés et vêtus à la romaine; telle devient la réalité réfléchie dans cette imagination merveilleuse. N'admirez-vous pas comme le tableau se compose et s'achève; comme de vingt traits épars observés un à un, puis rassemblés et groupés, il fait naître un tout où rien ne manque? C'est l'art suprême. Un aimable auteur moraliste, et peintre aussi, Vauvenargues, parlant à un jeune ami sur la Gloire et l'y exhortant, a rappelé également avec vérité et sentiment, avec moins d'art, mais d'une manière qui me touche plus encore, ses souvenirs de soldat, qui font vibrer la corde de l'honneur au sein de ce XVIII<sup>e</sup> siècle amolli. Puisqu'il est bien entendu que nous sommes dans une étude littéraire et que nous n'avons plus à nous occuper de préface que nous ne

IM courtois Mi l'écrit.



ferions dans une promenade, nous nous permettrons ici le rapprochement :

u Quand tous êtes de garde au bord d'un fleuve, où la pluie éteint tous les feux pendant la nuit et pénètre dans vos habits, TOUS dites : Heureux qui peut dormir sous une cabane écartée, loin du bruit des eaux! Le jour vient; les ombres s'effacent et les gardes sont relevées; vous rentrez dans le camp; la fatigue et le bruit vous plongent dans un doux sommeil, et vous vous levez plus serein pour [ rendre un repas délicieux. Au contraire, un jeune homme uô pour la vertu, que la tendresse d'une mère retient dans les murailles d'une ville forte, pendant que ses camarades dorment sous la loile et bravent les hasards, celui-ci qui ne risque rien, qui ne fait rien, à qui rien ne manque, ne jouit ni de Tabondance ni du calme de ce séjour : au sein du repos, il est inquiet et agité ; il cherche les lieux solitaires; les fêtes, les jeux, les spectacles ne l'attirent point ; la pensée de ce qui se passe en Moravie occupe ses jours, et pendant la nuit il rôve des combats et des batailles qu'on donne sans lui »

On a ici le sentiment de l'honneur, de la vertu, du patriotisme dans toute sa pureté et son ingénuité, le sentiment moral, exquis, antique, plus antique que celui d'Eudore, malgré le costume romain de ce dernier. C'est la différence du moraliste au poète pittoresque, au peintre.

Eudore ne fait encore qu'exprimer les sensations nouvelles de son auteur, dans ces paroles qui contrastent si bien avec ce que nous avons vu des perspectives infinies du Désert américain; on dirait qu'il étouffe maintenant dans cet automne brumeux de nos contrées :

« Mais lorsque jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les bouzons noirs et plats de la Germanie, ce del sans

A Tanvenarguet, DitewrtmwlaGhin,

lumière qui semble vous écraser sous sa viiùte abaissée ce soleil impuis<sup>^</sup>nt giiL jne peint les objets d'aucune couleur; (juaud nous Tenions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce \*, la haute et riche bordure de leurs horizons, le parfum de nos orangers, la beauté de nos fleurs, l'azur Telouté d'un ciel où se joue une lumière dorée; aloi's il nous prenait un désir si violent de revoir notre terre natale, que nous étions près d'abandonner les Aigles. »

Partout M. de Chateaubriand, jeune, faisait la mùnw chose : à travers ses fortunes diverses, en Amérique ou au camp de Condé, il ramassait des images que l'art du grand écrivain devait employer et distribuer un jour. Il portait dans son havresac Atala<sup>^</sup> et déjà il préparait, sans y songer, Eudore. Il ne paraît pas d'ailleurs avoir épousé bien vivement cette cause des Princes; il fit alors ce qu'il jugea de son honneur comme émigré, mais rien de plus.

n a raconté lui-même comment, atteint de maladie durant la retraite des Prussiens, en 92, on le crut mort, et on le laissa au bord d'un fossé, d\*où il arriva comme il put à Namur, S'il avait péri là, que de trésors littéraires nous manquaient! Quelle direction, quelle impulsion puissante aurait fait faute, et comme un seul anneau brisé aurait changé la suite et renchaîncmenl de la tradition littéraire, telle qu'elle s'offre à nous aujourd'hui! — Eh ! Messieurs, on parle toujours, comme d'une force falalc et comme d'une cause souveraine, de Yesprit du siècle<sup>^</sup> de Vesp<sup>?</sup>nt du

temps: cet esprit du temps à chaque époque, il faut bien le savoir, n'est qu'un effet et un produit. Ce sont quelques hommes supérieurs qui le font et le refont

\* Ce sont de ces existences où on ne les aime et comme il les crée,

qui peignent d'un trait et font d'un son : ainsi la cime indéterminée des fleuves se dessine qui déroule tes volutes\* d'immensité le ciel noué

de la Scandinavie...

\* Et, au lieu de Grèce, il se rappelait bien où se situait ce qui d'abord pas moins d'état, — un paysage des nordiques au printemps.

f^V Cinqtuisme IBÇOK.

sans cesse en grande partie et qui le déterminent, cet esprit de tous, en s'appuyant sans doute sur ce qui est à l'origine et en partant de ce qui a précédé, mais en renversant aussi d'ordinaire tout un état de choses, même au moral, et en le renouvelant. A chaque tournant de siècle, il y a de ces hommes pris«ants i]ui donnent le signal, — c'est trop peu dire, — qui donnent du coude à l'humanité et lui font changer de voie. Supposez Bonaparte noyé dans la traversée en revenant d'Égypte, ou Chateaubriand mort de la fièvre à quelques lieues de Namur, et demandons-nous ce que deviendra la double force initiale du m<sup>e</sup> siècle, la direction nouvelle dans l'ordre politique et, subsidiairement, dans l'ordre poétique et littéraire. Ne faisons pas comme cet historien de nos jours, homme de talent, que j'entends d'ici, dogmatique et ingénu, me dire avec aplomb, à la seule supposition de tels accidents :

« Mais cela n'aurait pu être. » Sachons seulement qu'il y a eu, qui il y aura toi:jours, dans cette vaste loterie humaine, de ces chances contraires et de ces malheurs. Parlant des beaux génies perdus dans le nombre des hommes, — perdus et étouffés par diverses causes (car la mort n'est pas la seule chose qui tue), Montesquieu disait avec piquant : « Comme des marchands, ils sont morts sans déplier. » Gray a célébré et presque envié ces génies inconnus des autres et d'eux-mêmes, dans son immortelle Élégie. El quand Chateaubriand pauvre et luttant à Londres contre le malheur traduisait ou imitaiL cette Élégie {les Tombeaux champêtres) , il faisait sans doute un amer retour sur lui si obscur et sur sa propre destinée encore si douteuse :

^ Là doraient dans l'oubli des poêles sans gloire, Des orateurs sans voix, des héros sans victoire... Ainsi brffle la perle au fond des vastes men; Ainsi meurent aux éhamps des roses passagères

#### GINQUtàMB LEÇON

^u'on ne voit point roufçir, et qui. loin des bergàrMt D'inat-Ues parfUros embaument les déserte >.

Arrivé à Londres, après bien des traverses, malade ot se croyant atteint mortellement, M. de Chateaubriand, âgé de vingt-six ans, se mit à écrire en 1794 son Fssai sur les /{évolutions anciennes et modernes^ considérées dans leur rapport avec la Révolution française, dont !e prciuiiT volume, énorme et qui en fait deux des nôtres, parut à Londres en 1797. La biuLc n'a jamais été donnée, les idées et les visées de l'auteur ayant changé avant qu'il eût mené l'ouvrage à fin. C'est dans ce livre incohérent, mais vaste et curieux, qu'on peut étudier très-bien, je l'ai dit, le Chateaubriand primitif, non encore façonné et bien loin d'avoir at-

teint la ]>erfeclion de sa forme, mais nous livrant •davantage son vrai fond \*.

Pour être juste toutefois, il convient d'abord de faire •daas ce livre deux parts : il en est une qui est celle encore de l'écolier et du disciple, que l'homme non moins que l'écrivain dépouillera naturellement en avançant, et qu'il ne faudrait pas lui imputer comme essentielle et propre. Ce n'est, à parler franc, qu\*one première gourme qu'il avait à jeter. Mais cette part faite, il en est une autre qui est bien celle de l'homme même, son fond de pensée et de nature primitive, jusques et y compris son tour de talent et de manière, ce que j'ai déjà appelé le tuf^ —

t En vers M. de Ciateaubriand est rarement poète; mais ici il l'ett Tériablement. T e KfMitiment ému a triomplié de l'entrave. On peut comparer son imitation de l'Éiégie de Gray avec cdle qu'en a essayée Marieloseph Ch^nier ; la comparaison est toute à ton avantage.

\* Avant même d'aborder V Essaie si nous voulions suivre exactement l'ordre ciironologlque, il faudrait nous occuper des Nutchez, de cet immense ramas qui se composait d'abord de 'HiSi pages in-folio ; mai», une foia entrés dans cette espèce de fbrèt primitive du Calent de M. de Chateaubriand, nous n'en sortirions pas : pour en avoir quelque idée, nous aH-^ndrons Attila qui n'en est qu'une porUon détachée et un Aragnient imuiuih à l'art.

142 ClWlftm LBÇOH,

8011 fond d'opinions qui se dissimulera souvent ensuite (et parfois à ses propres yeux) dans des inspirations acquises et des excitations passagères, mais qui persistera malgré tout et se re-

trouvera à chaque intervalle, surtout vers le soir de la vie. Le commencement et la fin se rejoignent plus qu'on ne pense. Ce jeune homme de VEssai, chez M. de Chatcaubnaiid, ce sera un jour le vieil homme.

Lorsqu'on 1826, pour faire taire certains mauTais bruits qui exagéraient la portée philosophique et la tendance d'incrédulité de ce premier ouvrage, l'auteur crut devoir le comprendre dans l'édition de ses OFuvres complètes, il l'accompagna, comme c'était son droit, de Notes et de réfutations qui font aujourd'hui de celle lecture le plus singulier mélange. L'écrivain de 1826 se critique, se gourmande, se dément, se raille au passé sur tous les tons. 11 se croit corrigé, mais il ne l'est pas. Ses Notes, je l'avoue, sont impatientantes : il ne se tance que pour se louer ; il nous lait souvenir à tout instant de ce mot de La Rochefoucauld qu'il cite : « On aime mieux dire du mal de soi que de n'en point parler. » Si, dix ans plus tard, en iS36, M. de Chateaubriand, vieilli et hors de la scène, dégagé davantage de son rôle officiel de 1826, n'ayaut plus là en ikce de lui M. de Villôle ;et la Congrégation, et ce portefeuille de Ministre du Roi perdu d'hier et toujours en perspective, s'il s'était mis à donner une troisième éd\* tion de VEssai, je me figure, sans trop de crainte de me trompci , qu'il aurait fait d'autres Notes critiques sur et contre ses Notes de 18:2G, et qu'il aurait donne raison plus souvent à ce jeune et libre auleur qu'il était alors, au temps de Londres et dans les années de l'exil.

J'ai dit précédemment qu'un livre tel que V Esprit des Lois ne pouvait se méditer, s'écrire en pleine révolution, et qu'il n'aurait pu se produire de 1789 à 1799. L'ouvrage du je une émigré n'était qu'une tentative hardie etimpos-

sible pour fixer le brûlant siget social en fnsion, qui se déro-  
bait à sa prise, et pour saisir les lois de la foudre sous les coups  
redoublés de la foudre même. Il faut sans doute un orage pour  
l'expérience de Franklin, mais il fiut

aussi qu'il ne soit pas trop violent, et que la terre elleucinej à  
tout coup, ne s'eiitr'ouvre pas. M. de Maislre, isolé par ses anté-  
cédents et par sa position, put écrire sur la Révolution française  
des Considérations élevées et perçantes, mais qui n'excèdent pas  
les bornes d'un jugement bislorique supérieur et d'un sublime  
pampblet, r^inme celui de Burke, jaillissant de la circonstance.  
Ces Consi^ dérations paraissaient au même moment que VF-  
ssai^ en 1797. Un an auparavant, Mme de Staël écrivait à Lau-  
sanne son livre de l'Influence des Passions sur le Bonheur des in-  
dividus et des nations, qui n'est à bien des égards, sous sa forme  
sentimentale, que la préoccupation des mêmes problèmes et  
l'agitation des mômes pensées. Ici, comme Âfme de Staél, malgré  
tout, est femme, l'émotion extrême se trahit, l'impossibilité du  
sang-froid est évidente:

M Honte à moi, sVcrie-t-elle en débutant, si, durant le cours  
de deux épouvantables auuées, si pendant le règne de la Terreur  
en FiBRce, j'avais été capable d'un tel travail ; si j'avais pu conce-  
voir un plan, prévoir un résultat & l'elRroyable mé^ lange de  
toutes les atrocités humaines 1 La génération qui nous suivra  
examinera peut-être la cause et l'influence de ces deux années;  
mais nous, les contemporains, les Compatriotes des victimes im-  
molt5es dans ces jours de sang, avons-nous pu conserver alors le  
don de généraliser les idées, de méditer des abstractions, de nous  
séparer un moment de nos impressions pour les analyser? Non,

aujourd'hui même encore, le raisonnement ne saurait approuver  
de ce temps incommensurable

La L'émotion débordante de Mme de Staël, en présence des  
horreurs

de son temps, me rappelle par contraste une pensée de  
Montaigne. Il vit dans un siècle qu'on a appelé le siècle le plus  
tragique de tous

#### 141 CINQUIÈME LEÇON.

Juger ces événements, de quelques noms qu'on les désigne  
c'est les faire rentrer dans l'ordre des idées existantes, des idées  
pour lesquelles il y avait déjà des expressions. A cette affreuse  
image tous les mouvements de l'âme se renouvellent, on frissonne,  
on s'enflamme, on veut combattre, on souhaite de mourir;  
mais la pensée ne peut se saisir encore d'aucun de ces sentiments;  
les sensations qu'ils font naître absorbent toute autre faculté.  
C'est donc en écartant cette époque monstrueuse, c'est à l'aide  
des autres événements principaux de la Révolution de France et  
de l'histoire de tous les peuples, que j'essayerai de réunir des observations  
impartiales sur les gouvernements, etc., etc. »

On voit comme tout cela est saignant et palpitant. V Essai affecte  
une forme plus stoïque et plus mâle.

L'idée de V Essai, si il fallait chercher une idée principale à un  
livre aussi peu cohérent, serait celle-ci :

L'expérience sanglante que la France et le monde y ont faite de  
faire dans la Révolution n'est pas nouvelle ; elle s'est opérée autrefois,  
la même presque à la lettre, dans les révolutions des anciens  
peuples, dans celles des Grecs et des Romains. Si l'on sait



bien lire l'histoire ancienne dans ses moments principaux qui sont : 1° l'établissement des républiques en Grèce; 2° la sujétion de ces républiques sous Philippe de Macédoine et Alexandre; 3° la chute des rois à Rome; 4° la subversion du gouveiv

l'hiitoire ; il ii\*en était pas autrement ému : « A veoir nos guerres civiles, qnî ne crie que cette machine se bouleverse et que le jour du Jui^ement nouâ prend au collet? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille paris da monde ne laissent pas de galler le bon temps ce pendant : moy, selon leur licence et impunité, admire de les veoir si doulces et niolles. Aquì il greslcsurl-i tnsle, tout l'hémisphère semble estre en tcmpeste et orage... Nous sonmies insensiblement louts en cette erreur. » (îfMaïf , Ht. 1 , chap. xx^ Sans doute répoqac^ de la Terreur n'a guère pu 6lre surpassée en aucun temps; disons seulement qu'il y a eu quelques autres époques ansai affreuses que les contemporains jugeaient également liors de toute comparaison et de toute mesure.

CilfOUlftHB LEÇOX. lis

nement populaire au profil des Césars; 5° enfin le renversement de l'Empire par les Barbares; — si l'on étudie bien ces cinq grands moments, on possédera tous les éléments d'une comparaison qui atteindra à la rigueur d'uae science. ((L'homme, faible dans ses moyens et dans son génie, ne fait que se répéter sans cesse ; il circule dans on cercle dont il tâche en vain de sortir ; les fiiits mômes qui ne dépendent pas de lui, et qui semblent tenir au jeu de la fortune, se reproduisent incessamment dans ce qu'ils ont d'essentiel, Et l'auteur en conclut contre le goût des innovations, persuadé, comme Salomon, qu'il n'y ft rien de nouveau sous le soleil.

Il croit même qu'on pourrait tirer de cette étude du passé un pronostic certain sur l'avenir de la Révolution française et sur la question de savoir si elle se consolidera. Il incline tout à fait à croire que non ; mais on entrevoit cette solution négative plutôt qu'il ne la donne explicitement.

«Le passé prédit l'avenir,» a dit énergiquement Mably ; l'auteur de VFssai exprime la même pensée en poète : <( Celui qui lit l'histoire ressemble à un homme voyageant dans le désert, à travers ces bois fabuleux de l'Antiquité qui prédisaient l'avenir. »

Les pensées de ce genre sont continuelles dans VL\ssai et sortent à chaque pas. L'idée générale peut paraître très-contestable. L'illustre auteur, critiquant son ouvrage en 1826, a protesté contre ce cercle dans lequel il voulait alors enfermer l'humanité : devenu libéral et partisan de la perfectibilité tout autant que Mme de Staôî, qu'il avait d'abord combattue sur ce point. Mais, il assigne à la marche

1 Chateaubriand a retrouvé cette Idée de VEmii dans ses Mémoires

tfOulre-iotnhc {\on\i) VI, page 20!) : « L'histoire si qu'une r<! { }r?(i(ioil dos mrrnf's faits aM|ilif|n"s à di's lioniiivs cl à (les t('ini»iî dlvr: ^ . » — L'abtié (jaliani avait eu lu uiètiic iiiéc : n L'-histoire moderne n'est que de rUatQlre ancienne sous d'autres noms, m

## 146 CINQUIÈME LEÇON\*

de rhunuiidté une série de cercles concentriques qui vont en s\*élargissant, et dont la circonférence s'accroît sans cesse dans un espace infini» c'est-À-dire qu'il a substitué à l'image du cercle

simple celle de la spirah, montant en cercles de plus en plus élargis. Plus vieux et jeté hors de l'arène, je ne sais trop ce qu'au fond il pensait et du cerek et de la spirale. Ce qui est certain, c'est que, tout en ne voulant pas se brouiller avec la république lûture, il ne parlait jamais de l'avenir que comme d'un épouvantable chaos, et que sa prédiction habituelle revenait à dire :i4/?rtf« moi le délaye 1 Je ne prétends pas chercher un hen entre ces contradictions trop visibles, aux différents âges^. Je me garderai encore moins d'exprimer un avis sur ces immenses et, selon moi, insondables questions; je remarquerai seulement que l'auteur de 1826 paye tribut à l'esprit et, si j'ose dire, au lieu coroinuii de son temps : le jeune auteur de 1797 y résistait mieux. Certes, même en faisant la part des différences essentielles propres aux sociétés modernes, on pourrait encore soutenir, après avoir étudié les révolutions anciennes avec les Thucydide et les Aristote, que toutes les formes sont déjà sorties du cours naturel des choses et de la roue de la fortune, et que l'expérience toujours perdue et toujours vaine recommence Les sciences, il est vrai, comme le remarque

1 Ce serait, je crois, uu soin superflu. II y avait de sa part, fUr ce» qmstions, |)liilùt ili^sboutadf's qu'une haute etcomtante me : M qvi fait qu'il n'a pas été proprement un grand esprit,

\* Lu lionime d'État érlairé a pu écrire la 2S décembre 1819 : « Je paaae mes soirées avec Tiiucydide , Démosthène et Plutarque , et |>laa j'avance, i)lus j'admire ce peuple auquel nous devons toutes nos lumières. Tout ce que nous savons en science de la vie et du gouvernement , les Grecs l'ont su avant nous» avec celte différennee que chez nous c'est l'apanage du petit nombre, tandis que chei eux c'était répandu dans la masse ; souvent un seul mol proc définit mieux la chose que des traités entiers df s modernes.

» (Lettre U AIIk il H(>n;jlger, ancien ministre de la République lichélique, au général La liarpe.)

ciMiuiai uçtMT.

L'auteur de VEuai<sup>^</sup> sont des inconnues qui se dégagent saos cesse; mais aussi, comme il ne le remnique pas moins (après Pascal), le vice et la vertu, selon 1 histoire, paraissent une somme donnée qui ii augmente ni ne diminue \ Or (et c'est toujours lui que je cite) il est bien moins question de la ressemblance de position, en politique, et de la similitude d'événements, que de la situation morale du peuple : mœurs, voilà le point où il faut se tenir, la clef qui ouvre le livre sorrf<sup>^</sup>t du Sort. Tout cela n'est pas si déraisonnable, même aujourd'hui.

J'ai besoin d'ajouter qu'une telle analyse de VEmi<sup>^</sup> réduite à ces termes généraux» bien que fondée sur des textes, donnerait de l'ensemble une idée très-incomplète, trà»\*iaûdèle, et le ferait juger beaucoup trop raisonnable, et pas assez extraordinaire. VFssai est un livre étrange et désordonné. Sous prétexte d'écrire pour lui et pour lui ieul, l'auteur y a tout mis, y a versé péle-mêle toutes ses pensées, toutes ses rêveries, toutes ses lectures. J'y devine d'avance l'auteur des Études historiques, et ce procédé commode qu'il s'est trop permis, et qui fait qu'à part les courtes œuvres de René, d'Atala et de VAbence-

\* « Les inventions des Tiommes vont en avançant de siècle en siècle • la bonté et la malice du monde en général reste la mt<sup>^</sup>nip C'est ce qa'OD m d«ai les andennes Mititions ûn Panées de Pascal ; on a récemment prétendu que cette pensée était de celles que les éditeurs avalent modifiées : quel qu'en soit l'auteur, elle est fort belle. — Les littérateurs en général, ceux qui ne sont que cela,

battent la campagne snroeffp rmes- «en de la perfectibilité ; Ils se prennent à des mii ageu d où l'on peut tirer indifféremment des inductions contraires. Le seul progrès net de Tesprit humain csf dans la marche et dans les résultats des sciences mathématiques, physiques et naturelles, et aussi de la science historique en tant qu'elle procède de TolwenraUon comparée et qu'elle ne cesse de s'armer en tous sens, d'une critique positive. G'estgrise à ces sciences seules une se modifie et se modifiera r\ !a longue, lentement, — Lien lentement — mais d'une manière certaine elà fond, l'état moral et intellectuel del'humilité. Pueal Ta très-bien entrevu , par rapport à l'ensemble de sciences fMI pottédalt : un peu moins frappé de terreur sacrée, n l'aurait senti encore davantage.

148 avQDiinii Ltçoir.

rage^ et le poème des Martyrs il n'a donné que des pages et n'a pins composé d'ouvrage véritablement joint et consistant. On y reconnait un talent inquiet, hardi, avide de

toutes les questions, les abordant, les traitant un peu trop cavalièrement, h bâtons rompus, avec des éclairs perçants, ici et là. beaucoup de décousu, et l'absence totale d'unité; — un esprit vigoureux pourtant, capable en toute matière de fortes poussées, de vastes et rudes lectures, de ces esprits qui sont capables de dévorer des pierres comme Saturne^ . Un homme saurait imaginer d'ailleurs à quel point il a poussé l'abus des rapprochements, de l'anthèse historique ou du parallèle\*. L'abus porté à ce point est plus qu'un accident, et trahit un tour d'esprit, un pli bien marqué : il lui en restera toujours quelque chose. Rien n'est bizarre, dans la première partie surtout de l'Essai^ comme de voir accouplés à tout bout de champ Pissistrate et Robespierre, Lycurgue et Saint-

Just, Harmodius et Marat, Mégaclys et Tallien, Épiménide et M. de Flins (Flins, que les moqueurs d'alors appelaient Ragatin delà littérature!), U cite du Solon, beaucoup de Solon, à côté d'une &ble de M. de Nivernais. Cela ressemble par moments & une plaisanterie. M. de Chateaubriand n'a pas le sentiment du ridicule, ce sentiment si français avant lui, mais qui Test beaucoup moins depuis cinquante ans; — ce sentiment qu'avait si peu Rousseau, et que possédait jusqu'au bout des ongles ce libertin de Voltaire.

Non, le Breton Chateaubriand, si chevaleresque auprès du génevois Rousseau, n'avait pas beaucoup plus que lui ce sentiment-là, qui (ht l'arme de leur grand rival. Quand

\* Expression de Montesquieu.

\* On a comparé certains chapftrei del'Fnai, pour Tantithèse ambitieuse de leur titre, à • des sacs sur I r si]uelâ on aurait posé l'étlquetla de tout l'ar^nt qu'ils pourraient rcnferui^r, of q u'on aurait oublié de remplir, o II y a, en effet, plus d'coseigae que de fond.

cmouiteB Liçon.

son premier ouvrage, .Ufl/a, parut en France, les élèves, les fils de Voltaire, Ghénier en \A\ e, pai lii enl d'un éclat de rire; mais le reste de la France ne comprit pas ce rire, et la société, déjà sérieuse parle malheur, fut pour celui qui ne riait pas.

Il y a daos V£sm uu Portrait parallèle des Français et des Athénieoft, qui est une des pages remarquables» et que l'aateur a remplacé depuis ailleurs en TarraDgeant : car c'est \h un de ses procédés très-habituels, et plus faciles à celui qui écrit seulement

des pages, et par pages<sup>^</sup> qu'à récrivain qui compose avec ensemble et méditation des ouvrages véritables. On a reproché à Delille de ne pas filtrer des poèmes, mais seulement des morceaux : Chateaubriand, en grand, a fait trop souvent ainsi, et mérite ce même reproche ; il fut de bonne heure dans le système des beaux morceaux ; il a de ces chapitres à tiroirs <sup>^</sup> de ces pages à effet, qui ont pu passer d'un ouvrage dans un autre et servir indifféremment d'ornement à chacun, comme ces vases, ces surtouts ou dressoirs d'argent magnifiques, qui servent tantôt à la décoration du salon, tantôt à la pompe des festins, quelquefois même à l'autel <sup>^</sup> — Nous lisons donc ce piquant Parallèle des Athéniens et des Français, dont il a transporté depuis une partie, avec correctif, dans le Génie du Christianisme :

m Quels peuples firent jamais plus aimables dans le monde ancien et moderne, que les nations brillantes de l'Attique et de la France ? L'étranger, charmé à Paris et à Athènes, ne rencontre que des cœurs compatissants et des bouches toujours prêtes à lui sourire. Les légers habitants de ces deux

\* Ce D'euil point d'ailleurs par avarice de talent qu'il avait cela, ni par l'érudition, « comme l'abbé M. Celsus, quand on lui montrait de cet double emploi d'une même pensée, répondait brusquement : « Puis-je pas mettre sur mon buffet un tableau qui aura été sur ma cheminée ? » — Oui ; mais, si c'est un tableau d'amour, n'allez pas le mettre dans votre oratoire.

Cependant les goûts et des beaux-arts semblent formés pour couler leurs jours au sein des plaisirs. C'est là qu'assis à des banquets, vous les entendrez se lancer de fines railleries, rire avec grâce de leurs maîtres ; parler à la fois de politique et d'amour, de

Texisteuce de Dieu et du succès de la comédie nouvelle, et ré-  
jiandre profosément les bons mots et le sel attique, au bruit des  
ciiansons d\*Anacréon et de Voltaire, au milieu des vins, des  
femmes et des fleurs.

« Mais où court tout ce peuple furieux? d'où viennent ces cris  
de rage dans les uns , et de désespoir dans les niitres ? Quelles  
sont ces victimes égorgées sur l'autel des Eunu iides ? Quel cœur  
ces monstres à Ja bouche teinte de sang ont-ils dévoré?... Ce n'est  
rien : ce sont ces Épicuriens que vous avez TUS danser à la fête,  
et qui, ce soir, assisteront tranquillement aux farces de Tfaespis,  
ou aux ballets de l'Opéra.

« A la fois orateurs, peintres, arcUtectes, senlpteuis, anM^  
leurs de l'existence, pleins de douceur et d^humanité, du oom-  
merce le plus enchanteur dans la vie, la nature a créé CCS  
peuples pour sommeiller dans les délices de la société et de la  
paix. Tout à coup la Ironipolfe guerrière se fait entendre; soudain  
toute cette nation de femmes lève la tête. Se précipitant du milieu  
de leurs jeux, échappés aux voluptés et aux bras des courtisanes,  
voyez ces jeunes gens, sans tentes, sans lits, sans nourriture,  
s'avancer eu riant contre ces innombra^ bles années de vieux sol-  
dats, et les chasser devant eux comme des troupeaux de brebis  
obéissantes.

« Les Cours qui gouvernent sont pleines de gaieté et de  
pompe. Qu'importent leurs vices ? Qu'ils dissipent leurs jours au  
milieu des orages ceux-là qui aspirent à de plus hautes destinées ;  
pour nous, chantons, rions aujourd'hui. Passagers inconnus, em-  
barqués sur le fleuve du Temps, glissons sans bruit dans la vie.  
La meilleure Coustilulion n'est pas la plus libre, mais celle qui  
nous laisse de plus doux loisirs... OCiell pourquoi Luus ces ci-



toyens condamnés à la ciguë ou à la gttfflotine? ces ttAnes déserts et ensanglantés} cm tnmpea de bannis, fuyant sur tous les chemins de la patrie? — Gombientl ne saves-vous pas que ce sont des tyrans qui voulaient retenir un peuple fier et indépendant dans la servitude) f Inquiets et volages dans le bonheur, constants et invîn-

## CLXQUffMB LBÇOX. 191

cibles dans l'adversité; nés pour tous les arts; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'Élat, grossiers et sauvages dans leurs troubles politiques; flottants comme un vaisseau sans lest au gré de leurs passions impétueuses, à présent dans les deux» le moment d'après dans Tablme ; enthousiastes et du bien et du mal» fûsant le premier sans en eiiger de reconnaissance, le second sans en sentir de remords; ne se rappelant ni leurs crimes ni leurs yertus ; amants pusillanimes de la vie durant la paix, prodiges de leurs jours <^:xm les batailles; vains, railleurs, ambitieux, novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux ; individuellement les plus aimables des hommes, en corps les plus détestables de tous; charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger; tour à tour plus doux, plus innocents que la brebis qu\*oo égorge, et plus féroces ç[ue le tigre qui décbire les entrailles de sa victime : tels fbrent les Athéniens d'autrefois» et tels sont les Français d'aïquourd'hui\*. »

On sourit, on appl.uidit irrésistiblement à ces contrastes si vivement exprimés, et d'où les applications s'échappent de toutes parts comme en étincelles électriques. Voilà ce qui s'appelle se connaître soi-même et se juger. Pourtant lui, Chateaubriand, il déroge déjà un peu à ce portrait du Français; il est déjà de cette géaôlation (et on l'en peut saluer le chef\*) qui sera sérieuse et

grave à dixneuf ans, qui n'aura pas k plai^cinterie légère (il n'aura plus tard dans ses colères que l'ironie sanglante); il mène et introduit dans la vie cette nouvelle jeunesse, triste par tempérament et par choix, mélancolique et un peu eoHetmoiUém sotV/tr de l'enlhnce^; qui parlera des mystères de

' Essai, tnmp T, pap-o î OG et 8ulv. (édil. de 1826). J'^n" '«'nu h ffonuer cet excellent morceau de rhétorique dans toute son étendue : dans le Gâde du CkrittUmime (3\* partie, livre III, chap. 5) l'auteur ne l'a reproduit que tronqué, et n'en a pris que le demior paragraphe, le Aonquet, qui fait dès lors d'autant plus (l'r fTef qu'il f»sf moins prévu.

\* Avec Mme de Staël qui partage la principauté ù quelques égards.

\* a ^tt saillir de mon enfance et en l'aage de povolr monter à cbem... • (PhlHppe de Gomn^rnes, an début de mi minuir».)

### 19t CINQUliMB LEÇON.

la vie avant d'avoir vécu, et qui tranche tout à fait par la solennité du Ion en tous sujets avec l'ancienne jeunesse qui atreclait plutôt le frivole. Il est le Prince, a dit quelqu'un, de cette jeunesse qui n'a pas su être jeune, et qui, les années venues, ne saura pas vieillir. Il a, d'ailleurs, bien assez d'autres qualités du Français tel qu'il le décrit, le brillant, le généreux» le glorieux\*; il a l'à-propos. Mais dans l'enveloppe, il gardera de la raideur. Après tout, c'est un Breton qui se distingue, par quelques traits originels reconnaissables, du Français proprement dit, un compatriote de Du Guesclin, petit de taille, disproportionné, avec des épaules hautes, une forte tdte engoncée qui deviendra la plus belle en vieillissant, mais évidemment faite pour un autre corps, des ma-

nières un peu guindées\*, même quand elles se piquent d'être faciles et légères. Approchez cependant, regardez, surprenez cette grande physionomie au moment où elle ne pose pas, et où aucun trait commandé ne vient pincer et tirer la lèvre, quel sourire ! M. Molé dit qu'il n'a jamais vu de sourire plus aimable, ou du moins plus distingué, plus fin, que celui de Napoléon et celui de Chateaubriand. Mais ni l'un ni l'autre ne souriaient tous les jours.

Je continuerai de faire quelques remarques à l'occasion de l'Essai, de ces remarques qui portent sur tout l'homme.

\* 11 a droit de dire dans la nouvelle Préface de l'Essai (« dit de 1828) : « Si j'ai combattu en moi-même des sentiments généreux pour lesquels j'ai eu les « percevoir ; d J'ai parlé avec enthousiasme de tout ce qui me paraît beau et touchant sur la terre, la religion, la vertu, l'honneur, la liberté, il faudra convenir (je ne passe pas sous silence la supposée pour la célébrité même du moins d'un principe excusable ; on pourra me plaindre, il sera difficile de me condamner. D'ailleurs, ne méritait-il pas Français ? quand j'aimerais un peu la gloire, ne pourrais-je pas » dit à nos compatriotes .- Qui vous enlevera la première pierre ? »

\* Il avait un Chateaubriand secret au milieu de lui et débarrassé de tout ce que tant de Ténacité peu, mais celui-là certainement d'un Irène petit nombre de l'humanité.

Manière de composer de Chateaubriand. — De son érudition ; de son procédé historique. — Du vrai sens philosophique de l'Essai. — Haute misanthropie. — Demi-réconciliation avec la société. — Masque et défilé du masque dans le personnage. — Sensibilité vraie dans l'Essai 7 pages tout entières. — Lettre ( inédite )

iFontanes; — jo«r qm en rtedte sur les cR»7iiiees de l'auteur en 1799. — Bdie pi^ du «béontph\* Sunt-MàrtiB.

MsSSLEUliS,

.Cette absence totale de plan et d'ordonnance qui se ilidiitre daas le premier ouvrage de M. de Chateaubriand, 86 retrosTehi' plus ou moins, je l'ai dit» dans tous ceux smnout, ai l'on excepte ses trois courts romans et /e» Mwrifn, Ce poème des Martf/n est la seule grande çoiiposition qui fasse exception au déiàutque je sigoale^ ' & seulè dans laquelle rimagioation de l'auteur se trouve èàgfiêBaé» sur une vaste étendue, avec une économie iMliîlé. Il avait longtemps porté l'oeuvre avant de la pro-

^ 'ikt&èt. Le reste de ses écrits est composé toujours de '^lèes et de morceaux, de très-beaux morceaux, mais qui ne réussissent à faire qu'un ensemble haché, saccadé, il } a du grandiose, mais à tout moment brisé, un grandiose qui casse à tout coup. Sa force trahit par ià moins encore la fatigue que la négligence. Ces défauts s'expliquent d'ailleurs par sa manière de travailler. J'ai parlé précédemment du procédé de Mme de Staël; voici celui

• de M. de Chateaubriand, si nous écoutons quelqu'un qui l'a bien connu : « M. de Cbateaubriand dit qu'il n'a jamais

pu travailler ni composer de tête; il ne le peut que la plume il la main. Il ne pense même jamais, dit-il, à ce qu'il écrit que lorsqu'il tient la plume. Il est vrai que, quand il s'y met, il la tient longtemps, quelquefois des douze et quinze heures de suite. Il dit que le procédé inverse, c est-à-dire la préméditation, lui est impossible. On le f oiiçoit. Au fond, il ne tient assez à la vérité sur rien pour y songer si longuement à l'avance; c'est assez temps pour lui de se résoudre quand il est obligé de s'y appliquer ^. Par-

tant, il n'y a point chez lui de ces enchaînements logiques, de ces développements continus qui puissent se préparer et se composer presque tout entiers de tête, comme c'était le cas pour Jean-Jacques'. Sa pensée est plutôt par accès, comme son style est tout en traits; il recommence à chaque instant; chaque paragraphe est une suite de recommencements successifs, brillants, saccadés. Point de teneur fondamentale, ni de thème oratoire, mais une multitude de ces étincelles et de ces éclairs qui résultent d'une plume magique faisant feu sur le papier. »

Amseu, au contraire, nous dit : « Je n'ai jamais pu rien faire de la plume à la main, vis-à-vis d'une table et de mon papier ; c'est à la promenade, au milieu des rochers

et des bois, c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau : on peut juger avec quelle lenteur... » — Ainsi, l'un porte tout de tête;

\* « Et que fait-il donc quand il est seul ? demandera-t-on. — Quand il est seul, il rêve c'est-à-dire il se livre à tout l'essor d'une imagination sans frein, il voyage et vagabonde à travers l'espace sur l'hippogriffe idéal. Et s'il veut de l'aise, tout à fait à l'aise dans la tête à tête, en « al » andoiiiinant. Il exprimera cette rêverie et ses mille accidents Imaginaires à l'aide d'une verve, une audace, une folie, j'en ai l'air de dire un « Jiceace, qui l'oui 4e lui » en ces moments, le plus étrange vû-à-vû de Chateaubriand solennel, le seul que le public et l'essaloB# aient connu. ■

\* Et au sujet pour Buffon.

\* Lu Gon/unout partie I, lir. ni.

il a de longs trains de pensées et de périodes qui se succèdent et se lient étroitement. L'autre se<sup>e</sup> à l'aventure; sa plume est comme l\*épée de Roland : il sait qu'à chaque coup il en fera jaillir des éclairs.

En lisant VEssaif l'érudition, au premier aspect, poui<sup>^</sup> rait y sembler immense ; l'ouvrage atteste en effet beaucoup de lecture et en tous sens, une grande puissance de tmail. Ce rêveur ne recule devant aucun gros livre ; écrifains grecs» latins, 21 les cite, il les traduit; il s'inquiMe déjà même de la poésie êameritê et de ce qa'on en con\* naissait alors. Est\*ce donc vn historien sérieux et solide, e8t«>ce on bénédictin à travers le ÎM>ête, qui se prépare? — le trouve dans les pensées de Varron une très-belle maiiine, que je me permettrai d<sup>^</sup>appliquer ici : « Qm acttêUui miHienim namitor fat, nunquam fiet pardoeiîiH<sup>^</sup> » Varron ne parle que des auditeurs, mais cela s'applique aux lecteurs également : « Celui qui n'écoute ou qui ne lit que pour citer ce qu'il a appris, et en faire montre, ne devient jamais l'égal du maître. » Or, il est évident, pour qui lit VEssaiy que l'auteur, tandis qu'il faisait ses nombreuses et si diverses lectures, n'était occupé que d'en tirer parti et effet [xjuv son livre. Je crois remarquer quelque chose du nu'nie défiit dans tout ce que M. de Chateaubriand a écrit d'historique : à travers des traits admirables et qui sillonnent sa matière, le fond ne m'inspire jamais une entière confiance. Je crois sentir un écri\* vain artiste qui n'a pas étudié les choses en elles-mêm» avec assidnîlé, avec patience et longanimité, décidé à n<sup>^</sup> voir que ce qu'elles kii donneraieQit, eC à ne rien levr fiiire rendre de plus, il ne lit que prêt à écrire à son tour, et il a to<sup>^</sup>joms en vue, sîCât qu'il tient la pl«me, le triomphe de quelque point

saillant, politique ou autre, ne serait-ce que le triomphe d'un effet littéraire. Sa plume impatiente, et qui veut à tout prix des contmtes, ne s^ac-

commoderait pas d'un résultat terne et lent. Cela n'empêche pas qu'il ne laisse à tout moment échapper de ces mots, de ces éclairs qui tunibent en plein sur une situation ou sur un caractère et qui les pénètrent, — de ces traits qu'uQ bonnôle historien bien appliqué ne trouverait jamais.

On parlait un jour devant M. de Chateaubriand de l'érudition, de l'étude dans le genre des iienédictins; et il en exprimait avec amour le c^me et le déâir. — « Oui, lui dit-on, si vous aviez pu éteindre quelques-unes de vos facultés, celle de l'érudition vous aurait à merveille réussi sans doute. » — Biais 11 nia que l'érudition fût du tout ennemie de Timagination; celle-ci deTance, éclaire l'autre.— «C'est une belle lanterne en effet, une lampe un peu merveilleuse, » dit quelqu'un. — <f L'imagination, reprit-il, est À l'érudition comme un coureur qui pousse toujours, comme un Cosaque qui fait ses pointes. » — Et il faisait du geste le coup de lance. Gela est charmant et dit toutes ses qualités. Mais le Cosaque, si propre à la char^tj, ne suffit pas à la victoire; il faut donner a l'infanterie le temps d'arriver.

Pourquoi M. de Chateaubriand, avec de si belles parties, n'était pas fait pour être véritablement historien dans le sens sérieux et auguste du mot, dans le sens qui faisait dire ma^'niU(juement à l'ami de Tacite\* : « Quanki potestas, quanta dignitas, quanta majestiis, quantum denique numen sit historiée... », lui-même il va nous en dire plusieurs l)onnes raisons; car le meilleur et le plus sûr moyen de pénétrer et de juger un écrivain, un homme, c'est de l'écouter, de le bien écouter et

longtemps : laissez-les faire et se déployer, sans les presser, ils vous diront tout d'eux-mêmes sur eux-mêmes; ils Tiendront se peindre en

> PllBeteiMiie,ltttMixviidttttvnIX.

SIXIÈME LEÇON. 157

TOUS, dan!» votre esprit. A la longue, soyes-en sûr, nul homme, nul poëte surtout et nul écrivain ne gardera son secret. Dans son Génie du Ckritiamme^ l'auteur futur des Études hûto-riques et des Mémoires, se posant donc cette question : Pourquoi le Français n'a-t-il que des mémoires au lieu d'histoire? y a répondu ainsi :

« L'homme Français a été (à son époque) les temps, même lorsqu'il était barbare, vain, léger et surahle. Il réfléchit peu sur l'ensemble des objets; mais il observe curieusement les détails, et son coup d'œil est prompt, sûr et délié : il faut toujours qu'il soit en scène, et il ne peut consentir, même comme historien, à disparaître tout à fait. Les mémoires lui laissent la liberté de se livrer à son génie. Là, sans quitter le théâtre, il rapporte ses observations, toujours fines, et quelquefois profondes. Il aime à dire : Tétais là, le Roi me dit,.. J'appris du Prince», Je t'en dis, je t'en dis le lien, le mal. Son amour-propre se satisfait ainsi; il étale son esprit devant le lecteur; et le désir qu'il a de se montrer penseur ingénieux le conduit souvent à bien penser. De plus, dans ce genre d'histoire, il n'est pas obligé de renoncer à ses passions, dont il se détache avec peine. Il s'enthousiasme pour telle ou telle cause, tel ou tel personnage ; et, tantôt insultant le parti opposé, tantôt se raillant du sien, il exerce à la fois sa vengeance et sa malice. »



Je ne sais si l'on pourrait mettre ce jugement pour épigraphe aux Mémoires (t Outre-tombe, mais il le faudrait mettre certainement au Congrès de Vérone,

Pour revenir à r^fsat et en définir le sens à travers toutes les digressions qu'y a mêlées Tauteur, on peut dire que M. de Chateaubriand^ philosophe à cette époque par l'esprit, par les opinions, ne l'est point par les conclusions. Il est bien au fond de l'avis des philosophes, de l'avis de Jean-Jacques et du Vicaire savoyard (si tant est même qu'il s'en tienne lài)^ mais il est d'avis aussi qu'tV

\* Et il ne s'y tenait pas; l'Exemplairo de YEssai sur les Jlévolu-tiùtt\$t chargé de ses notes manuscrites conOdentielles, te montre, à cette

ne foui pas le dire : voilà en quoi il diffère déjà esseotieW lement de son siècle et s'en sépare. Après le plus magiiiû(f» éloge de VÉmile^ éloge qu'il a depuis rétracté le plus qu'il a pu, et plus qu'il n'était nécessaire ou même convenable à un rival aussi noble que lui, il conclut que c'est à dater de la publication de cet ouvrage que l'éducation s'altéra totalement en France. L'homme-vierge de Rousseau, jélé parmi ses contemporains abâtardis, produisit des monstres ;

ff La profession de foi du Vicaire savoyard, ajoute l'auteur de y Essai avec un sentiment doulourenz, les principes moraux et politiques de cet ouvrage, sont devenus les machines qui ont battu l'édifice des Gouvernements actuels de l'Europe, et

surtout celui de la France, maintenant en ruiucs. Il s'ensuit que la Yéritic n'est pas bonne aux hommes méchants ; qu'elle doit demeurer ensevelie dans le seiii du Sage, coriune l'espérance au

fond de la boîte de Pandore. Si j'eusse vécu du temps de Jean-Jacques, j'aurais voulu devenir son disciple: mais j'eusse conseillé le secret à mon maître\* U y a plus de philosophie qu'on ne pense, au système de mystère adopté par Pythagore et par les anciens prêtres de l'Orient. i>

L'auteur de VEstai^ à travers toutes ses hardiesses de pensée et tous ses doutes qui vont par moments aussi loin que possible^, incline donc déjà pour ce que j'appellerai le Christianisme social, le Christianisme quand même. U se

date de 1797-1708, non-seulement anti-chrétien, mais) fataliste, non croyant à l'immortalité de l'âme, et aussi athée qu'il pouvait l'être. Je renvoie au tome X des Causeries du Lundi où j'ai donné les plus curieux de CM passages.

\* A la page 631 de la première édition de Vrssui, dans ce que j'appelle l'Exemplaire confidentiel, à côté de ces mots : « Je suis bien lâché que mon sujet ne me permette pas de rapporter les raisons victorieuses faites à l'encontre les Aëbadié » lea Houtev-Ute^ les Bergier^ les WaràitrtOH ont combattu leur^^ antagonistes (les incrédules dont il vient de reproduire en parti - les objections, et d'être obligé de répondre à leurs ouvrages} » il voulait : « Ouï qui ont débité des platitudes, mais j'étais bien

Silicène LEÇON. 1\*^9

sépare des Bicytopédistes qu'il m'enlève, et il leur dit : « A quoi bon? quand ce sera fini, que gagnes-tu? Tous à avoir étalé et démontré la ruine? » C'est par là qu'il se prépare et se dispose, encore à son insu » à ce qu'il finira bientôt dans le Génie du Christianisme, C'est là le lien réel et comme le pont entre les deux ouvrages qui semblent d'abord contradictoires ^

La chimère de l'auteur de VFssai (car il en a une) est de croire encore, du iniieu de ses résultats amers, à je ne sais quel retour possible vers la nature, comme il l'entend, c'est-à-dire vers un état primordial et sauvage. Il croyait théoriquement avec Rousseau à la supériorité et à la félicité de cet état assez équivoque, et ce qu'il en avait vu dans ses voyages ne l'en avait point dégoûté<sup>^</sup> Bien au contraire, comme souverain remède à tous les maux de la société, il n'a rien de mieux à proposer à son lecteur, en finissant, que de venir passer une nuit avec lui chez les Sauvages du Canada, pour se faire idée de cette espèce de liberté toute délicieuse et céleste. Cette page finale de VEmd est magnifique de description et tout à fiiit belle ; mais J'aime mieux citer cet autre passage, d'ailleurs plus court, qui précède, et où se révèlent de sombres et lbrtes pensées qui lui étaient fiunilières alors; la ibraie est encore, à quelques égards, celle de Rousseau, mais le fond, rinspîation est bien de lui :

obUié de mettre oeU à cause des sots. » — Ceitpeu flatteur pour les Mt8; niaia cnfn en public, jusque dans son moment rrx-trème hardiesse, il daignait tenir compte de cette majorité de 1 espèce humaine et avoir quelques égards pour elle,

<sup>^</sup> « tipiméiide, dit-tt en un endroit, ne traitait point de sapmtllion ce qui tend à diminuer le nombre de nos misJ-res ; il s:n ait que la statue populaire, que le Pénale ob?cncr qui console ! <; malheureux est pluî\* utile d l'humanité que le livre du phiioso-piie qui ue saurait es6ujrcr une lirme. •

\* Chose remarquable ! il «valt tu les SauTagei jinpniAiMitr, a dit M. Vinet.

sultan ugov.

« Soyons hommes, c'est-à-dire libres; apprenons à mépriser les préjugés de la oaisuice et des lichesBes, à nous élever att-dessas des grands et des rois, à honorer Tindigence et la ▼ertn ; donnons de l'énergie à notre ftme^ de Télévation à notre pense'e ; portons partout la dignité de notre caractère, dans le bonheur et dans l'infortune; sachons braver la pauvreté et sourire à la mort : mais, pour faire tout cela, il faut commencer par cpsspv de nous paspionner pour los institutions humaines, de quelque genre qu'elles soient. t, apercevons presque jamais la naliïc des choses, mais leurs images refléchies faususement par nos désirs\*; et nous passons nos jours à peu près comme celui qui, sous notre lone nuageuse, ne verrait le ciel qu'à travers ces vitrages coloriés qui trompent roëfl, en lut présentant la sérénité d'une plus douce lati-tude. Tandis que nous nous berçons ainsi de chimères, le temps vole et la tombe se ferme tout à coup sur nous. Les hommes sortent du néantf et y retournent : la mort est un grand lar creusé au milieu de h nature; les vies humaines^ comme autant de fleuves^ vont s'y enghutir; et c'est de ce même lac que s'élèvent ensuite d'autres générations qui, répandues sur la terre, viennent également, après un cours plus ou moins long, se perdre à leur source. Profitons donc du peu d'instants que nous avons à passer sur ce globe pour connaître au moins la vérité. \$i c'est la vérité politique que nous cherchons, elle est facile A trouver. Ici, un ministre despote me bAillonne, me plonge au fond des cachots, où je reste vingt ans sans savoir pourquoi : échappé de la Bastille, plein d'indignation, je me précipite dans la démocratie; un anthropophage m'y attend à la guillotine. Le Républir ain, sans cesse exposé à être pillé, volé, déchiré par une populace furieuse, s'applaudit de son bonheur; le Sujet, tranquille esclave, vaulc les bons repas et les caresses de son maître o

\* En vue d'une seconde édition, il disait de cet endroit : « Ceci est trop, H faut le retrancher jn-^qn'au mot Jandu... » (Note marginale œanuacrile de l'Exemplaire conlidenliel.)

\* Eugératlffli et d'éelameton tant que Ton voudra 1 de tdles paroles neSKUnleDtseillittreeiloubU et s'abolir : et il avait peur de n'en avoir pri« encore dit assez, car à cet endroit de VExsai (à la papre o(56 de la première édition), je lis en marge celte variante manuscrite dans l'Exemplaire confidenti^ : « Qu'esta qn^un RépnUiolfn un sot déYwé par des fHpons. Qa\*est-ee qu'un Royaliste ? un «ot dévoré par un... » U a

Homme de la nature, c'est toi seul qui me fais me glorifier d'ôtre homme! Ton cœur ne connaît point la dépendance; tu ne sais ce que c'est que de ramper dans une Cour, ou de caresser un tigre populaire. Que t'importent nos arts, noiro luxe, nos villes ? As-tu besoin de spectacle : tu te rends au temple de la nature, à la religieuse forêt ; les colonnes moussues des châaes en supportent le dôme antique; un jour sombre pénètre la sainte obscurité du sanctuaire; et de fai\* bles bruits, de légers soupirs, de doux murmures, des chants plaintifs ou mélodieux, circulent sous les voûtes sonores... »

A ne prend i (' cet aj)pel et cet élanement que comme un recours indiviiiuel et poétique, et qui ne saurait être que l'exception, — que le remède de quelques âmes d'élite, hors de pair et déclassées, on ne saurait nier qu'il ne s'y trcave noblesse et grandeur. J'avoue même que j'aime mieux ce Chateaubriand-là primitif et tout d'accord avec sa poésie, que celui qui se réconciliera plus tard avec la société, mais qui ne se récondliera jamais qu'à demi. Car il Ta rentrer en France l'&me encore remplie de ses déserts, avec son imagination plus grandiose encore

laisxé on blanc le nom du monBlrc. — Mais est-co bien d'un pareil livre que l'auteur, en le réimprimant, a pu dire en I82G : <« On y trouvera aiud un Jeune homme exalté plutM qu'abatta par le malheur, et dont le cœur est tout à son roi, à rtionneur et à la patrie ? ■> — Au reste, cette première manière de sentir nt d' parler des rois persi.-ferri au fond, et reparaîtra souvent conmic par accès chez M. de Chateaubriand, même appèa qu'il aura pris l'affliehe d'un parti ; ce qui a ftJt dire à quelqu'un ; « Le royallame de M. de Chateaubriand est d'une singnlière eapëee, et Il a fallu qii - l 's rois eussent l'ospHt bien fait pour s'en accommoder. Il ri» flonne pour royaliste et pour lidèlo (m'afin de se mieux procurer par uiumenU le droit d'insulter el d'injurier ceux auxquels il se voue. Nùtrt eontr, âHMi en te vantant , n'a jamaU ^umup battu pour te» rois {Congrès de Vérone). — Après tout, dlt-ll de la branehc aînée, c'est une monarcliie tombée; il r n fomltera bien d'autres : nous ne lui devons que noire fidélité : tUe l'a. «• Et là-dessus il redouble ses duretés. Je. crois voir une femme de mauvais caractère qui , sous prétexte qu'elle est femme d'honneur et fidèle» B\*en autorise pour dire à ion mari sur tous les tons qu'elle ne l'aime j)m et pour le traiter comme un nègre\* C'est ain-si que M. de Chateaubriand traito ses rois.

StXiilfB LIÇOX.

qu'aimable, et je ne sais quoi de gigantesque dans i expression qui sortira à première vue du ton et du cadre français proprement dit. Puis peu à peu il s'y fera; il sera pris parla société et ses mille liens, par ses vanités, ses coquetteries, ses rivalités, ses irritations de toutes sortes; il s'y rapetissera, mais sans jamais s'y apprivoiser complètement. Il résultera de l'assemblage du civilisé et du raffiaé avec ce sauvage à demi converti, et toujours prôt pour-

tant à reparallipe, le plus singulier et le plus bizarre mélange, surtout quand le personnage politique, soidisant monarchique, viendra recouvrir le tout, et que le mélancolique et l'éblouissant rêveur qui, au fond, méprisait et méprise tant encore (au moment où il s'y mêle le plus) les acteurs et les choses politiques, sera lui-même un des chefs de l'action, un des coryphées de la scène. Oh ! alors, il laissera échapper à tout instant, dans l'entre-deux des tirades, ses a-parte A lui, ses boutades d'impatience ou de colère^ faites pour déconcerter et déjouer le rôle des autres et le sien, et pour faire tomber la pièce. Le vieil homme (ce jeune l'homme de V£Jssai) percera à toutpropuô et hors de propos sous le masque, et menacera bien souvent de l'arracher\*.

El ceci nous fournit déjà le moyen de répondre à une

1 « Hes pauvres di<Meg d'amis, ft^éerie-t-Il à chaque instant en parlant

(1c sr;s aoiaa politiques.... mes p'iurres amis sont bien pauvres.  
» Et quant à ses ennepiis, on sait comiuent il les a traités.

\* G\*est ce qui a fUt dire de loi wova la Hettauration, dans les momaktA où l'on croyait pouvoir le moins se paaier de son al-liaïiee, qa\*il était à la fbU indûp&uttbU et impouitle,

N«e l«eiim ponatt tiv«M, nea liiia te}

tout comme avec nne maîtresse pleine de caprices. Au moindre déaaooooord,

h lamoimîrc contrarieti', il en avait d rj^ dr tout ceci cent pieds par-dessu\$ la tête; il voulait tout planter là, s'en retourner... ofi?... je ne dis pas dans les forôls du Canada, comme le jeune

homme de VEsaii , mais à cent, à mille lieues paiement, leurs du  
oeuvre tracé :

vicomte ind<sup>aé</sup> sortait au loeoad aote.

SIXIÈME LEÇON.

question qui peut sembler embarrassante et que j'ai entendu  
poser. Un des hommes qui ont le plus connu M. de Chateaubriand  
jeune et avant qu'il eût pris sa double et triple écorce » M.  
Ludovic me faisait remarquer avec beaucoup de justesse que cette  
destinée de Chateaubriand offre l'exemple peut-être unique de  
tout un temps qui se fait le complice et presque le compère d'un  
écrivain ; qui se prête au rôle emprunté que cet homme joue du-  
rant près de cinquante ans, et cela sans le démentir un seul  
instant et sans lui tirer le masque par aucun rôté". Jamais le se-  
cret de la tragédie ne fut mieux gardé. Pour obtenir une telle  
concession de son époque, il faut avoir en soi un vrai prestige, et  
ce prestige est quelque chose dont on doit tenir compte avant  
tout en analysant le personnage qui l'a exercé à ce degré. Mais la  
vraie raison peut-être pour laquelle on n'a jamais tiré ce masque  
de Chateaubriand » c'est que lui-même avait sa sincérité et qu'il  
n'a jamais trop dissimulé que ce fût un masque, —un masque  
noble et qu'il prenait pour tel. Il était tellement sujet à se le tirer  
lui-même qu'on était plutôt tenté de le lui remettre, et de lui dire  
: « Hais il va tomber, prenez garde et restez donc dans ce beau  
rôle, restez-y tout entier; nous vous aimons, nous vous voulons  
comme cela! » On lui était venu comme un acteur qu'on aime, et qui à  
un moment de mauvaise humeur. Voilà, selon moi, l'explication  
de ce jugement que j'ai cité, et de cet autre mot encore : «Cha-  
teaubriand est peut-être le seul écrivain de ce temps-ci qui ait pu



porter le masque si coïstamment, sans que cette sorte d'hypocrisie ait nui à sa dignité, n

VEssai, cet immense amas de matières premières, cette mine où nous découvrons pour ainsi dire couche par couche l'homme futur, nous révèle encore chez Tau-

^ Sauf en certains moments do polémique toui la Rettaorat-loo, au fort de la lutte aYOc le paru VUèle.

tear une faculté de sensibilité et une puissance de souffrir qui subira bien des modifications par la suite et bien des altérations. Qu'où lise le chapitre intitulé : Aux Infortunés^ : au milieu de quelques formes déclamatoires et qui n'offensent que le goût, on y sent une profonde commisération, une sympathie Tîve et active pour ceux qui souffrent ; c'est un de leurs semblables , un enfant du malheur qui veut apprendre aux autres à traverser moins douloureusement les mêmes sentiers. Il en vient aux moindres détails; il donne naïvement des règles de con^ fini te dons le malheur; il se reproche de n'en pas trouver d'assez efficaces :

(f Je iii'imaginp, sVcrio-t-i!, que les malheureux qui lisent ce chapitre le parcourent avec cette avidité inquiète que j'ai souvent portée moi-même dans la lecture des moralistes, à l'article des n\isère\$ humaines, croyant y trouver quelque soulagement. Je m'imagine encore que, trompés comme moi, iU me disent : Vous ne nous apprenez rien -, vous ne nous donnez aucun moyen d'adoucir nos peines ; au contraire vous prouvez trop qu'il n'en existe point. o mes compagnons d'infortune I votre reproche est juste : Je voudrais pouvoir sécher vos larmes, mais il vous faut implorer le secours d'une main plus puissante que celle des honunes. Cependant ne vous laissez point abattre; on trouve encore

quelques donronr? pm-mî beaucoup de calamit«"s. Essayerai je de montrer le parti qu'on peut tirer de la condition la plus misérable? Peut-t}tre eu recueillerezvous plus de profil que de toute l'enflure d'un discours stoïque »

Et il entre dans le détail des conseils appropriés : Éviter les jardins publics, le fracas, le grand jour ; le plus souvent ne sortir que la nuit; s'asseoir quelquefois au sommet d'une colline qui domine la ville et contempler de loin les feux qui brillent sous tous ces toits habités ; ici le réverbère à la porte du riche qui, du sein des fêtes,

» Essai, tnnip H, page 15G (édit, de t820).

\* Le sl^le uouÂ rend ici un écho de PaKai et de Montaigne.

#### SIXIÈME LEÇON. 165

ignore qu'il y a des misérables; là-b2Cs, quelque petit rayon iremblaot dans une pauvre maison écartée du faubourg; et se dire : m Là, fat des frères^ ! a

Mais il indique surtout la consolation de la nature comme plus réelle et plus présente à celui que sa destinée rejette hors de la société : « La vie est douce avec la nature. Pour moi\* je me suis sauvé dans la solitude, et j'ai résolu d'y mourir sans me rembarquer sur la mer du monde... Heureux ceux qui aiment la nature 1 Ils la trouveront, et trouveront seulement elle aux juurs de l'adversité.» II ne va point jusqu'à soubaîter connie Horace d'oublier les êtres qui lui furent chers : Oblitusque fneorum^ obliviscendus et illis. La douleur même lui paraîtrait bien préférable h un tel oubli; « mais leur souvenir se fondra avec le calme des bois et des cieux : il gardera sa douceur, et ne perdra que son amertume. »

Il indique encore d'autres sources de plaisir qu'on peut tirer du malheur, et il recommande particulièrement l'étude de la botanique qui, telle qu'il la dépeint et qu'il l'entend, n'est guère que le culte des harmonies de la nature. Son infortuné s'attachera surtout à ces alis mélancoliques dont le front penché semble rôver sur le courant des eaux, » à ce convolvulus n qui entoure de ses fleurs pftles quelque aulne décrépité... » Là encore, il cherche partout des correspondances mystérieuses avec les affections de son âme. Puis, au retour de cette course laborieuse, m

^ En marge de cette page, on lit daïii» l'E\euil>iaire couîtleo-liel : « Id yth peint toute ma vie en An^eterre; J'avale d'abord parié à la première personne, mais il nie semble que la Iroisi^me fait plua (rçffet. — Au reste le bonheur est urje chimère. On ne console point les hommes avec des mots, quand le mai est à la source de l'âme , quand le cœur est 1>riaé, quand noe amie ont disparu dans la tombe , quand l'âge des illusions est passé , cet Ige où les chagrins fuient comme un songe, où nous voyons dans chaque homme un ami, dans chaque femme une mattresse. ■

## lt>o SIXIÈME LEÇON.

rentre dans sa misérable demeure^ chargé de la dépomlie dei champs. Et viennent les détails humbles, fftmiliers, non inTentés, de ces détails tels que le Sénancour éeBMàfenu et tout solitaire pauvre est accoutumé à en observer : Gomme si l'on craignait que quelqu'un né iisA ravir ce trésor, fermer mystérieusement la porte sur toi; se mettre à foire l'analyse de sa récolte, blâmant ou approuvant Toumefort, Linné, Vaillant, Jussieu...:

« Cependant la nuit approche ; le hruit commence à cesser au dehors, et le cœur palpite d'avance du plaisir qu'on s'est pri'pai'é.

l'u livre (u'o/ia eu bien de la peiru' à se procurer\*, un li^TG qu'on tire prccimsement du lieu obscur ou on l'avait caché, va remplir ces heures de silence. Au près d'un humble feu et d'une lumière vacillante, certain de n'être point entendu, on s'attendrit sur les maux imaginaires des Clarisse, des Clé^ mentine, des Héloïse, des Gécilia. Les romans sont les livres des malheureux : ils nous nourrissent d'illusions, il est vrai ; mais en sont-ils plus remplis que la vie ? »

Ce sont de ces pages qui révèlent toute une âme première, une âme modeste qu'on aurait peine dans la suite à retrouver. Misère et infirmité de notre nature, que le peintre de Chactas et de René a lui-même si bien dénoncée I cette immense faculté de douleur qui rendait corn-

• Voilà de ces choses comme René plus tard n'en dira pu; René est plus noble\* plus aristocratique, plus retenu, même dans ses plus entiers aveux. Ici encore l'Exemplaire confidantio! vi^nt compléter le texlo, mais celle fois d'une manière heureuse et touchante : •> C'est ce qui m'est arrivé vingt fois , lit - on à la marge de cette page 474 en regard des humbles détails dans lesquels il est entré ; mais mdheureusement j'avais toujours l'inquiiiMuile du lendemain. Jp pourrais enoorft être heureux et à peu de frais ; il ne s'agirait que de trouver quelqu'un qui voulût me prendre à la campagne; je payerai ma pension après la guerre. Là je pourrais éerire, berborfser, me promener tout à mon aise, pourvu que je ne fusse obligd <1r fairo compagnie à personne, qu'on nv laissât tranquille et livré à mou liumeur sauvage. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce bonheur, qui a l'air si facile & obtenir» est cependant presque

pâtissant, — à force de se nourrir de soi et de s'exhaler au dehors, elle-même à un certain moment elle se sature ou s'épuise. On est encore sensible, mais d'une sensibilité rapide, d'une larme d'artiste et qui sèche aussitôt; OD est sensible, mais sous forme vague d'enmii, ou sous forme é\*idéal^ en se croyant privilégié et hors du commun. Tîmdifi qjne l'auteur de VFisai disait en regardant un petit rayon tremblant dans une maison écartée do fâvt-bomig : Là, fat âes frères, René mélancolique, errant le soir dans une grande ville et a regardant les lumières qui brillent dans la demeure des hommes, » se complatt à penser que sous tant de toits habités, t7 n'a pas un ami. On est devenu à peu près indifférent et impropre à tout ce qui est proprement l'objet et l'emploi naturel de l'affection humaine, et à quoi le cœur devrait savoir se prendre et s'enraciner durant les années de la maturité et jusqu'à la tombe. On est capable de s'irriter encore, de désirer violemment, de haïr, de combattre; on se passionne et l'on se pique à tous les jeux factices de l'ambition et de la société; mais on n'aime plus, on ne s'attache plus, on ne saigne plus véritablement; et, chose étrange et pénible à dire ! ceux qui précisément dans leur jeunesse ont excellé à exprimer avec le plus d'accent la dou-

iAipoidble, et Je ne sait pas après tout il Je voudrais moi-roëiie demeurer cliez des étrangers. Si la pak se fait, j'obtiendrai aisément ma raffiation , f f > m'en relourîicrai à Paris où je prendrai un logement au iardui dcâ l^iunles ; je publierai mes Sauvages^ et je roverrai toute ma •oelété. Toute ma sodété I combien Je trouverai d'absents f M. Bedlng... m'avait proposé de me donner un petit temple dans son J)arc, m&u on voit trop de monde dan» cette maison : j'aurais été assiégé sans cesse d'importuns et de visiteurs. D'ailleurs ces femmes n'ont pas le sens eenmun ;

elles sont ignovanfes et mal élevées : « tt un mol eela ne pouvait me convenir. Je voudrais une retraite plus petite et plus tranquille, des gens lu.)mir\*tes et aimables, et non des Grands. ■ Il e^t di^j-i misanthrope, mais il est encore homme et simple mortel : le dieu en lui n'a {■aeommeneé.

168 sniÈiiB vgçtm.

leur n'en ont rien gardé pour eux, — rien que sous la forme poétique, entendons-le bien, — mais non plus sous lâ forme simplement naturelle et humaine : ils ont dé\* pensé leur dose par une autre voie. Concluons qu'il n'y a de vraie sensibilité, et tout à fait sincère, que celle qui est avant l'art et avant la gloire.

Mais il est temps de sortir de l'Essai, Je n'aurais plus à y iaire que quelques remarques de détail et qui se rapporteraient au style dont nous avons vu de belles preuves, de magnifiques témoignages, mais qui est en général des plus mélangés. A côté de la touchante et simple page aux MaUieux que nous avons lue, l'auteur citant le mot d'Agrippine à ses meurtriers : Venirem feri (frappe ce ventre qui a porté Néron), ajoutera, par exemple, que c'est un mot dont la sublimité fait hocher la tête! Quelle est l'intention, le sens de ce hocher? C. s iumiliarités-là viennent plutôt d'aïieclatioii, pcut-ôti e aussi de distraction ; il y en avait chez M. de Chateaubriand écrivain. Déjà l'on sent ce qui sera bientôt la curiosité du style, " des recherches d'archaïsme mêlées à des expressions modernes : « Tontes les choses que depuis son enfance il soûlait tenir bonnes et vertueuses; » « à Vorée septentrionale d'un bois; Humais rien encore n'est fondu et amené au point; et ce ne fut qu'après son retour en France que dans un petit cercle de gens de goût, qui avaient de plus le mérite de le sentir, l'écri-

vain se débarrassa de cette sauvagerie native d'expression, et arriva à maîtriser sa manière.

J'ai de ceci la [preuve frappante dans une lettre qu'il adressait de Londres à Fontanes, en octobre 1799, lettre écrite d'un style bien bizarre, mais qui nous est précieuse et intéressante à d'autres titres. Il importe auparavant de fixer avec précision les circonstances. Il vivait donc depuis quelques années à Londres, pauvre, malade, faisant

des IraduoUons pour vivre dans le jour, écrivant pour lui la nuit, tout entier livré à ses perspectives futures et n'ayant pour table dans le dénuement de son exil, comme il Ta dit énergiquement et un peu solennellement (à sa manière), que la pierre de ton tombeau. Il venait de publier Vœux qui avait eu quelques lecteurs à Londres et même à Paris, mais qui n'avait dû laisser dans l'esprit des juges que l'idée d'un jeune homme exalté, ayant assez de talent, mais étrange, sans goût et peu destiné à percer. Sa mère, qui avait été très-affligée de ce livre ou plutôt encore de certaines irrégularités antérieures qu'un ne nous dit pas^ mourut sur ces entrefaites; et une de ses sœurs, Mme de Farcy, personne d'esprit et qui faisait des vers, qui avait vécu il y a le monde littéraire, à Paris, et avait été en commerce de bel-esprit avec La Harpe, Mme de Farcy, devenue très-religieuse, écrivit à son frère la lettre suivante :

« Saiol-Servau, 1<sup>er</sup> juillet 1798.

c Mon ami, nous venons de perdre la meilleure des mères: je t'annonce à regret ce coup funeste... Quand tu cesseras d'être l'objet de nos sollicitudes, nous aurons cessé de vivre. Si

tu savais combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre respectable mère, combien elles paraissent de<sup>^</sup>plorables à tout ce qui pense et fait profession non-seulement de piété, mais de raison ; si tu le savais, peut-être cela contribuerait-il à l'ouvrir

< Glna<Bé, trèt-ble» taftymé sor eette période ioUme de 1#  
vie de

Chateaubriand, paraît douter que la douleur do Mme de Chateaubriand la mère ait tenu principalement à la publication de VEstaif «Quels étaient donc ces égarements, dit-il, dont le souvenir troubla lei derniers joare de m nellieiiieiiie mère P étaleBi<sup>^</sup>eei dédamattoiu et eet lophismes dont il s'accuse et qu'elle avait peu entendus? à <sup>^</sup>piels dogmes étaient inliérenfs les principes de morale qu'il avait pu oublier?... Je serais (liché qu'il lui lût désagréable d'être ainsi pou<sup>^</sup> de questions. » n bot lire dans la IMeoâe même (30 prairial , an X ) ee début des extraits de Gînguené, qu'on s'est bien gardé de reproduire intégralement dans 1r s OEuvm complète\* de Chateaubriand à la toile du GénU du Cktistianisme,

les yeux, à le faire renoncer à écrire ; et si le Ciel touché de nos Yomx permettail notre réunion, tu trouverais au milieu de nous tout le l)onheur qu'on peut goûter sur la terre ; tu nous donnerais ce bonheur<sup>^</sup> car il n'en est point pour nous tandis que tu nous manques, et que nous avons lieu d\*être inquiètes de ton sort. »

Cette lettre, venue juste à un certain moment, détermina en lui une crise morale, et le ramena à la fol, dit<sup>^</sup>l, par la piété filiale. Il faut ajouter que Mme de Farcy, peu après cette missive funèbre, était morte elle-même, et que quand il reçut sa lettre, ce



fût comme le message de deux morts. U a confessé lui-même cette vive impression dans la Préface du Génie du Christianisme :

« Ha mère, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans des cachots, où elle vit périr une partie de ses enfants, expira dans un lieu obscur, sur un grabat où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume ; elle chargea, en mourant, une (de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère : quand la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus ; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé : je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré, et j'ai cru. »

Nous touchons ici à un point délicat, et nous l'aborderons avec franchise : la sincérité de cette page fut contestée dans le temps et depuis ; les écrivains du parti opposé à M. de Chateaubriand, ceux avec qui il se mettait en hostilité ouverte à cette date de 1802, les mêmes qui l'avaient connu en 88, et à qui, dans son exil, il adressait son Fêtas sur les Révolutions en le recommandant à leur

plume, ont écriQS qui n'étaient pas tenus à une extrême indulgence envers leur non-ve adversaire, le traitèrent tout comme un converti intéressé et peu sûr en fait comme un trand-tige. Ils hochèrent la tête d'un air d'incrédulité à son récit\* Us se trompaient et n'entraient pas dans les mystères de cette âme ardente, de cette imagination passionnée, sensible par accès et toujours mobile. Voici la lettre écrite dans l'intimité par Chateau-

briand à Fontanes, lettre que j'ai trouvée autrefois dans les papiers de celui-ci, et qui n'était destinée qu'à lui seul; elle en dit plus que je ne pourrais. Le ton en est certainement étrange, le style exagéré; celui qui l'écrit est encore sous l'empire (le l'exaltation, mais la sincérité de cette exaltation ne saurait être mise en doute un moment :

« Ce 3<sup>e</sup> octobre 1799 (Londres).

« Je reçois votre lettre, en date du 17 septembre. La tristesse qui y règne m'a pénétré l'âme. Vous m'avez versé les larmes aux yeux, dites-vous. Le Ciel m'est témoin que les miens n'ont

\* Avant d'envoyer son livre de V Essai à quelques écrivains et journalistes de Paris, Chateaubriand leur avait envoyé, pour les (àter, un tableau détaché, la Nuit chez les Sauvages de l'Amérique<sup>^</sup> qui est au dernier chapitre : « Toute cette Nuit, nous dit-U en marge dans l'Exemplaire confidentiel, est connue de gens de Lettrée de Paris : on l'a tort applaudie. Reste à savoir ce que public en pense. Coincidence fait-il de mots pour former un public ? disait Clément. • — C'est probablement à l'occasion de cet envoi, qu'il écrivait de Londres à Roederer, alors Journaliste des plus actifs et des plus estimés, le petit billet suivant (6 avril 1795) : « Un malheureux banni recommande à l'indulgence de M. Hœderr le petit ouvrage qu'il a l'honneur de lui envoyer. » — Il s'est bien gardé de se souvenir depuis de M. Hœderer et de le mentionner au nombre de ceux dont il relierait en un tableau le suffrage. — M. Roederer ayant, bien plus tard, donné à lire à Sieyès sur les Révolutions, qui peut-être lui avait (Hé aussi envoyé)\* par l'auteur, Sieyès<sup><</sup> qui écrivait en l'en remerciant : « Je vous rends, Monsieur le Comte, le tribut à prétention philosophiques de M. de C... Quel charlatan ! Est-ce que vous avez

pu le lire jusqu'au bout? » De Sieyes à Chateaubriand, ce sont des antipathies de race, et, entre leurs méthodes et procédés, il y a des abîmes. .

jamais manqué d'être pleins d'eau ' toutes les fois que je parle de vous. Votre souvenir est un de ceux qui m'attendrissent davantage, parce que vous êtes selon les choix de mon cœur et selon l'idée que je m'étais faite de l'homme à grandes espérances. Mon cher ami, si vous ne faisiez que des vers comme Racine si vous n'étiez pas bon par excellence comme vous l'êtes, je vous admirerais, mais vous ne posséderiez pas toutes mes pensées comme aujourd'hui, et mes vœux pour votre bonheur ne seraient pas si constamment attachés à mon admiration pour votre beau génie. Au reste, c'est une nécessité que je m'attache à vous de plus en plus, à mesure que tous mes autres liens se rompent sur la terre. Je viens encore de perdre une sœur\* que j'aimais tendrement, et qui est morte de chagrin dans le lieu d'indigence où l'avait reléguée Celui qui frappe sa servitude pour les éprouver et les récompenser dans une autre vie. Oui, mon cher ami, vous et moi sommes convaincus qu'il y a une autre vie. Une âme telle que la vôtre dont les amitiés doivent être aussi durables que sublimes, se persuadera malaisément \* que tout se réduit à

\* Style de la première manière.

\* Mme de Farcy. 11 semble par là que la coïncidence de cette mort avec celle de sa mère n'ait pu être exacte qu'il ne présente tout à

l'heure, et que le coup des deux morts ne lui soit pas arrivé en même temps : Cette mort lui servait d'interprète à la mort... Toujours, j'ai vu dans la douleur, un peu d'arrangement.

\* On croit entrevoir que Pontanes , homme d'une imagination  
 reU> f^ense, mah d'une pratique un peu épicurienne, lui avait  
 exprimé quelques douter. 11 n'avait pu, dans tous les cas , en dire  
 plus à Chateaubriand que celui-ci ne s'en était dit à lui-na tac; à  
 la page &G9 de VEêtai , dans TEionplidre confidentiel » en re-  
 gard de l'apostroplie au Dieu inconnu et de la question qui y est  
 posée, on Ut ceci : « Quelquefois je de croire ù rinunorlalité de  
 l'âme ; mais ensuite la raison m'euipcche de l'adnietlrc. D'ailleurs  
 pourquoi désirerais-je l'immortalité ? il paraît qu'il y a des peines  
 mentales totalement séparées de cellM du: corps, comme la dou-  
 leur qm nous sentons à la perte d'an amf, etc. Or, si l'âme souffre  
 par elle-m^me indépendamment du corps, il est à croire (ju'elle  
 pourra souffrir également dans une autre vie; l'onséquemmeul i  
 aulrc monde ne vaut pas mieux que celui-ci. Ne déai\* rons donc  
 point survivre à nos cendres ; mourons tout entlem de peur de  
 souffrir ailleurs. Cette vie-ci doit corriger de la manie d'être... »  
 Quoè lucis miseris tam dira cupido ! — Chateaubriand, dans cette  
 lettre à Fontanes, semble s'attacher à se réfuter lui-même.

## SUIÈMB LSÇOK.

quelques jours d'attachement dans un aïonde dont les figures  
 passent si vite, et où tout consiste à acheter si chèrement un tom-  
 beau. Toutefois, Dieu qui voyait que mon cœur ne marchait point  
 dans les voies iniques de Tambition, ni dans les abominations de  
 Tor, a bien su trouTer TendroU où il fallait le frapper, puisque  
 c'était lui qui en avait pétri Targile et qu\*il connaissait le fort et le  
 faible de son ouvrage. Il savait que j'aiinais mes parents et que là  
 était ma vanité : il m'en a privé afin que j'élèveasse les yeux vers  
 lui. Il aura désormais avec vous toutes mes pensées ^ Je dirigerai  
 le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, certain que je

suis que la gît la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense qui fait cingler les étoiles sur la uier des cieux comme une flotte maguilique, et qui a placé le cœur de rhonn^te homme dans un fort inaccessible aux méchants \*.

11 faut que ] e vous parle encore de Fouvrage auquel vous vous intéressez\*. Je ne saurais guère vous en donner une idée à cause de Textrême variété des tons qui le composent; mais je puis vous assurer que j'y ai mis tout ce que je puis, car j'ai senti vivement l'intérêt du sujet. Je vous ai déjà marqué que vous V trouveriez ce qu'il y a de mieux dans les Is'atchez. Puisque i> vous ai entretenu de morts et de tombeaux au commencement de cette lettre, je vous citerai quelque chose de mon ouvrage à ce sujet. C'est dans la septième partie où, après avoir passé en revue les tombeaux ches tous les peuples anciens et modernes, j'arrive aux Tombeaux chréHen\$\*. Je parle de cette fausse sagesse qui fit transporter les cendres de nos pères hors de l'enceinte des villes, sous je ne sais quel prétexte de santé; je dis\* :

« Un peuple est parvenu au moment de sa dissolution lorsqu'on y entend sans cesse répéter ces maximes horribles :

\* Il aura désormais avec vous,,. Dieu et Fontanea mis sur U même ligne : singulière association !

\* H parle dans cette lettre du même ton que dans son livre, teut aussi solennellement.

\* L'ouvrage qu'il avait entrepris sur le Cliriatianisme.

\* 11 est curieux, de comparer cette première version avec le texte imprimé du Génie du Chrisiianisme ; on y voit au net de

quel genre de corrections l'auteur t'ai redevi hle à ses amis de Paris.

Que m'importe afyrés ma mort où on me jpf": qv'on fasse de tmn cadavre ce que l'on voudra! — Eh! malheureux I n'as-tu donc ni Dieu, ni patrie, ni parents, ni amis ! Que je te plains d'être insensible aux charmes d'un tombeau sous les arbres qui l'ont vu naître l Cela fut un spectacle résers é à nus jours ' que de?oir ce qui était regardé comme le plus grand malheur chez les ÀDciens, ce qui deTenait le dernier supplice dont on punissait les scélérats' (nous entendons la dispersion des cendres), que de voir, disons-nous, cette dispersion des cendres applaudie eomnie le cheC-d'œuTre de la philosophie. Et où était donc le crime de nos aïeux pour traiter ainsi leurs restes, sinon d'avoir mis au jour des fils tels que nous? Mais écoutez la fin (Ip tout ceci, et voyez l'énormité de la sagesse Iniinaire : dans plusieurs villes de la France on bâtit des cachots sur l'emplacement des cimetières : on éleva les prisons des hommes sur le champ où Dieu avait décrété la fin de tout esclavage ; on édifia des lieux de douleurs pour remplacer les demeures où toutes les peines Tenaient finir; la eomehe de VtMwmiiê-etâeB larmes\* fiU étendue à la ptose d» Ut où jamais le ehta^rin ne se t^et'Us; de l'asUe de l'espérance on fit l'asile du désespoir; enfin il ne resta qu'une ressemblance effroyable entre ces prisons et ces cimetières : c'est que là s'exercèrent souvent les jugements iniques des hommes, là où Dieu avait prononcé les arrêts de son inviolable justice l n

Dans un autre endroit, je peins ainsi les Tombeaux de Saint-Denis avant leur destruction :

« On frissonne en royant ces vastes mines où sont mêlées également la grandeur et la petitesse, les mémoires fameuses et les

mémoires ignorées; où, lorsqu'on cherché une expression assez magnifique pour peindre ce qu'il y a de plus exalté dans les temps, Tobjet ou la réflexion subséquefUe > sollicite le

\* C'est ici qu'on peut commencer de foire le rapprohaneni avec le texte imprimé (voir Génie du CARMiioiime, IV\* partie, livre ii, ao duK pitre des Tombeaux chrétiens).

\* Cm membres de phrases, où Texeès de redoublement trahit trop la pure rhétorique, ontdiiparu dans le texte imprimé.

^ Va' subséij'tetrfe a disparu dan? l'imprinif^ ; ce sont de ces loeulions dont l'a guéri t ontancs. ( Voir le chapitre intitulé Saint-DeuiSf dan» la \\e partie, li\iu n, du Génie du Christianisme.)

mot le plus bas, poiii\* exprimer ce qu'il y a de plus \i] et de moindre valeur sur la terre. o Trépas l ou ue peut nukon naître ici tes sombres royaumes l Les ombres de ces vieilles voûtes, qui s'abaissent pour se coufoiidre avec les ombres de ces vieux tombeaux; ces inutiles grilles de fer, rangées autour de ces eercueik, et qui ne peuvent défendre la mort des empressements des hooimes; ce celme si profond oà Ton entend comme le sourd travail du ver du sépulcre qui se repatt sur les feuilles des générations tombées, et qui file dans tous ces cercueils les indestructibles réseaux de la mort ; t<mt, tout \* annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines : et, à je ne sais quelle odeur de vétusté et «le poussière répandue sous ces arches funèbres, on croirait respirer les temps passés» et pouj; ainsi dire, sentir les siècles\*. »

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'auprès de ces couleurs sombres on trouve de riantes sépultures, telles que nos Cimetières de campagne, les Tombeaux chez les Sauvages de TAmérique (où se trouve le tombeau dam Varbre), etc. Je vous avais \*

mal cité le titre de Touvrige ; le voici : Des Beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne, et de sa supériorité sur tous les autres cultes de la terre, il formera deux volumes in-8\*, 350 pages chacun.

Mais, mon cher ami, ce n'est pas de moi, c'est de vous que je devrais vous en parler. Travaillez-vous à la G. S. ^ / Vous parlez de talents : que sont les nôtres auprès de ceux que vous possédez ? Comment persécute-t-on un homme tel que vous ? Les misérables ! Mais enfin ils ont bien renié le Dieu qui a fait le déluge, pourquoi ne renieraient-ils pas les hommes en qui ils voient reluire, comme en vous, les plus beaux attributs de cet être puissant\* ? Tâchez de me rendre service ton-

Il n'y a des deux tout a été supprimé ; et la page entière a subi bien des remaniements et des allègements dans les éditions successives.

\* Ce Mittir /et «fêto a disparu. C'était pourtant la pointe, le bout du morceau. Aussi,, ce trait supprimé , l'auteur ne sait plus comment finir, et si l'on examine la première «"lition. on le voit transposer sa dernière phrase, puis la reprendre, en 1 aliaibiissant, dans les éditions suivantes. 11 ehfôrdie mb effet lens parvenir à le relouer.

' La Grèce sauvée.

\* Décidément, il tient à ce rapprochement et à cette espèce d'aimantation

de Fontanes avec Dieu.

chant l'ouvrage en question, mais, au nom du Ciel, ne vous exposez pas. Veillez aux papiers publics, lorsqu'il paraîtra ; écrivez-



moi souvent. Voici l'adresse à employer : A M. César Goddefroy, négociant à Hambourg sur la première enveloppe, et en dedans & Mettiows Mou et C<sup>^</sup>, Hbraires<sup>^</sup> Mm mm est tnuUle swr Vadfem; mtie» seulement , après Diilau, deux étfdks Je suis à présent fort Hé avec cet admirable jeune bonune auquel tous me léguaâtes k votre départ K Nous parlons sans cesse de vous. 11 vous aime presque autant que moi. Adieu : que toutes les bénédictions du Ciel soient stir vousl Puiâsé-je vous embrasser encore avant de mourir l »

Maintenant nous sommes tranquilles, ce me semble :

L'auteur du Génie du Christianisme nous a dit vn\ suffisamment vrai dans sa Préface, et ce livre a été entrepris en effet et en partie exécuté sous le genre d'inspiration qu'il exprime et qu'il tend à consacrer. C'est là ce qu'il importait de constater avant tout, il \* t trop certain que, dans une nature mobile comme celle de M. de Chateaubriand, cette inspiration première n'a point persisté autant qu'il l'aurait fallu pour l'entière efficacité de sa mission et même pour l'entière convenance de son rôle. Il est le premier à nous l'avouer, et il y aurait mauvaise grâce à le trop presser là-dessus : « Quand les semences de la religion, dit-Il en un endroit de ses Mémoires, germèrent la première fois dans mon âme, je m'épanouissais comme une terre vierge qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson. Survint une bise aride et glacée, et la terre se dessécha. Le Ciel en eut pitié, il lui rendit ses tièdes rosées; puis la bise souffla de nouveau. Cette alter-

\* Il comptait publier son livre à Londres, chez MM. Dulau.

• Do qu>^] tulmirable jeune homme s'agit-il îci? La irrnntliâ liaison de Ghaleauuinand alors était, après Fonlaoes, avec M. Gh-

riâtian de [^moignon. — Lm personnes qui ont le mieux eomra M. de Ghatetubriaaid au fond, intus et in cute (et il n'y en a pas eu un grand nombre), sont Fontanes, Jonbert, M. Molé, M. Chrutian de Lamoignoo, — • et M. Berlin l'atné.

## SIXliMB LEÇON. 177

native de doute et de fol a fait longlemps.de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices. » Otez les images, allez au fond, et vous obtenez l'entier aveu : ffabmuseonfitentem,,. Que nous faut-il de plus? Vous entendrez dire peut-être (car il vient un moment où tout ce qu'on sait éclate et se dit) qu'un exemplaire de V Essai chargé de notes iiia;^i:iciles de la main de l'auteur existe, et que dans ces notes ajoutées, l'auteur se montre encore plus hardi, plus téméraire en scepticisme qu'il ne l'avait été d'abord dans le texte ini primé. J'ai vu moi-même autrefois entre les mains de J.-B. Soulie (de l'Arsenal) cet exemplaire que possédait dans les derniers temps M. Aimé Martin, et auquel les bibliophiles attribuent aujourd'hui une valeur exagérée ^ Un jeune homme, quelqu'un qui était jeune sous l'Empire, ayant lu Benéy l'ut saisi d'un accès de mélancolie pareil, et il s'adressa à l'auteur pour qu'il lui redit les paroles qui guérissent. Mais M. de Chateaubriand, qui était en veine d'ironie ce jour-là, s'amusa au contraire à écrire au jeune homme une longue lettre où il réfutait les conclusions de Jlené, On m'assure que la lettre existe. — Qu'important, encore une fois, ces anecdotes et que prouvent-elles? Que l'auteur n'a pas cru toujours, qu'il n'a point persisté constamment? C'est ce qu'il vient de nous dire lui luême. M. de Chateaubriand a cru un moment^ et c'est à ce moment qu'il a entrepris et ébauché le premier plan de son livre : voilà pour nous l'essentiel, ce qui prouve sa sincérité, là seulement oij nous avons

droit de l'interroger et de l'atteindre, — sa sincérité, je ne dis pas de iidèle (cet ordre supérieur et intime

^ Je parlais ainsi avant d'être possesseur du volume et de l'avoir pu

examiner tout à mou aise : je ne sais si l'^ démon de la propriété et le lutin de la biMiophilie opèrent, mais il me semble maintenant que, sinon le prix vénal qui a été exce^if, du moins la valeur murale qu'un aUri- Imalt i rexemplaire n'était point exagérée. An reste, on en a pu Juger parce que j\*en ai elté précédemment, pages 108, 118, 158, 160, etc»

nous échappe), mais sa sincérité d'artiste ei d'écrivain. La lettre à M. de Fontanes qu'on vient de lire, écrite dans le feu de la compodtion du Génie du Christianisme^ est évidemmeet celle d'un homme qui croit à sa manière, qui prie, qui pleure, — d'un homme qui s'est mis à genoux àWii et après, pour parler le langage de Pascal.

C'est encore Pascal qui a dit : « Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur, et ils se croient convertis dès qu'ils pensent à se convertir. » Tous les hommes sont ainsi volontiers, même ceux chez qui l'imagiaalion n'est pus un don du génie; combien à plus forte raison ceux en qui domine cette faculté puissante, cette fée païenne des métamorphoses !

Ce qui n'empêche pas qu'il eût infiniment mieux valu, pour la solidité et la vertu de l'œuvre, que l'auteur suivît une autre voie, qu'il eût la tôle moins échauffée et moins montée, le cœur plus sérieusement touché. Un écrivain qui a parlé avec respect de M. de Chateaubriand, et que celui-ci en retour n'a traité qu'avec légèreté et méconnaissance, le théosophe Saint-Martin, vers la fin

de son Ministère de rBomme'Espntt publié en 1802, s'écrit avec l'accent d'une conviction intérieure bien autrement vraie et sentie : « L'un de ces éloquentes écrivains dit avec une douce sensibilité qu'il a pleuré, et puis qu'il a cru. Hélas ! que n'a-t-il en le bonheur de commencer par être sûr ! combien ensuite il aurait pleuré ! »

» Voir le Ministère de niommr-Eaprlt , 1802, page 379. — On lit de Saint-Marlin, dans ses OEuvres posthumes (tome 1, page 130), une note intéressante sur un dîner qu'il fit avec Gbateaubrind chez un ami commun à l'École polytechnique, alors au Palais-Bourbon. M. de Chateaubriand, dans ses Mémoires, a pu de ce même dîner en le tournant en raillerie, et en le refaisant d'imagination avoir une souveraine inexactitude. Averti (par moi-même) du désaccord qu'il n'avait entre les deux témoignages, il s'est efforcé à ajouter une phrase de regret sans en donner la peine de rectifier son premier récit et de le faire concorder avec celui de Saint-Martin qu'il a pris soin de transcrire cependant, sans

## SIXIÈME LEÇON.

doute parce que ce récit est à sa louange. Évidemment il ne t'explique pas donne' non plus la peine de lire à leur naissance les admirables pages du Ministère de l'Homme-Eaprit qui paraissent le lendemain du Génie du Chrétienisme et qui étaient écrites à bonne intention. Jamais il ne s'est fait du Génie du Chrétienisme de quelque plus intérieure et plus profonde ; on en voit par quelques extraits :

« L'art d'écrire, s'il n'est pas un don supérieur, est un piège, et peut-être le plus dangereux que notre ennemi puisse nous

tendre...

« Illiutres écrivains, oélèbres Uttérateurs, vous ne concevez pas Jusqu'ou s't'tcmrlraient les droits que vous auriez sur nous si vous vous occupiez davaiitfiige de les dirlprer vers notre véritable utilité. Npus nous présenterions nous-mêmes à votre joug : nous ne demanderions pas miea& que de vous voir exercer et étendre votre doux empire. La découverte d'un seul des trésors renfermés dans Tàmo humaine, mais embelli par v(\*>; rii lii;. ^ enulniri». vous dormirait dos litres assurés à nos suffrages et ill's garants irrécu-^aldes de vos trioni|)Ues...

« HÂ les professeurs en littérature, et généralement ceuf qui ne se nourrissent que des travaux de l'imagination^ se tiennent toujours sur les confins de la vérité ; ils circulent sans cesse riti-tour de son domaine , mais ils semblent se garder d'y entrer et d'y faire entrer leur auditoire ou leurs lecteurs, de peur que ce ne fût sa gloire seule qui brillât...

« Il n'y a presque pas un des ouvrages oélèbres parmi les éerita produits par rimapination dos hoinincs, qni no soit fondé sur une base fragile et culinjud. sans compter ceux, (ini lo sont mr un blasphème on au moins sur une impiété enlanlée par une orgueilleuse hypocrisie. Caries écrivains qui parlent d'une Providence , d'une moralité, même d'une religion, ne sont pas exempts de ce reproclie s'ils ne sont pas en étal do rendr(j raison de ces grands objets de leurs spéculationf , s'ils no Ick emploient que pour servir de décoration à leura ouvrages et d'aliment à leur orgueil\*».

a Quand est^e ({ue la marche de l'esprit humain se dirigera vers un

but plus sage et plus saluilaire? Faut-il que la littérature entre les mains des hommes, au lieu d'être le sentier du vrai et de la vertu, ne soit presque jamais que l'art de voiler, sous des traits gracieux et piquants, le mensonge, le vice et l'erreur ! Serait-ce dans une pareille carrière que la vérité ferait sa demeure ?...

« Je le répète, ô vous! habiles écrivains?, cfMC'bro^ litt'^ratons, ne . cesserez-vous point d'employer vos dons et vos richesses à des usages aussi pervers, aussi futiles? L'or n'est-il destiné qu'à orner des habits de théâtre? Les foudres fulminantes dont vous pourriez disposer pour terrasser l'orgueil et la cruauté (le noble Italien devraient^Ues se réduire à amuser l'oisive multitude par des feux artificiels ?••«

« Des écrivains remplis de talent ont essayé de nous peindre les glorieux effets du Christianisme; mais quoique Je Use leurs ouvrages avec une fréquente admiration, cependant n'y trouvant point ce qui leur sujet les obligeait, ce me semble, de nous donner, voyant qu'ils rem-

## SIXIÈME LEÇON

placent quelquefois des principes par de l'éloquence, ou même, si Ton veut par de la poésie, je ne les lis parfois qu'avec précaution. Nt^anmuis, 81 je fais quelques remarques sur leurs écrits, ce n'est sûrement ni comme athée ni comme incroyant que j'ose me les permettre ; j'ai combattu depuis longtemps les mêmes ennemis que ces auteurs attaquent avec courage, et mes principes en ce genre n'ont fait avec l'âge qu'acquiescer plus de consistance.

« Ce n'est pas non plus comme littérateur ni comme érudit que je vais leur offrir ici mes observations; Je leur laisse sur ces

deux points tous les avantages qu'ils possèdent.

« Mais c'est l'homme amateur de la philosophie divine que je me propose d'entretenir dans la lice, et sous ce titre, ils ne doivent pas se défaire des réflexions d'un collègue qui, comme eux, aime par-dessus toutes choses ce qui est vrai.

« Le principal reproche que j'ai à leur faire, c'est de confondre à tous les pas le Christianisme avec le Catholicisme : ce qui fait que leur idée fondamentale n'étant pas d'aplomb, ils offrent nécessairement dans leur marche un cahotage fatigant pour ceux qui voudraient les suivre,.

« Je vois ces écrivains distingués? tantôt vanter la nécessité des mystères, tantôt en essayer l'explication, tantôt même regarder comme pouvant être comprise par les esprits les plus simples la démonstration que Tertullien donne de la Trinité. Je les vois vanter l'absence du Christianisme de la poésie, et convenir en plus d'un endroit que la poésie n'a que l'erreur pour aliment...

« Enfin, malgré le brillant effet que leurs ouvrages doivent produire, je n'y vois point la nourriture substantielle dont notre intelligence a besoin, c'est-à-dire l'esprit du Vrai Catholique-Mne, quoique j'y voie l'esprit du Catholicisme. » .

Suit un long parallèle entre le Christianisme et le Catholicisme qui sont différents et quelquefois même opposés. Après une discussion amicale des rapports des beaux-arts avec le Christianisme, rapports qu'il réduit à leur juste valeur, le livre se livre à une haute critique du poëme de Milton et des autres poëmes religieux. Je voudrais donner l'envie d'aller chercher les pages mêmes de saint-Martin enfouies dans un livre rare et peu lu. On pourrait les rapprocher des considérations également chré-

tiennes qu'exprimait au même moment M. Gunthler, dans la Voix de la Religion au dix-neuvième Siècle (Lausanne, 1802), et que M. Yinet nous a signalées.

Religion du laïque.— Les années «n 1800 ; — le petit salon de Mme de Beaumont. — L'attaque de Chateaubriand contre Mme de Staël. — Relations exactes des deux parties L.-rivains à cette époque. — Publication d'Atala. — Rousseau attaqué

de la Préface Poétique élevée de Chateaubriand. — Prologue à l'Atala. —

Magie et infidélité. — Uraie de grouper. — Parallèle avec Bermanlin de Saint- Piane.

Messieurs,

Je ne crois pas me tromper en disant que nous avons eu une satisfaction véritable à lire la lettre de Château-briand à Fontanes, qui nous l'a montré sous l'empire d'une haute exaltation sensible et religieuse au moment où il concevait le Génie du Christianisme, car, si on y réfléchit, il était impossible qu'il n'en eût pas été ainsi. Une part de fiction peut se mêler bientôt et s'introduire dans l'exécution des longues œuvres ; cela se voit trop souvent ; mais si elles sont élevées et si elles ont été puissamment émouvantes, il faut que l'inspiration première du moins ait été vive, et qu'il y ait eu un foyer. Le talent porté à ce degré a aussi sa religion, et qui ne saurait tromper.

Ainsi, quoi que vous entendiez dire, quoi qu'il puisse tôt ou tard se révéler des variations, des contradictions subséquentes ou antérieures de M. de Chateaubriand, un point nous est fermement acquis. Jeune, exilé, malheureux, vers le temps où il écri-



vait ces pages pleines d'émotion et de tendresse adressées aux /nfo?'tiinéSf-^som le double coup de la mort de sa mère et de celle de sa sœur, — les souvenirs de son enfance pieuse le ressaisirent; son cœur de Breton fidèle tressaillit et se réveilla : il se repentit, il

182 SEPTI<sup>à</sup>MB LEÇO!<sup>^</sup>.

s'ageuouilla, il pria avec larmes; — la lettre à Fontanes, expression et témoignage de cet état d'exaltation et de crise mystique, est écrite de la même plume, et, si je puis dire, de la même encre que l'ouvrage religieux qu'il composait à ce moment et dont il transcrivait pour son ami quelques pages. Les taches de goût même et les exagérations de style que nous avons pu y remarquer sont des garants de plus, des témoins de l'entière sincérité.

M. de Chateaubriand rentra en France au printemps de 1800; le naufragé aborda au rivage eu tenant son manuscrit à la main, comme Gamoons. Ou plutôt, pour parler prosaïquement, comme l'impression de son ouvrage avait été déjà commencée à Londres, il rapportait avec lui les Oûimes feuilles tirées, cL cumplail achever le reste à Paris. Mais il reçut de ses amis de France des conseils si délicats qu'il résolut de détruire ce qui était déjà imprimé, et de revoir, de refondre le tout, il sentit, comme il l'a dit justement, qu'on n'écrit avec meswe que dans sa patrie.

Quels étaient les amis de France qui eurent sur lui tout d'abord une influence si directe et si heureuse? Je les ai déjà nommés, et j'aurai à les montrer d'un peu plus près encore.

M. de Chateaubriand avait, nous le savons, un tendre ami, Fontanes; cet ami était intimement lié avec M. Jou\* bert; M. Joubert l'était avec Mme de Beaumont, cette charmante fille de M.

de Montmorin, qu'il nous a si bien fait connaître<sup>^</sup>. L'initiation entre eux tous fut prompte et vive; la petite société de la Rue-Neuve-du-Luxembourg naquit à l'instant dans toute sa grftce.

11 y avait à cette époque (1800-1803) divers salons re-

\* Voir Pensées de If. Joubcri (1842), au toine II, la Correspon-  
dance ; et au«si, daiw l'exceUeDte Notice de M. Rajoal, les liages  
29 et suivantes du tome 1.

naisBanU, les cercles brillaDts du Jour, ceux de Mme de Staél  
, de Mme Récamier, de Mme Joseph Bonaparte, des Reines du  
moment, non pas toutes éphémères, quelques-unes depuis im-  
mortelles\*! Il y avait les cer« des réguliers qui continuaient pure-  
ment et simplement le XTm\* siècle, le salon de Mme Suard, le  
salon de Mme d'Houdelot : les gens de Lettres y dominaient, et  
les philosophes. 11 allait y avoir un buloii muque qui ressaisirait  
la fine fleur de l'ancien jîrand monde revenu de l'émigration, le  
salon de la [Princesse de Poix; si aristocratiqus qu'il fût, c'était  
pourtant le plus simple, le plus naturel à beaucoup près de tous  
ceux que j'ai nommés : on y revenait à la simplicité de ton par  
l'extrôme bon goût. Mais le petit saîpn de Mme de Beaumont,

' 3c troijve thin.s lus papien» de (^hriiedon^ un« note sur le  
salon d« Mme de Staël en 1 802 : a On y voyait Chateaubriand  
dans tout l'éelal de M pranlère gloire ; Mme R^camJer dans  
toute la flenr délicate dt ta grftee et de Ba jeunesse; Mme Viscon-  
li, avec «a majesfueuse beauté romaine, et son tour d'épaule  
ôblouiBsant ; le chevalier de Bouflers dans le négligé d'un vicaire  
de caoîpagne, mais souriant avec la Qneaso exquise du regard  
d'un courtisan, et disant les mots les plus piquants avec on air ex-  
trême de bonliomie; leeomte Louis de NariMiine, qd detplm

agréables causeurs de raneieniic Cour, loujourB en veine de mots heureux, cl ronouvelant dans le salon «If Mui; (U; SfaPl les inL'|)uii\*aljléls trésors de grâce, de folie et de gaieté, et toutes les séductions d'une eonvenaUmi qéL lavait charmer Bonaparte lui-même. Venaient emolteles iHManieB politiques, et d'abord Bei^amiB Constant... C'était un grand homme, droit, bien fait, blond, un |»inj pfilc, avec de lon-j'î 'heveux tombant à boucles iio^cui«es sur ses ureilies et sur son cuu à la manière du vainqueur d'Italie. Il avait une expreision de malice et de moquerie dans le sourire et dans les yeux que je n'ai \ue qu'à lui. Rien de plus piquant que i '"nvrrsnlion ; toujours en étiit d'^pigrammes, il traitait les plus hautes questions de politique avec une logique claire , serrée, pressante, où le sarcasme était toigours caché au io^d du raisonnement t et quand avec une perfide et admirable adreaie U avait conduit son ad-\* versairo dans le piège qu'il lui avait tendu, il le laissait là battu et terrassé sous le <\*oup d'tinc épigrammie dont on ne se relevait pas. Nul ne s'entendait mieux à rompre les chiens, et à jeter de l'inattendu dans la conversation. En un mot, c'était un inteiloentenr» un second, digno de Urne de Staël. »

IS4 SBPTlfimB uçoir.

à peine éclairé, nullement célèbre, fréquenté seolement

de cinq ou six fidèles qui s'y réunissaient chaque soir, oUrail tout alors; c claif 1 1 jeunesse, la liberté, le mouvement, l'esprit nouveau comprenant le passé et le récon- « ciliant avec l'avenir.

Tandis que le jeune écrivain travaillait courageusement à corriger son œuvre sous l'œil de ses amis, il débuta dans la publicité en brisant une lance, assez peu courtoise, il faut le dire, contre

Mme de Staël, que la cécité lui désignait comme sa grande rivale du moment. M. de Fontanes, dans des articles du *Mercure* qui avaient fait éclat, avait critiqué et raillé l'ouvrage de Mme de Staël sur la Littérature\*. Celle-ci crut devoir, en tête de la seconde édition de son ouvrage, répondre quelques mots à cette critique légère et cavalière qui prétendait trancher toute la question de la perfectibilité par les vers du *Moh* d'Alger, M. de Chateaubriand s'imagina qu'il était généreux à lui de venir au secours de Fontanes, lequel n'avait guère besoin d'aide, et aurait eu besoin plutôt de modérateur ; dans une Lettre écrite à son ami, mais destinée au public, et qui fut en effet imprimée dans le *Mercure*, il prit à partie la doctrine de la perfectibilité en se déclarant hautement l'adversaire de la philosophie. Sa Lettre était signée l'Auteur du *Génie du Christianisme*. Ce dernier ouvrage, très-annoncé à l'avance, était déjà connu sous ce titre avant de paraître. J'ai regret de le dire, mais l'homme de parti se montre à chaque ligne dans cette Lettre. Nous n'avons plus affaire à ce jeune et sincère désabusé qui a écrit *l'Essai* en toute rêverie et en toute indépendance, y exposant des vérités à tout le monde et à lui-même, et ne se tenant inféodé à aucune cause : ici il se pose, il a un but, et le rôle est commencé. « Néophyte

i No du 1<sup>er</sup> octobre an IX (décembre 1800).

## SEPTIÈME LEÇON. IS'S

à cette époque, a-t-on dit spirituellement ^ il avait quelques-unes des faiblesses des néophytes, et s'il existait quelque chose qu'on pût appeler la fatuité religieuse, l'idée en viendrait, je suppose, en lisant ces lignes de sa critique : « Vous n'ignorez pas que ma folie à moi est de voir Jésus-Christ partout, comme Mme de Staël la ^ « perfectibilité... Vous savez ce que les philo-

sophes nous d reprochent â nom autres gens religieux : ils disent que « nous n'avons pas la tôle forte. . . On m'appellera Capucin^ « mais vous savez que Diderot aimait fort les Capucins.. » — 11 parle à tout propos de sa solitude; il se donne encore pour solitaire et même pour sauvage, mais on sent qu'il ne l'est plus. Il y a même des passages qu'on relit par deux ibis, tant ils semblent singuliers ù force de personnalité blessante et de maligne insinuation, de la part d'un chevalier, d'un preux s'adressant à une femme : ttEn amour, disait-il ironiquement, Mme de Staôl a commenté Phèdre : ses observations sont fines, et l'on voit par la leçon du scholiaste qu'il a parfaitement entendu son texte... » Faut-il ajouter, pour aggraver le tort, qu'à cette époque Mme de Staél commençait à encourir la défaveur ou du moins le déplaisir marqué de celui qui devenait le maître. Fontanes, thomme aux habiles pressenti' ments\*^ pouvait deviner ces choses et n'en pas moins pousser sa pointe : il avait ses éperons à gagner, a-t^on dit, contre la nouvelle Glorinde ; et d'ailleurs, sans chercher tant d'explications, il suivait son instinct de critique en même temps que d'homme du monde, très-décidé à n'aimer les femmes que quand elles étaient moins viriles que cela'. Mais il n'était pas de la générosité de

\* M. Vinet, *Éludes sur la Liuc>a(uic jtuiaue auXIX^ siècle*, tomo i, • page 78.

' Expression de Vinet.

3 La lactique de Fonlaiiei, dans sa rédaction du Uercwre^ était de

SEI"TIÈME LIÇOTT.

M. de Chateaubriand de mettre la main en cette affaire et de se tourner du premier jour contre celle que la célébrité n'allait jNis garantir de la persécution. Enfin il fut homme de parti, c'est tout dire. Cet esprit de parti dont il avait été parfaitement exempt jusqu'alors, dans les années de la solitude et du malheur, l'attendait en France .iu retour, et il se le laissa inoculer. Nous lui eu retrouverions (les accès désormais et des reprises très-vives, très-acerbes, en chaque circonstance décisive de sa vie.

Dans la Préface d'Atnia qui parut peu après cette Lettre d'attaque, Panteur consiûzîait h la fin une sorte de rétractatioo, mais dont les termes mêmes laissent à désirer :

« On m\*a dit que la femme célèbre, dont Ouvrage formait le si:yet de ma Lettre» s'est plainte d'un passage de cette Lettre. Je prendrai la liberté d'observer que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche et qui m'est odieuse' ; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portait à un honmie dont fais profession d'admirer les talents et d'aimer tendrement la personne» Mais, dès lors que j'ai offensé, j'ai

railler la phlloaophie et les philosophes, et de n'avoir pas Tair de les prendre aa lérimix : c'est ce qu'il fit pour Mme de Staël s • Nous ne

d»'vons pas, cli»ail-i], hurler comme certains journaux contre les philoëopties , mais leur donnci- des ridicules. Cela est plus efficace. Ils ne craignent que le niépriâ. Ils »u félicitent des excès deGeofTroy qui passe Umte mesure et toute pudeur. » (Lettre à M. Gneoean de Mussy « an sujet des articles de ro dernier dans le Mercure.)

' De (luelieariin; s'atrit-ii.' S'il s'agit de l'ironie, qui donc avait le [premier employé celtique, sinu Fontanes lui-même contre Muie de Staël? CeHe-oï sait peu plidier, elle s'émeut trop vite, et die n'était id que mr la défensive. Mais il est à croire que le {lassage dont se plaignait Mme de SlaCl était celui dans h'<]w] Cli il auliriand, sous prétexte de relever une allusion aux opi-niouï? monarchiques de son ami, s'était échappé jusqu'à des rq>réadlles peu généreuses : • Ne ponmdt-on pas rétorquer Tarunnuent contre Mme de Stal'l et lui dire qu'elle a bien l'dr de ne pas aimer le (iouvernenii^nl actuel, "t de regretter le>i jour\* d'une plus grande liberté? » Il était autrement grave» en 1801, de dire à quelqu'un tout haut qu'il n'aimait pas le Gouvememmt ae-tuei par républleaniame, que de ftiie entendre qu'il Indlndt h dos oplnloni moiur> ehiquw. Le Jeu n'étdt pas égil.

## SEPTIÈME LBÇON.

été trop loin ; qu'il soit donc tenu pour effacé, ce passage. Au reste, quand on a Texistence brillante et les beaux talents de

Mme de Staël, on doit oublier facilement les peliles blessures que peut nous faire un j>olitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis. »

Solitaire et ignoré! Il sentait bien qu'il allait cesser de l'être, et que son heure était venues -Mme de Staël oublia do reste complètement la petite

blessure^ ou, si elle s'en souvint, ce fut pour redoubler de bons procédés ci de zèle chaleureux pour le jeune adversi\irc et rival qui lui venait dans i<i ^luæ, pour celui (Imt elle désirait les succès, même quand elle ne les prévoyait pas'.

' On trouve encore une espèce de noie ritmctat 'we et fuite pour adoucir, dans le second artiello stir la Lcijhlation primiUoe t\\.\c M. (I(> ChateauJjriand donna au Mercure In 18 nivose an XI (jaiivifr fHn:î !<«s qualités morales et la boulé de Mme de Staël y reyoiveot un Itotuiiige édatant. — Les Mémoires d'Outre-tombe , écrits (en ce qui coiMserne Mme (Je Stacl ) sous rinilue-noe clémente de Mme Réeamlert nous ofTrent d'ailleurs de sinj^ulit ros irmdverlances et des lapiftt^ de souvenir loiit à fait piquauU. Parlant de Fonlanes, l'auteur nous dit : « Il a été hoiiv-crainement injuste envers Mme de Stad. » Et voua donc, qu'avcz-vous faitP 11 oublie parMIemeiit hitiiiêi&e qu'il a été le premier à prêter main forte ;\ son ami dans cetle injure. Mais cv qui os! plus fort que fout, éii minorant les ppt^tenduP!» injustices et les omis:<ion:< jalouses doul il aurait été l'oLJet de la part de lord fi^ron et des autres, il reprociic à Mme de Staël cle oe Tavolr pas nommé dans son livre de la ZiMéra^irre ; « Un autre talent supé-rieur a évité mon nom dans un ouvrage sur la Litiérature. • Et ii-rodainanl fi 1 iti^fml son enthousiasme pour Mme do Staël comme pour lord Uyruu, il ^ «lonue les iionneurs de la générosi-té. Il oublie tout à bit que Mme de Staël ne pouvait le nommer dans ce livre publié avant qu'il ae ffft donné à connaître , et il pa-rait encore moins se somm im'i- que son premier acte de puitli-citf' m France fut d'attaquer ce mcuie livre où il s'étonne naïve-ment de ne point tlgruer.

\* Elle n'était pas femme non plus k en vouloir à Fontanesni à lui garder rancune. 11 y eut au commencement de la Hestanrat-lon , dtei Mme de Stat'l (alors rue Ilovalc) , un dîner de n'i onoi-liation avec lui. M. de ('liatcauijriand y était, ainsi qup M. Pas-quier, Mine de Vintimille, qui avait arrangé ce rapprocheuieul , et M. de l.ali v ; on y chanta les potê-iwarri» de oo demioT qui



n\*4taU pas wulement ie p/nt grat, et qui était encore ie ptu» gai  
det komma wuiàlffs, Mme de Sial y Ait d'une

### SfifTlàMÈ LEÇON.

Mais auprès d'elle on oublia moias, et pour initier à toute la vérité sur ces relations réelles et sur Tantago\* nismc d'esprit des principaux groupes littéraires d'alors, je produirai ce passage d'une leltro de Benjamin Constant à Fauriel» écrite de Paris au printemps de 180S, c'est-à-dire au moment où le Génie du Chns-tianisme venait de paraître :

« Pour me diījfaire des autres folios, écrivait Benjamin Constant, je lis Chateaubriand. Il est difficile, quand on tâche pendant ami \o\mnù& de trouver des mots heureux et des phrases sonores, de ne pas réussir quelquefois ; mais c'est la plu-part du temps un galimatias double; et dans les plus beaux pas-sages il y a un mélange de mauvais goût, qui annonce l'absence de la sensibilité comme de la bonne foi. Il a pillé les idées de Tou-vrage sur la ItMéfohirv dans tout ce qu'il dit sur Tallégorie, sur la poésie descriptive et sur la sensibilité des Anciens, avec cette dif-férence que ce que l'auteur de ce dernier ouvrage attribue A la perrectibilité, il l'attribue au Christianisme. Ce plagiat ne l'a pas enipOclK^ de faire des allusions très-amères ; et à leur tour ces allusions ne l'ont pas empêché de croire que c'iMait un devoir <i amitié que de le protéger et même de le louer K »

grâce suprême, et de la plus belle patte de velours que femme puisse Tairo. Fontanes, dont la position conīme ancien offenseur était plus dif> licie, s'y montra aussi très-aimable et très-spirituel.

\* C'est ceux qui prennent plaisir à comparer ce qui se dit dans les coulisses avec ce qui se débite avec pompe sur le devant de la scène, n'ont qu'à chercher à la suite du Congrès de Vérone une lettre écrite par Beilamont Constant à Chateaubriand, à qui il venait d'adresser son ouvrage sous le titre (31 mars 1824) : « Monsieur le Vicomte, je remercie votre Excellence de vouloir bien, quand elle le pourra, consacrer quelques Instants à la lecture d'un livre dont j'ose l'espérer, malgré des différences (l'opinion, quelques détails pourront lui plaire... Vous avez le mérite d'avoir le premier parlé cette langue, lorsque toutes les idées élevées étaient frappées de défaveur, et si j'obtiens quelque attention du public. Je le devrai aux émotions que le Génie du Christianisme a fait naître, et qui se sont prolongées parce que la puissance du talent ne laisse pas de laisser des traces ineffaçables... Votre Excellence trouvera dans mon livre un hommage bien digne de la supériorité de son talent et au courage avec lequel elle est devenue la sienne, Arrête de tes propres forces, etc. »

Quant à Mme de Staël même, elle louait volontiers, je t'ai dit, le jeune auteur et s'intéressait à lui avec cette curiosité émue et sincère qu'elle mettait à tout. Voici ce que je lis dans une lettre intime d'elle, antérieure d'une année environ au Génie du Christianisme : « J'ai beaucoup vu l'auteur à Paris depuis votre départ ; c'est certainement un homme d'un talent distingué. Je le crois encore plus sombre que sensible ; mais il suffit de n'être pas heureux, de n'être pas satisfait de la vie, pour concevoir des idées d'une plus haute nature et qui plaisent aux âmes tendres. » On sent le ton sincèrement affectueux. Puis quand le Génie du Christianisme eut paru, elle écrivait en envoyant à l'un de ses amis les volumes de la part de l'auteur : « M. de Chateaubriand me charge de TOUS envoyer son livre. Vous en serez surpris en mal

et en bien ; c'est du moins Teffel qu'il a produit sur moi... \*D René était sans doute ce qui la surprenait en ^en dans le Génie du Christianisme^ et elle le préférait sous ses orages et dans son éclair à des inspirations plus douces, à celles même de la ravissante idylle de Bernaiv din de Saint-Pierre. Telle est la vérité, dégagée de tous

- Lettre àFauriel du 17 prairialttilX(180)].

' Au même M. Fauriel.

3 Elle ajoutait, il est vrai, en posi-scriptum : « M. tle Chateati-briand a un chapitre intitulé : Examen de la Virginité ious ses rapports poétiques ; n'e«t-ee pas trop compter, même dans ces tempe malheureux, sur le sérieux des lecteursP it Ce chapitre la chitTonnait particulièrement. Mme Rt'camier la trouva un malin tenant un volume du Génie <f> Cliristiutiismc tout Iraïclicment paru : « Vous me voyez désolée , lui dit Situe de î>lai'l, ce pauvre Chateaubriand va se couvrir de ridicule; son Une va tomber. » Et die cita ce même chapitre ai aingoUer de texte et de titre. Elle ne voyait pas que ces diTauts de goût seraient recouverts et rachetés par l'efTiM (ie J'i^n?emble, et que col elTct enlèverait tout. Si M. de Clialcaubriau i î était niunté la lète à lui-méuie, il était de ceux qui la montent amA à leurs lecteafe. Cet écrivains menieim d« tHa réusaiaient partienllèrement ches Jnoua.

190 SBPTièMB LKÇO!l.

Atahy ou les Amours de deux Suuvayes dans le Désert, panil avec le printemps de 1801. Dans le Génie du Christianisme, dont le i)remicr Litre devait être les Beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne, il se trouve une section entière consacrée à la poétique du Christianisme, aux beaux-arts, à la littérature,

après quoi viennent les harmonies de la Religion chrétienne avec les Scènes de la nature et les Passions du cœur humain. Ce livre des Harmonies se couronnait dans le principe par une anecdote extraite des Voyages de l'auteur en Amérique : c'était Atala, Quelques épreuves de cette histoire s'étant trouvées égarées, et la refonte que l'auteur faisait du Génie du Christianisme amenant des lenteurs dans la publication de tout l'ouvrage, il se décida à lancer à l'avance Atala « comme ces petits ballons d'essai qu'on fait partir avant le grand pour pressentir l'état de l'atmosphère » Il pourra sembler à M. de Milleville que, pour se rendre compte de l'effet que devait produire un livre dont le sujet et le titre étaient le Génie du Christianisme on choisît un roman, une histoire d'amour; mais enfin, comme une expérience réussit à merveille, il faut bien croire qu'il y avait à cela d'excellentes raisons résultant des circonstances d'alors et du tour que prennent aisément les choses, même les plus graves, en cet heureux pays de France.

Dans la première Préface d' Atala, l'auteur, après avoir expliqué à quelle occasion il avait composé cette histoire qui ne devait être primitivement qu'un épisode de sa grande épopée des Atchates ou de l'Homme de la Nature ajoutait : « Au reste je ne suis point comme M. Rousseau un enthousiaste des Sauvages; et quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avait à s'en louer (Voilà le ton d'aigreur et de dénigrement qui

^ La comparaison est de M. Vinet. Je la trouve même plus exacte et d'un journaliste du temps.

commence), je ne crois point que la pure nature soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide partout où j'ai eu occasion de la voir (Holà! que veut dire ceci? Nous savons, ce me semble, tout le contraire : loin de la trouver toujours laide il l'a toujours trouvée belle et sublime jusqu'au jour où il a pensé à prendre parti dans la bataille et à faire volte-face contre les philosophes, c'est-à-dire jusqu'au jour d'hier. Si de telles contradictions se trouvaient dans un autre auteur que Chateaubriand, on n'hésiterait pas à dire tout net : // ment; de lui il faut dire seulement : // on l'a vu); bien loin, ajoute-t-il, d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un être dépourvu je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de nature on a tout perdu. »

Mais laissons ces préliminaires et ces précautions qui sont déjà de la lactique, et voyons qu'est en elle-même Atala. — Il ne serait pas difficile encore aujourd'hui de faire d'Atala une analyse qui, tout en étant textuelle dans les termes qu'on emploierait, la rendrait aussi singulière et en apparence aussi ridicule que l'a voulu présenter Ghénier dans quelques pages ironiques de son Tableau de la Littérature, Cette critique est célèbre; elle a paru un chef-d'œuvre de plaisanterie exquise à des gens qui ne manquaient pas de goût en leur temps : qu'on essaye de la trouver telle, si on le peut, aujourd'hui. Quand on relit Atala sans prévention, sans engouement, comme je viens de le faire, une telle critique cesse d'être piquante, et elle ne paraît pas seulement injuste, elle est souverainement petite et pauvre. De toutes les dispositions de l'esprit en effet, celle qui est la moins utile, c'est l'ironie.

a Je ne sais, disait l'auteur à Atala, si le public goûtera cette histoire qui sort de toutes les routes connues, et qui pré-

sente une nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventures dans Atala. C'est une sorte de poème, moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude, tout gît dans le tableau des troubles de l'amour au milieu du calme des déserts et du calme de la religion. J'ai donné à ce petit ouvrage les formes les plus antiques; il est divisé en Prologue, Récit et Épilogue. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme les Chasseurs, les Laboureurs, etc.; c'était ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce les Rhapsodes chantaient sous divers titres les fragments de l'Iliade et de l'Odyssée, i

Atala donc, dans la pensée de l'artiste, n'est pas précisément un roman, c'est plutôt un poème. Tenons compte d'avance de cette distinction. Un roman, quand ce n'est pas un roman de pure curiosité et d'aventures, mais de sentiment, est fait avant tout pour attendrir. Les romans sont les livres des malheureux, disait l'auteur de V Essai. ' Clarisse et Clémentine de fféloise, — la Princesse de Clèves la perle du genre, la Delphine de Mme de Staël sont des romans proprement dits, développés en sentiments, en analyses, et nous offrant le progrès successif et lent d'une situation et d'une pensée ; il faut que cela ressemble le plus possible à la réalité, pour être illusion, si y a de l'abandon, ou il faut qu'il y ait au moins un air d'abandon' dans le roman. Dans le poème l'art intervient tout d'abord et ne craint pas de se montrer un peu il dispose de la marche, il la coupe, il la cadence avec rythme ; il la relève quand elle serait près de s'affaiblir. 11 mesure même les

larmes, et son but n'est point de trop éprouver son héroïne ni d'amollir son lecteur ;

« Je dirai encore, écrivait H. de Oiateaubiand dans sa première Préface d'A^olo » Je dirai que mon but n'a pas été d'ar-

> Dans Gnudiison.

r«ch«r beaucoup de larmes ; il me semUe que c'est une dangereuse erreur avancée, oonmie tant d'autres, par M. de Voltaire^ que U\$ twn » euwrag\$\$ \$mt ceux qvi font 1\$ plus pleurer, U 7 a tel drame, dont personne ne voudrait 6tre Fauteur, et qui déchire le roenr bien autrement que l'Énéide, On n\*esf point un grand écrivain parce qu'on met l\*âme à ki torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y nicMc autant d'admiration que de douleur ^ C'est Priam disant à Acliille- : « Juge de l'excès de mon mal- « heur, puisque je baise la main qui a tué mes fils. » C'est Joseph s'écriant : « Je suis Joseph votre frère que vous avez u vendu pour l'Égypte. » Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre et en attendrir les sons. Les Muses sont des femmes célestes qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir. »

Nous saisissons à l'instant un côté nouveau et tout à fait ' inattendu dans cette Poétique de vrai poète qu'apportait ^ l'auteur d^Atala : c'est le côté d'art élevé, revenant à l'antique, sortant décidément du Diderot, du Marmontel et )de tout ce procédé vulgaire au fond, prosaïque, dont le XTin\* siècle, et Voltaire lui-même si plein de tact per-

\* 11 a redit la nir«me cliose dans l'un de ses articles sur Shaksparc {Mercure du 2à prairial an X). M. de Chateaubriand,

en parlant ainsi, est dans le vrai de sa nature d'artiste. C'est lui qui dit les choses de franchise : « Je n'ai jamais pleuré que d'admiration. » Il disait encore qu'il n'avait jamais pu être ni léd-ter mu pleurer la première soée d'Âthalie :

Où je TêDB 4mb sob fMiqtle adorer PÉtemél\*\*\*

La théorie de Lamartine est tout autre : « Le sublime lasae, dit-il,

le beau trompe; te pathétique seul esi wfailHble dtttu Fart, Celui qui sait attendre sait mourir. Il y a plus de l'homme, dans une larme que dans tous les musées et dans toutes les hiliUollièquies de l'univers. >> ( Les Confidences, Ure VIII.) Les deux théories, ainsi mises en regard, marquent le lâ dilMience et, jusqu'à un certain point, l'antipathie des deux talents. A les bien prendre, elles ont l'une et l'autre leur justesse ; elles ont aussi leur excès. L'une a conduit ( -iaicaubririnf \ tendre la lyre jusqu'à la raidir; l'autre a mené Lamartine à l'alleudxir juâqu à l'énerver.

soime], de tact social, — et Rousseau si plein de chaleur et de sensibilité naturelle,— n'avaient pas su s'affranchir dans la composition. Nous avons affaire ici à quelqu'un qui a lu la Bible, qui a lu Homère, el qui en a senti la

grandeur; qui essaiera d'en reproduire les effets à sa manière et moyennant transposition ; qui cherchera et soignera avant tout la noblesse de la ligne, du contour, de l'attitude, et qui aspirera à faire passer dans ses tableaux quelque chose du groupe sophocléen.

L'inconvénient, c'est d'avoir à chercher ces beautés simples ou grandioses en y remontant avec effort, plutôt que de les rencon-



trer directement et de première venue : mais cet inconvénient, à peu près inévitable, devient un des caractères inhérents à toutes les secondes et troisièmes époques; et c'est pour cela que nous ne sommes pas ^ en 1800 à l'aurore d'un grand siècle, mais seulement au début de la plus brillante des périodes de déclin.

A une grande époque, laquelle pourtant était à quelques égards une époque seconde, Fénelon avait retrouvé par l'étude, par la puissance d'imitation S mais sans ap« parence d'effort, ni même de réflexion, et il avait épanché dans son Télémaque le sentiment de ces primitives beautés.

Quand j'ai dit que nul écrivain au zvm\* siècle n'avait

pressenti cette Poétique élevée et tout à fait digne de son nom, que Chateaubriand remettait en lumière, je me trompe : il y en avait un qui l'avait retrouvée dans la pratique avec plus d'art que Fénelon, et pourtant comme lui avec une sorte de simplicité instinctive : je veux parler de Bernardin de Saint-Pierre et de sa chaste et idéale manière se couronnant volontiers de l'image antique et rajeunie. Mais la discrétion et la fusion même où cet art

I Expression de M. Yilletuaia, qui eteelle h ees alUances de moto.

SRPTiftMR LEÇOV. 1911

s'était offert avaient empêché d'en remarquer tout le prix\* M. de Chateaubriand se présentait donc comme novateur; il savait ce qu'il avait voulu faire, et il le disait.

Atala commence par un Prologue où la nature de l'Amérique septentrionale est décrite eu quelques pages. Le Meschacebé (nom plus harmonieux du Mississipi) apparaît dans sa majesté et

comme une conquête nouvelle de la poésie, qui ne craint pas d'y ajouter à l'instant ses propres merveilles :

« Ce dernier fleuve, clans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Éden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacébé, le Missouri» Tllinois, TAkansa, l'Ohio, le WabacbeS le Tenase, Tengraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Qaand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de rhêver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le Temps' assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés : il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante déjeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Chariés par les vagues écuinantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacébé. Le vieux Fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure, pour y former une nouvelle branche. Par intervalle, il élève sa grande voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des Ibrêts et des pyramides des tom\* beaux indiens ; c'est le Nil des déserts. Mais la grftce est tou-

\*■ Le Wabaak, et non IFatecAe. est un des eonllaents, non dn Mis-

Bissipi, mais de l'Otiio. Quant au Tenase, il s'agit sans doute du Tcitnessce, lequel est encore un des confluent de l'Ohio, (J'euipruntcrai ces critiquer et observations de fait à deux Lettres ijui ont paru eu i832 et I S3& dans Vhwvariable, nouveau Mémorial catholiquM, publié à Fribourg« et que M. de Saint Mauris a Mi réimprimer en 1887 ; J\*eik ei d^à dit un mot à la page 127.)

^ Je pifends ici le texte de Ja première éUiliou d'Àtala comme plus carneférlttique, et je le pnia d\*«otait mieu qu'eneune de mes criUques ne portera sur les pointe ob l\*«uteur a lUt des eliangements.

### SBPTliMB LEÇON\*

Jours unie à la magniflcenea dans les scènes de la nature ; et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cada< ma des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des riTages, des îles flottantes de pistia et de népuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des h(?rons bleus, des flammants roses, déjeunes crocodiles' s'embarqnrnt , passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d\*or, va aborder^ endormie, dans quelque anse retirée du fleuve, o

Sommesonous dans l'Amérique du Nord? Sommesnous aux mers de Délos où nous voyons voguer une théorie? — Suit un tableau des deux rives le plus extraordinaire et le plus contrasté qui se puisse imaginer' r sur te

bord occidental rien que des savanes qui se déroulent à perte de \\ie, des ondulations de verdure à l'infini, cLdes prairies sans bornes « où l'on voit errer à l'aventure des

\* Il a un faible pour les eroeodUes qol revendront soavent soob m plume, et il veut ici les rendre intéressants. Les hérons bleus, et surtout les flammants roses, sont très-contestés; iln'yenaJanMisea,dit>on,d«iM

ces contrées. Le pointe s'amuee.

\* Le contraete entre les deux rives, asaure-t-on, n'eit id aiwi completni aussi admirable qu'il le suppose. Les savanes ne sont pas toutes

d'un côté, ni les forais toutes de l'autre ; \ Touest comme à Test ce sont les forêts qui dominant. Il est probable que, durant ses huit mois de séjour en Amérique, M. de Chateaubriand n'avait réellement pas poussé Jiuqa'en Mississipi ; il s'était borné à descendre un peu le cours de TOblo, et il avait généralisé la vue en exag(^rant, et en Jetant à profusion ensuite les teintes méridionales : a On voit bien , dit une Revue américaine, qu'il voudrait donner à penser qu'il a longtemps vécu parmi nos indiens et beaucoup voyagé dans nos déserts, et en particulier qu'il est très-fami\* liarisé avec la Louisiane, le Mississipi et les Florides ; mais cela est impossible. Ses scènes de description dans Atala et dans les Natchez sont entièrement fausses. Une personne capable de peupler les bords du Mis» sissipi de perroquets, de singes et de flammants, ne peut jamais y avoir été, et quuic|u'il semble probable qu'il a fréquenté nos forêts dans la direL'tion An Niag^ara, et qu'il a vu quirinlilé de ces Indiens qui nlors étaient nombreux des deux côtés de la ligue du Canada, il ne semble point croyable qu'il ait été au sud-ouest, dont les aspects sont si différents, ele... » {AwieHean q^uttUrfy Jtsvlsu, décembre 18ST.)

nrnftHS lbçott. 197

troupeaux de trois ou quatre mille buffl^s sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots h la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes dans une lie du Meschacebé : à son front orné de deux croissants^ à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui

jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives. »

Le Rhin tranquille et fier du proffrèa de m eaux^ tous nos vieux fleuves ne sont que des nains auprès de ce hi\* deux bison chargé d'années, lequel, avec son énorme bosse de graisse au-dessus du col, devient tout d'un coup majestueux et domine le fond de l'Immense paysage : ce sont là des jeux et des artifices de cette imagination magic^uc qui tire efllet et, jusqu'à un certain point, àeauté de tout. Seulement i! nous devient sensible déjà comme évidemment elle arrange. Goutiimons d'assister au développement du tableau; le texte dans son étendue est indispensable à notre commentaire :

« Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme un admirable contracte. Suspendus sur le cours des ondes , groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les. couleurs, de tous les par(ùms, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s\*entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux , grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'c^rable au tulipier, du tulipier à l'alcée % en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques.

1 M. Alfred de Vigny s'est souvenu de cette description fanta«tique et de ces noms harmonieux dans sa comparaison du Colibri, l'un des beaux movoems d' Jfloa t

Comiae daai les forèu de U Louiiiiiae etc.

19\$ 8BPTlftMB LEÇOH.

Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des Jras de rivière?, mr lesquelles elles jettent des ponis et des arches de fleurs : alors les cliaûcs de feuillage, les pommes d\*or, les grappes empourprées, tout pend en festons sur les ondes. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile; surmonté de ses roses blanches, il domine tous ces berceaux, et n\*a d'autre rival que le palmier^ qui balance l^èrement auprès de lui ses éventails de ver> dure.

« Pour embellir encore ces retraites, l'inépuisable main du Créateur y fit une multitude d animaux, dont les jeux cl les amours répandent la vie de toutes parts. De l'extrémité des avenues ou aperçoit des ours enivrés de raisin qui cliancellent sur les branches des ormeaux • ; des troupes de cariboux se baignent dans un lac ; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un passereau , descendent sur les gasons rougis par les fraises; des perroquets verts à têt« Jaune\*, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent, en circulant, au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s\*y balançant comme des lestons de lianes. »

Remarquez 1 toujours limage finale qui panache le tout;

chez Bernardin de Saint-Pierre elle se contentait de couronner.  
— Et tandis que sur l'auLre rive, du côté des savanes, tout est silence et repos, ici au contraire tout est mouvement, harmonie, murmure, ramage bigarré de couleurâ et de chants :

« Mais quand une brise vient & animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottants , à confondre toutes ces

\* On a heancotip ri de nnrs. L'auteur a beau les justifier, montrer qu'ils ne sont pas de son iuvcuUon, ils parattruul toujours singuliers; car si le fiiit D^est pu de son tiiveiiti<», rtmage qu'il en Cire, la poetnre où il les mett est bien sortie en propre de son iniaginative.

- Os perroquets h tf tr j mnn r\(\* trouvent pas plus Uam lepf-tye que les Oammonts ro^eà Ue tout ù l'Iicure,

masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors îî sort de tels bruits du fond de ces forêts, il se passe de telles choses aux yeux que J'essayerai en vain de les décrire & ceux qui n\*ODt point parcouru ces Ghamps primitifs de la nature. »

Il suffit déjà de ces premidres pages. Ne sentez-vous, pas que l'enchantement est commencé et qu'il opère?

Après celle peinture d'avant-scène , les personnages sont introduits : le premier, qui est un vieillard nommé Chactas (c'est-à-dire voix harmonieuse, comme si c'était un nom grec), et qui va raconter sa propre aventure, a eu des circonstances fort singulièr\* s dans sn vie. Il a dans sa jeunesse visité l'Europe : ((Retenu aux galères à Marseille par une cruelle injustice, rendu k la liberté, présenté à Louis XIV (car la scène d'Aiala est censée se passer sous Louis XiVf et celle de Hené en plein Louis XV ! ), il a conversé avec tous les grands hommes du siècle et assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine (ce qui est un peu fort) , aux oraisons funèbres de Bossuet (de plus en plus étonnant I) ; en un mot le Sauvage a contemplé la société à son plus haut point de splendeur^ . »

Nous saisissons ici, au milieu de la pompe et de la magnificence, le défaut de l'auteur qui a le don, le talent, mais aussi la manie de grouper, n groupe, dans cette vie de Chactas, des circonstances extraordinaires et disparates, ou du moins trop éloignées et trop singulières pour

' le m'en tiens au Chactas dMfafo, siuis remonter, dan» le\$ Notehet^ an réelt délaiUé qu'il Mt do mb voyage à la Cour do Louis XIV, réeit qui est bien ce qui se peut imaginer de plus incroyable, de plus bizarre, et, tranchons le mol, de pins grotesque. U s'y trouve à tout monicnl du grotesque et du clianuanl. Le i^ouper de l'hactns chez Mnon, où il y a des cboios presque in-aensées (eoamo de le montrer au courant du Galen] infinitésimal alors inventé par Newton et Leibniz), se termine par une réflexion sur les paMioneqni eaide Ui poésie la plus neuve el ji'une admirable beauté. \*

que leur assemblage puisse paraître naturel , de même

que tout à l'heure, dans la description des forêts, il groupait des accidents trop rares, trop singuliers et trop frappants pour être présentés comme habituels. Ce Chactas qui a assisté aux pièces de Racine est du même ordre que ces ours enivrés de raisin qui chancellent sur les branches des ormeaux. Sans doute c'est possible; il est même certain que ce dernier accident arrive pour des ours de petite espèce qui sont dans les forêts de l'Amérique du Nord, qui aiment le raisin, qui s'enivrent, et qu'on prend de cette façon. Mais l'auteur, en n'expliquant pas la chose, en ne la réduisant pas à ce qu'elle est dans la réalité, mais en la forçant à plaisir, en nous donnant à croire que ce sont de gros ours, des ours ordinaires^ qu'on Toit ordinairementU dans cette position de buveurs chancelants au haut des branches, et qui font perspec-



tive hahi« tuelle à l'extrémité des avenues, s'est heurté à l'inval-  
semblable; de même quand il nous donne à entendre que le Sau-  
vage Chactas a été l'hôte familial de Fénelon et a goûté comme  
familiales les beautés de Bossuet ou de Racine, il passe toutes les  
bornes et nous avertit que nous sommes dans le fictif et le com-  
posite. Même dans le poème, j'aimerais plus de vérité.

Nous touchons ici à la clef, à l'une des clefs du procédé de M.  
de Chateaubriand, à l'un de ses défauts les plus brillants et les  
plus saillants. Il importe d'abord d'y insister et de le bien déiDir\*  
Que M. de Chateaubriand excelle à choisir, à rassembler vingt  
traits épars dans l'observation et à en composer un tableau ache-  
vé où rien ne manque, je suis loin de le nier, et c'est là une des  
gloires de son pinceau. Nous n'ayons pas oublié ce magnifique et  
par&it tableau du camp romain en Germanie dans le récit d'Eu-  
dore, où chaque trait concorde si justement à son points et vient  
accomplir l'ensemble. J'ad-

amiiMB Liqoir. ' M

mire donc et jc salue les succès du grand peintrCi mais Je note  
l'excès et l'abus de la manière.

Les critiques qu'on a faites des premières pages ô'Atala^  
quant au peu de fidélité du dessin et des couleurs, nuus  
déuioalrent que l'auteur n'a pas chcrehé l'exactitude pittoresque  
réelle ; qu'après une vue générale et rapide, il a remanié d'autori-  
té ses souvenirs et disposé à son gré les riclies images, réfléchie  
moins encore dans sa mémoire que dans son imagination ; qu'il  
ne s'est pas fait faute de transporter à un fleuve ce qui est vrai  
d'un autre, de dire du Meschacebé ce qui serait plus juste de  
l'Ohio, d'inventer en un mot, de combiner, d'agrandir; il a fait

acte de poète et de créateur \ Ses amis de 1800 avaient raison de dire de lui à cet égard : u Chateaubriand peint les objets comme il les voit, et il les voit comme il les aime. » n faut bien certes accorder quelque chose à la magie du talent\* L'imagination des grands poètes et peintres est comme un lac où les objets naturels se réfléchissent, mais où ils se réfléchissent avec quelques conditions nouvelles qu'ils n'ont pas strictement dans la réalité. Il est parlé dans un vieux roman français^ d'une fuutame merveilleuse dans laquelle se réfléchissait tout un verger, non pas seulement les objets du bord, mais tous les arbres, fleurs et buissons contenus dans 1 enrlos, si éloignés qu'ils fussent : l'imagination du grand peiulre-poète est un peu ainsi. Douée d'une force pareille à celle du cristal merveilleux, elle rapproche, elle détache, et va saisir les objets en les réfléchissant ; «lie les groupe; elle compose en un mot le paysage^ au moment même où elle ie rend

1 Les poStM ne font goère aatrement; et Lamartine, à sa manière,

n\*a fait autre ctiose, dans certains paysages alpestres de Jodijn, ({u'assembler dp»» contrastes et des impossibilités que savent dénoncer au premier coupĭ d'œil les personnes habituées à la vie des montagnes. leJloawNde la Jlene.

iOS SBPnftMB LEÇON.

en couleurs fidèles. Voilà ce qu'il faut se dire toutes les fois que l'on considère les tableaux de la nature réfléchis dnns une imagination ou une sensibilité d'artiste; ce n'est pas un miroir parfaitement uni et simple, c'est toujours un miroir plus ou moins enchanté. Qu'il le soit du moins de manière, en nous émerveillant, à ne pas trop forcer les yrais rapports, et à paraître

respecter ces douces bar<sup>^</sup> monics naturelles qui ne sont ennemies ni de l'éclat ni de la grandeur.

La nuance que j'ose désirer peut paraître subtile, mais elle n'est pas vaine ; j'en ai pour garants les plus grands des noms de portes restés chers à la mémoire des hommes : je voudrais qu'on pût dire du talent qu'il est un <sup>^</sup> chanteur toujours, et jamais un imposteur.

Les images chez M. de Chateaubriand sont belles, éclatantes, grandioses, mais elles concourent souvent à former un groupe un peu raide et un peu factice à la manière de la peinture de l'Empire, à la manière des groupes de David ou de ce Girodet qui a si bien traduit aux yeux Atala. La nature se groupe aussi, mais moins artistement, avec des formes et dans des poses d'un relief moins accusé ; \* s'il faut presque toujours que l'art intervienne pour accomplir ce qui n'est que commencé et épars dans la nature, s'il faut qu'il lui prête un peu la main pour mieux détacher le tableau, il ne faut jamais qu'il lui prête l'effort<sup>^</sup> pour ainsi dire. Le coup de ciseau qui achève la statue naturelle doit être délicat et souvent insensible.

Ceci rappelle un mot de Bernardin de Saint-Pierre qui touche au vif Chateaubriand et qui jette du jour sur les rapports exacts qu'ils ont entre eux. Un matin de 1810, un jeune Suisse<sup>^</sup> arrivé depuis peu à Paris et adorateur des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre alla à lui ; et

' M. Henri Pignet. (Voir Porion<sup>U</sup> titUair<sup>^</sup>, tome 11, page 137, 1844.)

SEPTJtMt Lfc(<sup>^</sup>;ON.

comioe font les jeunes gens tout pleios de leor enthousiasme, il l'assiégeait de questionnaires curieuses sur ses écrits, sur sa manière de composer, et il en vint ensuite à lui demander ses jugements sur les ouvrages célèbres du jour : < Que pensez-TOUS de M. de Chateaubriand? » — « Je l'ai y peu lu, répondit Bernardin de Saint-Pierre (les grands auteurs une fois arrivés à la gloire se lisent et ne lisent guère qu'eux-mêmes), je n'en ai lu que des extraits; mais il a l'imagination trop forte, n Ce mot est juste et charmant, et je l'aime mieux que cet autre mot qui serait injuste et qu'on lui a prôlé : « Oh ! moi, la nature ne m'a donné qu'un toutpetit pinceau, mais M. de Chateaubriand a une brosse ^ » Bernardin de Saint-Pierre a bien pu dire les deux mots qui ont au fondlemême sens, mais tenonsnous-en au prenuier.

Pour corriger cependant l'etTet de ces mots dont le moins dur est encore piquant, je veux citer d'autres jugements pleins de grâce et de justesse sur tous deux, des jugements sortis de cette petite société d'élite dont j'ai parlé. Bans une conversation avec GbénédoUé, le 2 février 1807, Joubert disait :

« L'ouvrage de M. de Saint-Pierre ressemble à une statue de marbre blanc, celui de M. de Chateaubriand à

\* Voici toute l'anecdote : « Malgré le charme et la douceur répandus dans ses écrits, Bernardin de Saint-Pierre avait, comme on sait, un amour-propre turl irritable. A réi>oque de la publication elde la grande Yogue du GinU du Christimimef il flit invité & un dtmir trèsHBorabreux. Pendant le repas, tous les convives s'exlasièrent à l'envi sur le mérite du nouvel ouvrage. A la lin. on voulut bien cependant s'apercevoir que Tauteur de Paul et Virginie était présent , et on lui adressa quelques paroles obligeantes. Il répondit < lue l'on était bien bon de se rappeler ses ouvrages ;

qu'ils ne pouvaient, mais aucun raffinement, être mis en parallèle avec le Génie du Clirisme ; que la nature ne lui avait donné qu'un petit pinceau, tandis que M. de Chateaubriand avait une brosse. » (Revue britannique, 1826, tome VII, page 357, extrait du Newmontly Magazine. ) — Le peintre Vien disait, mais plus doucement, de son élève David qui le dépassa : « J'ai ouvert la porte, David l'a poussée. »

une statue de bronze fondue par Lysippe. Le style du premier est plus poli ; celui du second plus coloré. Chateaubriand prend pour matière le ciel, la terre et les enfers : Saint-Pierre choisit une terre bien éclairée. Le style de l'un a l'air plus frais et plus jeune ; celui de l'autre a l'air plus ancien : il a l'air d'être de tous les temps. Saint-Pierre semble choisir ce qu'il y a de plus pur et de plus riche dans la langue : Chateaubriand prend partout, même dans les littératures vicieuses ; mais il opère une vraie transmutation, et son style ressemble à ce fameux métal qui, dans l'incendie de Corinthe, s'était formé du mélange de tous les autres métaux. L'on a une unité variée, mais elle a une riche variété.

« Il n'y a un reproche à faire à tous les deux : M. de Saint-Pierre a donné à la matière une beauté qui ne lui appartient pas ; Chateaubriand a donné aux passions une innocence qu'elles n'ont pas, ou qu'elles n'ont qu'une fois. Dans l'âme les passions sont couvertes de longs voiles blancs.

« Saint-Pierre n'a qu'une ligne de beauté qui tourne et

revient immédiatement sur elle-même, et se perd dans les plus gracieux contours : Chateaubriand emploie toutes les lignes,

même les défectueuses, dont il fait serrer les brisures à la vérité des d(^tails et à la pompe des ensembles.

(( Chateaubriand produit avec le feu. U fond toutes ses pensées au fen du ciel.

« Bernardin écrit au clair de lune , Chateaubriand au soleil. »

Ainsi parlait le critique aimable, en ce moment poète lui-même, et il multipliait, en se jouant, les perspectives.

Jalousie des vieillards. — Ti-ois âges dans Tordre des images poétiques. — Ber\* nardin de Saint-Pierre peintre Tirgiûieu. — Des images dans PatU et Virginie.

Va couplet de Tliéocrite. — Le récit dans Atala. — Uanuoiue et nombre. — Couteur locale. — IneobéraM\* ém les ctnwilèM\*. — CiUlion de H. Tinet, <~ PniMiiiee et peislon.

Quand Bernardin de Saint-Pierre s'exprimait comme je Yom l'ai dit sur son jeune et brillant rival, il éprouvait un sentiment qu'il est difficile à l'arliste d'étouffer : il en . voulait un peu à la gloire bruyante de Chateaubriand, comme tout grand écrivain vieillissant en veut à son successeur, comme Chateaubriand s'impatientera un jour de l'applaudissement donné à Lamartine, comme le vieux Corûeille était importuné du jeune Racine, comme le vieuxMichel-Aiige descendant du Cajiilule^ icgardaitavec humeur et dédain le jeune Hapiiatil qui y montait, comme tous ces vieux et illustres jaloux le resbeutent à l'égard de leurs jeunes héritiers. L'applaudissement du Cirque, qu'il entend de loin, importune le vieux coursier retiré de l'arène.

Des deux mots qu'on attribue à Bernardin de Saint- Pierre il en est un que je relient et que j'adopte de préférence, parce qu'il

est parfaitement convenable et juste, et qu'il nous donne avec mesure une leçon de goût : « M. de Chateaubriand a l'imagination trop forte, » La comparai-

\* Da GafiitolA d'atois, c'esl-à-dire du Valkao.

«on de leurs deux procédés, comme peintres, ne serait que le commentaire et le développement de cette parole.

Prenez Paul et Virginie et relisez-le en même temps qa'Atala, Je ne parle pas encore de l'intérêt et du genre d'action, je ne parle que de la manière extérieure de peindre et des images du tableau : vous saisissez à l'instant la différence. L'œuvre, chez Chateaubriand, se détache volontiers et se pose; elle se dresse comme une colonne et dit : Regardez-moi ^ admirez-moi! L'image, chez Bernardin, se fond davantage au récit et insensiblement le couronne.

Je distinguerai trois grandes manières et comme trois âges dans les images et les comparaisons des poètes.

premier âge , la première manière, qui est la plus grande, nous offre les images dans le goût d'Homère ou des poètes hébreux, de ces similitudes vastes, naturelles, qui n'expriment le rapport des choses que par un côté essentiel, et qui pour le reste vont d'elles-mêmes, conti-\* nuant sans pins se préoccuper du rapport, et comme s'oubliant. Cet ordre d'images ressemble en réalité à la nature, qui a des harmonies et non des symétries, et qui ne sait ce que c'est que de calquer\*. — Pindare, les Grecs des tragiques, rentrent par l'art et sous forme

' J'Indiquerai seulement quelques-unes des comparaisons homériques: celle d'Achille à la belle chevelure, de ce jeune guerrier qui tombe dans la mêlée {Iliade^ liv. xvii, v. 60j, compa-

ru au jeune olivier iloristant, noani dùB Tencloi qu'arrose une «ouree abondante ; mais ici les détails mêmes des deux objeti<sup>^</sup> correspondent encore assez exactement. Une comparaison plus hardie, pin<sup>^</sup> lidrf, et non moins fldMe, est celle d'Ul<sup>^</sup>Sâe en Phéacis prêt à partir le soir même pour revoir Ithaque, et retournant souvent la tête durant le dernier festin pour Toir si le soleil n'est pas bi6nl6t ououhé (O<ftf««(^<;, liv. xiii, v. 28); Homère le compare au lahmireur qui, après une rude jourm<sup>^</sup>e, voit avec dt<sup>^</sup>sir le coucher du soleil pour s'en aller prendre son repas du soir : <it les genoux lui Jont mal en marchant. — De même la joie, l'étreinte de Pénélope reconnais\* sant après hkxk des doutes et embrassant Ulysse est oompuée à Mlle de pauvres naurragés dont» le pins grand nombre ayant péri, quelques-uns

d'enthousiasme lyrique dans cette large et libre manière des comparaisons premières, et sans les offrir aussi lui<sup>^</sup>urelieff ils les laissent aussi abondantes, ils les ont aussi flottantes et indéterminées.

Le second ordre et le second âge des comparaisons et des images nous est figuré dans sa perfection chez Théocrile, chez Vii i<sup>^</sup> ilc et chez les modernes de l'écolo de Virgile. Ici l'image est accoiippiic et définie ; elle se rapporte plus nettement et jusque dans le détail à son objet, mais elle se fond encore dans l'ensemble et ne fait point de ces saillies trop exactes, trop symétriques, qui avertissent de l'arliiice et qui ressemblent quelquefois à une gaure et à un jeu. Cette seconde manière devient un peu étroite, un peu courte<sup>^</sup> et un peu juste dans l'école moderne des Pope et des Boileau : l'image est ordinairement exacte et pariaite, mais elle n'est pas ample.



La troisième manière et le troisième âge des compa\* raisons et des images» nous y touchons avec Chateaubriand : sous prétexte de revenir à la première manière, toute naturelle et toute grande, Tarliste s'attache à modeler, à mouler plus qu'il ne faut, et à saisir les regards. Une imai^nation puissante, souvent aimable, naturellement grandiose, se complique de bizarre et de gigantesque^. Des images extrêmes, qu'il ne faudrait employer

à grand'pelne attcîgrnenl et embratisent le rivage (Odyssée, liv. xxviii, V, 233^\* Tout peut différer dausle^détails, toute&cepté le ton piincipal, le senUment profond.

\* Pour étudier le procédé de Chateaubriand à sa source, il faut surtout lire les Natchez ; c'est là qu'on saisit à la fois l'ilar- l 'nff^ su fcU-ondilé et dans tout son abus le retour à la comparaison liouiérique : l'élude y est à nu. Jamais, pour parler le langage de Tateller, le chic homérique B\*z été pouraé plus loin. U y a dans les Satehn plus d'Images et de comparaisons qu'il n'en faudrait pour défrayer plusieurs poèmes épiques. — Soumet, imitateur et parodiste à son tour (parodiste sérieuxl de ('hateaubriand en ses ^ .usles Lpopées eu vers, disait dans le déàhabiiic, quand on le louait do cwlainM de ic« oomparaiwHU el detcripUona qui avaloit grand air : « Oui, il y a de la gabngie homérique. »

208 BULTillK liSÇOH.

que lorsqu'on y est comme contraint pour rendre plus fidèlement sa pensée, reviennent sans nécessité sous la plume, et, comme elles dépassent le but, elles ne peuvent paraître que forcées \

Une imagination trop forte particulièrement (dans le même sens qu'on dit une vue ou une lunette trop forte) détache, dé-

coupe trop les objets, les rapproche et les tire à soi dans une saillie qui éblouit, qui offense parfois le regard plutôt que de le reposer et de le réjouir. Ce trop de saillant des images, M. de Chateauhriand le corrigera bien souvent, notons-le d'avance, par l'harmonie des sons, par

\* Je veux donner un petit exemple de ce q\ifi j'appelle des images forcées. Se représentant, dans une des Préfaces de VE-Moi, comme attndnt d'un mal mortel m moment où II le composa, U disait : u L'amertume de certaines réflexions n'étonnera plus : un écrivain qui croyidt loucher au terme de la vie, et qui, dans le-dénûment de son f'xil, n'avait pour table que la pierre de son tombeau, ne pouvait guère promener des regarda riantes sur le mimde. » L'image est un peu solennelle, je l'ai déjà remarqué ; mais die est énergique, elle se rapporte à une dtaalfaMi vraie ; on peut à la rigueur en être touclié et y voir une expression de détresse. Mais qu'est-ce ? \o\h que je retrouve justement celte mt'nw image dans la sixième des Études hisloriques ; c'est à la ûn d'une page brillante où l'auteur a précisément appliqué ani événneBts de rhlstoire ce même procédé d'assemblage et de groupe un peu forcé que nous lui avons déjà vu appliquer aux circonstances du désert et des forêts d'Amérique. Après avoir parié du grand bouleversement du monde aux nr\* et v\* siècles, et noir montré comment les hommes de ce temps, poètes, rhéteurs, rêveurs, «nbltteiix, trouvaient pourtant moyen de mener leur train de vie à trav^^r\* eette ruine générale : « Enfin, ajoule-t-il, il y avait des historiens qui loui 11 aient comme moi les archives du passé au milieu des ruines du présent, qui écri?aient les annaleB des anciennes révolu\* lions au bruit des révolutions nouvelles ; eux et mol prenant pour table dans l'édiilce croulant la piene tombée à nos pieds, en ritffnulant celle qui devait écraser nos

têtes. » Cette dernière image vient bien à la fin, mais j'y reconnais à peu de chose près la pierre du tombeau de tout à l'heure; Je vois rartlale, récrivain qui se pose pour effet, et Je me méfie. Que sera-ce donc lorsque, pour la troisième fois, la même image reparaitra en tête des Mémoires d'Ontre- tombe ; « Les tempêtes ne m'ont laissé souvent de table pour écrire que Vécueil de mon naufrage. » Oh! pour le coup, je connais It praoédé, etcette pose finmèlire ne me tonche plus.

BUTLHI UÇOH. M

les effets merveilleux et vniños qu'il excelle à en tirer. C'est ainsi que Mme de Slat l'a vu comparer l'effet de son style à celui de IhaTînonicfi qui a une action directe sur les nerfs, Mme de IJeaumont disait plus tendrement : « Le style de M. de Chateaubriand me fait éprouver une espèce de frémissement d'amour : il joue du clavecin sur toutes mes fibres. »

J'ai parlé de Bernardin de Saint-Pierre : celui-ci est tout à fait de l'école de Vii<sup>e</sup>île pour les images. Je ne prétends pas, en opposant ainsi d'abord Bèrnardîn de Saint- Pierre à Ghateanbrîand, faire comme Ghénier et les adversaires; je n'entends pas décidément le lui préférer : Chateaubriand est un génie, un talent bien plus puissant en définitive et bien autrement varié que Bernardin. Ce dernier d'ailleurs a aussi ses défauts; il en a même dans ce charmant et accompli poème, dans cette pure idylle de Paul et Virginie. Bernardin de Saint-Pierre déclame avec plus de douceur, mais il déclame quelquefois aussi. Il est allé de cette philanthropie et de cet optimisme assaisonné de misanthropie, qui à la fois s'exagère la bonté de l'homme naturel et la bienfaisance de la nature, et s'en prend d'un ton aigre-doux à la société et à l'histoire. Il a sa légère manière de mauvais goût enfin : il aime les pe-

tites devises, les emblèmes, le langage allégorique des fleurs, il en veut aux monuments des rois; mais en le lisant, rien de tout cela ne choque, tant il le revêt de couleurs douces, de tons suaves et de mélodie. En images pourtant, il est matre; il est de la fiimille des peintres excellents et modérés qui ont sa tout concilier et tout unir.

Nous avons vu l'avant-scène pleine de magnificence et de grandeur qui va -servir de cadre et de fond à Atala. liappcloiis cl plaçons en regard le cadre plua modeste, plus resserré, mais si parfait de contour, si délicieux de

tfO

HUinill LIÇOH\*

lumière et de sérénité, qui s^oavre au début pour accueillir renfaïce de Paul et de Virginie (j'essaye en vain, pour abrégér la citation, d'y retrancher quelc^ue chose; il n'y a moyen de rien omettre) :

«t Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'Ile-de-France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers,

qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d\*où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette monlagne, la ville noramée le Port-Louis; à droite, le cliemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplémousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; et, plus loin, une forêt qui s'étend

jusqu'aux extrémités de l'île\* On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la Baie du Tombeau; un peu sur la droite, le Gap Malheureux ; et au delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le Coin de Mire, qui ressemble & un bastion au milieu des flots.

« A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs ; mais, au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pignons attirent peignent souvent les couleurs de l'Inde sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le

BUtntfMB LBÇOLF.

couloir, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur Taxur des cieux. — Paimais à me rendre dans ce lieu, où Ton Jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. »

Dès rouvertirc, voyez ! les deux aspects de l'histoire touchante sont déjà présagés et réfléchis dans le paysage, les deux aspects de la vie ! la mer naufrageuse et l'abri sûr, le bonheur et le malheur, tout est là; du berceau à la tombe, tous les points sont touchés. Ce premier horison enfermé tous les lieux et tous les noms redoutables ou chéris vont successivement revenir. La Baie du Toa^eau^ le Cap Malheureux et les tlois à leur d'eau sont devant nous, pour nous avertir de l'écueil btai jusqu'au sein de la félicité et de l'innocence.

En abordant Paul et Virginie y on sent comme à chaque pas, dès l'entrée, une certaine mesure, une marche cadencée, coupée à de justes raomeats. Je ne dirai pas que cela est coupé par strophes ; — ohl non pas; la strophe a quelque chose de trop élancé, de trop altier et trop vertical^ pour ainsi dire; mais chaque paragraphe ressemble assez à an couplet harmonieux qui s'enchaîne et se lie aussitôt avec le suivant. «Chaque petit ensemble, on l'a dit, aboutit non pas à un trait aiguisé, mais à quelque image, soit naturelle et végétale, soit prise aux souvenirs grecs; on se ligure une suite de jolies coUines dont chacune est terminée au regard par un arbre gracieux ou par un tombeau ^ a

Parlant de l'amitié formée dès l'abord entre Mme de Tour et Marguerite , ces deux intéressantes jeunes femmes, victimes toutes deux des préjugés ou des vices de la société, et qui, de race et de condltioii inégale, étaient devenues deux sœurs au désert :

t Portrait\* lUléraireSf 1844, luuic il, page 130.

« Elles-mêmes, dit le vieillard qui raconte, unies par les mO-nies besoins, ayant t^prouvi^ des maux presque semblables, se (loiiiiii uil les doux noms d'amie, de compagne et de sœur,

n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Seulement, si d'anciens feux, plus vifs que ceux de ramitié, se réveillaient dans leur âme, une religion pure<sup>^</sup> aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme, qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre. »

On songe à peine à remarquer le choix parfait des expressions si en accord avec les sentiments. Comme il a les images légères I

Et sur leurs deux enfants qu'elles adoptaient chacune comme une mère, qu'elles allaitaient indifféremment tour à tour :

« Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, dé>

tachr (In tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin ; ainsi ces deux petits cnfan(s, privt<sup>^</sup>s de tous lem-s pnrents, se remplissaient de sentiments plus tenclrf s que ceux de iils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venaient à être changés de mamelles par les deux amie<sup>^</sup>i qui leur avaient donné le jour. »

Et plus tard, quand ces deux enfants grandissent, les images, les similitudes riantes se multiplient :

c Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à Textrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son

jupon, qu'elle avait relevé par derrière, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin je la crus seule ; et m'étant avancé

veit-elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même

couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à Tabri sous

un parapluie de leur intention. Ces deux têtes charmantes, renfermés sous ce jupon bouffant, ne rappelèrent les enfants de Leda enclos dans la même coquille. »

Comme ce capuchon de forme imprévue est aussitôt relevé fit sauvé avec grâce ! Gomme cela est charmant, idéal, familier, chaste et hardi sans qu'on y songe !

Je n'entre pas encore dans le fond et dans l'action du roman ; je n'en suis qu'au procédé du peintre et à caractériser sa manière de composer et de grouper.

Qu'on se rappelle encore cette longue course de Virginie à la JHvière-Noire pour demander la grâce de la pauvre esclave, la négresse marronne, — sa fatigue au retour et ses forces brisées, quand les deux enfants se sentent égarés dans les bois ; — qu'on se rappelle ces situations intéressantes, toujours figurées aux yeux par un groupe, par une attitude gracieuse et décente : Paul qui traverse la rivière à gué en portant Virginie sur son dos ; ces brodequins improvisés qu'il fait pour elle avec de longues feuilles de scolopendre, et qui protégeaient un peu contre les meurtrissures ses pieds délicats :

Ah ! iibi ne teneras glacies secet aspera plantas!

puis à la fin du jour, quand les deux enfants n'en peuvent plus de fatigue et que Virginie succombe d'épuisement, après que Domingue les a retrouvés, tout d'un coup ces quatre nègres marrons qui se présentent, qui les placent sur un brancard fait de



branches d'arbre et de lianes, les enlèvent sur leurs épaules et les ramènent à la case en

\* Dans le livre si mélangé des Confidences de M. de Lamar-tine, on trouve (livre huitième, paragr. xn-xix) une admirable analyse de Bavâ et yirgiitie, une «nilyie en drame et en action, telle qu'un poste seul TapulUre,

214 aoitiiHB uçon.

triunijlie, le vieux Domingue marchant devant avec son fl»nml)cau. C'est ainsi que chez Bernardin les images ont toutes leur sons et se lient à l'action. L'image est dans ce cas la pensée morale elle-même : Jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense» Ce groupe enchantenr des deux enfants portés par ces quatre nègres robustes et reconnaissants sur un brancard de fenillage h la clarté d'an flambeau, c'est l'accomplissement et comme la couronne de l'action , de l'intention première : la moralité se termine aux yeux dans une harmonie sensible.

Bernardin de Saint-Pierre est un génie miment tti^lien, un peintre qui a l'onction et la piété dans le pinceau; il y joint la discrétion heureuse; c'est le Raphaël de la nature de l'Inde, le Raphaël et le Claude Lorrain des Iles fortunées.

M. de Chalcaubri.ind qui, d'ailleurs, a parlé de lui admirablement dans le Génie du Christianisme, mieux qu'il n'en parlera plus lard dans ses Mémoires^ (car il aime h se rétracter sur les éloges qu'il avait accordés dans le premier moment à se? vrais ri-vaux), M. de Chateaubriand a dit : « 11 est certain que le charme de Paul et Virginie consiste en une certaine morale mélancolique qui brille dans l'ouvrage et qu'on pourrait comparer à cet éclat uniforme que la lune répand sur une solitude parée de • fleurs. »

Et rattachant ce charme à la pensée chrétienne, il essaye d'établir que ces Buoolique» austraf, comme il les qualifie avec bonheur, sont pleines du souvenir des

< c Un homme dont fadmlrafe et dont fadmlre toujovra le pbiefto,

Brnnardin de Saint-Plem, manquait d'esprîl, et malhenrenae-ment son carai'llère élail au niveau de son esprit. Que de tableaux sont {;âl»^s (ians le6 Elude\* de la Nature par la borne de l'intelligence et i>ar le défaut d\*élévfttion d'âme de l'écrI Taiiii 1 » — Si l'intelligence de Beniardin labte voir ses bornes et s'il a surtout dans les idées de la monotonie, je ne vois pas en quoi le manque û\*4lévatioH d^ûm se trahit dans son noble et pur talent.

EOITiftilB LEÇOV. 215

Écritures, qu'elles rappellent quelque ehose d'ineffable comme la Parabole da bon Pasteur, H y aurait bien ici

matière, si on le iroulait, à distinction et à discussion. Le Christianisme de Bernardin de Saint-Pierre, après tout, n'est autre que celui du Vicaire savoyard, un Christianisme qui n\*admet pas le mal inhérent dans la nature, et qui ne reconnaît pas la Chute : nous ne savons si M. de Chateaubriand l'entend ainsi; mais littérairement il a raison, et cette nuance qu'il trouve dans le chef-d'œuvre de Bernardin, il l'a exprimée comme il sait faire. M. Villeraain, depuis, dans une comparaison avec le roman de Daphnh et Chlùè a fait ressortir ce même point de vue, et fait valoir le triomphe de l'idée morale, de l'idée de pudeur, dans ce que M. de Chateaubriand appelait un peu hardiment les évangéliques amoun de Paul et Virginie\* Tous deux s'accordent à décerner, à cet égard, au peintre moraliste la supériorité sur les Anciens; et

peut-être M. de Chateaubriand» avocat éloquent d'une cause, a-t-il sacrifié un peu facilement Théocrite à l'aimable moderne. Faut-il donc toujours sacrifier un talent à l'autre? Le propre de tout ce qui est vraiment beau est de subsister en soi sans se détruire réciproquement et sans se nuire. Comme je n'en suis ici qu'aux images et que je n'ai point le fond du récit, je me permettrai de trouver que sur ce point-là, sur ce chapitre de l'imagination, Théocrite tient tête à Bernardin, et qu'en choisissant bien les endroits, il a de ces tableaux et de ces vues que nul peintre de la nature n'a pu surpasser. Ainsi, dans son idylle huitième, dont le dialogue est entre deux enfants, Daphnis et Ménalque, Théocrite voulant peindre l'enfonce de ce Daphnis mystérieux et célèbre, le créateur du genre bucolique, mort si jeune et dévoré d'une passion funeste, » voulant retracer cette enfonce encore heureuse et simple de l'Orphée des bergers, a trouvé des traits et des couleurs qui me rappellent invo-

216 HrantHB liçov,

lontairement les noms de Bernardin de Saint-Pierre et de Raphaël, de ces peintres célestes qui ont excellé à nous

rendre de chastes ou divines enfances. Chacun des deux petits bergers chante à son tour, et Daphnis qui doit être le vainqueur dit, entre autres couplets, celui-ci que Paul pourrait également chanter à Virginie en vue de cette mer si belle :

(( Je ne souhaite point d'avoir la terre de Pélopes, je ne souhaite point d'avoir des talents d'or, ni de courir plus vite que les vents; mais sous cette roche que voilà, je chanterai t'ayant entre mes bras, regardant nos deux Ironppaux confondus, et devant nous la mer de Sicile! » — Voilà ce que j'ai appelé ailleurs le Raphaël

dans Théo\* crite : trois lignes simples et Thorizon hleu qui couronne tout. Si Paul avait cherché pour Virginie un chant digne de leur amour, un même couplet à répéter éternellement dans leur bonheur, où aurait-il trouvé mieux que celui-là? . Revenons à un grand peintre qui n'est pas Raphafil, à Chateaubriand dans Atala, Nous arrivons à l'action.

Chactas commence son récit : il est bien vieux, il a soixante-treize ans : a A la prochaine lune de> Heurs, il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges d( jilus, que ma mère me mit au monde sur les bords duMesc hacebé, n 11 raconte à René la grande aventure de sa jeunesse, quand il ne comptait encore que dix-sept chutes de feuilles. Son père, le guerrier Outalissi, de la nation des Natchez alliée aux Espagnols, l'a emmené à la guerre contre les Muscogulges, autre nation puissante des Florides. Son père a succombé dans le combat, et lui, resté sans protecteur à la ville de Saint-Augustin, il courait risque d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieil Espagnol, Lopes, s'intéresse à lui, l'adopte et essaye de l'appriivoiser à la vie civilisée. Mais après avoir passé trente ham à Saint- Auguslin, Chaclasfut saisi du dégoût de la vie des cités :

HUITIÈVB i.içoir. 117

a Je dépérissais à Toe d\*œil : tantôt je demeurais immobile pendant des heures à contempler la cime des loin» taines forêts; tantôt on me trouvait assis au bord d'un fleuve que je regardais tristement couler. Je me peignais les bois à travers lesquels cette onde avait passé, et mon âme était tout entière à la solitude. » — Ce sont de ces accents vrais et prufuudéinent sentis, qui rachètent les endroits moins simples \

Un naatin, il revêt ses habits de Sauvage et va se présenter à Lopez, l'arc et les flèches à la main, en déclarant qu'il veut reprendre sa vie de chasseur. 11 part, s'égare dans les bois, est pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles ; il confesse hardiment, et avec la bravade propre aux Sauvages, son origine et sa nation : « Je m'appelle Chactas, fils d'Outalissi, fils de Misco, qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros muscogulges. » Le chef ennemi Simaghan lui dît : « Cbactas, fils d'Outalissi, fils de Misco, réjouis-toi; tu seras brûlé au grand village. »

Il y a bien dans tout ceci une légère parodie à la langue d'Homère, de la forme épique primitive. Ce Chactas qui a vécu non-seulement chez l'Espagnol Lopez, mais qui /

plus tard a visité la Cour de Louis XIV, n'en a guère profité, dira-t-on; ou s'il a profité des conversations de l'Anglais L'Anelton, c'a été pour apprendre de lui la diction homérique, / et pour la transporter après coup, à l'iroquoise, dans ses ' ?

\* Je reviens au texte consacré par les dernières éditions. Si cela n'avait dû mener trop loin, j'aurais aimé pourtant à reprendre, pour le citer, le texte de la première édition d'Atala, toutes les fois que je le trouve aussi bon et plus naturel que l'autre. Un grand nombre, en effet, des corrections que l'auteur ne portent que sur des vtilles répar<5cs très-imporian<« (lan.< l'ancienne école classique : éviter un mot répét<lt; (lût-il le mot propre] ; éviter la conjonction <cl doux fois répétée , etc., etc. Ces corrections ont quelquefois nui au premier jet et «bagné un peu l'allure de la piuræe. Elle est devenue plus nette, plus d'uee, mais elle a perdu en liberté et en naturel.

déserts. U y a dans le langage de Chact<sup>^</sup>s, à la fois des prétentions au style sauvage et des réminiscences singulières de l\*homme civilisé. Âu reste c'est là le défaut du genre, et c'est une concession qu'il faut £ûre une fois pour toutes à Paoteur. Atala pourrait se définir un drame de caractère exécuté par des personnages en qui la couleur locale est un peu une convention.

Tout à côté, des observations charmantes, vives, naturellement exprimées et couronnées de fraîches images, demandent grâce pour ce qui a pu sembler une prétention par trop naïve :

« Tout prisonnier que j'étais, je ne pouvais, durant lespre<sup>\*</sup>miers jours, m\*empêcher d\*admirer mes ennemis. Le Musco<sup>\*</sup>gulge, et surtout son allié le Siminole, respire la gaieté, Tamour, le contentement. Sa démarche est légère , son abord ouvert et se-rein. Il parie beaucoup et avec volubilité; son langage est harmonieux et facile. L'âge m<sup>^</sup>me ne peut ravir aux Sachems cette simplicité joyeuse : comme les vieux oiseaux de nos bois, ils môlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité. »

Les femmes surtout témoignent un intérêt aimable pour ce jeune captif qui compte au plus dix-neuf prin<sup>\*</sup>

temps. Ici encore l'imagination heureuse de Tauteur se joue. Il y aura à loui moriieai dans ce réciL un travestissement, un rajeunissement en Sauvage, des pensées, des sentiments, des choses tendres et gracieuses qui commencent h s'user bi on leur laisse leur expression civilisée; c'est comme une beauté trop connue qui se déguise pour reparaître nouvelle et plus piquante. Il y a, en un mot, dans AtcUa de Tliomèce et du Théocrite traduits en siminole. Pour opérer une telle transposition avec charme, fallait une

imagination à la fois forte et souple, capable de soutenir la ga-  
geure sans traliir la gêne« M. de Chateaubriand y a réussi à ravir,  
de manière par moments à

enchanter et à mériter qu'on l'applaudisse : je 4Î8 qvton rep-  
plavdtsse à dessein, car on sent le jeo, même quand on est séduit  
et charmé :

« Les femmes qui accompagnaient la troupe témoignaient  
pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. '  
Elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de  
ma Tête; elles voulaient savoir si Ton suspendait mon berceau de  
mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m\*y balan-  
çaient auprès du nid des petits oiseaux. C'était en\* suite mille  
autres questions sur Tétat de mon cœur : elles me demanflaîpnf  
si j'avais vn une biche blanche dans mes sonc^es, et si les arbres  
de la vallée secrète m'avaient conseillé d'aimer, n

Quelle harmonie de tonl quel nombre! C'est par cette harmo-  
nie, non moins que par l'éclat des couleurs, que M. de Chateau-  
briand est grand poète et grand magicien. Â l'aide des sons et de  
certains mots bien placés, il produit des effets d'enchantement.  
Quand on sait tirer de tels effets de la prose, on a presque le droit  
de dédaigner les vers\*.

Celle douceur de chant respire dans tout ce que dira Chactas  
aux femmes musrogulges et dans tout ce que lui répondra Atala :  
«Je leur disais ; Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime  
comme la rosée... n Puis il ajoute :

« Ces louanges faisaient beaucoup de plaisir aul femmes ; elles  
me comblaient de toutes soitss de dons; elles m\*appor-

' « Il ne faisait aucun cas des vers contemporains : il a un mépris profond pour tout ce qui est vers, • assure Chêneilollé, et je le crois. >— Ge qanl vieit d« dire de w maf^e d\*bMtttoiIe eit mi de ton premier etjfle et de son second ; mais quMl y a loin de là à son f roi.sième et dernier 8t^le, à celui des Mémoires (VOntrc-tombe qui sent quelque peu son bas-breton et qui ressemble parfois à du Sidoine Apollinaire, tant c'est nwrteU 1 « Je ne Mis, dleait on admirateur judideuz, oiaU Je eroinda . que certaines pages qui portent la date de 1823 ont reçu une coueche de l83tf. »

HOITlillB LEÇOir.

taient de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagamité, des jambons d'ours, des peaux de castor, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chaotaieot, elles riaient avec moi^ et puis elles se prenaient à verser des larmes, en songeant que Je serais brûlé. »

Je ne saurais pourtant laisser passer sans réflexion ces jambons et mm qai peuvent être de la couleur locale, mais où je ne verrai jamais une beaaté. Cette espèce de tatouage dans le style n'est» selon moi, que singulier et manque son effet; loin de fkire illusion, il nous avertit que l'auteur est là derrière, qui n'est pas iftché de nous éionner sous prétexte d'être exact et fidèle, et cela aussi nous empêche d'être touchés sérieusement si nous en étions tentés.

C'est comme plus loin, quand il dira racontant sa traversée du désert avec Ataia :

« Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avai8 tué une dinde sauvage, un ramier, un fài« san des bois,



nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous man« gions des mousses appelées tripes da roches, etc., etc. »

Je veux bien qu'on soit exact en fait de couleur locale, et même je le désire; mais il fout qu'alors le narrateur, surtout si c'est une aventure de sentiment et de passion qu'il nous raconte, soit exact d'un air naturel, sans paraître y viser et sans se piquer de trop iaire attention à des hors-d'œuvre; il &ut qu'il nous donne ces détails accessoires comme involontairement, comme étant plein de ses souvenirs et de tout ce qui s'y rattache, et non pas qu'il aille choisir exprès dans ces mêmes souvenirs et dans leur expression je ne sais (|uo qui nous étonne,

#### HLITIÈMB LEÇON. SSI

qui nous déconcerte, et qui ressemble totyours à une niche d'auteur qu'il nous fait.

Je touche là un des points les plus essentiels de la Poétique naturelle. Jamais Homère, jamais les grands poètes naturels n'ont de telles préméditations : quand un détail singulier ou même bizarre se mêle chez eux à l'expression d'un sentiment, c'est qu'il leur vient involontairement k la bouche, c'est que le trait sort de soi et que l'auteur n'y a pas songé. Jamais il ne s'arrêtera au milieu d'une émotion pour vous indiquer du doigt un tel détail.

liulènc, à un endroit touchant de l'Odyssée, s'appelle impudente eichiennc^; mais ce mot lai échappe naturellement, et alors il ne choquait pas. 11 choquerait aujourd'hui à bon droit, si

un auteur mettait exprès un tel mot au milieu d'un passage pathétique pour faire preuve de couleur locale.

A la seconde époque, les Sophocle, les Virgile surtout, et ceux chez qui l'étude et la méditation se combinent au génie sont plutôt attentifs à éviter ces sortes de détails qu'à les rechercher; les grands poètes primitifs ne les évitent ni ne les recherchent; les seconds au contraire aimeront mieux négliger telle ou telle particularité trop saillante qui ne sera pas en harmonie avec l'ensemble de l'impression qu'ils veulent produire, et qui, bien qu'exacte, semblerait une faute de ton. Us se souviennent du précepte :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Us savent au besoin sacrifier les accessoires à Tum Lu d'iatérôt et à la fusion des couleurs.

Mais à la troisiùine époque, sous prétexte de revenir à

t Odyuie, UfNiv, vers 14\$.

HUITlim LEÇOK.

ia première, on se met à rechercher ces détails singuliers qui pouvaient se rencontrer naturellement chez j les premiers poètes simples qui disaifnt tout : oii croit j revenir par celte aifectation à plus de vérité, on ne fait que marquer son effort. On manque à l'unité vraie, en voulant à ia fois toucher par la passion du récit et piquer rattention par la curiosité du costume ou du paysage ^.

Cependant Alaia apparaît pour la première fois à Ghactas :

« Une nuit que les Muscogéiens avaient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étais assis auprès du feu de la guerre avec le chasseur commis à ma garde, et à coup d'un vœu sur Therbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des plumes roulaient sous sa paupière; à la lueur du feu un petit crucifix d'or brillait sur son sein. Elle était régulièrement belle; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de fier et de passionné dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des grâces plus tendres; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards; son sourire était céleste. »

À propos de ce charmant portrait d'Atala nous avons

déjà quelques remarques à faire et du même genre que celles qui s'appliquent au caractère de Chactas. Voici donc Atala qui nous apparaît à première vue avec

\* C'est d'Étienne Ménéma ménagé, te fléchi d'un air de bonhomme et de vigueur chez le plus scrupuleux et le plus parfait des

romans en ce genre, M. Mérimée. La singularité du trait exact joue et contraste à tout instant chez lui avec l'équilibre vrai qu'il réussit, au moment voulu, à produire : il en résulte une couleur vive et qui a une nuance. C'est un des livres de notre rare manière qui est si distinct, si rentrée, et qui excelle à exprimer la nature. — Sur le point particulier qui nous occupe, la différence entre M. de Chateaubriand et M. Mérimée est celle-ci : chez H. Mérimée on a la réalité pure, même singulière, mais dans un tissu étroitement serré et parfait. Chez M. de Chateaubriand, c'est l'idéal qui se pique par

endroits de réalité ; cette réalité est là tramehante et wyfflfff t dressée comiae en vedette «i haut d'un mât.

BUITIÈMI UÇOir.

je ne sois quoi dp vertueux et de passionné : il est difficile de tliie ce que peut être dans et lté circonstance ce je ne sais quoi de vertueux. L'auteur, ou du moins Cbactas, assure qu'elle y joignait une ext7<sup>e</sup>me sensibilité qu'il dislingue de la mélancolie profonde, Atala est-elle ou n'est-elle pas une Sauvage ? Èst-eUe uae personne civilisée ? Je sais qu'elle est chrétienne par sa mère» mais il faut convenir qu'elle l'est par le VOBQ et par le désir plutôt que par Tespril<sup>^</sup>. Bile dira d'elle-même qu'enfant elle croissait fière coame me Espagnole et comme une Sauvage, On laisse dire ces choses aux autres plutôt qu'on ne les sait dire soimôme de soi. En un mot Atala> pas plus que Ghaclas n'a une physionomie m. orale» une et reconnaissable. C'est un mélange d'impie-saiona» d'observations déjà raffinées, et de sentiments qui veulent ôtreprimitife. Le Ghristiamsme en elle est plaqué. M. Vinet, comparant ces deux caractères à ceux de l'aul cl de Virginie, a mis en relief Vuiïùriorité, à cet égard, des deux personnages du poème de M. de Chateaubriand :

a Atala, dit l'excellent critique que nous ne pourrions qu'affaiblir, est Texagération, je n'ose pas dire la charge de Paul et Virginie» Ici la sainte<sup>^</sup> réternelie loi de la pudeur, là le res-

> Ce Chrisliânîsnie d'Âtala a été l'objet d'une remarquo critique de Yolney. Dans un des Éclaircissements qu'il a uii<sup>^</sup> à lu Un de son Tabkau 4u Climat et du Sol du Étaf-Onk (IteS), 1« Toyag««r piiiloBOpbe serve que let Sauvages n'ont jamais pris des missionluUres que des Jira-

tiqueg extérieures : « Mais le bon sens grossier de ces hommes n'a jamais pu se plier ou s'ouvrir à la croyance des dogmes incompréiensiensibles ; ils allaient à IVfDee et disaient le cliapelet uniquement afin d'avoir le verre d\*eea-dfr>vie et le pain qu'on leur distribuait et dont le don

favorisait leur paresse. Je n'ai jamais ouï citer aux États l'tiis l'exemple d'un seul Sauvage réellement chrétien : aussi, lorsque cliex nous un au\* leur préconisé a ióndé l'intérêt d'un roman récent sur la dévotion près» que monacale d'une Sqwa oixftUe ntu-vagetu, il a manqué à la règle des

vraisemblanccé, de 1>; ]uelle naît rot iitTèt; mais, s'il n'a en vn vue que de plaire à un parti et (!'arri\ r h un l at, il a parfaitement réusai i et c'est particulièrement le cas de dire : Àoui ctie-min mène à Rome! •

#### BUMftift LEÇON.

pect d'un vœu prononct^ par une aulre ; ici la mort préférée à Fombre du mal, là le suicide, c'est-à-dire un criiue réel prévenant ua crime imaginaire : j'ai le droit de parler ainsi, puisque c'est au vœu coupable de sa mère, et non au devoir imprescriptible de la chastété, que la jeune Indienne olTre sa vie en sacrifice\* A la lettre, il est vrai qu\*Atala elle-même a fait un vœu, mais ce vœu lui a été arraché par la violence. L'intérêt du dénouement est préparé dans Paul et Virginie par l'aimable histoire de leur enfance et de leurs amours ; on les connaît l'un et l'autre; on a vécu avec eux ; chacun d'eux a un caractère, une physionomie mor:ilc. Chactas et Atala n'en ont point, non pas même celle de leur patrie; s'ils sont trop sauvages pour des prosélytes de la civilisation, ils sont trop civilisés pour des sauvages ; leur langage môle

constamment Et sans aucune mesure la naïveté des races primitives aux idées abstraites et générales des Européens du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette même Atala qui dit, en parlant de sa mère : « Ensuite le chagrin d'amour vint la chercher, et elle descendit dans la petite cave garnie de peaux d'où l'on ne sort jamais , » elle dira plus tard : « Sentant une Divinité qui m'arrêtait dans tous mes horribles transports, j'aurais désiré que cette Divinité se fût anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde. » Chactas dit quelque part « qu'il avait désiré de dire les choses du mystère à celle qu'il aimait déjà comme le soleil, » et que le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins ; » & la bonne heure, quoiqu'il soit étrange que l'homme qui a conversé avec Fénelon et qui reproduit si fidèlement le langage du Père Aubry, puisse encore s'exprimer ainsi : qu'il soit donc sauvage tant qu'il lui plaira; mais qu'après avoir parlé de la chevelure Meue du Génie des airs , » il ne vienne pas nous dire , en parlant d'Atala, « qu'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible ; qu'elle joignait à cela des grâces plus tendres, et qu'une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards ; mais surtout qu'il se garde bien de dire au missionnaire : « Puisse le Dieu qui contrarie la nature ! » Les hommes de la nature, comme on les appelle, ne parlent guère de la

## HUITIÈME LEÇON.

nature ; ce mot n'existe pas pour eux; c'est à peine s'il existait pour les Français du siècle de Louis XIV dans le sens que lui donne Cuvier ^ »

M. Vinel remarque encore très-justement que les détails qui nous sont présentés dans le roman sur le caractère et sur les actions d'Atala ne répondent pas à l'idée coin< pllée qu'en veut donner Chactas : « C'est ainsi que ce dernier nous parle de Véié-HUion de Vâme d'Atala dam ieë grandes duuei, el de ssl susceptibilité dans les petites; c'est ainsi qu'Atala elle-même, au lit de mort, s'accuse d'avoir beaucoup tourmenté Chactas par son orgueil et par ses caprices, » C'est là, disait l'abbé MoreUet, la confession d'une coquette très-civilisée. Ce sont du moins des nuances qui appartiendraient à un caractère de femme du monde, à un personnage de roman européen ; mais on se demande en quoi l'Indienne Atala a pu prêter à ces éloges ou à ces reproches, et comment même son amant ou elle ont pu en concevoir l'idée si pleine d'analyse, et cela en quelques jours de marche dans le désert^.

Voilà bien des critiques eL j'en ferai peut-être encore en continuant. Eh bien! tel est le charme, telle est la puissance du talent que, toutes ces choses dites et sues à l'avance, on est enlevé malgré soi, entraîné, enivré eu relisant ii^a/a. J'ai voulu relire tout à côté Paul et Virginie : là l'émotion pure, naturelle, graduelle et continue,

^ Éiudeg 9wr ta Uuératture firauçaUe au XUL\* SièeU, ionie I, page 267

' Kn vingt-sept Jour^, si l'on coniple licpub leur tuile ; ou bien cit trente et quelques Jours, st Tôt vent compter députa la première apparilion d'Atala auprès du caplif. Il «si vrai (ju'il n't n falluf pas plus au l'fifivalIfT Des Gricux Cdu '?H «l'iu) mois an '}',) du iii(h.s r^uivant; dans son prucei\* séjour i\ ('uns, J)our croire couaaitre ù loiul Manon Lescaut. Ce «ont là des Illusions

de la passion qui se figure que quelques Jours sont une éternité. Aussi est-ce repressiMi de €3iaclass qui est à repprtidre, pittt6t que son idée même.

## HOITfME UÇOK

comme une source qui sort du rocher et qui serpente longtemps dans Ja vallée natale avant de deyenir une cas\* cade ou un fleuve écumant. Puis peu à peu, au milieu des

plus douces larmes, le trouble naissait; il vous prenait insensiblement au cœur, amené et ménagé toujours par de vagues pressentiments; la scène s'agrandissait, la passiou régnait poignante, déclinanle, mais idéale encore : alors éicitait l'horrenp des dernières scènes, la sublimité si exacte et si vraie de cette inconi|taral)le tempête; et toujours le pathétique, l'idéal de la décence et de la pudeur, mêlé et fondu jusque dans le terrible ! — Eh bien ! malgré tout, Ataia gardait non pas son charme (c'est un mot trop doux et que j\*aime mieux laisser à Virginie)» mais son ascendant troublant; au milieu de toutes les féserves qu'une saine critique oppose, la flamme divine y a passé par les lèvres de Ghactas ou de l'auteur, qu'im\* porte? il j a de la ^andeur mdme dans la convulsion. L'orage du cœur y vibre et y réveille les écbos les plus secrets. On y sent le philire, le poison qui, une fois connu, ne se guérit pas; on emporte avec soi la flèohe empoisonnée du désert.

EipreHioas créées et nuances. — > L«t quatre manières comparées de Jean Jacques, — d« B«rnardin, — de Chateaubriand, — de Lamartine. ^Lea Aadaot partant



(le la iaturi.'; le\* Moilernes y reviennent. — Cri <îe Chactas. — !)rnii.;r mot de René. — Le Père Àubry, — Buarrerrie et faux brillant. — Faux Bouuet. — Trai Chateaubriand.

Nous continuaons notre leetnre é'Atala, Savoir bien lire

un livre en le jugeant chemin faisant, et sans cesser de le goûter, c'est presque tout l'ai t du critique. Cet art consiste encore à comparer, et à bien prendre ses points de comparaison : ainsi, à côté (VAtala lire Paul et Virginie et Manon Lescaut; — à cùt6 de René lire Oberman et le Lépreux; — à Côté des Martyrs lire l'Odyssée^ Tclémaque elMilton. Faites cela, et laissez-vous faire. Le jugement résultera tout naturellement en vous et se formera de votre impression même.

Le principal mérite d'un guide en matière de goût est de bien choisir ses points, et de mettre chacun à môme de juger comme lui. C'est là toute mon ambition aujour\* d'hui dans ces conversations où je parle seul, mais où j'aime à croire que la pensée de plus d'un me répond ^.

\* Ma Inani^^e, mon habitude pour l'analyse appliquée h la littf^ralure et aux livres est celle-ci : prendre ie8 ctioses et les recueillir tout proche do la coBveFMtion ou i la simple lecture, aana tant de méthode, maii idOn qu'elles viennott au natuixl. scd ((uœ plane sparsœ sint et nativm, comme l'a dit Bacon, qui ajouta t'xcellemmfnt : « Do Diêujt^ que les vins qui découlent doucement sous un premier loulage sont plus doux que eem qui aont «aipriiiiéa au preMOir, parce que eenxrei prennent quelque

Je n'analyserai pas Ara/a page par page; c'est un livre trop facile à lire, et trop difficile à analyser. Je courrai seulement à tra-

vers, relevant au passage quelques traits. Parfois le vieux Ghactas dans son récit est forcé de s'interroger par ses larmes :

« Les souvenirs se pressèrent en foule dans son âme; ses yeux éteints inondèrent de larmes ses joues flétries : telles deux sources, cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers. »

Plus loin l'auteur fera dire à Ghactas qui cherche en vain à rappeler sur ses lèvres les brûlantes paroles de sa jeunesse :

« Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des montagnes de glace. Les souvenirs de Tamour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par Torbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché et que le silence plane sur les buttes des Sauvages. »

Toujours l'image ; mais comme elle est grande, heureuse, poétique ! comme elle atteste la hauteur naturelle de l'imagination qui l'a portée. — L'inconvénient sera dans l'abulude; car plus tard, et même quand l'image

chose, pour If goût, du pépin et de la peau du raisin, de même tout n'est fait salutaires et douces sont les doctrines qui découlent des Écritures » doucement toulûes, et (qui ne sont pas réduites en discussion ou ramenées à des lieux communs : Cette quæmadmodum vîna quæ suæ primam eolationem molliter deiluunt, suavia quæ a loricari exj>rimuntur ; quoniam hæc ex acino et cuticula liquida stant : similes scilicet admodum ac suaves tui doctrinæ quæ ex Scripturis leniter expressif émanant, née ad controversia aut tunc communes trahuntur » {De Augustinis Scituarum, tout à la fin.) Ce que Bacon dit là de l'impression qu'on retire des Saintes Écritures ne peut dire de

\on\c remarque sorles livres auciens ou même plus ou moins nouveaux. : la meilleure et la plus douée eiitiqueesteelle qui s Vxprime ainsi des Iseanx ouvrages, non t»euê\$ au premoir^ mais l^s^ement foulés à une libre lecture. Kniin poMr ir,\r]rr « iicore avco Bacon, j'aime que la eiiHque soil une émanation des livre».

ne Tiendra pas, la plume de l'auteur la cherchera toujours, et l'inventera, la forgera plutôt que de s'en passer. La verge continuera^ même à sec, de frapper le rocher.

La tribu est toujours en marche vers le grand vilU-ige où le prisonnier doit être brûlé. Le soir Atala vient quelquefois visiter k la dérobee le prisonnier tous les liqui^ dambars de la fontaine; elle trouve moyen d'éloigner le guerrier qui le garde ; elle lui détache ses liens, et ils font une promenade ensemble dans la forêt :

t Sans lui rtîpondre, je pris sa main dans ma main, et je

forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit était délicieuse. Le Génie des airs secouait sa rhcvtlure bleue, einbaunu^o de la senteur des pins, et l'on respirait la faillie odeur d ainl)re qu'exhalaient les crocodiles couchi'S sous les tamarins des tleu\es. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, . hors je ne sais quelle tiannooie lointaine qui régnait dans la ' profondeur des bois : ou eût dit que l'fîme de la solitude sou\* pirail dans tonte l'étendue du désert. »

Est-il besoin d'indiquer cet effet magique d'harmonie \ qui rend l'etl'et de lumière vague et d'ombre : sur la eime iruh' terminée des forêts Plus loin il dira, rendant également le vague de

l'étendue par le vague des sons : « Le désert déroulait maintenant devant nous ses solitudes dé'

Remarquons aussi ces expressions créées : Sa dtevelure àleue^ embaumée de la senteur des pins,,. Quand on en est là en prose dans une littérature, on est arrivé à saisir

\* Et dans les Martyrs, pour rendre la douceur dos liorizons de l'Arradie sous les rayons de la lune . « Lrs tiäut> somniels du Cyllcne, Ie« croupes du Plioloé et du Tfielphussc^ les lon l.s ti'Am^tnose et de Vko' lante, formaleiit de toutes pui% un horizon confUs M vaporeux. » (Liv. xn.) Jamais avec de8 sons et par Toritille on n'a mtenx réuni à rendre un effet de vue et de ououlear.

Î3o IfBUTZtn LBÇOK.

, aussi près que possible et à égaler les nuances pillorres-  
/ ques les plus indéfinissables : il n'y a plus un seul pro-  
^grès à faire qui ne soit un excès.

Et plus loin, parlant toujours des promenades h deux dans ces solitudes ein h;inlées, il montre Atala s'appuyant sur sa foi religieuse pour l'opposer au torrent des passions, « lorsque, dit-il, tout les favorise, et le secret des bois et l'absence des hommes, et Ja fidélité des ombres. » La fidélité des ombres^ c'est encore ce que j'appelle une ez-

' pression créée, ^ un reflet moral mêlé dans une même teinte et faisant nuance avec Tobscuritô qu'il s'agissait de peindre.

Cette création dans l'expression est particulière à M. de Chateaubriand , et aussi à Bernardin de Saint-Pierre ; ce sont les pre-

miers dans notre littérature qui s'en soient avisés expressément. Si grands peintres que puissent paraître Jean-Jacques et Buffon, je ne leur trouve pas cette qualité originale à un haut degré. Ils ont l'expression large, simple, naturelle ou pompeuse, qui répond à son objet, mais une expression générale; ils ne se donnent pas beaucoup de peine pour entrer dans les nuances et pour exprimer les reflets \ J'en prendrai tout de suite un exemple, et je l'emprunte au plus beau passage de Rousseau en fait de rêverie : il raconte dans sa cinquième Promenade les deux mois délicieux qu'il a passés dans la petite île de Saint-Pierre au milieu du lac de Bienne, oubliant les hommes et les livres, herborisant, décrivant le pays, découvrant avec des transports de joie les cornes de la chèvre, M. de Chateaubriand s'est fort sou-

\* M. GouaiD s'est amusé à donner à son manuscrit les différentes

leçons par lesquelles Rousseau passa avant d'atteindre à la perfection de son style dans le fameux épisode du Vicaire savoyard. A travers ces corrections diverses on voit que ce qu'il recherche surtout, c'est la propriété d'expression.

NTOTlftlll LRÇÛlf. 231

venu de ces pages touchantes dans le chapitre de Vésai

dédié aux Infortunés.

t L'exercice que j'avais fait dans la matinée, nous dit l'éloquent promeneur, et la bonne humeur qui en est insparable me rendaient le repos du dîner très-agréable ; mais quand il se prolongeait trop, et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre, et pendant qu'on était à table, je m

esquivais et j'allais me jeter seul dans un bateau que je conduisais au lieu du lac, quand l'eau était calme; et là, m'étendait tout de suite long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île, que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarteler en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île, dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Vais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande & la petite île, d'y débarquer et d'y passer l'après-midi, tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des marécoux, des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espèce et tantôt m'établissent au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette et de trèfles qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très-propres à loger des lapins qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre, et ainsi nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur, qui tint venir

^ Il se contente de dire que les rives sont ««r<foyaient(««, les eaux fermées et les ombrages frais»\* G'est ce qui apparut à première vue. Une nuance n'y est pas encore.

\* Ce que j'appelle la nuance se fait sentir ici dans celle curiosité de description botanique qui est propre à Rougemont, et qui

donne line pby\* ■ioiomia, une gaieté particulière au pi^aage.

232 NBOTlftHR LRÇOX.

de Neufcbfttel des lapins mâles et femelles, et nous allâmes en giunde pompe, sa femme , une de ses sœurs, Thérèse et moi, les établir dans la petite lie, où ils commençaient à peupler avant mon départ, el où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de celte petitfi colonie fut une fOte. Le pilote des Argonautes n'était pas pins lier que moi, menant eu triomplie la compagnie et les lapins de la grande !!e à la petite, et je notais avec orgueil que la receveuse, qui redoutait l'eau à l'excès, et s'y trouvait toujours mal, s'embarqua sous uiacouduille avecconiance, et ne montra nulle peur durant la ti'aversée\*

« Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi & parcourir nie, en herborisant à droite et à gauche, m'asse^ant tantôt dans les réduits les plus rians et les plus solitaires pour rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant' coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côIl^ par des montagnes prochaines, et, de l'autre, élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâlesplus éloignées, qui la bornaient.

« Quand le soir appi uchait, je desceudais des cimes de l'Ile, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la gi ève, dans quelque asile caché ; là, le bruit des vagues et Tagitatiou de Teau fixant mes sens, et chassant de mon Âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette

eau, son bruit continu, mais renilé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes - que l'ar^erie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'inséparabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans

1 Superbe et ravissant , !1 en reste à l'expression et k l'impression générale, un peu commune.

\* latemi^ le mot.esl un peu dur, U sent la nomenclature psychiolo- ^que et ditonne avec la moUesse de la i évcrie. M. de La MenneU aime beaucoup ee inot-là et l'emploie lre«-hal»UoellBmeat.

### NRITI^ME LEÇON. 233

runiformiite^ du mouvement continu qui me berçait, et qui, Siiiis aucun concours actif de mon Ame, ne laissait pas de lu'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu je ne pouvais m'arracher de là sans efforts. »

Voilà d'admirables pages, simples et tout à fait neuves à leur moment ; le coup de pinceau y est large, plein, facile, grave encore et ferme, bien que souple et gracieux; il semble qu'il n'y ait rien à désirer. Rien en effet qu'un je ne sais quoi de velouté qui y manque, le lumen purpureum du poète\*

Mais un autre coloriste s'avance : disciple pieux de Rousseau, mais disciple original et doué d'une certaine manière particulière de regarder la nature et de la peindre, il va faire un pas de plus,



lever un nouveau voile avec lenteur et nous iiiiier par sa douce magie aux nuances du mystère. Prenons-le dans une des scènes où il est en présence de son maître et de son premier modèle, en pèlerinage au tombeau de Jean-Lafontaine; les liellérences de pinceau vont à Tiastant se faire sentir :

« Les feuilles et les fleurs de la plupart des végétaux, dit Bernardin de Saint-Pierre, reflètent les rayons de la lune comme ceux du soleil... J'ai éprouvé une nuit un effet enchanteur de ces reflets lunaires des végétaux. Quelques dames et quelques jeunes gens de mes amis firent un jour avec moi la partie d'aller voir le tombeau de Jean-Jacques à Ermenonville : c'était au mois de mai. Nous primes la voiture publique de Soissons, et nous la quittâmes à dix lieues et demie de Paris, une lieue au-dessus de Dammariv, On uous dit que delà à Ermenonville il n'^ avait pas trois quar ts de lieue. Le soleil Allait se coucher loi-sque nous mimes pied à terre au milieu des champs. Nous nous acheminâmes par le sentier des gué' rets, sur la gauche de la grande route, vers le couchant. Nous marchâmes plus d'une heure et demie dans une vaste cam-

^ I ri encore on sent qaelf|tte manque de molleiae dans le loar et dans

le ma.

S34 NBUTlftMB LSÇON.

pagne sans rencontrer personne. Il faisait nuit obscure , et nous nous serions infailliblement égarés, si, par bonheur,

nous n'eussions aperçu une lumière au fond d'un petit vallon : c'était la lampe qui éclairait la chaumière d'un paysan. Il n'y

avait que sa femme qui distribuait du lait à cinq ou six petits enfants de grand appétit. Comme nous mourions de faim et de soif, nous la priâmes de nous faire participer au souper de sa famille. Nos jeunes «lames parisiennes se régalerent avec elle de gros pain, de lait, et même de sucre dont il y avait une assez ample provision. Nous leur fîmes bonne compagnie. Après avoir bien reposé notre âme et notre corps par ce festin champêtre, nous prîmes congé de notre hôtesse, aussi contente de notre visite que nous étions satisfaits de sa réception. Elle nous donna pour guide l'aîné de ses garçons, qui, après une demi-heure de marche, nous conduisit à travers des marais dans les Bois d'Ermenonville. La lune vers son plein était déjà fort élevée sur l'horizon, et brillait de l'éclat le plus pur dans un ciel sans nuages. Elle répandait les flots de sa lumière sur les chênes et les hêtres qui bordaient les clairières de la forêt, et faisait apparaître leurs troncs comme les colonnes d'un péristyle. Les sentiers sinueux où nous marchions en silence traversaient des bosquets fleuris de jasmin, de troënes, d'ébéniers, tout brillants d'une lueur bleue et céleste. Nos jeunes dames vêtues de blanc, qui nous devançaient, paraissaient et disparaissaient tour à tour à travers ces massifs de fleurs, et ressemblaient aux Ombres fortunées des Champs-Élysées. Mais, bientôt émues elles-mêmes par ces scènes religieuses de lumière et d'ombre, et surtout par le sentiment du tombeau de Jean-Jacques, elles se mirent à chanter une romance : leurs voix douces se mêlant aux chants lointains des rossignols, me firent sentir que, s'il y avait des harmonies entre la lumière de la terre «les nuits et les forêts, il y en avait encore de plus touchantes entre la vie et la mort, entre la philosophie et les amours^ n

Enfin, après ce divin colonstc, nous avons MM. de Chateau-  
briand et de Lamartioe, ce dernier tenant plus directement de  
Bernardin de Saint-Pierre par une certaine

^ Samunieê vé^At^ du toUU U4»la hm»

## TTEUTIÈME LEÇON. 235

douceur facile et abondante, — disons mieux, une douceur cé-  
leste, qui se joue aux ondulations et aux harmonieuses mollesses.  
De nuit, voguant sur les flots, entendezvous la jeune Napolitaine  
qui chante du rivage en s'adressant au pêcheur qu'elle aime :

Vois : la moisae a pour nous tapissé la vallée ;

Le pampre s'y recourbe en replis tortueux.

Et l'haleine de Tonde, à Toranger mêlée»

De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes eheveux.

A la molle clarté de la voûte sereine Nous ehantt'roiis en-  
semble a^sis sous le jasmin, Jusqu'à l'iitiure uù la lune, en glis-  
sant. vers Misène, Se perd en pâlisant dans les feux do matin.

Jamais l'harmonie Diusicalo n'a versé plus d'enchantement  
dans une parole humaiûe. — Hélas ! que sont-ils devenus ces  
dons d'un coloris céleste ? qu'est-elle devenue celle lune du golfe  
de Baïa et du cap Misène ? Dans bien des pages de Ténervante et  
coupable Histoire des Girondins, elle est allée se jouer dans des  
flaques de sang^.

Nous avons donc en présence les quatre manières comme cou-  
leur et harmonie. La manière de Jean-Jacques est la première à  
titre de signal et d'exemple; elle est aussi la plus directe, la plus

large et la plus simple, mais elle peut s'imiter, se copier presque (quand on a du talent), et elle a été mainte fois reproduite en effet dans de belles pages qu'on dirait de lui, et qui sont ou de \* M. de La Mennats ou de Mme Sand. Mais Bernardin de Saint-Pierre, mais Chateaubriand, on n'y j)arvient pas, ils déjouent le disciple; ils ont plus que Jean-Jacques Texpression créée, l'expression rare et impuissible pour tout

^ O noble Muse du poète, je ne vous l'ai point encore pardonné! pourquoi s'être allée Taire dangereuse et raecieuse des masses, sous prétexte de pouvoir un jour, quand tout sera à bas, devenir utile? La Muse de poésie, telle que Je la conçois, est si à part et si au-dessus de ces choses, qui même, quand elles semblent immenses aux OQuempo rains, ne sont que des choses d'un jour 1

236 NBUTlfeME uvoir.

autre que pour eux. Ils ont dérobé la nuance, la demi-teinte, le reflet; ils ont réussi à saisir et à rendre le sentiment de l'ineffable.

Les Anciens n'ont pas tout fait suivi celle même marche compliquée dans la peinture des choses naturelles. Les plus anciens poètes et peintres ont dès l'abord réfléchi les objets dans toute leur étendue, et aussi dans toute leur distinction variée et leur fraîcheur. Les derniers venus comme Tbôcrite ont un peu raffiné peut-être en exprimant, mais encore ils n'ont pas cessé d'être de l'école des premiers et grands peintres. C'est que les Anciens n'ont pas eu à faire comme les Modernes, qui sont partis de l'abstrait et du factice social pour revenir au naturel, et qui ont eu loul à reconquérir en ce genre. Il a fallu faire violence aux habi-

tudes de salon pour reprendre pied, pas à pas, dans la nature. Il a fallu (à la lettre) sortir de l'hôtel Rambouillet pour découvrir le Mout- Blanc et même la vallée de Montmorency.

Je reviens à Atala<sup>^</sup> qui nous est une occasion pour relever et définir, chemin faisant, les qualités principales de Tccrivain que nous éUnlions.

Arrivé au gi aud village, Cliacлас qui n'est pas déliiv'ié se voilà la veille de son supplice. 11 y a là un conseil tenu à sou sujet entre les Sachems, dans lequel ligurent cinquante vieillards cm manteau de castor rangés sur des gradins. Cette partie du poème est un peu sin<sup>^^</sup>ulière et prête à la plaisanterie. On ne peut s'empêcher de sourire en entendant celte matrone qui se lève pDur répondre à un Sachem de la tribu de l'Aigle, et qui lui dit : «Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit d'un renard et la prudente lenteur d'une tortue. » Ce sont là les faiblesses du genre'.

Enfin Ghactas est délivré, et il fuit avec sa libératrice

<sup>^</sup> Ce qu'un de iio« âiais, homme d'esprit ci qui s'entend : \uouuuiier les cho«es, appelle le tatoitage\*

NEUYli<sup>^</sup>ftlK LbgOX. 237

dans le désert. Jindiquae en passant de gracieuses images qui sont faites exprès pour attirer le regard : '

« Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule, et, comme deux cygnes voyageurs, nous travers\* sfons ces ondes solitaires. »

El plus loin :

c< (^ .cs piorondes solitudes n'étaient point trou)léeâ par lu prince de rhomme. Nous ne vîmes qu'un chasseur indien qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressemblait A une statue^ élevée dans la montagne au Génie de ces déserts. »

Toujours, toujours le procédé ! Oh ! nous ic connaîtrons bien. Est-il donc si nécessaire de terminer absolument sa pensée, bon gré mal gré, en image ou en statue? Quand la pensée ou la chose aperçue ne se présente qu'à l'état pur et simple , pourquoi ne pas la laisser telle sans la tourmenter pour la revêtir, comme si l'on avait toujours à parler devant des enfants ou devant des Sauvages? On me dira que Chactas est un Sauvage, Il le serait plus, s'il ne se piquait pas tant de Tôte. i

Chactas cependant ne peut rien comprendre aux contradictions d'Atala qui l'aime et le repousse, qui l'enchanté et le désolé sans cesse. La scène de l'orage va lui livrer la clef de ce cœur combattu. Sans les coups redoublés du tonnerre, à la lueur des pins embrasés, Atala lui raconte son histoire : Atala est chrétienne. Elle n'est pas, comme on le croit, la fille du magnanime Simaghan, elle est la (illc de Lopez, de ce vieil Espagnol qui ffit le bienfaiteur de Chactas. Mais laissons cette romanesque histoire. La beauté de hi scène (cl elle esl grande) se retrouve tout entière dans la situation, dans l'immensité de l'orage et de riDcendie, dans la résistance, motivée ou non, U une

simple et fragile mortelle, dans ce cri deChactas qui estplutôt déjà celui de René, celui de tout cœur malade et ulcéré qui se retourne et cherche ses représsailles contre le Ciel :

« Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours : superbes Forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche, Pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen, Fleuve débordé. Montagnes mugissantes, affreuse et sublime Nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme 1 »

O Chactas ! ce n'est pas vous qui avez poussé ce cri déchirant : celui qui Ta poussé, et qui le poussera bien des fois encore, est ce même cœur malade et incapable de bonheur en même temps qu'il en est insatiable, ce

cœur (le Prométhée que le bonheur même, une fois trouvé, ne remplirait plus et qui le rejetterait bien vite plutôt que de s'en contenter, qui le renierait avec mépris en se relouant encore contre les Cieux. C'est celui qui, parlant un jour en son propre nom et dans tout son orgueil à la femme subjuguée, a livré en ces termes effrayants son désolé secret :

« ... Ne croyez pas désormais recevoir impunément les caresses d'un autre homme; ne croyez pas que de faibles embrassements puissent effacer de votre âme ceux de René. Je vous ai tenue sur ma poitrine au milieu du désert, dans les vents de l'orage, lorsqu'après vous avoir portée de l'autre côté d'un torrent, j'aurais voulu vous poignarder pour fixer le bonheur dans votre sein, et pour me punir de vous avoir donné ce bonheur. C'est toi, Être suprême, source d'amour et de beauté, c'est toi seul qui me créas tel que je suis, et toi seul me peux comprendre! Oh ! que ne me suis-je précipité dans les Cataractes au milieu des

ondes écumantes? je serais rentré dans le sein de la Nature avec toute mon énergie \*. »

\* Lettre de lieaù à Géluta au tome 11 des Natche»,

NBtrYiim uçoir. S39

Telle est dans toute sa franchise, dans tout son blasphème, l'inspiration qui se peut dire infernale et satanique; mais elle ne se produit ailleurs qu'à demi vuilk; et comme dans un faux jour, en se mêlant frauduleusement à un rayon d'en haut. Nous la retrouverons dans lienéy dans Velléda, C'est elle qui s'élance du sein de l'orage dans Atalûf et qui, autant que rimagination descriptive du début, répaod sur ce petit poème la grandeur.

Il faut convenir toutefois que tout cela est étrangement placé dans le Génie du Christianisme. J'aimerais autant dire que de telles histoires sont des pièces justificatives de Vffamiet de Shakspeare ou du Proméihée endukîné d'Eschyle.

Chactas et Atala ont été trouvés pendant Forage et sauvés par le Père Aubry, un vénérable missionnaire qui a fondé près de là une colonie dlodiens convertis au Christianisme : cette portion du récit a pour titre leiLaboumtrSy comme la portion précédente s'intitulait les Chasseurs. Ce Père Aubry, l'homme des anciens jours ^ est célèbre , et il a été accueilli à son entrée en scène par bien des plaisanteries. L'auteur a corrigé plus d'un passage qui y avait donné lieu : on ne voit plus dans Ataln^ telle que nous l'avons aujourd'hui, le nez aquilin du Père Aubry et sa longue barbe « qui avaient quelque chose de sublime dans leur quiétude, et comme d'aspirant à la tombe par leur direction naturelle vers la terre. » — Sonmie toute, cette partie du poème est grandiose, quoique un peu raide et pleine d'eflets calculés :



« En descendant la montagne, j'aperçus des chênes où les Cé-  
nies semblaient avoir dessiné des caractères étrangère. L'ermite  
me dit qu'il les avait tracté lui-même, que c'étaient des vers d'un  
ancien poète, appelé Homère, et quelques sentences d'un autre  
poète plusauden encore, nommé Salomon, il y avait je ne sais  
quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des \*

240 NBUVIÈHB LBÇON.

temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux soiiiaue qui les  
avait gravés, et ces vieux ch6ues qui lui servaient de livres. »

Pour le plaisir de faire la réflexion si concertée, l'auteur, par la  
bouche de Chact/is, accunjule les invraisemblances, et fait du  
Père Auljÿ un savant cuieux qui, au besoin, rédifrrrait sou An-  
liioio^ie. — Et plus loin, au momeal de la césiébratioû des saints  
mystères :

« !/aurore paraissant derrière les montagnes enflammait  
l'Orient. Tout était d'or on do rose dans la solitude. I/aslre an-  
noncé par tant de splendeur sortit euin d'un abîme de lumière,  
et am prtmiét rayon rencontra l'hostie consacrée , que le prêtre  
en ee moment même élevait dans les airs» O charme de la reli-  
gion 1 O magnificence da culte chrétien 1 etc., etc. w

Et il tire de cet accident du rayon une raison de croii'e ; je dis  
il, c'est-à-dire Fauteur, car ce ne peut être Gbaotas qui, cinquante  
ans après , n'est pas converti encore. L'inTraisemblance en fait de  
caractère s'ajoute ici à la légèreté et au faux brillant en matière de  
foi. Bon Dieu ! que dirait Calvin qui, dans sa colère, compare la  
messe à une Hélène^ de la voir ainsi mêlée à l'Aurore auxduujU  
de rose? Mais que doivent penser surtout de ces jeux de lumière  
ceux qui croient tout ^Tavement au Saint-Sacrement de l'autel, II

qui, par conséquent, n'y croient pas moins les jours de nuage que les jours de soleil?

Le roman commence, présentant le tableau de la mort et des derniers instants d'Atala qui s'est empoisonnée durant l'orage, croyant par là (pauvre ignorante !) saisir faire au vœu de sa mère et se garantir d'elle-même. Il y aurait, du point de vue moral, bien des choses à opposer (même après ce que dit le Père Aubry) à cette fatale superstition d'Atala, à cette invention romanesque et violente ; mais, arrivé à cet endroit du récit, on est subjugué.

#### NBUTIVMT LEÇON. H1

on est ému et l'on ne raisonne guère. — Les paroles d'Atala mourante sont d'ailleurs animées d'un sublime délire de passion ; elles répondent en beauté, en énergie brûlante, au cri que Chactas a poussé tout à l'heure dans la forêt : « Quel dessein n'ai-je point rêvé? quel songe n'est point sorti de ce cœur si triste?... O Et tout ce qui suit, où s'exhale ce vœu forcené d'un bonheur à tout prix, même à travers l'anéantissement de Dieu et du monde.

A un moment, Atala mourante dit à Chactas : « Le soleil doit (Hre près de se coucher maintenant. Chactas, ses rayons seront bien beaux au désert, sur *niii lomhc!* » — Je ne sais si Atala a pu avoir une telle pensée, si elle s'est élevée d'avance cet *elTel* de lumière; mais il est certain que c'a été une idée fixe de l'auteur que cette perspective funèbre : comme les rois d'Égypte, il a passé sa vie à méditer et à projeter son sépulcre. Il s'est redit perpétuellement : « Cet Océan qui m'a vu naître est sublime : ses vagues seront bien belles en venant se briser autour du rocher de ma tombe. » On y peut voir une préoccupation personnelle bien per-

sistante, un désir d'art et d'effet bien prolongé; mais un tel mode de personnalité n'est pas vulgaire ^

\* m Pour moi, dit-il ([uchiue part, loin de re{7nrd»T coinne un insensé le roi qui fil bâtir la grande Pyramide, je le licixi au coiUraire pour un monariine d'un esprit magnaniiDe. L'idée de vaincre le temps par on tombeau, de forcer les génératlms, les mœurs, les lois, les âgos, à se briser au pied d'un cercueil, ne saurait être sortie d'une âme vulgaire. Si c'eïil là de l'orgueil , c'est du moins un grand orgueil. Une vanité eotnme celle de la grande Pyramide, qui dure depuis trois ou quatre mille ans, pourrait bien à la longue se Taire compter pour quelque ctiose. » [Itiui-ruire.) — triant ambassadeur ù Rome en l8vU, il eut, un moment, l'id«^c de se choisir un sarcophage antique pour cercueil : « Me.4 Touilles vont bien , écrivait-il à Mme Réeamier : Je trouve force sarcophaees vides; J'en pourrai elKrfsir un pour moi, sans que ma poussière soit obligée de chasser celle de ces vieux morts que le vent a di^jà emportée... J'aurai du moins un grand tombeau en échange d'une petite vie. » — Quel arrangement et quelle pose jusque dans ia mort !

ITRUTltft IBQOlf.

Le discours du Pérc Aubry h Alala et à ChacUis est célèbre. Combien de fois quelques-unes de ces paroles ont été répétées depuis saos qu'on se rappelât bleu d'oii elles élaieot tirées I

« L'habitant de la cabane et celui des palais, tout souffre, tout gémit ici-bas; les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et Ton s'est étonné de la quantité de larmes que eoQ-tieïinent les yeux des roisl »

Un spirituel critique citait un jour ces paroles comme étant de Bossuet : elles ont un faux air de Bossuet en effet; mais il en est d'autres, à côté, qui seraient plus dignes de lui être attribuées en ce qu'elles sont plus simples :

a Êst-ce votre amour que vous regrettez? Ma fille, il faudrait autant pleurer un songe. Connaissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les incertitudes de son désir? Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues que la mer roule dans une lumpete. »

Et cette pensée qui scandalisait si fort l'abbé Morellet :

« Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles ; il faut tôt ou tard qu'elles finissent , parce que le cœur de l'homme est fini; c'est une de nos grandes misères: nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux. »

L'abbé philosophe prétendait au contraire que l'homme, puisqu'il avait la faculté de se consoler, en était, par là même, moins misérable» A la bonne heure mais c'est selon le sens où on le prend. Il n'y a qu'une manière d'entendre les choses.

A côté de ces grandes paroles qu'un Bossuet ne désavouerait pas, il en est de plus neuves, de plus particulières

liées en images, et qui ne peuvent être signées que de Gbateaubriand» mais qui sont belles encore :

« Le cœur, ô Chactas! est comme ces sortes d'arbres qui ne donnent leur baume pour les blessures des hommes, que lorsque les ferles a blessés eux-mêmes »

Bt encore» pour exprimer qu'il n'est point de cœur mortel qui n'ait au fond sa plaie cachée :

« Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paraît calme et pure, mais quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses eaux. »

Ce crocodile-là ne cessa jamais d'habiter au fond du cœur de René, et il s'y réveillait à chaque moment qui aurait pu être du bonheur.

On peut regretter, après ces beautés neuves, qu'il y ait dans le rôle du Père Aubry trop de l'homme des anciens jours, de l'homme du rocher de ces expressions qu'il sera trop facile ensuite à un D'Arincourt de copier. Mais l'effet des Jaroles du religieux reste, quoi qu'on puisse dire, plein (de grandeur et de magnificence).

Les iunérailles d'Atala sont d'une rare beauté et d'une expression idéale. Nous n'avons plus qu'à y assister, à suivre son convoi en le comparant à celui de Manon Lescaut. C'est bien hardi de venir rapprocher le nom de la pauvre fille de celui de la mère Atala; mais la passion, le malheur et la mort rapprochent tout.

\* H. de Lamartine, parlant du jeune Dauphin dans cette Histoire des Girondins où il y a des émotions et des scènes pour tout le monde, a dit avec ce laïeul qui, par malheur, ne l'abandonne jamais : « L'enfant, précoce comme Im » fratè « f un ar^MtM^ » temMalt devancer de TinieUlgaiioe et (\ û l'âme les enMigoeinflota de U pemée et lea d i lic atem e du tmU' ment. •

De la prose poctiqui'. — lli-|iaraiiu!i a Jeau-^acques et à Buf-  
fon. — l'unéraille» d'Atala; — celles de Mauon LeiM»ut. — Côié  
aatique dans Atala. — Jugement de M. Juubert. — Oritiiiue de  
Tabbé Murellet. — Panurge et sa calotte de toile drée.

Mbssisves,

A propos de ce que j'ai dit précédemment en comparant les  
styles descriptil's de Jean JactiULS, de Bernardin de Saint-Pierre  
et de M. de Ghaieaubriand» une observation m'a élé adressée par  
un de mes bienveillants auditeurs. Il lui a semblé que je donnais  
de tout point le désavantage, l'infériorilé à Jean-Jacques. Telle  
n'a pas été précisément ma pensée, et je saibirai celle occasion  
delà mieux mettre en lumière.

Dan^la comparaison quej'établissais,je ne considérais qu'une  
des formes du style, qu'une de ses applications, le style descriptif  
et piUoresque, le style poétique. Â cet égard, et à ne le prendre  
que par cel aspect, il n'y a nul doute que la prose de Bernurdin de  
Saint-Pierre et de M. de Chateaubriand ne renchérisse, et  
souvent avec bon\* heur, sur celle de Jean^acques et celle de  
Buo6n que je n'en sépare pas; qu'elle n'arrive à exprimer des ef-  
fets, des reflets, des nuances, auxquelles les deux autres grands  
écrivains n'ont ni atteint ni visé.

Mais la prose poétique et pittoresque n'est qu'une extrémité  
de la prose, s'il est permis de parler ainsi ; ce n'en est qu'une pro-  
vince, la plus riche, la plus brillante.

une Asie Mineure coiiune auraient dit les Anciens\*; en s'y  
concentrant [oui entière el s'y fixant, la langue court risque de se  
corrompre et de se dénaturer.

Ce reproche avait déjà été adressé à Buônaiuti tout le premier : on a prétendu qu'il dénaturait la prose en lui prêtant mal à propos le langage de la poésie. Voltaire, qui en d'autres endroits s'exprime noblement sur le compte de Buffon, en a parlé ailleurs comme d'un physicien qui écrivait en prose poétique. Chénier l'en a très-bien justifié'. L'auteur de *Vieillesse naturelle* le grand écrivain qui a si admirablement discouru de la langue devant l'Académie française, ne manquait d'aucune des qualités du style. On peut dire que, pour posséder toutes ces qualités et en avoir la juste économie, il importe de se tenir et d'habiter en quelque sorte à la source même et au centre de la pensée : de là, selon la nécessité et l'occasion, l'écrivain habile se porte avec la parole dans toutes les directions voulues; s'il s'agit de raconter, il raconte; de raisonner et de discuter, il discute; de décrire et de peindre, il a des couleurs. Il est présent partout et presque à la fois sur chaque point du vaste empire. Buffon et Jean-Jacques ont une prose noble, juste, vigoureuse, souple et brillante, qui suffit à tous les emplois, qui s'ajuste dans tous les cas, qui ne paraît ni déplacée ni gênée dans aucun. Eu dirons-nous autant de la prose de Chateaubriand, ou même de celle de Bernardin de Saint-Pierre? Par cela même qu'ils se sont fixés et comme acclimatés dans la région exclusivement brillante, quand le sujet les convie.

\* « Et anhelua quidein illa dicitur Inter Asianos auiue Aulicos fuit cam huius preni et integri, contra Inflatum ille et Isaias haberentur; et in his nihil superflueret, illis Iudaeum maxime ac modus deesset. » (Quint-

ilien. *de l'Orateur*, liv. xii, chap. 10. il faut modifier cette définition et en transposer les caractères de l'ora-

teur à r^crivaln.

\* OBtOfrt» de Harie-Joiepli Chénier, lome IV, p. 339 (1922»).

. M MXlftlIB UÇON.

à en sortir ou les y force, ils ne le font pas naturellement et avec aisance. Ils ont un plus long chemin à faire. Quand il faut raisonner, souvent ils sont faibles, ils se prennent 4 fies leurs d'idées, ils portent partout un excès de rayon. Un jour Bernardin de Saint-Pierre, comme directeur de l'Académie française, eut k répondre aux discours de MM. Laujon , Raynouard et Picard , qu'on recevait à la fois (24 novembre 1807). Jamais on ne vit moins de souplesse et de grâce, et certes il en aurait fallu beaucoup. A partir d'un certain endroit de son discours l'orateur rentre dans ses idées philosophiques, dans ses images ikmilières, et s\*y abandonne démesurément :

« La France n'était plus éclairée, dit-il, que par de fausses lumières. Toute philosophie avait disparu. Tel est notre pôle, abandonné du soleil, lorsqu'une aurore hwéak^ toujours expirante, ne peut plus y enfanter le jour, et n^annonce à la nuit que de nouvelles nuits : ses rayons,, décolorés et tremblants, n'y laissent entrevoir qu'un océan de glace, et ne montrent sur ses rivages d'autres êtres vivants que des renards arctique» acharnés fnir des cadavres. — Oû éfiez-vous alors, fille? rh/ries de la philosophie, Muses françaises? quelle sombre forêt, quelle grotte caverneuse vous tenait cachées?...

« Enfin, s'écric-t-il encore, le Ciel nous envoya un libérateur. Ainsi Vaiyle s'élance au milieu des orages i en vain les mutons le repoussent et font replier ses ailes, il accroît sa force de leur furie, et, s'éievant au haut des airs, il s'avance dans l'axe de la tem-



pête, à la faveur même des vents contraires. Tel apparut aux regards de l'Europe conjurée cet homme dont la vertu s'accroît par les obstacles, ce héros pfct\*- \*iojopAe\* organisé pour l'empire\*..  
»

Des aigles^ des auroi^es boréales^ des autans l Bernardin de Saint-Pierre dépaycé et jeté hors de sa sphère ne peut pourtant se passer de ses termes de comparaison habi-

' Aeoordw-liil, imbqn'fl îê finit, tootei les Imiaiiges : di ^flm leiUement n'y mâles pie ed« d« |»AtfMopA«\*

Dinio uçoir. ii7

tuels, mais il les forée. Que nous sommes loin de ce discorn si approprié, si coa^eDable et si éloqaemment décent de Buffon t J'en dirai autant de la prose de

Chateaubriand lorsqu'elle s'applique à l'hisloire, à la politique. Je sais que c'est la mode de dire qu'il est parfiût en ce dernier genre. 11 excelle dans la polémique; il a des traits qui percent, il emporte la pièce. Mais son style politique luanque trop souvent de suite, d'enchainement, de calme, de sang-froid et de gravité. Il est à tout instant à la merci de la pointe et de l'image. Rien qu'à son mou- Tement sarcadéony sent la violence. A calé de développeniens justes, vrais, dignes d'un historien et d'un publiciste du premier ordre, il y a tout d'un coup des parades chevaleresques et françaises. Ce style est tout rempli de panaches blancs et de fanfares d'honneur qui, pour tout bon esprit, en gâtent les vérités^. Le plus sûr donc, et je le conseille à ceux qui le peuvent, c'est encore d'avoir une prose comme celle de Jean-Jacques et de Buffon.

Chaque langue a son génie, sa portée, ses limites; il est périlleux d'en vouloir déplacer le centre, d'en oser trans-<sup>»</sup> férer la capitale, fût-on Constantin. Chateaubriand a un peu fait comme ce grand empereur qu'il a célébré : il a transporté le centre de la prose de Rome à Byzance<sup>^</sup> et quelquefois par delà Byzance, de Rome<sup>'</sup> à Antioche ou à Laodicée. C'est de lui que date dans la prose française le style bas-empire\* Ce style % bien du brillant, et ajou<sup>^</sup> tons que, manié par une forte imagination, il est loin

< Enfin, M. de Salvandy, un jour, dans ce faïeux article sur les Ai«<sup>»</sup> néralles d«<sup>»</sup> Lovis XVIII , a pu paraître à tout Parla (sauf à trois ou

quatre personnes) du pur (chateaubriand , cl du meilleur. — le bon Ballanchie wo disait un j'inr à [iropos des dernières brochures politiques de M. de Uiaïuaubriami (vers 1832-1833} : « Monsieur, que vous en aemblo? ne croyet-vous pas que le règne de la phrtMte est passé? » En disant cela Ballanche (Toyail que le ri i<sup>^</sup>nn d • Vide-i-, de sa propre idée, allait venir. 11 ne voyait pas que, le règne d'une plirai>e cessanti c'est le rè<sup>^</sup>e d'une autre phrase qui commence.

ttlè DIXltlIB LIÇOK.

d êUe sans gramleur : le style de saint Augustin n'est autre que du syle Las-empire. Mais quand on en est là, le par style ronaain esta jamais perdu, et le retrouvât-on par hasard en écrivant, il paraîtrait désormais trop nii et trop simple. En nn mot, la Capitale fi'une langue, ainsi rejetée à une extrême frontière, est hien voisine des Barbares. — Nous ^eprenoIl<sup>^</sup> !"S funéraUies d'Atala.

Ces funérailles, si ollrs ont quelque apprêt, sont d'ailleurs d'un effet exlraoi-dmaire cl d'une pfMfecclion suprême. Quelles que

soient les objections qu'un goût simple puisse y faire même au nom du cœur, un sentiment plus fort les repousse, les ajourne et les fait oublier :

« Vers le soir, raconte Gbactas, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte, qui donnait vers le nord. L'ermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère ; c'était le seul bien qui lui restât de sa part

trie, et depuis longtemps il le destinait à son propre tombeau. Alala était couchée sur un gazon de pins silviques de montagnes; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein ' étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée..., celle-là même que j'avais déposée sur le lit de la vierge pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient jointifs, et ses mains d'ulb&tre pressaient sur son cœur un craticx d'ébène; le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchantée par VAnge de la Mélancolie et par le doux sommeil de l'innocence et de la lointaine. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie, m

\* . . . «Tipvx S' à ^«J^rc\$

Kâ>J.iaT(x. .,

Son ))r>;ui sein somMable h ( « lui d'iUC Statue ! ( Kiirlpiip,  
<Uu« Uécuùr^ récil de la oïort de PolyxèiiP.)

Ce Ghactas, avant d'être amaot, est certainement perâ-^tt Ire et statuaire ; c'est à croire qu'à son passage en France ç il a étudié le Prinoatice. Il se souvient du trépas sacré de Polyxène. Girodet, dans son tableau si connu, n'a fait que copier littéralement le poète et le traduire. Ce groupe de Chateaubriand est un marbre de Ganova; une morhidezzû dîtTine y respire.

u La lune prêta son pftie flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit comme une blanche Vestale qui vient pleurer sur \p rencnil d'une compagne. Bienir t elle répandit dans les bois co grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des raers... »

Admirons ici le génie de Chateaubriand dans toute son originalité et sa beauté. Il trouve moyei^ d'ajouter en -ore quelque chose aux clairs de lune si délicieux et si élyséens de Bernardin de Saint^Pierre. Les siens ont quelque chose de plus mélancolique et comme de douloureux.

Et plus loin, après cette nuit de poésie et de prière, et encore plus enchantée que bénie :

« Cependant une barre d\*or se forma dans l'orient. Les éperviers criaient sur les rochers, et les martres rentraient dans le creux des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaulrs; rennile marchait devant moi, une btiche à la main, Nous romniengâmes à flesccndre de rocher en rocher; la vieiUe2»se et la mort ralentissaient également nos pas... »

Cette barre d^er, ces martres, ces épenders donnant le signal de l'aurore, sont de ces traits qni ne se trouvent

point si on ne les a observés. C'est ce qui met à l'idéal même le sceaue de la réalité<sup>^</sup>. On croit en effet à la réalité

< EïFMiil<m<16M.ViMt.

250 IMlIKMB LEÇON.

des choses qui sont attestées par de tels signes caractéristiques surpris dans la nature. Quel dommage que celui qui savait les voir ne s'y soit pas tenu, et qu'il ait à tout instant excédé 1

« Prenant alors un peu de poissj<sup>^</sup>ière dans ma main, et gardant un silence effroyable j'allaciai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Alalîi. Knsiuio je i l'iaudis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps... »

GliactaSf dans cette belle description (trop belle pour être entièrement touchante), n'a d'autre délkut que de iaire trop d'attention à l'effet qu'il éprouve et à celui qu'il produit, et de trop regarder toute chose et lui-même\*

n y a trois grandes ou touchantes scènes de funérailles

qui peuvent se rapprocher et se comparer : les funérailles de Virginie, celles d'Alala, et celles de Manon Lescaut, puisque décidément nous prenons sur nous de la nommer, la pauvre fille! à côté de ces nobles créatures. Les funérailles de Virginie nous sont présentes : d'ailleurs, si pathétiques qu'elles soieîU, elles se firent avec régularité et avec pompe; mais dans les funérailles de Manon, comme dans celles d'Ataîn, c'est l'amant, l'ami passionné et désolé qui doit enseveUr iui-même son plus cher trésor.

Dans cette incomparable et si naturelle Uistoire du chevalier Des Gritux et de Manon Lescaut, ce qui manque ou plutôt ce qui

est absent d'un bout à Tautre, et à quoi personne (auteur ni lecteur) ne songe, c'est la poésie, c'est l'art : ce qui domine et anime tout, c'est la passion, — la passion dans son cours le plus naturel et le plus abandonné, dans sa physionomie la plus ingénue et la plus expressive. Quand il arrive par hasard que l'auteur, le narrateur veut trouver une image, une compaiaisoni

1 ^groffoéiê pourqiii? 11 ii> s pM d'autri-ttaflia qusli Ftof Ailindr\*

### DIZIÉIIB LIÇON. iM

il est Dlible et Tftgae» oo eommuD\* ; mais tout ce qd sort du cœur des personnages est direct, natorel, vif, court et brûlant. Tout est en action. Ainsi, dans ces finérailles de Manon, le malheureux chevalier raconte comment eu Amérique (dans cette Amérique qu'il s'inquiète si peu de décrire), après son duel avec le neveu du gouverneur de la Nouvelle-Orléans, blessé lui-même il prend la fuite avec Manon; et là, dans le désert, elle expire dans ses bras de lassitude et d'épuisement; il ne prend pas ce momeut pour prodiguer les couleurs :

« Pardonnez si j'achève en peu de mots un récit qui me tue« Je vous raconte un malheur qui n'eut jamais d'exemple; toute nui vie est destinée à le pleurer. Mais quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon ftme semble reculer d'horreur chaque fois que J'entreprends de l'exprimer.

« Nous avons passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyais ma chère maîtresse endormie, et je n'osais pousser le moindre souffle dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'a-perçus dès le point du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avait froides et trenihluutes ; je les approchai de njon sein pout

les échaufTer. L'Ue sentit ce mouvement, et, faisant un effort pour saisir les miennes, elle mo dit d'une voix faible qu'elle se croyait à sa dernière heure\*

« le ne pris d'abord ce disoars que pour un langage ordinaire dans l'infortune» et Je n'y répondis que par les tendres consolations de l'amour. Mais ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations , le serrement de ses mains, dans les\* quelles elle continuait de tenir les miennes, me tirent con-\* naître que latin de ses malheurs approchait.

« N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis;

^ Ainsi quand Dps Grioux, depuis un an abbé à Saint-Sulf^ce, se fetrouTe tout d'un coup au parloir fcee à fecs av«e Manon t « Je flréml»-

aals, dit -il pour roidre son étonneioient , comme il arrive tanq^^MH

trouve {I ttnt d'uii une campagne éranée, pfe. » l a rotnpa-raiioa » la métapbore n'était paa encore inrentéo ou perfecUonnée,

991 mYiftNR Lvçoit.

( je reçus d'elle des marques (i iimour au moniont nit^me quVlle expirait : c'est tout ce que j'ai la force t\ e vous apprendre de ce fatal et déplorable événeuieut.

« Mon ftaie ne suivit pas la sienne\* Le Ciel ne me trouva sans doute point assez rigoureusement puni; il a voulu que j'aie traîné

depuis une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

f a Je demeurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur mains de nia chôie Mnnon. Mon dessein était d'y mourir; mais Je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution d'enlever et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par raffaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité, d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs fortes que j'avais apportées ; elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exercer. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je ne l'aurais; c'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser, mais j'en tirai moins de secours que de mes utérins. J'ouvris une large fosse ; j'y plaçai l'idole de mon cœur après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le

le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle; je la considérai longtemps; je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours, dans le sein de la terre, ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir Jamais, j'invoquai le secours du Ciel, et j'attendis la mort avec impatience. »

Il se retourna vers la saule, ». Mouvement admirable,



\* D6B liiitear\* forteji : il ne songe pa» à être idéal; c'esl la vérité wÊm qu'il «xpoie, U réalité nae.

## DIXIÈME Lb^ON. 193

mais admirable coiuiue la oature, en gesle, en action, en altitude (effutm) l Rien de Tart, rien de la statuaire anttque, mais le sentiment pur.

« Ce qui vous paraîtra difficile à croire, c'est que pendant tout rexercice de ce lugubre ministère il ne sortit point une larme de mes yeux ni un soupir de ma bouche. La consternation profonde où jVlais, et le dessein déterminé de mourir, avaient coupé le roms à toutes les expressions du dét^espoir et de la douleur. Auôm ne demeurai-je pas longtemps dans la posture où j'éluii» sur la fosse sans perdre le peu de connaissance et de sentiment qui me restaient, m

Quand on rencontre le beau ou le vrai de la passion sous quelque forme que ce soit, il n'y a pas à préférer ni à choisir; il faut savoir tout comprendre, tout sentir et admirer. Nous n'avons donc pas à nous décider entre les deux tableaux. Disons seulement que des récits vrais, simples, courants, d'une limpidité de source, coiiaiiie celui de Manon Lescaut^ sont de ces bonheurs qui ne se rencontrent pas deux fois : il est plus aisé de diversitier les beautés de l'art que dareconimencer une telle expression directe de la nature.

L'Épilogue d'Ataia couronne dignement le poème : c'est • l'auteur lui-même, Chateaubriand, qui reprend la parole et qui raconte la suite de la destinée des pcsonna<:es survivants (le Père Aubry, Chactas), telle qu'il l'a apprise dans ses voyages aux terres lointaines. 11 y a bien encore quelque trace de manière : «Quand

un Siminole me raconta cette histoire (transmise de Chactas à René, et des pères aux enfants}, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert^ la grâce de la cabane^ et une simplicité à conter la douleur que je ne me flatte pas d'avoir conservée. »> Ce ton-ci, en effet, est bien moins de la simplicité que de la simplesse. Mais

tté MZltMl LBÇOH.

à cùîê se trouTe le touchant tableau de la Jeune mère indienne ensevelissant et berçant son enfant mort parmi les branches d'un érable. La description de la Cataracte de Niagara qui vient à cet endroit pourrait, dit-on, ne pas perdre en grandeur et offrir plus de vérité. Enfin, après le récit, qui lui est Mi par la jeune Indienne, du massacre de Chactas et du Père Aubry dont elle lui montre les ceudvtiif ie voyageur s'éloigne k grands pas eu s'éc-nanl :

« Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux^ sensible I Hommp ! tu n'es qu'un sôngo rapide, un rôve douloureux; tu n'eiistes que par le malheur; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton &me et réteraelle mélancolie de ta pensée I »

Nous reconnaissons l'accent pénétrant, le cri d'aigle

blesbc (comme je l'ai dit ailleurs de Pascal) , — blessé de la blessuie que certains cœurs apporleaL en naissant. Ce cri va se prulouger et retentir dans tout René,

Il y aurait bien encore quelques remarques à faire au sujet ïïA-tala : par exemple, sur ce côté d'Antiquité, de génie antique, qui s'y retrouve déguisé trop souvent et comme parodié sous des costumes sauvages, mais parfois aussi dans toute la b( aulé d'un vé-

ritable rajeuLubsement. Ainsi, quand Chactas raconte cette heure suprême où, captif, à la veille de son supplice, le soir de l'orgie du camp, il se croyait sans ressource et abandonné d'Atala :

« La nuit s'avance : les chants et les danses cessent par degrés; les feux ne jettent plus que des tumeurs rouges et fumeuses, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages; tout s'endort à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt. C'était l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture... »

Dizilnii uço(f. 155

Ces signes naturels empruntés à l'ordre moral ajoutent résonance à la réalité. On se rappelle les beaux vers de Virgile :

Noi erat, et placidum carpebant fessa soporem Corpora per terras, ailvœque et insuavia quierant insequora : cum medio volvuntur lidera lapsum, Gum tant onuiit afer» paendwi pletaque volucri...

Mais cette mère indienne est mieux ici que le pœmidet et le volucries. Elle me rappelle» dans l'épisode de la Médée d'Apollonius, cette autre mère que Virgile a, je ne sais pourquoi, oubliée : «C'était d'abord à l'heure où tout voyageur et tout gardien aux portes des villes commence à désirer le sommeil ; un assoupissement profond s'emparait même des mères dont les enfants sont morts... » La mère qui se réveille en nature et celle qui succombe au som-

meil, soQt diversement belles, et Chateaubriand ici a égalé l'antique.

La conclusioii que j'ai à offrir bur Atala apres uni' si longue étude me sera facile, et je l'emprunterai àM. Juubert) le plus délicat des anus et des juges. Avec M. Joubert, remarquons-le, nous entrons dans une critique { lus raffinée, plus subtile que celle du XYiii-^ siècle, ei tuule d'accord avec la nouveauté de son objet. La critique de Marmontel et de La Harpe est dépassée : elle n'eût pas suffi pour pénétrer cette œuvre de création nouvelle, pour la saisir et ia démêler dans ses mystères. M. de Chateaubriand eut ce bonheur, au début, d'avoir d'un côté Foulanesi le critique classique pur, mais dans tout sou feu et sa ferveur; et de l'autre cOlé M. Joubert, le critiqueinitiateur, aussi hardi que délicat : il marchait éclairéi soutenu, retenu tour à tour ou excité par chacun d'eux. — M. Joubert écrivait donc le 6 mars 1801 à Mme de Beaumont» qui mettait au succès de l'attleur lout rintérêt

biyilizûQ by GoOgle

et toute l'anxiété qu'y pouvait apporter le cœur de femme le plus dévoué et le plus aimant :

« Je ne partage point vos craintes, car ce qui est beau ne ' peut manquer de plaire; et il y a dans cet ouvrage une Vrtuis, céleste pour les uns, terrestre pour les autres» niais se faisant sentir à tous.

if Ce livre-ci n'est yxtinl un livre comme un autre. Sou priv lie dépend point de sa matière, qui sera cependant regardée par les uns cuniQie son mérite, et par les ;ml) es comme son défaut; il ne dépend pas même de sa Tonne, oi>jet plus important, et où les bons juges trouveront peut-être à reprendre, mais ne trouveront

rien à désirer. Pourquoi? Parce que, pom\* ôtre content, le goût n\*a pas besoin de trouver la perfection, il y a un ehame, tm talisman qui tient aux doigts de /'eumer. Il Vaufamis partout, parce qu'il a toiit manié, et partout où sera ce charme, celte empreinte, ce caractère, là sera aussi un plaisir dont IV'spn't sera satisfait', .Je voudrais avoir le temps devons e.vpluiuti fout cela, et de \ous le faire sentir, pour chasser vos poltronneries; mais je n'ai qu'un moment à vous donner aujourd'hui, et je ne veux pas différer de vous dire combien vous êtes peu raisonnable dans vos défiances. Le livre est fait, et, par conséquent , le moment critique est passé. // réussira, parce qu\*il est de VJ^ehauteur, S\*il y a laissé des-gaueheries» c'est à vous que je m\*en prendrai \* ; mais vous m\*avei

^ Je lu quelque ctiose de tout semblable chez un écrivain très-splrituel, qal est, dût un autre art, un talent extmordinaf re et puissant, dans les

Queiliois sur le Beau par iùigènp Delacroix {Revue de\$ Detix-Mvudes , là juillet 18^4) : ^ l a natnn? a donné à chaiiuc lainniun laltsman particulier que je comparerait» à wé uiéiaux inestiinabloé forniéâ de l'alliage de mille métaux prédeux et qui rendent des sons ou charmanta ou terriblessiiivaril U'?; proporlioisdiv('rs('S(l(\-;tm('iii<'nls dont ils sonf fnrmc's. n — Pouripi'il v ait rharinc, il rail qu'il y ait tuliâiiiiiai, et quand ocliii-ci uiaiKiue, il peut ^ avoir Iravail, effort, mérite, tout ce qui e^t de la critique. Il n'y a ni magie ni poésie. Et pour appliquer eela à la peinture, je dirai : Sans le lallsman il y a du Dçlaroehe, il n\*y a pas de Delacroix.

\* Par gaucheries (et il en était resté quelques-une» en elTet} il entend ce qui fient à la situation délicate des deux amants dans le

dàertetqui pouvait prêter à la plaisanteiie. Sur oes points-là les femmes ont le taet plus Un et plua eûr que les hommes.

DIXliMB IBÇoll. 257

|iaru si rassut ée âur ce poini, que je n'ai aucune inquiétude. Au surplus, eût-il cent mUle définis, il ft tant de beautés qu'il réussira : v<Mlà mon mot. J\*irai vous le dire incesBamment. »

Le mot de H. Joubert est aussi le dernier mot de la postérité'.

Imi-je raaiiiiLcnanl revenir et m'arrêter sur les critiques qu'es-suya le livre dans le temps de son apparition, toutes critiques que l'auteur a pris soin de recueillir et de réimprimer à la suite de son œuvre comme un triomphateur enchaîne des vaincus à son char^? J'ai déjà cité Chénier qui passait pour très-piquant et que je n'ai trouvé qu'ininlelligenl sur ce point. Voulez-vous une autre critique qui résumera pour nous toutes les autres, car elles roulaient toutes sur les m<^mes phrases à peu près? voici un philosophe du xviii' siècle, l'abbé Moreilet, qui passe pour mordant (l'abbé mords-les y disait Voltaire) et qui vient essayer sa dent usée sur cette œuvre forte et jeune, mais sans parvenir à l'entamer : Offendet tolimo,, il ne va pas au dflà (le Fécorce.

L'abbé Moreliet était uD'bomme d'esprit et de bon sens,

\* Pméct et Kammeê dt ¥. Jauberlt tome 11, p. Il Ikiidraii

citer aussi la lettre ^iuiivante'du août 1801, par laquelle M. Joubert fait (lire à son ami de ne pas trop céder aux conseils soi disant classiques, et de ne pas trop se corriger : « Recommandez à J'auteur, écrit- il à Mme de ^nmont, d'être plue original que ja-

mais, et de ee montrer eoDetamment ce que Dieu l'a lUt. Lei étrangère, qui oompoient les trois quarts et demi de l'Europe, tH> (ronvcrotit que fVappant ee que 1rs habitudes de notre langue nous portent machinalement à croire bizarre dans le premier moment. VesteMiel et d^itre naturet pour \$oi : om le IwruU bientôt aux autret. Que chacun garde done avec eotai les eingnla\* rités qui lui sont propres, s'il en a de telles... L'acrent personnel plaît toujours. 11 n'y a que Taccent d'imitation qui déplaie, quand il n'est pas celui de tout le monde\* »

\* Ajoutons pourtant qu'il ne les a pas mises au complet ni daae lont l^ur avantage; il ne les a enehelntes qu'en les estropient.

iiJ8 DIXIÈME LF.ÇOîf.

mais sa vue en toute chose était restreinte par beaucoup de bornes et barrée par des systèmes. Il avait eu affaire bien des années auparavant et sur un tout autre terrain, sur le terrain de l'économie politique, à un dangereux adversaire , l'abbé Galiani. Celui-ci, qui avait plus d'esprit que de dignité, mais autant d'esprit certainement qu'il est possible d'en avoir, avait publié ses Dialoguiu «ter k Commerce 4es Grains qui s'étaient fait lire uA moment malgré la nature du siiyet, et qui avaient été à la mode aMprô^ du beau monde parisien, presque comme en leur temps lesFrovineiales. Vers 1770, en effet, le vent ayant tourné, le beau monde et les belles 4a<&es s'étaient mises à raisonner et à raffo-ler du Commerce des grains, eo^me au zvii\* siècle on raisonnait sur la Gr&ce. Galiani trouva un contradicteur imprévu dans son ami Morellet. Mal en prit à ce dernier. Il faut voir comme Galiani le raille, le houspille : « J'ai reçu hier sa réponse, écrit-il à Mme d'Épinay (Naples, mai 1770) ; je ne sais pas mu rcsoudre à croire qu'elle soil efl'eclivenient de Morellet; elle ressemble aux Iju-

dauds cl aux nbauds^ comme deux gouttes d'eau; et enOn, Panurge' a dîné dix ans entiers avec nous, et à moim qu'il n'ait une toile cirée sur la tête, quifit/urs (/outtes de bon sens et de phiuiusop/ne "uraimt dû percer à travers dans dix ans. » Morellet fut pas ieste à répondre à ces fines espiègeries.

Eh bien 1 trente ans après, en 1801, voilà le nièuio abbé lforellet déjà vieux qui reutrc en lice, et qui vien(

\* Allusion à la secte dos fclconomisles, dont în principaiu, après Quesna^, élaïenl l'abbé Baudeau, l'abbé Houbaud. ' \* Datis ees pelito dtnert pantagraëllqoes où d\*HoIbMh. Orlmin, 1Mde> rot philosophaient à luu-lèlc, Morellet avait nom Panurge. — Morellet est Tuteur de l'un des livres sortis de celte petite Sociélt^ et dirigés contre les croyances chrétiennes et spiritualiâtes, Leiïres à Eugénie (ou p«nt-êtn à SùphUt car les deux exUteDi). M. Daunou, qui le aavaitdft iKKBaa Mîme» m^a amué le IMt.

briser une lance contre Atala. Ses Observations critiques présentent des détails qui sont justes; il n'y a qu'une chose qu'il ne voit \^-\. qu'il ne soupçonne pas, c'est que dans ce tournoi il aailaire à un Enchanteur. C'est cet aii^antêment propre à son adversaire, c'est ce ialiman (comme Ta appelé Joubert) qui lui échappe , et qui fait qu\*eût-î] cent fois raison dans le détail, il sera toujours hattu, en définitive, d'un coup de revers. H a affaire à un chevalier qui a une épée ou une lance fée: lui il n\*a que les armes courtes du raisonnement; les conditions entre eux ne sont pas égales.

La même rencontre, la même méprise se reproduit presque toutes les fois qu'un homme de génie apparaît en littérature. Il se trouve toujours sur son chemin, à son entrée, quelques hommes



de bon esprit d'ailleurs et de sens, mais d'un esprit difficile, négatif, qui le prennent par ses défauts, qui essayent de se mcsiii ( r avec lui avec toutes sortes de raisons dont quelques-unes peuvent être fort bonnes et même solides. El pourtant ils sont battus, ils sont jetés de côté et à la renverse : d'où vient cela? c'est qu'ils ont affaire k un Gnu'e.

Ils ne s'en doutaient pas, et c'est par là qu'ils sont battus. La première supériorité du critique est de leconnaître i'avéaement d'une puissance, la venue d'un Génie.

- JeCTrey n'a pas compris Byron. Fontanes a compris Chateaubriand, et n'a pas compris Lamartine.

L'abbé Morellet donc commence à parler du jeune auteur, comme tout critique d'un certain âge se croit en droit de parler aux jeunes gens, les admonestant sur les fausses beautés dont ils sont dupes. Son épigraphe est tirée du passage de Pétrone : « Nuper ventosa isthoc et enormis loquacitas Athenas ex Asiacommi-gravit, animosque juver Dom ad magna surgentes, veluti pestilenti quodam siderei

260 DUlthI LEÇOH.

aiilavit^ « — Il ne se dissimule pourtant pas qu\*il va mettre contre lui le monde et beaucoup de belles dames, enthousiastes du nouvel auteur :

« Quoi l dira-t-on, déployer la sévérité de la critique contre un roman où se montrent une imagination brillante et fécond^ des intentions estimables, nne morale douce et bienffUsante, ei dans lequel on ne peut méconnaître des beautés de plus d'un genre t U faut pour cela n\*aToir point de sensibilité.

« Ehl Mesdames, vous vous ti<sup>^</sup>mpez. Quoique je critique

Non Min Bfeolbmie point un cœur qni toll de pierre ;

je pleure comme un autre, mais ce n'est qu\*à bon escient et pour de bonnes raisons; et quand je m'attendris, je veux savoir pourquoi. »

L'abbé, homme positif, qni ne veut être ému qu\*à bon emmif et pleurer qu'après s'être dit le pourquoi , n'est pas de l'avis de Pascal qui disait que « le ccBur a ses raisons que la raisonne connaît pas. » Et cela est vrai aussi de l'imagination.

Ce qui retient ou sèbe quelquefois ses larmes à la lecture de l'onvrage dont il s'agit, « c'est, dit-il, raffectaUon, l'en<sup>^</sup> flure, l'impropriélé, Tobscurité des termes et des expressions, l'exagératioa dans les sentiments, rinvraisemblance dans la conduite et la situation des personnages, les contradictions et l'incohérence entre les diverses parties de l'ouvi age; enfin, et en général, tout ce qui blesse le goût et la raison , ingrédients nécessaires de tout ouvrage, de-

1 « DepuU peu, cette manie d'enllare et de bouraouflare de paroles ii piflié de l\*Aaie dans Athènes, et souldtnt sur les jeunes esprits qui aspiraient au grand , elle les a frappés comme d'une maligne inOueace. n (Auyricon, chap\* u.)

## DIXIÈME LEÇON. 1fi6l

puis la discussion philosophique la plus profonde , jus\* qu'aux contes de Fées inclusivement. » — U y a du vrai, il y a du faux. Il compte le goût et la raison pour des ingrikHenîê nécessaires, même dans les contes de Fées, mais c'est selon ce qu'on entend par raison; et il oublie toujours l'autre ingrédient qui échappe à

son creuset ou à son scalpel, et qui s'envole comme l'air volatil : ce qu'on appelle la me. A tout ce qu'il peut opposer de raisonnable en apparence, on n'a qu'à lui répondre : Atala et Chactas vivent, et vous ne le sentez pas.

Toute sa critique est ainsi un tissu d'observations sensées et justes , mêlées à d'autres qui sont évidemment fausses : c'est un mélange continu de justes et d'inintelligence, n y a des moments, des endroits où la tête saine du bonhomme est reprise et recouverte de cette calotte de toile cirée dont parlait l'abbé Galiani, et qui empêche le sens d'y pénétrer.

Ainsi, il a raison quand il relève ce mot de Chactas dans l'orage au milieu de la forêt, lorsque sentant tomber une larme d'Atala, l'amant passionné s'écrie : Orage du cœur, est-ce une goutte de votre pluie? .

« C'est là, dit-il, un exemple parfait de ce que les Italiens appellent *freddura*, et il n'est guère possible, en effet, d'imaginer rien de plus froid et de plus déplacé, dans un tel moment, qu'une semblable question, Cette apostrophe à -Orage du cœur, mis en contraste avec l'orage du ciel, est une pensée bien étrange, et tout le monde sent que la situation de Chactas ne peut pas lui permettre de faire un tel rapprochement, h

Il a raison quand il relève certains traits primitifs du portrait du Père Aubry que l'auteur a eu le bon goût de retrancher depuis; car il y avait dans la première édition d'Atala bien plus de choses singulières qu'on n'en trouve ' aujourd'hui. Après d'autres observations moins fondées,

il recommence à avoir raison quand il conteste à Chactas le caractère et la vraisemblance de son :

« Chactas n'a que vingt ans lorsqu'il est pris par les Muscogulges et qu'il fuit avec Atala; et pendant les trente mois qu'il a passés chez les Espagnols, à Saint-Augustin, où il lui a fallu " d'abord apprendre la langue de ses maîtres, il a constamment refusé d'embrasser la religion chrétienne.

« .Non-seulement Chactas n'est pas chrétien à l'époque où il rencontre le missionnaire , mais il ne l'est pas encore cinquante-trois ans après, lorsqu'il raconte ses aventures à René, comme il le dit lui-même; et de plus, dans tout son récit, il parle en idolâtre, comme lorsqu'il dit que les Natchez et les Espagnols furent vaincus, parce qu'Areskouï , le dieu de la guerre chez les Sauvages américains, et les Manitous ne leur furent pas favorables...

« Cela posé, je demande comment Chactas, à l'âge de vingt ans, idolâtre et Sauvage, a pu entendre un seul mot des discours admirables que le missionnaire fait sur Dieu et sur le bonheur des justes ;

« Comment il a pu comprendre le langage mystique de la religion catholique dans la bouche du prêtre, disant à Atala :

« Que les plaisirs de la chair révoltée ne sont que des douleurs\* ; que la couronne des vierges se lui empare pour elle, et que la Reine des Anges rappelle pour la faire asseoir sur « un trône de candeur, etc. »

« Je demanderai comment Chactas, idolâtre et demeurant tel, a pu apercevoir que « toute l'humilité humaine ('tait remplie de « la grandeur d'un trépas chrétien , » et comprendre ce que c'est qu'un trépas chrétien, etc., etc.

« Les conteurs doivent avoir bonne mémoire, s'ils veulent mettre d'accord toutes les parties de leur récit, et s'ils ne veulent pas que leurs caractères se démentent, ni qu'un fait soit en contradiction avec un autre fait. »

\* Le Père Aubry dit cela à un endroit où il rappelle par allusion la

répétition de Mme de La Vallière al»jurant les (ii\*iiict'5 des Cours pour l'austérité du cloître. La Yaiiière et Atala! et l'aliuiiou nous revenant par Chactas l \*

DaiftiU LBÇOK. 263

Mais, toiit à côté, l'honnête critique ne comprend rien aux plus beaux endroits, et les signale conime ridicules. L'exclamation de Chactas : «Superbes Forêts qui agitlei vos lianes... », lui paraît tout à fait déraisonnable: il n'entre pas dans la passion qui a en effet son délire, et ne voit que la situation nialériclle de Chactas uàsis dans V eaucon- Ire un tronc d'arbre. Peu s'en faut qu'il ne le fasse taire en • lui disant : « Prenez t:nrde, vous allez vous enrhumér! »

Il n'entend rien aux paroles du prOlre : « Est-ce votre amour que vous regrettez? Ma ûile, il faudrait autant pleurer un songe...» 11 se révolte surtout de Tentendtè dil'e : « Si un homme revenait à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là même qui ont versé le plus de larmes à sou trépas : tant notre vie est peu de chose, même dans le c<feur de nos amis I » Il se scandalise de cette autre parole sur la misère du cœur de l'homme, en qui les plus ijgrandes douleurs elles-mêmes et les plus légitimes ne sauraient être durables ^

En tous ces endroits Panurge cesse de comprendre : sa calotte de plomb le reprend.

Il voudrait que le Père Âubry parlât comme le Las Cases des Incason le curé de Mélmfe, lesquels sont en effet des curés quelque peu philosophes, aussi bien que le Fénelon de Chénier, — tous cousins du Vicaire savoyard.

Enfin il deinaude ce que c'est que le grand secret de mé-' lancolie que la lune racouie aux chênes :

\* Fontenelle, bien que «ur un autre Ion, ne dit pas autre chose dam MD petit Trallé du Bonheur ; ■ Nom ne sommes pas asset parfotts pour

f^lre toujours affligés : noire iulure o^l trop variable, et cette imperfection esl une de sps plus grandes n ssom oeé. » — Un époux chrétien devenu veuf ets'écrianl daun le preuiifr ilécbi-remcntdesa perte : • o Dieul Je ne vous demande qu\*une chose : Olex^moi mon désespoir, mais lai^sex\* tuoi ma douleur. • formait un bten touchant etnoblo von, oisia deraw^ dali une chou lmp(Uisible«

DIXlftMI LIÇON.

(( Un homme de sens, dit-il, en lisanl cette phrase recherchéc el contournée, en reçoit-il quelques idées nettes? Delille, Saint-Lambert, Lemierre, Malfilûtre, uiit iait de la nuit des descriptions pleines de cbanDe, qui nous font éprouver cette douce mélancolie qu'inspire et nourrit Taspect de Tastre de la nuit, poursuivant son cours paisible sur un ciel pur ; mais aucun n'a dit que cette mélancolie était un secret; et si la lune le raconte, comment est-ce un secret? et comment le raconlet-elle aux vieux chênes et aux

antiques rivages des mers plutôt qu'aux vallées profondes^ aux montagnes et aux fleuves ? »

C'est pour le coup qu'il faut s'écrier : Paourge ! pauvre Pa-nurge ! tu essayes en vain de |KirIer mélancolie : jamais rayon de poésie n'a percé la séclieiesse de tes méninges; jamais rayon de lune n'a illuminé ton rêve 1 — ' Mais nous en avons assez \

Critique, raillerie, louange, tout en définitive îrro?issait la vogue, elle succès d'Affl/a fut prodigieux. Déchirée par les uns, dévorée par les autres, elle occupait l'attention publique qui, pour la première fois depuis douze années, amit loisir de se reporter aux choses littéraires. Il n'y avait pas encore on an qn' Atala avait paru, et déjà elle était traduite dans presque toutes les langues de rKurope, en espagnol, en italien, deux fois en anglais, en allemand. Annonçant la pftblication de deux volumes in-

' « Je suis bien aise d'avoir va ee vieil abbé Morellet, ce patriarche des incrédules. On voit qu'il y a eu de l'esprit dans celte l6le-là, et il y a encore quelque mouvement. » (Qiênedoilé, vers 1808 ou 1809.) — J'aurais pu, à cSté de Tabbé -Morellet, Introduire encore et prendre à partie l'ablwSdePradtqal, plus tard il est vrai, dans une note du lame ill, page 443, de son ouvrage ; Les Quatre Concoriints îRis , a fail >ine critique ai»8es développée d'Ataia. Il y avance ei y pose en cuuimenvant, que « les Mille et uneNuUe sont un prodige de vraieemblance en comparaison de la fable ù'Atula; n et il le démontre aaea bien. Mais lui, à son tour, le sémillant alibé, il m sent pas plus que le lourd aLl»»^, !f coîn desupéiurilé de l'œuvre; il n'y voit qu'un pastiche, une cuul-relavao du na'ff, une singerie du sauvage : il ne tient pas compte de l'élément original et neuf qui perçait et fidaall événement dans cette peinture»

titulés : Jiisurreeiiùn d^Atala et ton Vidage à Pam^ le Mer' cure disait (17 fructidor an X) : « Encore deux volumes sur Ataiaïen vérité elle a d^à donné lieu a plus de critiques et de défenses que la philosophie de Kant n'a de commentaires. »

En terminant notre analyse de V£\$9aî^ noiis avons pu dire que nous connaissions à peu près tout l'homme en M. de Chateaubriand. Maintenant que nous finissons avec Atala, nous connaissons en lui l'artiste. Nous aurons encore bcaïKîoup à admirer, mais non beaucoup à apprendre. Nous tenons le procédé et le secret de son talent : ce ne sera plus ensuite que des applications diverses.

te Génie du Chrisliartffmi'. — rirronstances et pré.inibuk. — Jour de Pâques (le 1802. — Page de M. Ihiert. — Bonap&rle mci leur eu scène. — Fonlanes au JfOftilMtr.— 'GloirÉ dtlâ critique. — L'ouvrage en lui-même. — Apologie re|i\* pieuse H'im penre nnme'ïu, — Mondain contre moadaiii. — Abus. — Christia- ^ uiiiiue et p<«e:>ie , choseï» très-différeutes. — Chateaubriaud pa&&« outre . Procède

d« ton talttit an tout. — Uaité ftetie\*.

MSS8ISDBS»

Nous en sofiïmes au grand moment de la gloire de M. de Chateaubriand, au Géyiie du Çhrisfiam'sme,

Aiala avait été comme la colombe avant-courrière , la colombe qu'on envoie hors de l'Arche; elle avait rapporté le rameau.



Le Génie du Christianisme fut plutôt comme l'arc-en-ciel, signe brillant de réconciliation et d'alliance entre la religion et la société française.

Cet ouvrage célèbre parut au printemps de 1802. Les retards avaient été propices à l'auteur. Le Traité d'Amiens venait d'être signé, et la France jouissait avec ivresse des premiers bienfaits d'une paix glorieuse. La réorganisation de la société se poursuivait sous toutes les formes et dans tous les ordres, à la parole d'un génie puissant. Mais ce qui lui tenait le plus à cœur dans ce moment, c'étaient la restauration du culte catholique, l'organisation de l'éducation publique, le rappel des émigrés, en un mot, tout ce qui renouait la chaîne sociale et pouvait rattacher l'avenir au passé. Le premier des projets présentés au Corps Législatif dans la session extraordinaire convoquée pour

#### ONZIÈME LIVRE. . 267

le 5 avril fut le Concordat, c'est-à-dire une convention en d'autres temps toute politique et peu faite de sa nature pour enlever les cœurs, mais qui en ce moment devenait le pacte de réconciliation formelle de la France et du Saint-Siège. Le Premier Consul avait pensé avec raison, dit M. Thiers, que la proclamation de la paix définitive était le moment où l'on pourrait, à la faveur de la joie publique, donner pour la première fois le spectacle du gouvernement républicain prosterné au pied des autels : le mécontentement de quelques-uns devait s'y perdre et disparaître dans l'enthousiasme de tous. Le jour de Pâques fut assigné pour cette solennelle action de grâces, qui ouvrait une ère sociale nouvelle. Les quinze jours qui précédèrent ce grand acte ne furent ni les moins critiques ni les moins laborieux. Il avait fallu, sur une quantité de questions de détail, vaincre la ténacité, enve-

loppée de douceur, du cardinal Caprara, celle inflexible chnoœur (comme l'appelle M. Villemain) qui caractérisait à cette époque de déclin la politique romaine. Les difncultés ne furent levées que dans la dernière nuit. EuGn le 18 avril, jour de PAques, un Te Jhum solennel fut chanté à Notre- . Dame pour célébrer en même temps la paix générale et le rétablissement du culte. Le Premier Consul s'y transporta en pompe; mais laissons. parler l'historien de ce grand moment :

« Le lendemain, jour de Pâques, le Concordat fut publié dans tous les quartiers de Paris , avec grand appareil, et par - les principales autorités. Tandis que cette publication se faisait dans les rues de la capitale, le Premier Consul, qui voulait floieuuiser dans Ik même journée tout ce qu\*il y avait d'heureux pour la France, échangeait aux Tuileries les ratifications du Traité d'Amiens. Celte importante formalité accomplie, il partit ?îotre-Dame, suittides premiers corps de l'État et

^ BUtoin du Consulat et de l'Empire^ tome III, p. 429 et BnIT.

S68 OHZlftMV LEÇON.

d\*UD grand nombre de fctictionnoires de tout ordre, d'un brillant état-major, d\*tine foule de femmes dp plus haut rang, qui accompagnaient Urne Bonaparte. Une longue suite de voitures composait ce magnifique cortège. Les troupes de la première Division militairç, réunies à Paris, bordaient la haie depuis les Tuileries jusqu'à la métropole. L'archevêque de Paris vint proccssionnellement rccovini- le Premier Consul à la porte de TÉglise, et lui pn^sentor l'eau bénite. Le nouveau cher de l'État fui conduit < us le dais, à la place qui lui était réservée. Le Sénat,

le Corps Législatif, le Trii)unat étaient rangés des deux côtés de l'autel. Derrière le Premier Consul se trouvaient, delkout, les généraux en grand uniforme, plus ' obéissants que convertis, quelques-uns même affectant une contenance peu décente. Quant à lui, revêtu de l'habit rouge des Consuls, immobile, le visage sévère, il ne montrait ni la distraction des uns, ni le recueillement des autres. 11 était calme, grave, dans l'attitude d'un chef d'Empire qui fait un grand acte de volonté, et qui commande de son regard la soumission à tout le monde. »

C'est au milieu, c'est au sortir de cette cérétoonie même que le GÉMt éu Christianisme apparaît, et qu'il fait entendre ses accents demi -religieux et demi -profanes , comme raccoiupagiemeat extérieur de la léle, comme l'orgue du dehors :

« Pour compléter l'effet que le Premier Consul avait voulu

produire dans ce même jour, M. de Fontanes rendait compte, dans le Maniteur, d'un livre nouveau, qui faisait gi'and bruit en ce moment î c'était le Génie du Christ ianisme. CeiSvre, composé par un jeune irentilhomtnr hrrton, M. de Chateaubriand, allié des .Maleshr rlics, lont^lemp^ absent de sa patrie, décrivait avec un éclat iuliuï les beautés du Christianisme, et relevait le côté mural et poétique des pratiques religieuses, livrées vingt ans auparavant aux plus amères railliR'ies. Critiqué violemment par HM. Chénier et Ginguené, qui lui reprochaient des couleurs fausses et outrées, soutenu avec passion par les partisans de restauration religieuse, le Génie du Christianisme, comme toutes les œuvres remarquables, fort loué, fort

attaqué, produisait une impression profonde, parce qu'il exprimait un sentiment vrai, et très-général alors dans la société française : c'était ce regret singulier, indéfinissable de ce qui n'est plus, de ce qu'on a perdu ou dû quitter quand on l'avait, de ce qu'on désire avec tristesse quand on l'a perdu. Tel est le cœur humain et ce qui est, le fatigue ou l'opprime; ce qui a cessé d'être, acquiert tout à coup un attrait puissant. Les coutumes sociales et religieuses de l'ancien temps, odieuses et ridicules en 1789, parce qu'elles étaient alors dans toute leur force, et que de plus elles étaient souvent oppressives, maintenant que le XVIII<sup>e</sup> siècle, changé vers sa fin en un tourbillon impétueux, les avait emportées dans son cours dévastateur, revenaient au souvenir d'une génération agitée, et touchaient son cœur disposé aux émotions par quinze ans de spectacles tragiques. L'œuvre du jeune écrivain, empreinte de ce sentiment profond, remuait fortement les esprits, elle avait été accueillie avec une faveur marquée par une foule qui alors dispensait toutes les gloires. Si elle ne décelait pas le goût pur, la foi simple et solide des écrivains du siècle de Louis XIV, elle peignait avec vérité les vieilles mœurs religieuses qui n'étaient plus. Sans doute on y pouvait blâmer l'abus d'une belle imagination; mais après Virgile, mais après Horace, il est resté, dans la mémoire des hommes, une place pour l'ingénieux Ovide, pour le brillant Lucain, et, seul parmi les livres de ce temps, le Génie du Christianisme vivra, pourvu qu'il soit lié à une époque mémorable : il vivra, comme ces frises sculptées sur le marbre d'un édifice vivent avec le monument qui les porte. »

Un ouvrage littéraire a rarement le bonheur d'une telle mise en scène. M. de Chateaubriand qui arrange si bien les choses, lors

même que son imagination eût été ici la maitressc, ne les aurait pas mieux arrangées ni avec uu ati plus gruud^

\* Il avait oublié cela le jour où, dans son pamphlet ftiribond de 1 8 f 4 (Jte Byomparte et des Bourbons), voulant prouver que Buonaparte est tut faux (jnmd homme^ il a écrit : « Enfant de nolro Révolution, i! a des reMemblances frappantei» avec sa mère : intempérance de langage, goût

f 7o OHZifen LiçoN.

U avait d'ailleurs assez bien pressenti le rôle que son œuvre pouvait rtiitiipir, en faibant appel au génie même qni Ini répondait en ce moment; la première Préface de sua livre se terminait par ces mémorables paroles ;

« Je pense que tout faomme qui peut espérer quelques lec\* teurs rend un service à la société en tâchant de rallier les es^

prits à la cause religieuse; et dût-il perdre sa réputation comme écrivain, il est obligé en conscience de joindre sa force, toute petite qu'elle est, à celle de cet Uomme puissant qui nous a retirés de l'abîme.

«Celui, dit M. Lally-Tollendal, à qui lonle force a été don- « née pour pacifier le monde, ù qui tout pouvoir aété confié « pour restaurer la France, a dit au Prince des Prêtres, comme « autrefois Cyrus : Jéhovah, k Dieu du Ciel, m'a livré les rùyau- « mes de la terre, et U m'a commis pour relever son temple» « Allez ; montez sur la montagne sainte de Jérusalem, rebâtissei « le temple de Jéhovah. »

« A cet ordre du labérateur tous les Juifs, et jusqu'au moindre d'entre eux, doivent rassembler des niafi^rianx pour hâter la re-

cunstruction de l'édifice. Obscur Israélite, j'apporte aujourd'hui mon grain de sable.»

Voilà ce que l'odeur Israélite, encore obéissant, disait en présentant son tribut au nouveau Cyrus, et Cyrus de son côté l'entendit ^

Séparer le Génie du Christianisme de cet ensemble de

de la basse littérature, passion d'écrire des journaux. Sous le masque de Cécile et d'Alexandre on aperçoit rien de peu, et l'enfant de petite ligue. « Quoi qu'il en soit, Bonaparte », ce jour-là, pour son coup d'état, n'eut pas mauvais goût en l'invitant à venir en binant préconiser dans son Journal officiel l'œuvre de royalisme. — On rappelle aussi qu'il obéit à la haine politique, Chateaubriand ait tracé dans ses mémoires un portrait noir de M. Yliens, sans se souvenir de cette belle page de l'Historien dans laquelle le Génie du Christianisme est apprécié à son vrai point de vue.

- M. de Chateaubriand n'a pas reproduit intégralement ce texte de sa première Préface, au tome XV, page xix de ses Œuvres complètes\* (1827); et quand on y dit, page vi, que « Vêtu n'y a pas eu un seul mot, » on ne dit pas la vérité\*

voilà la leçon. ti

circonstances sociales auxquelles il se lie, et de ce à propos unique et grandiose, c'est vouloir être injuste, et ne le plus comprendre. Le livre en question n'est sans doute pas un grand livre ni un vrai monument, — un monument comme l'eût été l'ouvrage de Pascal si l'auteur des immortelles Pensées eût vécu : que dis-je ? à l'état de simples fragments où nous avons les Pen-

sées aujourd'hui, seçait presque, à mon sens, un sacrilège que de venir leur comparer l'œuvre brillante, à demi fhvole. Mais ce que cette œuyre fat véritablement, nous le voyons déjà : ce fut un coup soudain, un coup de théâtre et d'autel, UQ^ machine merveilleusé et prompte jouant au moment décisif et faisant fonction d'auxiliaire dans une restauration sociale d'où nous datons. Heureux les littérateurs qui, par une rare rencontre, peuvent voir ainsi leur nom et leur œuvre unis, ne fût-ce qu'un moment^ aux actes mémorables ou mieux aux époque^ de l'histoire I Leur nom continuera de se transmettre et de vivre, alors même qu'on ne les lirait plus. Il est à jamais gravé aux tables de pierre.

Le Gûiie du Christ ianisjtic faisait donc essentiellement partie de la décoration de ce Je Deum, de cet Alléluia de renaissance auquel répondait le vœu d'alors ; et ce n'en était la partie ni la moins magnifique ni la moins touchante. M. de Bonald, voulant caractériser sa propre manière et celle de Chateaubriand, s'est comparé lui-niôme à un guerrier revêtu de son arnmre et (\\\\ combat, taudis que chez M. de Chateaubriand la teli-j^ioii est plutôt comme une reine, qui aj)paraU un jour de fête, revêtue de tous ses bijoux et dans toutes ses pompes. Cette reine magnifique fit son entrée ce jour-là, au milieu des acclamations et même des larmes \

\* Diiaand oo lui parlait de la différence de raccès qu'il y avait eu entre la I^hilétlo» primitive et le Génie du CARifiioittane, publiéa dans le

27Î ON/.IKME LIXOIf.

Dans l'article du Moniteur^ par lequel il préconisail le Génie du ChrisHamme^ Ponlanes np manquait pas de Taire ressortir

ce qu'il y avait d'imprévu et comme de divinement préparé dans cet accord et cette alliance, dans ce concours harmonieux des forces de la pensée et du génie vers un même but si longtemps méconnu» La critique s'inspire ici des grandes choses qu'elle contemple et y prend une torle de majesté oratoire. Je me plais à ra;porter, à offrir simplement toutes ces pages, en les rassemblant au vrai point de vue; c'est le moyen de n'en laisser fuir aucun rayon. Lues isolément elles perdent beaucoup de leur vrai sens et de leur effet; elles se re- Iroidissent.

L'article de Fonlanes portait pour épigraphe la belle parole de Montesquieu : «Chose admirable! la Religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicifé de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.» M. de Chateaubriand avait déjà inscrit ce mol, également à l'adresse des croyants et des politiques, en tête du Génie du Christianime.

« Cet ouvrage longtemps attendu (écrivait Fontanes), cl commencé dans des jours d^oppression et de douleur, paraît quand tous les maux se réparent , et quand tontes les persécutions finissent. Il ne pouvait être publié dans des circonstances plus favorables. C'était à l'époque où la tyrannie renversait tous les monuments religieux, c'était au bruit do tous les blasphèmes et, pour ainsi dire, en présence de l'athéisme triomphant, que l'auteur so plaisait à retracer les augustes souvenirs de la Religion. Celui qui, dans ce temps-là, sur les ruines des temples du Christianisme, en rappelait Tancienue gloire, eût-il pu de-

mûine temps, M. de Bonald disait plus familièrement dans le tète4-lêle ; « J'ai donné ma drogae en naturet et lui il l'a donnée avec du sucre. »



' (> iH Puiïer article de l'ontanrs sur le Génie du Christianisme avait paru dans Itiercure le 2 S germinal (an X); le Moniteur du 28 germinal (iS avril) ne faisait que l'euprunler au Mercure.

ONZlitUB LBÇOX. 273

viner qu'à peine armé au ternie de sou travail, il verrait an rouvrir cesmOmcs temples sous les auspices d'un grand bommet La prédiction d'un tel événement eût excité la rage ou le mépris de ceux qui gouvernaient alors la France^ et qui se vantaient d'anéantir par leurs lois les croyances religieuses que la nature et Tbabitude ont si profondément gravées dans les cœurs. Mais, en dépil de toutes les menaces et de toutes les injures, ropinion préparait ce retour salutaire, et secondait les pensées du génie qui veut reconstruire l'édifice social. Quand la morale effrayée déplo-rait la porte du culte et des dogmes antiques, déjà leur rétablissement était médité par la plub haute sagesse. Le nouvel orateur du Christianisme va retrouver tout ce qu'il regrettait. Du fond de la solitude où son imagination s'était réfugiée, il entendait naguère la chute de nos autels : il peut assister maintenant à leurs solennités renouvelées. La E^eliglon, dont la majesté s'est accrue par ses souffÉances, revient d'un long exil dans ses sanctuaires déserts, au milieu de la victoire et de la paix dont elle affermit l'ou-vrage. Tontoîî les consolations raccompagnent, les haines et les douleurs s'apaisent à sa présence. Les vœux qu'elle formait, depuis douze cents ans, pour la prospérité de cet Empire, seront encore entendus, et son autorité conûrmera les nouvelles grandeurs de la France, au nom du Dieu qui, chez toutes les nations, est le premier auteur de tout pouvoir, le plus sûr appui de la morale, et par conséquent le seul gage de la félicité publique.

« Parmi tant de spectacles extraordinaires qui ont, depuis quelques années, épuisé la surprise et l'admiration, il n'en est point d'aussi grand que ce dernier. La tâche du vainqueur était achevée; on attendait encore l'œuvre du législateur. Tous les yeux étaient éblouis, tous les cœurs n'étaient pas rassurés; mais, grâce à la pacification des troubles religieux qui va ramener la confiance universelle, le législateur et le vainqueur brillent aujourd'hui du même éclat.

Ainsi donc l'historien Rainai avait grand tort de s'écrier, il y a moins de trente ans, d'un ton si prophétique : « 11 est passé 4c le temps de la fondation, de la destruction et du renouvel- « lenient des empires ! il ne se trouvera plus l'homme devant « qui la terre se taisait 1 On combat aiyouird'hui avec la foudre

« pour la pri«e de quelques villes; on comlwittaft anlrdfols « avecrépée pour.détruire et fonder des royaumes. L'histoire « des peuples modernes est sèche et petite, sans que les peu- « pies soient plus heureux. »

« Avant la fin du siècle, il a pourtant paru cet homme dont la Torce sait détruire, et dont la sagnsse sait fonder ! Les prends événements dont il est le moteur, le centre et l'objet, semblent si peu conformes aux combinaisons vulgaires, qu'on ne devrait point s'étonner que des ifnagiii.itioii.s fortement religieuses crussent de semblables desseins dirigés par des conseils supérieur» à ceux des hommes.

Plutarque, dans un de se< traités philosophiques, examine si la fortune ou la vertu firent Télévation d'Alexandre; et voici, à peu près, comme il raisonne et décide la question :

« J'aperçois, dit-il, un Jeune homme qui exécute les plus « grandes choses par un instinct irrésistible, et toutefois avec « une raison suivie. Il a soumis, A Vfi^o do trente ans. les pou- « pies les plus belliqueu\ de l'Europe et de l'Asie. Ses lois le « font aimer de ceux qu'ont subjugués ses armes. Je conclus fl qu'un bonheur aussi constant n'est point l'eïïel de cette « puissance aveugle et capricieuse qu'on appelle la Fintune : « Alexandre dut ses succès à son génie et A la faveur signalée « des Dieux. Ou, si vous vou- lez, ajoute encore Plutarque, que

- la Fortune ait seule accumulé tant de gloire sur la tête d'un « homme, alors je dirai, comme le poète Alcman, que la Fan» « tune est fille de la Providence. »

« On voit par ces paroles combien étaient religieux tous ces graves esprits de l'Antiquité. L'action de la Providence leur paraissait marquée dans tous les mouvements des empires, et surtout dans l'âme des héros. « Tout ce qui domine ci excelle

- sti qiAelque chose, disait un autre de leurs sages, est d'origine

Esi-ee là de la flatterie ? ^ Pas encore\* C'était on hom-

\* Puisqu'il était en veine de citer les Andetts» Pontanes anridt pu rappeler encore ce mot dt; Pindarc, 8i applicable à tootea lefl époqoM

de révoluiinn : « Il p'^f Tirile f!\l>r;in!»'r un Etat, fût-ce mftm<' fier- Bien det hommes ; mais de le rasdeoir sur sa baae, c'e«t une uuvre de

ONZI^ .MR LEÇON.

mage irrésistible, une admiration digne encore de l'objet.

Mais quel dommage que Tbomme qui rappelait ainsi à ses débuts l'idée des grands fondateurs de l'Antiquité y ait joint quelque chose de Tiolent, de gigantesque et d'effréné, et que le Solon et le Numa en lui, si Ton peut dire, ait été comme encbalné dès le premier jour au cheval de Uazeppal Je crains un peu qu'il n'en ait été pareillement autrefois de cette vertu d'Alexandre.

Quoi qu'il en soit, les pages de Fontanes, lues ainsi en leur lieu, sont admirables, mais elles le sont comme tant de choses admirables en ce monde, qui tirent une partie de leur beauté des circonstances mêmes et de la situation. Le cadre les rehausse et fait plus que doubler leur prix. Écrivez cette pa^^e ou l'équivalent , dans un autre moment, dans uu autre lieu, nul ne s'en souviendra.

Heureux à son tour le critique favorisé du rayon, qui peut ainsi voir le début de ce qui va être une simple analyse devenir une page durable, éloquente, et à qui il est donné d'atteindre sans effort jusqu'aux hauteurs ou du moins jusqu'aux bas-reliefs de l'histoire 1 Je ne comparerai pas ce début à un exorde de Démosthé^oe (il y a des accents de liberté, il y a des tonnerres dans la voix de Démosthène), mais à un exorde du panégyriste de Trajan.

Ce sont là les vraies préfaces du Génie du Chmtianimie^ et j'ai dû vous les dire. J'y ai insisté avec d'autant plus de complaisance peut-être que nous sommes plus à même de les apprécier^ aujourd'hui que les conditions de la so-

haute luUe, à moins qu'un dieu tout d'un coup ne se mette à la tête des gouvernante et ne devienne le pilote. » (IV\* Pspthiq.) Pindare, Iw anciens lyriques, et les tragiques dans If's chœurs,

sont pleins de telles pensées. — Mais mmincn), de nos jours, peut-on traduire si Men Plndare, el ue pas» uiiitux pruiiLer de e«6 penséeâ-ià?

276 ONZiiME LtÇON.

ciété ont été remises en question, et que les fonticments de l'édifice ont été de nouveau exposés à nu. Il est beau et consolant loujtjurs de voir replacer la pierre de l'aulel, quand elle est rcjtla-cée d'ime main ferme avec modération et sagesse, et quand la foi des peuples ébranlée, mais subsistante, n'a pas cessé encore de s'y rattacher. C'est un Ancien, c'est Phocion, je crois, qui a dit : ail ne faut arracher ni l'autel du temple» ui la pitié du cœur de l'homme. »

Redescendant du héros à l\*écrivaia, Foutaoes baissait doucement le too et disait avec une insinuation persuasive :

(I Oïl accnrillera donc avec un intérêt universel le jourse écrivain qui o^^c rétablir l'autorité des ancêtres et les traditions des âges. Sou entreprise doit plaire à tous, et n'alarmer personne ; car il s'occupe encore plus d'attacher l'âme que de forcer la con-Tiction\* Il cbercfæe les tableaux sublimes plus que les raisonnements victorieux ; i! sent et ne dispute pas ; il vtnit unir tous les coeurs par le charme des mêmes émotions, et non séparer les esprits par des controverses interminables : en un mot, on dirait que le premier livre offert en hommage à la Hcligion renaissante fut inspiré par cet esprit de paix qui vient de rapprocher toutes les cooscieuces. »

En parlant ainsi, il caractérisait l'ouvrage tel qu'il l'avait autrefois conseillé à son ami, si nous nous eu souvenons bien \ mais non pas tel tout à fait que celui-ci l'avait exécuté m bien des

points : l'esprit de douceur et de paix n'y respirait pas avant tout, et il y avait plus d'éclat que d'onction.

L'ouvrage se compose de quatre parties, divisées elles\* mêmes en livres :

La première partie traite des Dogmei et doctrine;

\* Voir à la fin de la L<sup>e</sup>fon deuxième.

ONUÈMI LBÇOSr. 177

La seconde développe la fioétiguê du Chmtianimg;

La troisième continue l'examen des Btaux-ArU ei de la l'Attira-ture dans leur rapport avec la Religion ;

La quatrième traite du Culte, c'est-à-dire de tout ce qui concerne les cérémonies de l'Église et de tout ce qui re» . garde le Clergé séculier et régulier.

La première et la dernière partie se divisent chacune en six livres; la deuxième et la troisième, qui se tiennent, formaient aussi six livres chacune, dans le premier plan, JoTsqu'Atala et Benéj que Tauleur en a depuis détachés, y étaient compris.

L'ordonnance extérieure du monument a donc une certaine régularité, une symétrie satisfaisante à l'œil. S'il y a à dire, c'est plutôt à l'esprit d'unité intérieure et à l'enchaînement des idées.

Dans son premier chapitre, l'auteur définit très-bien le genre d'apologie qu'il entreprend. L'Église, dans sa longue carrière , a subi diverses sortes de persécutions et essuyé bien des guerres : dans les siècles de sa formation , sous Julien; « elle fut exposée à une persécution du caractère le plus dangereux. On n'employa

pas la violence contre les Chrétiens, mais on leur prodigua le mépris. On commença par dépouiller les autels; on défendit ensuite aux fidèles d'enseigner et d'étudier les Lettres.^ Les sophistes dont Julien était environné se déchaînèrent contre le Christianisme. » Bans les temps modèmès, an lendemain de Bossuet, «tandis que l'Église triomphait encore, déjà Voltaire faisait renaître la persécution de Julien. Il eut l'art funeste, chez un peuple capricieux eL aiuiable, de rendre l'incrédulité à la mode. Il enrôla tous les aniouispropres dans cette ligue insensée ; la lleligion fut attaquée avec toutes les armes, depuis le pamphlet jusqu'à l'infolio, depuis l'épigramme jusqu'au sophisme...

## 278 O.VZIÈME LEÇON.

Ainsi cette fatalité' qui avait fait triompher les sophistes BOUS Julien se déclara pour eux dans notre siâcle. Les défenseurs des Chrétiens tombèrent dans une faute qui les avait déjà perdus : i]ne s'aperçurent pas qu'il ne s'agissait plus de discuter tel ou tel dogme » puisqu'on rejetait absolument les bases... Il fallait pren-

l\ dre la route contraire : passer de TelTet à la cause, ne \* ; | pas prouver que le Christianisme est excellent, parce

I qu'il vient de Dieu; mais qu'il vient de IMeu, parce qu'il ; ) est excellent. »

C'est contre ce genre tout mondain de persécution que l'auteur vient opposer sa manière d'apologie un peu mondaine elle-même. lAii, il ne cherchera pas à démontrer la vérité du tond, mais la vraisemblance, par la morale qui en sort, par les beautés qui en rayonnent. Cet orateur du Christianisme va s'attacher à faire voir « que de toutes les religions ([ui ont jamais existé, la

Religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux Arts et aux Lettres; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites; depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâties par Michel-Ange et décorés par Raphaël ; qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale; rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain, et des moules parfaits à l'artiste ; qu'elle se prête merveilleusement aux élans de l'Ame, et peut enchanter l'esprit aussi divinement que les Dieux de Virgile et d'Homère ; qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine:

Ici l'auteur dit que le monde est une machine singulièrement intelligente en matière.

## ONZIÈME LÉÇON. M

Il faut dire qu'il, il fallait appeler tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur au secours de cette même Religion contre laquelle on les avait armés. Ici le lecteur voit notre ouvrage.\*\*

« Nous osons croire que cette manière d'envisager le Christianisme présente des rapports peu connus : sublime par l'antiquité de ses souvenirs qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacrements, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux\* n



Son liyre va donc se composer d'une suite de tableaux, ce qui est pourtant un peu long, durant quatre ou cinq TOLumes. Dire pendant cinq volumes à chaque point de vue : Ce8t beau! il y a de quoi lasser Tadmiration la pitis déterminée. Il iallait son talent pour y suffire.

L'inconvénient sera aussi (s'il n'y prend garde), dans des parties non essentielles ou même easentielles auGhriatianisme, de ne présenter qu'un seul aspect, toujours l'aspeet lumineux et brillant, en dissimulant le oôté sombre, et de tirer tout à soi dans des accessoires que la Religion chrétienne peut accepter, tolérer, ou emprunter en les animant un moment de son rayon, mais dont elle saurait aussi se passer très-bien.

Car enfin , si la poésie n'est pas absente du Christian nisme, ni surtout des pompes aitholiques que l'Église étale dans ses jours de fête et de triomphe , ce n'est pas à cela qu'elle vise sur la terre : elle a d'autres fins sévères auxquelles au besoin tout se sacrifie. Advienne que pourra de la poésie et de la littérature, du moment qu'elle vient à la traverse de la voie étroite de la Croix! Dieu sans doute est le plus grv.nd des poètes : mais à l'égard de l'homme, sa créature ici-bcis, il est bien autre chose encore. Qui ùiiiKiéiU et vérité exprime deux choses diffé\*

ii»8o ONZIÈME LFXgN.

rentes, sinon opposées. M. Joubert a consacré cette distinction par un root charmant et durable : « Dieo, ne pouvant pas dépar-tir la vérité aux Grecs, leur donna la poésie.» Le in6me excellent critique a dit encore, en faisant la part de chacun et en spécifiant la dot poétique de cbaque peuple :

«Aux Grecs, et surtout aux Athéniens, le beau littéraire et civil;

« Aux Romains le beau moral et politique ;

« Aux Juifs le beau religieux et domestique;

« Aux autres peuples l'imitation de ces trois-là. »

Il est très-vrai que les Chrétiens peuvent remonter à la poésie des Hébreux, et presque y rentier de plain-pied coauie dans un antique et légitime héritage : voilà déjà une grande poésie. Il est très-vrai encore que le Christianisme a ouvert de nouveaux horizons dans le muiiue morn! itUérieur. Selon le mot de Pascal, avec Jf^m^-Clirist le nouveau modèle d'une âme parfaitement héroïque a été présenté aux /wmj7ies. La poésie , en tant qu'elle conçoit de nouveaux caractères, ne saurait s'empêcher d'en tenir compte. C'est ainsi que les Andromaque , les Iphigénie, les Phèdre de Racine sont, à quelques égards, des personnages à demi chrétiens, u Racine avoue lui-même qu'il n'aurait pu faire supporter son Andromaque si, comme dans Euripide^ elle eût tremblé pour Molossus, le iis de Pyrrhus, et non pour Astyanax, le fils d'Hector. On ne croit point, dit-il très-bien, qu'elle doive aimer un autre mari que le premier'. » Virgile qui, dans l'ordre des sen\*-

< Ce« renuirkun et eellea qui «iilveii auit de Ponl«ne«, dan\* son second article ^iir le Génie du ChrintiuHîsme. M. Suint-Marc Gîrardîn, dans son Cours de Littérature drnmuetiqite fotne \. t hap, \iv), a reproduit ou retrouvé (juelquiii-iintîK ^\^^ ci'a vuca sur iiivL'rH^>« Aiidrouiaque : il a é\é devancé Ict par Chaleebriand el par Fon1«nes qu'il développe à «on toor avec bonheur.

## ONZIÈME LÉÇON. tit

timents, est quelquefois à mi-chemin et comme sur le seuil du Christianisme, l'avait déjà senti confusément; et dans le troisième livre de VÉnéide^ il cherche à sauver autant qu'il peut l'honneur d'Andromaque. C'est elle que tout d'abord Énée rencontre en mettant le pied sur la terre d'Épire : elle est occupée à offrir un sacrifice aux mânes d'Hector. Son premier mouvement à la vue du guerrier troyen est de s'évanouir; sa première pensée au réveil est pour s'écrier : Hector où est? Aux questions que le héros lui adresse, elle rougit et baisse les yeux :

Dejecit vultu, et lieuiussa voce locula est.

Elle explique d'une voix éplorée comment le fils d'Achille, en la quittant pour Hermione, l'a fait épouser au Troyen Hélénus; elle porte avant tout envie au trépas (le Polyxène. Mais Racine a rejeté ces embarras et ces subterfuges indignes d'une chaste et touchante figure ; il a dégagé celle-ci dans une pureté suprême. «Chez lui, Andromaque ressemble précisément à ces veuves des premiers siècles chrétiens, où l'idée d'un second mariage eût semblé profane et presque coupable, à ces Paule et à ces Marcelle, qui, retirées dans un cloître, indifférentes à tous les spectacles du monde et toujours vêtues de deuil, » ne vivaient plus qu'en vue d'un tombeau et dans l'espoir d'une réunion au sein de Dieu ^ ^ Le Père Brumoy, plein d'Euripide, a remarqué que l'Iphigénie grec»

\* Je ne préleud^ put» établir par tous ces rapprochements que Racine soit supérieur aux grands tragiques qu'il imite ; mais si ces tragiques

lui sont pup('ripurs par l)it'ii des ciulroitH, comme l'a déiioni-  
ré Schlegel pour la Fhèirc , il est juste de iaivc valoir les oxnises  
de l\acine, les nuances et les combinaisons morales par les-  
quelles il rachète Kouvenl lea tteauléa premières et pins nalurel-  
lea qu'il u\*a paa.

on;&ièm£ leçon.

que, plus effrayée de la mort, ett plus conforme à la nature.  
C'est le propre des vierges tragiques de TAnti\* quité, des Ânti-  
gone, des Ismène : elles regrettent tout baut la douce clarté du  
soleil et de mourir si jeunes n6«ni rhyménée. Mais le Père Bru-  
moy oublie que ripbigéniella Racine est déjà la filk chrétienne \  
soumise, obéissante après que son père et le Ciel ont parlé. 11 y a  
un peu dlsaac en elle. Elle est mieux que nature. On dirait qu'elle  
a reçu, comme Télémaque, quelques gouttes du baptême de Fé-  
nelon. On trouverait à faire de pareilles distinctions au sujet de  
Phèdre. Mais il n'en reste pas moins vrai (et c'est à quoi j'en vou-  
lais venir) que pour tout ce qui ne se rattache pas directement à  
son idéal moral, le Christianisme ne s'enquiert point de la poésie  
^ Le style chrétien,

' Génie du Ckristittmgmt, seconde partie, lir. it, eha|>. 8.

\* ĪJi même où, à la réflexion, la beauté morale l'emporte, no-  
tez que Irt |»f\*f'si(» nattirfln n'y pagne pas toujours. Kn voici un  
exemple qui me vit^iila Tei^prit et qui est frappant. C'est au 1V«  
li\re de l'Odyssée, dans eette admirable sc^ne de l'arrivée deTé-  
lémaque chea Ménéias, quand tout le monde pleure, les uns et les  
autres au souvenir dea malhêura qu'Ua ont soulTei l.-i; Hrlène,  
plus p.ii 'i nlit renient, en repentir de ceux qu'elle a causés. l,e lits  
de Nestor, à t-un luiir, IMsistrate, se met à pleurer en pensant h

ton frère Antiloque tué devant Troie ; mais il fkit naïvement remarquer i|U\*il vaudrait mieux remettre au lendemain le tarmw et ne pas s'affliger au milieu du festin : demain il >pva hon de pleurer, car enfin, dit-il, teteui hommage que nous puissions oJ|i ir nux mulheurtux morts, cest de couper notre chevelure et d'inonder ttoi joua de larmes. Conclusion touctiante et naturelle, qui exprime à la fbla la vivacité et TlmpulaMnee de la douleur hiimnine ' — Que dit P;i\*éal, au contraire. ;m sujet df la mort de son père? « La prière et les sacrilUes sont un souverain remède à leurs peines; mais une de.s plus solides et des plus utiles cliarités envers les morta est de Aaire les cliofles qu\*il»nou8 ordonneraient s'ils étaient encore au monde, ef de nous mettre pour eux en l'élal auquel ils nous souiiaient h présent. i\*ar eette pratique nous les faisons revivre en nous. » — I,'aii(re mot n'était que touciant , celui-ci est d'une tout autre valeur, mais dans l'ordre moral, remarqueiole, non pas dans Tordre poétique. Il n'y a rien là qui émeuve lout d'abord et de premier mouvement. Il faut, pour en sentir la Leatité, Pire <!"i: 'oi-mêlue une âme plut que oatu-retlei une âme travaillée par le CtirisUanisme.

### OlfZliMB LtÇON. 283

s'il osl telle chose qu'an semblable style, m saurail éire autre qu'un sCyle de vérité» Si l'éclat du tileat s'y mêle, il l'accepte, il le tolère, il le voudrait tempérer parfois. Réduit à loi seul, à ses propres moyens, à ce qu'il affectionne, il est bumble, modeste, le plus souvent négligé, élevé seulement par le fond, médiocre par la forme; aisément méprisé des docteurs, sublime aux cœurs simples; tel qu'on le peut voir dans le Sermon sur la montagne, dans les Évangélistes, dans saint Paul, dans Vhdtation de Jésus-Christ : voilà le style chrétien pur. Si je l'osais, je dirais que dans

saint Augustin le professeur de rhétorique offusque queitueluia le chrétien. Quelque chose de trop éclatant et de trop glorieux 1 etfarouche. Le chrétien, chez Bossuet, n'est si haut d'aspect que parce qu'il se revOt et se redouble du prophète hébreu ; Bossuet a en lui du Moïse. Dans tous les cas, ce style chrétien ne recherche ni la métaphore ni l'antithèse ; il mortifie la gloire, il repousse l'effet. C'est, après tout, la parole de celui qui, le Jour de son triomphe, voulut entrer dans Jérusa^ lem monté sur une ânesse. Un style quiaTair de monter à chaque phrase sur le char du triomphateur n'est pas le sien« Pascal l'a fait remarquer : « Jésus-Christ a dit les choses grandes, si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées; et si nettement néanmoins qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable. » L'auteur du Génie du Christianisme s'est-il assez dit cela?

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de Vart chrétien. Loin de moi l'intention de renier au nom du Christianisme les merveilles gothiques ou les vierges de Raphaël ^ l Pourtant, sachons bien que le Christianisme en lui-

\* Ceux <iui raffinent en fait d'art chrétien ne veulent pa.^ des Vierges de Raphai"! , tiu'il;; trouvent trop païen ; ila remonieil k eëllel du Pérugia et d'aparavant. Soil !

2i4 ONZiftHR LBÇOV.

m^me se passe d'art, qa\*il n'admet et ne considère qu'une sorte de beauté, celle qui vient du dedans/ Un savant Jésuite, le Père Vavassor, a fait une dissertation où il discute tous les témoignages qui concernent la ligure du Sauveur: il en conclut judicieusement que cette divine figure n'était remarquable ni par la

beauté ni par le contraire , mais qu'elle n'offrait aoz yeux que cette médiocrité de forme qui avait besoin, pour paraître divine, de s'illuminer du rayon du dedans. Une physionomie morale divine, voilà la seule beauté qui importe au chrétien.

L'orateur du Christianisme savait ces choses, et il en est même que je lui emprunte dans ce que je viens de dire. Pourtant, en écrivant ^ en composant, il a passé outre; il a tout réclamé, tou| accaparé pour le Christianisme , môté gloire d'^smiir fidt nsdkré le genre descriptif^ et il semble vraiment, à un endroit, que sans le Christianisme on iTaurait ni Thompson, ni Delille, ni Saint-Lambert. Voyez -vous le grand malheur que ce serait !

Je crois que conçu et louché plus discrètement, selon les conseils qu'il a\au reçus dans l'origine de Fontanes, son livre serait plus beau, plus vrai, plus durable, et qu'on le relirait aujourd'hui avec plus de charme : mais il n'aurait pas eu le succès d'entiioussiiiiK et le triomphe qu'il obtint. Oui veut être sage, modère, embrasser et présenter avec indépendance tous les aspects d'une cause et d'un sujet, ne s'adresse qu'à un petit nombre d'esprits d'élite, et à l'avenir. Ceux qui veulent le succès, l'à-propos, doivent se décider à faire de ces pointes.

M. de Chateaubriand n'eut pas de peine à fiiire ainsi, et il y était assez poussé par sa nature. S'il n'avait dû être qu'un philosophe, un sage, il n'en était peut-être pas très-loin dans VEnai^ Il se serait apaisé, adouci avec les années ; il aurait cuvé son amertume, et ce doute nissi?.

méié de seD9 ferme, lui aurait composé à la longue un é(al de peosée supérieur et méditatif, touroé vers la vérité. Il aurait rendu aa Ghristiaaisine cette justice req[>ectaeuse que lui rendait

Montesquieu, S'il avait eu le bonheur d'arriver à croire, il aurait parlé des objets de sa foi avec une émotion d'autant plus pénétrante que l'expression aurait été plus contenue, plus appropriée, et n'aurait point dépassé sa conviction.. Mais que dis-je? et pourquoi refaire les rôles? La nature le destinait à être moins et mieux qu'un philosophe et qu'un sage : il était artiste et poète.

La nature trace en nous , dès la naissance , un certain

idéal (quand nous sommes faits pour l'idéal et non pour la vie vulgaire), lequel jouant ensuite devant notre regard, et se projetant devant nous, devient l'objet conquis et constant de notre poursuite, de notre désir. Nos talents ne sont à l'aise, nos facultés ne se sentent dans leur plénitude que quand elles l'ont atteint; et dès qu'elles aperçoivent à leur portée, elles ne résistent pas à le saisir.

Il y avait en 1800 un grand rôle à prendre (Vainqueur poétique du Christianisme : l'auteur se sentit la force, le saisit et s'y précipita.

Ainsi désormais il fera en toute chose, se lançant du côté où son talent trouvera carrière et soleil : en 1814, il se fera le chevalier du trône, comme en 1800 il s'était fait l'orateur de l'autel ; en 1834, il changera brusquement de rôle et se fera le chevalier de la liberté, — toujours le même en tout, toujours faisant sa pointe et son éclat, toujours tenant d'une main le bouclier de diamant, et de l'autre l'épée flamboyante. C'est de toutes ces clartés qui n'éclairent jamais à la fois qu'un seul côté, de toutes ces suricates brillantes juxtaposées en faisceau que se compose ce poème bigarré, le trophée qu'on appelle sa vie.

t86 ONXiibnt lkcoii.



Unité d'art, unité factice, car c'est une unité faite de pièces et de morceaux, une vraie marqueterie. Royaliste, républicain péle-mêle et tour à tour, il est féal et

rebelle, champion de l'autel, champion du trône, aidant à le renverser, et quand il l'a mis bas, lui demeurant fidèle : le lui a su que l'occasion, le talent et le cœur i} [iousseni], mais le cœur aumo par la colère autant que par une idée de vérité ou de dignité. O l'unité en effet unifiée et singulière ! il fraternise avec l'ennemi sans se nuire, il rentre dans son camp de plus belle, et le revoilà tout chamailé de royalisme et de catholicisme, sans que cela tire le mors du monde à conséquence pour les actes ou pour les sentiments. Il s'est dit : Je veux avoir de l'unité et il en a eu, mais toute d'affiche et de montre. Ce n'est pas là l'unité vraie : celle-ci est une harmonie qui naît du fond même et qui sort de l'ensemble d'une vie et d'une âme, qui s'y répand insensiblement et la revêt d'une égale lumière. On a dit que dans son style il avait tiré parti des brisures mêmes et des irrégularités brusques pour le plus grand effet : de même dans sa vie. C'est un poème à contrastes, c'est un trophée, je Tai dit, une panoplie qui brille au soleil.

Quoi qu'il en soit, son succès fut à ce prix. Car encore une fois, qui ne chercherait que la vérité générale et applicable à tous, en dehors des partis, attendrait longtemps son triomphe, et ne l'obtiendrait qu'auprès de quelquesuns dans leur chambre, tandis que du premier jour l'orateur brillant du Christianisme se vit porté au Vatican et au Capitole

, < Sur ce que je viens de dire du royalisme et du catholicisme de M. de Quatrebarrand et de leur singulière espèce, j'ai à dire quelques renuances pour montrer que je n'engage rien :

!• Son royalisme d'abord. — Dans la Préface de la Monarchie selon ttt Charu (OiDuYrefl complètes, tome IXV, page v, 1S27), il disait : « En

OVZiftHB UÇOH.

me friqiipant, on n'a frappi^ qu'un dévoué serviteur du Hoi, otl'ingralifade est à l'alie avec la Méllté ; toutefois fl peut 7 avoir f«18 hommes

moinif soumifl et telles circonstances dont il ne serait pas bon d'abuser ; l'histoire le prouve. Je ne suis ni le prince Eugène, ni Voltaire, ni Mirabeau ; el quand je posséderais leur puiâaance» j'aurais liorrour de les Imiter dans letir reasentlment. Mais... » Et c'est préds^ment ee qa'll a Iklt. Il a tant r<^p<^l(^, au sujet des UourboBS de I;i branefie aînée, le mot de hfte et de bêtiw, qu'à la (In on l'a rni. — Je sais tout ce qu'on ptntt dire et tout ce qu'on a dit pour tûclier de lier en^mble leii deu& moitié» st disparates de la vie politique de M. de Chateaubriand, la première moitié de poIilique-H//ra (1814-181' i . la ^ condede perfltlque libérale (f 824-1830). On a voulu voir du \rai lilM'rali?(rne, mcuie dans la première. Sans doute il a de bonne heure compris la nécessité de la C^iarte ; il a dès l'abord interprété eelle-d dans un sens qui, après tout, était coattitutlonnel, bien ({ue hérissé de colères et de violences, et tantôt demorr.itijue à l'excès, lanlftt arî.■^to^•l■;i1i^JMF• h (Mifranc' !! a développé des principes et des théories qui peuvcul se laire applaudir, »\ on les Isole des circonstances et du but dans lesquels 11 les produisait. Mais il y a trois grands Ailts qui demeurent ; la plus mauvais» Gkitmbre de U Bf^frmration, la Chambre frénétique de lSî5, il a tout fait pour la maintenir. I.e meilleur ministère, le plus siru-èreinenl libéral qu'ait eu la Kestaurulion, le ministère DessoUes, il a tout luit

pour le renverser. Le ministère Villèle enfin, le plus détestable de tous, et le plus flâneur, il a attendu, pour le trouver tel. qu'il en fût sorti. M. de Chateaubriand n'a commencé à désespérer de la Restauration que quand il a vu qu'il n'en serait jamais le premier ministre.

Chateaubriand disait à La Mennala, qu'il revoyait après des années d'intervalle, et quand l'abbé était déjà passé à la démocratie : « Je pense comme vous, mais que voterez-vous? je n'ai jamais pu séparer de cette charogne » » 11 voulait parler de la Législative. — « Ce sont là de ces hommes qu'il ne faut pas entendre, » me dit quelqu'un. » Et pourquoi donc ne pas les entendre puisqu'on les dit bien?

En ces mêmes années, il revint à Jérôme (20 avril 1839) : « La politique, vous savez que depuis longtemps je n'y crois plus; peuples et rois, tout s'en va; liberté et tyrannie ne sont à craindre ou à espérer pour personne. Une seule chose seulement me fâche, c'est qu'il y a des hommes d'État qui prennent tout ce qui se passe au sérieux... » Cela ne rempêche pas, trois ou quatre ans après, d'aller encore faire son rôle d'homme de parti à Londres et d'y visiter «on voit; ce que Béranger, devenu l'arbitre, approuvait : « Sans sa présence, disait celui-ci, la pièce dégénérerait en farce. » Ce qui veut dire qu'en fait, lui présent, on restait dans les termes de la haute ou de la moyenne comédie, il s'accommodait de ces jugements-là !

2" Quant à la nature de son catholicisme, elle se produira dans

tout le cours de notre étude. L'en seul Irait ici suffira. Dans les notes du Congrès de Vérone, Chateaubriand cite une lettre de Bé-

ranger dont il dit

288 ONZiftn twçùn.

qu'elle est t «npjii qdrituelle qu'admirable ( ma Toi catholique à pari), » Jenesalstrop cp. que, Hcmil une lalire adniUahle .si elle n't^laît spirituelle. Quoi qu'il en soit, dgm cette lettre très-spirituelle et très-travaillée, Béranger parle du Ghrrialianisme comme d'une grande Toraie flociale dont la aaneUoB divine, qui a pu être ntoeauire à l'origine, doit disparaître avec le progrès fie la raison, l'n eatlicilique sincère ne saurait un seul instant aflmellro ni par conséquent admirer une telle profession de foi, (jui ressemble à celle du Vicaire suioifard ; ma^s la [larenthèse (ma foi eathotique à part) rnavé tout. Ou raconte qu'en Italie les courtisanes ont le plus souvent dans leur ehatnbre un crucifix, une image de la Vierge ou d'un saint : quand elles veulenf faire de cerlaines clioscs de leur métier, elles tirent le rideau et mettent ainsi leur loi catholique «t part. Pute quand elles ont fini de ees choses-là, elles relèvent le ri\* deau, l'image dévote reparaît et la foi catholique avec elle. La parentlif'sp de M. de Chateaubriand rappelle tout à fait ee rideau (pj Dn îîreà volonté, qui permet tout et n'empêche rien. — De même qu'il (ralernisaitavec Béranger (sa toi catholique à part), Chateaubriand fraternisait avec Carrel (sa foi monarchlique à part) ; 11 y gagnait en popularité , et n'y perdait pas vi\ faveur dan» son propre parti, qui lui passait Imit, ne pouvant se passer de son nom. H v a disette de croyances et de convictions sincères m ce temps-ci ; on pr^ ce qu'on trouve, on fait parade et tapage du peu qn'im a.

DOUZIÈME LEÇON.

De I& |)rcnucre p&rtie du Génie du Chrûslianûine. — Mys-  
tère» et SacrentenU. — ÉradUiuQ à faux. — Cootetl de M. Jon-  
bert. — Histoire oaturelle de Pauteori —

Son rossignol. — Les deui cygnes. — Le crocodile. — Poule  
d'eau, héron t — image verticale. — La pcière du toir sur TOcéaa.  
— Revers de la toile.

MESSIEUBS,

Nous avons assisté à ce qu'on peut appeler la mise en scène du  
Génie du Christianisme; nous en avons admiré l'encadrement  
beareux au milieu de circonstances sociales uniques, et nous  
avons aussi entendu l'auteur dans sa Préface nous expliquer son  
dessein formel, son parti pris de pousser l'effet et la couleur dans  
un certain sens. Ce premier coup d'œil nous a déjà permis de  
faire quelques réflexions générales sur l'ensemble et sur l'esprit  
du livre, sur les inconvénients inévitables qui devaient en résuUci  
quant à la vérité du fond, et aussi nous avons senti quels avan-  
tages de circonstance et quel triomphe pouvait en tirer un de ces  
talents éblouissants et rapides qui sont comme des foudres de  
guerre.

Aujourd'hui nous avons, selon notre méthode ticshumble, à  
nous édifier nous-niêmes en lisant le livre, en l'ouvrant à divers  
endroits, et en courant, si je puis dire, il travers. Rien ne supplée  
à ce genre de démonstration et de vérification. Il importe qu'un  
auditoire soit convaincu pièces en main, qu'il conclue de lui-  
même says

f9o DOUZlàMB LBÇON.

qu'il reste un nuage dans les esprits; et tout l'art du professeur ne saurait consister sur ce point qu'à Faire lire un peu plus rapidement et un peu plus commodément que \* chiicun ne lirait ches soi dans son fouteuil (ce qui pour^ tant a bien aussi ses avantages et son agrément).

J'ai dit que le Génie du Christianisme compose d'une suite de tableaux. Les uns sont factices et de propos délibéré; les autres sont observés el plus vrais : cela se sent aussitôt. On sent dans les premiers un peintre qui se pose devant sa toile et qui se dit : Je veux faire un tableau. \fais dans les seconds règne un grand sentiment de nature et une belle critique littéraire.

La première partie du Génie du Christianisme est la plus facile, la moins attrayante; elle est aussi la plus faible. La rhétorique proprement dite, une rhétorique transcendante \ y a une grande part. C'est qu'en etTet l'auteur y traite des Mystères, des Sacrements, des trois Vertus théologiques, du Décalogue, de la Cosmogonie de MoUe« de la Chute, du Pécbé originel, du Déluge, tons objets qui peuvent prêter au tableau, mais qui demandent encore un autre mode de démonstration et d\*eiposî-tioAt Le lieu commun y domine, revêtu de magnifieenee, lieu commua pourtant s'il en fût jamais. L'auteur eommece ainsi sur les Mystères :

« H n'est rien de beau, de doux, de grand dans la yie, que les choses mystérieuses. Les sentiments les plus menreillenx sont ceux qui nous agitent un peu eonfbséBMBt La pudeur, l'amour chaste, l'amitié vertueuse, sont pleines de seerets» On dirait que les çieurs qui s'aiment s'entendent à demi-mot, et

\* Ce <|u'on appelait autrefois rhétorique b appelle aujourd'hui ffffiif. IM ee que le rhéteur et le sophiste est «Ûfuisé en poite, en gro|i qu'il a dioparu. Tel se fïatte toujoun d'être un poCte qui n'est le plus souvoil qu'un OMgniAque rhéloiicien.

qu'ils ne eoBt que comme entr^ouverts. Llmioeene A Boa toui\ qui. n'est qu'une sainte ignorance, n'est-elle pas le plus ine^ fable des mystères? etc., etc. »

De tels préambules sont, je le répète, des lieux communs qui s'appliqueraient à bien des choses , et qui certaiuemeiit in s'ap- plicient pas plus au Christianisme qu'à toute autre religion. L'auteur confond le mystère qui est vague, et les Mystères, au sens chrétien, qui sont une chose fort positive. Qn^^nd il veut aborder ces derniers Mystères, la Trinité, la Rédemption, rincar- Dation, il se perd dans les images; il en est réduit à chercher le côté poétique de cen redoutables obscurités :

« La Trinité confond notre petifesse, accable nos sens de sa gloire, et nous nous retirons anéantis devant elle, liais la ton- banle Rédemption, en remplissant nos yeux de larmes, les em- pêche d'être trop éblouis, et nous permet du moins de les fier un moment sur la Croix. »

n sent lui-même le côté faible, et il laisse échapper Tobjection : wDes images ne sont pas des raisons, dira-t-on

peut-cUe; nous sommes dans un siècle de lumières qui n'ad- met rien sans preuves... On ne manquera pas de s'écrier : Ehl qu est-ce que tout cela prouve, sinon que vous savez plus ou moins bien faire un tableau?... » I! a beau essayer de répondre à cette objection qu'il soulève, il n'y parvient pas d'une manière satisfai- sante, et on reste en droit de lui dire : Parlez -nous d'un Mystère

parce qu'il est grand, redoutable et v?yu ; mais venir nous en parler et nous le prêcher parce qu'il est beau^ c'est puéril. De même pour un Siicrement : parlez-nous-en parce qu'il est souverain, efOcace et salutaire; mais venir nous le prêcher parce qu'il doit nous sembler touchant et beau.,

tM DOCZitVt LtÇOV.

e\*est nous trailer comme des enfants qu'on gagne avec des images. « St^poié même que la Communion fût une cé~ rémmie puérile^ dit en un endroit l'aateur, c'est du moins

s'aveugler beaucoup, de ne pas voir, etc. » Mais ce sont là de CCS suppositions que les Dogmes saints ne supportent pas un seul instant. Évidemment la méthode de sentiment et d'imagination n'a nulle place ici, dans celle portion réservée du sanctuaire. Tout y est subordonné au vrai. Il nV'sl point permis d'y prononcer d'autre mot que celui de vérité, L'imaginalion peut se jouer autour desportiques, et tout au plus dans le vestibule du lempic, mais non pas ailleurs.

Le chapitre sur la Communion se terminait dans ie principe par cette conclusion :

« Noos ne savons pas ce qu'on peut objecter contre un Sacrement qui fait parcourir un tel cercle dMdées poétiques, morales, historiques et métaphysiques; contre un Sacrement qui commence avec des fleurs, de jeunes années et des f^râccs, et qui lliiit par faire descendre Dieu sur la terre, pour le donner eu pâture spirituelle à rbomme. »

Comment! vous ne savez ce qu'on pourrait objecler... Mais on pourrait tout objecter contre une telle institution malgré les



grâces et les fleurs si ce n'était pas un Sacrement réel et fondé en vérité. Cette phrase étrange a disparu et a été élaguée dans les éditions dernières, mais Tesprit qui l'avait dictée circule dans toute la branche.

C'est sur cette partie de l'ouvrage que tombe avec justesse la critique de Ginguéné, qui disait :

« Et d'abord qu'est-ce que cet ouvrage ? Était-ce un livre dogmatique, ou une poétique, ou un traité de philosophie morale ? Si c'est le premier, la partie poétique est de trop, ou n'est pas ce qu'elle devait être... Si c'est une poétique ou un

Doczitt Ltçoir. 103

traité sur le parti que les poètes modernes pouvaient tirer de la Religion chrétienne (et ce sujet pouvait être riche et intéressant à traiter), toute la partie dogmatique est au moins superflue. Si Aristote s'était proposé d'analyser dans sa Poétique l'emploi que les grands poètes grecs avaient fait de la mythologie, et celui qu'on en pouvait faire encore, il n'eût certainement pas commencé par démontrer la vérité de tous les dogmes du polythéisme ; c'était l'affaire des hiérophantes et des prêtres de Jupiter\* ».

L'analyse de Ginguéné nous montre de plus combien l'auteur a profité des critiques pour corriger cette partie de son ouvrage dans les dernières éditions :

« Des Mystères il passe aux Sacraments ; on ne doit pas être surpris qu'en traitant de l'Ordre et du Mariage, il examine à fond le vœu du célibat ses rapports moraux, et qu'il le regarde comme la plus morale des institutions.. • Ce sujet de la virginité,

qui lui inspire des idées si peu communes, est tellement de son goût, qu'après en avoir parlé plusieurs fois accessoirement et par occasion, il le traite expr&fesao dans toutuo chapitre, qu'il intitule très-sérieusement : Examen de laVirgimiè sous sesrapportf; poi tiques. Ce n'est pas, on prul le croire, un des moins curieux de l'ouvrage; il faudrait le citer tout entier, de même que l'auteur y a compris la nature entière. Contentons-

\* Et M. Vînot a ilil aussi : t H en a trop fait pour une simple poétique, ol trop peu pour une apologélique... Le Diéologien et le peindre s'embarrassent roui uellement; ils échangent et confondent leurs arguments,.. On dirtit, quind la preuve fkit déiuit, que l'Image est là pour lUre le compte. » — 11 Taul lire les articles de Ginguéné dans la Décade (SOpn!rial, 10 messidor et 20 messidor an X), et w^r\ 'Inns les OKnvres dfi Chateaubriand, où ils sont tronqués. C'est au £^ujct de ces articles que Benjamin ContlaDt écrivait à Pauriel (Genève, 38 messkior an X ) : « Je viens de lire dans la Décade , avec un bien grand plaisir, l'extrait de Chateaubriand par Ginguent;. On volt qn<» l'auteur de cet extrait avait commencé aveu le désir de n'être pas trop sévère et de ne pas bleuer l'antenr, et qu'il a été graduellement emporté par lalbroe de la vérité al par ramoor de la philoiO|Aio el de la république. » (S^le du tempe.)

DOVZIÈKI Liçoir\*

naos de ee gfané trait qui tennine et couronne tous les autres :

- Ainsi la Virginité, remontant depuis le dernier anneau àe « la chaîne des êtres jusqu'à Thomme, passe bientôt de -m rhomme aux Anges» et des Anges A Dieu, où elle se perd...

« Dieu est lui-aiôme le grûnd SoHtaire de Vuniven, VUernel «  
CéUbataire des mondes, »

Ce grand Solitaire et ce Célibataire des mondes a disparu dans les éditions corrigées.

De grandes beautés se mêlaient pourtant aux défauts de cette première partie et les recouvraient par places, si elles ne les rachetaient pas. Il suffirait de citer la belle scène du dernier des Sacrements, de VExtrême<sup>4</sup>netum : « Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre, venez voir mourir le fidèle... » L'auteur, il est vrai » se sent dans cet apprêt; j'aperçois le doigt du peintre » et presque du décorateur; mais, à ee prix, le tableatt a de la beauté et même de la vérité.

Le chapili e ou l'auteur compare les lois morales des 4ifi'érenls peuples de la terre, quelques lambeaux des lois de l'Inde, de l'Égypte, des lois de Zoroastre, de Minos» de Solun, etc., avec celles de Moïse; le chapitre ou jI veut prouver la supériorité de la tradition de Moïse sur toutes les autres cosiïlogonie-s, t'iaient une érudition incomplète, partielle, insuffisante. Ces endroits et beaucoup d'autres, surtout dans leur rédaction première, of- fraient une large prise à la critique , et, pour un esprit philoso- phique un peu rigoureux, il y avait en effet de quoi faire tomber le livre des mains dès le premier volume ^ L'auteur aurait

\* On peai noter, cliemin faisant, une page brillante et ingénieuse sur yas(roiiomie, n4f» clipz les pasteurs, el loulft p^upIt^R (l\*iiiiia;;es ot de dénouinaions rurales, une page digne d'Ovide dans les Famts. Mais i'auteur t une singulière manière de vouloir prouver la CAirr#, en noui décrivant les singularitéa du

serpent, qu'il se donne les airs d'avoir pro\* Tonilémeat éludié : «  
Le serpent « souvent été l'objet de m» obaem»

bies dû mieux écouter itir ee poiiit les délicaU el ehà» iDâilts  
avis que lui faisait par?emr par Mme de Beaumofit i'aimable eri-  
tique lulérieur que nous aimons tant à dtéf » M. Jottbert. C'était  
en elTet ati village de Savigny, ohcl Mme de Beaumonl même,  
dans l'automne de 1801, qiii le jeiine éerivain faisait en toute bâte  
ses extraits d'énîâi«> tieii eelésiastique quelque peu indigeste,  
et cette aima\* blè femme l'y aidait de son mieuii; singulier colla-  
borateur, toutefois, en matière d'Ortbodozie l Mais le monde  
était si brouillé alors qu'on n'y regardait pas de si près, et l'Église  
a toujours passé beaucoup à ses déleiiseuri. — M. Joubertl donc  
craignait ces hoib d'œuvie de science dans un ou\* vrage qui de-  
vait être tout de charme et rie persuasion. — La vérité n'est ja-  
mais mieux dite que quand elle se dit de près el qu'elle sort de la  
bouche ou de la plume d'un

lienit é et II en eenetat ^ue « tout est mystérieui, caché,  
étonnent^ dans cet incompréhmeible repltlet que ses mouve-  
ment diiïèren! de ceui de tous lesaulrosanitnatix. » Peu s'en Taal  
qu'il n'y \oif un % comme

si la zoologie ne tenait pas compte Ue l'urganidalioa des re-  
pliieii. aussi bien que de celle des poissons el dee olseauk. Le ser-  
peai ee BMlit eomeie tem les Aires organisés^ cenlUrniéménl k  
eoii ergenlsalfon même L'his\* lorietle du Canadien of de sajlûie,  
qui vient «i ce isi opos, est agréaMo, faaais elle n'est bonne qu'ïi  
faire dire à (out esprit rùlluclii : Q.t'est-ce que ce/a prouve^ Êt ici  
remarquez qu'on a le droit d'élever celte queelllMi, Mm» reieeci-  
bler à ce géemètre qui le folMlt en venant d'ealendre de ta mu-  
sique ; car riil.<loriette est donnée à titre d'argumenl, comme

unt sont d'uni. iclion tu faveur tla véi nés de l'Éctii<ire. — Le tableau du Déluge e8l plein (i'aulilii<'!ie6 à lu Giruiel ; mais surtout l'auteur fait preuve d'une grande eomplateenee quand il croit voir des alteelallone du Déluge dans les phénomènes météorologiques plus sinijleji. on m^rae dans de pures métaphores ; « Le Boieil n'eut plu » pour ti ône au n i Hin, et pour lit au »oir, que l'élément humide, où il sembla u éleiudi e toux lee Jours, ainsi qu'au temps du Déiue. Souvent les nuages du del ImK t&rent de« vagues amoncelées, des sables ou des écueils blanrhissants... Il naquit dans les li<'n\ \>i plua arides des arbre » dont les branches aOkissées pendirent i><.> (« auimenl vers la terre, comme si elles sortaient encore toutes trempées du sein dee ondes... « Il semble que les saulee pUmrenrs naissent de là. A tout int^tanl ce sont de ces vains uirra;;cs de riniagination. Toul dans ew pages atteste le |wr Jeu du talent et Tab^ seuce totale de gravité.

## 296 DÛLZIEILE LEÇON.

ami intime. Ces sortes de confidences et de contradictions tifi/M/itiéff arrivent rarement au public; mais, s'il pouvait les surprendre, tout le travail de la critique lui serait épargné : il la trouverait là » fine, juste, tempérée, exquise, déflni- tive. Croyez bien que si quelqu'un a su les défauts de Luther, ç'a été Méiancbthon; si quelqu'un a connu le défaut de la cuirasse du grand Amauld, Q'a été Nicole. Ainsi dans tous les groupes religieux, politiques, intellectuels, littéraires, où il y a eu des gens d'esprit, et il s'en glisse aisément partout. Seulement quand ils se mêlent déjuger les leurs, ils ne prennent ni porte-voix ni trompette, ils parlent bas, et du dehors il est souvent impossible de les entendre. Que si

leur parole nous arrive par quelque heureux accident, ne manquons pas de la recueillir et d'en faire notre profit.

« Dites- lui qu'il en fait trop (écrivait M. Joubert à Mme de Beaumont) ; que le public se souciera fort peu de ses citations, mais beaucoup de ses pensées; que c'est plus de son génie que de son savoir qu'on est curieux; que c'est de la beauté, et non pas de la vérité, qu'on cherchera dans son ouvrage; que son esprit seul, et non pas sa doctrine, en pourra faire la fortune ; qu'enfin il compte sur Chateaubriand pour faire aimer le Christianisme, et non pas sur le Christianisme pour faire aimer Chateaubriand. J'avouerai , à la suite de ce blasphème, qu'il ne doit rien dire, lui, qu'il ne croie la vérité; que, pour le croire, il faut qu'il se le prouve, et que, pour se le prouver, il a souvent besoin de lire, de consulter, de compulsier, etc. Mais, hors de là, qu'il se souvienne bien que toute élude lui est inutile; qu'il aille pour seul but, dans son livre, de montrer la beauté de Dieu dans le Christianisme, et qu'il se prescrive une règle imposée à tout écrivain par la nécessité de plaire et d'être lu facilement, plus d'opéneusement imposée à lui qu'à tout autre par la nature même de son esprit, esprit à part, qui a le don de transporter les autres hors et loin de tout ce qui est connu : cette règle, trop négligée, et que les savants même

en titre d'office devraient observer Jusqu'à un certain point, est celle-ci : Cache ton savoir \*. Je ne veux pas qu'on soit un charlatan, et qu'on use en rien d'artifice; mais je veux qu'on observe l'art. L'art est de cacher l'art, Notre art n'est point un tuyau, comme tant d'autres, c'est une source, et je veux que tout paraisse jaillir de lui. Ses citations sont, pour la plupart, des maladresses; quand elles deviennent des nécessités, il faut les jeter

dans les notes. On se fâchait autrefois de ce qu'à l'Opéra on entendait le bruit du bâton qui bailait les mesures; que serait-ce si on interrompait la musique pour lire quelque pièce justificative\* A l'appui de chaque air? Écrivain en prose, M. de Chateaubriand ne ressemble point aux autres prosateurs; par la puissance de sa pensée et de ses mots, sa prose est de la musique et des vers. Qu'il fasse son métier : qu'il nous enchanter. Il rompt trop souvent les cercles tracés par sa magie ; il y laisse entrer des voix qui n'ont rien de surhumain, et qui ne sont bonnes qu'à rompre le charme et à mettre en fuite les prestiges. Ses in-folio me font trembler. Recommandez-moi, je vous prie, d'en faire ce qu'il voudra dans sa chambre, mais de se garder bien d'en rien transporter dans ses opérations. Bossuet citait, mais il citait en chaire, en mitre et en croix pectorale ; il citait aux persuadés. Ces temps-ci ne sont pas les mêmes. Que notre ami nous raccoutume à regarder avec quelque faveur le Christianisme; à respirer avec quelque plaisir l'encens qu'il offre au Ciel ; à entendre ses cantiques avec quelque approbation : il aura fait ce qu'on peut faire de meilleur, et sa tâche sera remplie. Le reste sera l'œuvre de la Religion. Si la poésie et la philosophie peuvent lui ramener l'homme une fois, elle s'en sera bientôt réappropriée, car elle a ses séductions et ses puissances, qui sont grandes. On n'entre point dans ses temples, bien préparé, sans en sor-

> Bien au contraire. Il lui « Ta jamais caché. Il nom a étalé à sa liéH

l'outre" i"^- " Tioff'S en vlinnr»s. Par f^omplr» les Wnrtyrf ? nnt pleins d'éru-> dition el en Tonl montre. Puiâ sont venues les notes des Martyrs, — PuU la J>ifenu des Martyn, — Puis Y Itiné-

raire. Enfn les Étudei Ailorifuet , dernier résida des doctes niafériaax. — Il ne mme a lUt griee de rien«

Î98 DOOZtiliB UÇOM.

Ur asseiri. Le dUffleil6 Mt ûb rendre aujourd'hui ans hommu TeiiTie d\*y revenir. Cest à quoi il faut Be borner; c'est ce que X. de Chateaubriand peut fiiire. Vais qu'il écarte U contrainte ; qu'il renonce aux autorités que l'on ne veut plus reconnattrei

qu'il ne mette en usage que des moyeus qui soient nouTeauui qui soient siens exclusiveoient, qui soient du temps et de l'auteur.

« 11 me faut du nouveau, n'en fQt-il plus au mondes a dit le siècle. Notre ami a été créé et mis au jour tout exprés pour les circorrffnjirci^ . Dites-lui de remplir son sort et d'agir selon son instinct, iju ii file la soie de son sei7i; quil pétrisse son propre miel; qu'il chante son propre ramage; il a son arbre, sa ruche et son trou. Qu'a-t>il besoin d'appeler là tant de ressources étrangères\*? m

Après de telles paroles la critique du Génie du Christianisme est faite. Il n'y a rien à y ajouter, et il sufflt de les bien appliquer.

L'auteur se retrouve sur son terrain, lorsque dans cette première partie il s'attache à prouver l'exiatence de Dieu par les merveilles de la. nature : il n'a pour cela qu'à puiser dans ses cartons de voyage, et nous retrouvons bien dçs tableaux de V Essai retouchés avec art« remaaiésavec addition et insistance sur les causes finales :

« Ici, dit il, nous ne suivrons personne. Nous avons consacré à riistoirc naturelle des iMudes que nous n'eussions jamais suspendues, si la Providence ne nous eût appelé à d'autres travaux.



Nous voulions opposer une Histoire naturelle religieuse à ces livres scientifiques modernes, où Ton ne voit que

> La nouveauté, une nouveauté originale, c'est là le point important et le secret de» grandg rucci's. « Dans les arts . me fait remarquer un homme d'esprit qui les a vus» de près, pour réunir, U ne «'agit pas» de faire plus ou mieux que les autres il faut être agile de faire autrement. \*

est surtout vrai en France, et « applique à tout ce qui a vogue, au génie du Curiauuisme comme à la daïe de Mlle Taglioni. — il faut bien que nielle finisse, disait le vieux Comelue en tête de Dw Smckt»

> Paul» de H. Joubert, tome II, pages 284 et suiv.,

la matière. Pour qu'on ne nous reproche pas dédaigneusement notre ignorance, nous avons pris le parti de voyager et de voir tout par nous-mêmes. Nous rapporterons donc quelques-unes de nos observations sur les instincts des animaux et des plantes, sur leurs habitudes, leurs migrations, leurs amours, etc. : le champ de la nature ne peut s'épuiser, et l'on y trouve toujours des moissons nouvelles. Ce n'est point dans une ménagerie où Ton tient en cage les secrets de Dieu, qu'on apprend à connaître la Sagesse divine : il faut l'avoir surprise, cette Sagesse } dans les déserts, où l'on ne peut plus douter de son existence; on ne revient point impie des royaumes de la solitude, régna MliMittii ; malheur au voyageur qui aurait fait le tour du globe, et qui rentre athée sous le toit de ses pères ! »

Il était pourtant tel à très-peu près, du moins par accès et par veilles, en revenant d'Amérique : témoin Vêimé, où les pensées

déistes sont contre-balancées par plus d'une qui ne l'est même pas.

' Les descriptions d'oiseaux dans le Génie du ChrîiUêf fâtme passent en général pour charmantes. Un spirituel adrairafeur a dit : « C'est Bullbn' plus aimable, plus pieux, plus éclairé (ce dernier point est seul contestable). Les

oiseaux sont, après rhomnie, l'espèce où Dieu se montre avec le plus de force et d'élégance : du moins cela m'a toujours paru ainsi. M Je ra]]poi U' les impressions favorables des autres, étant un pou blasé moi-même sur ces descriplluns a effet. Le chant du rossignol stirlout a paru admirablement traduit : c'est proprement de la musique,

1 !1 antidate sa vocalion. L'Ewai e«t là pour prouver si e'<^faif b(f»n r\*» bul religieux qu'il se propo.^it dans ses voyages. Pourquoi ainsi arranger toute ehoae? Od retrouva dans les moindret détaiU g6 peu da woct de la vérité.

\* Bufton ou pliifftt son collaborateur, Guensau de Monih^illard ; car la plupart deà jolies descriptions d'oiseaux qui se lisent dans VHistoire mtvnlh, le Paon, la Roialisiioi entra autres, sont da aa damier\*

300 S0ttZtÈHt UÇOK.

c\*cst presque de l'harmonie imitative\* Le compositeur a soigné ce morceau comme la cantate triomphante de son oratorio :

« Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les côteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées; lorsque les forâls m taisent

par degrés, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que Toreille de Thomme est attentive» le premier chantre de la Création entonne ses hymnes à rétemeL D'abord il frappe Téco des brillants éclats du plaisir : le désordre est dans ses chants; il saute du grave A Taigu, du doux au fort : il fait des pauses; il est lent, il est vif: c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait, il recommence! Que ses accents sont changés! Quelle tendre mélodie! Tantôt ce sont des rnodnations languissantes, quoique variées; tantôt c'est un aii un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie ^ Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un ;mnis, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clet, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur, n

Est-ce bien exact? est-ce là de l'histoire naturelle toute pure et authentique? On a cherché, je ne rigoore pas, cbicaDe à l'auteur sur ce qu'il ne fait chanter le rossignol que de nuit, sur ce qu'il le fait chanltT même après la saison des amours : celte Philomèie classique des poètes n'est pas tout à fait, à ce qu'assurent les naturalistes, le rossignol de la nature. Il eu résulte que ce changement

\* Par etemplê Tafr de k nmanee I Héléoe s Com^>ii fai douce  
«m-

DOUZIÈME LEÇO.V.

de e/e/; » i ingéDieusement trouvé pour transformer la cantate en complainte, est une pure inTention. A un autre endroit il prenait les autans pour les aquilons, les vents du midi pour ceux du nord. Laissons ces misères» et ici jouissons du talent quand il se serait permis encore quelque jeu.

Une autre peinture charmante que j'accepte et que je ne veux pas presser davanlagc , est celle du nid de bonvreuil dans un rosier :

« 11 ressemblait à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues : une rose pendait au-dessus, tout humide : le bouvreuil mftle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'asur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer S qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des [ grâces dont il a paré la nature, v \

C^est arrangé à coup sûr; c'est peint comme sur émail et sur porcelaine. Mais quelle perfection achevée ! quelle coquetterie suprême I

A certains endroits de ces pages, à propos des migrations des oiseaux comparées à l'émigration des hommes, (m sent l'infortuné qui a connu l'exil et qui en a gardé quelques accents. Plus loin, on retrouve l'enfant rôvcur qui, par uu temps grisâtre d'automne, aux fenôlros du manoir de Combûui^^, rcgaidait p.issoi eu silence daas le ciel les longues ûics de canaitls sauvages et de grues. Mais voici le poôte pur, le chanfre vraiment antique, qui se révèle dans son emblème le plus chaste et le plus harmooicux :

< 11 y avait dans la pri<sup>^</sup>mière éiliLioD, d\*m vieuM Moyer,  
pom mieux fùtt contra«le avec U jeune aurore.

a Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent  
DOS demeures : quelquefois deux beaux étrangers, aussi blanc»  
que la neige, arrivent avec les frimas : ils descendent, au milieu  
des bruyères, dans un lieu découvert, et dont on ne peut appro-  
cher sans ôtre aperçu ; après quelques heures de repos, ils re-  
montent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont par-  
tis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules marques de  
leur passage, que le vent a déjà dispersées : heureux le favori des  
Muses qui, comme le Cygne, a quitté la (erré sans y laisser  
d'autres débris et d\*autres souvenirs que quelques plumes de ses  
ailes I »

Qui de nous n'a dans îa mémoire et dans le cœur le chant du  
J-of<sup>^</sup>fe mourant (le Lamartine? L'image du cygne domine et  
piaoe dans cette pièce, elle y est comme perpétuelle :

Ah ! qu'il plpiirf» fHwt dont mains acharnées ' S'attachaiil  
comme un lierre nux ûéhri» des annéei , V»U \* svec rsvsDlr  
l'écroular ion espoir ! \ Pour moi, qni ii\*al point prif racine sur la  
terre, la n'en vais sans effort, comme l'herbe légère Qu'enlève le  
souffle du floir.

poète est gembiable aux oiseaux de passagR .

Ont ne bâtissent point leurs nids sur le rivat:<sup>^</sup>, Qui ne se  
posent pas sur les raneini des bois ;

Nonchalamment bercés «ur Ir oonratte de l'onde, Ils passent  
en chantant loin des borda; et le monde Ne eomiatl rien d'eux  
que leur voix.

Ce n'est pas là de rimitation, c'est de l'éraulation. — Nobles poètes, pourquoi tous deux n'avez- vous pas jusUûé

\* Ici la grammaire est complètement en oubli. Le pluriel voient ne saurait satisfairo : dp« m^mt qni voient! Mais l'harmo-Tiic qui uninv l'on- •emble de ceU« pièce est teilp, qu'on ne s'aperçoit de la iauU^ du sens ipi'eD transervant le vers.

DociTÉn tsçoif. M

jusqu'au bout fotro emUdme, sans jamais ternir Totre blancheur?

Plus on a aimé les portes sous cette forme idéale qu'ils nous ont donnée d'eux-mAmes, plus on regrette qu'ils ne l'aient pas réalisée en tout dans leur vie, et qu iL> se soient tant mêlés ensuite à la poussière et aux bruits de la terre. , Mais l'homme ne veut pas mourir; et quand ie chant sublime l'abandonne avec la jeunesse, il essaye de changer la clef^ et il recommence sur un mode inférieur une cantate, encore hannonieuae, s'il &e peut, — dam tout les cas moins aimable.

Pour revenir à notre sujet, notre digression même nous tvertit que des beautés de description et de poésie» telles . que nous venous d'en admirer, pourraient certainement se trouver dans un tout autre ouvrage que le GMê éa Chmiimim» : elles n'y ont aucun rapport immédiat, et c'est à peine si Ton peut apercevoir le lien, tant il est arbitraire. J'en dirai autant de Tépisode des Éau-wiîê et de Icor expédition aventureuse contre les Casion : guerre d'Athènes et de Lacédémone. La nécessité de tout rame\* ner aux causes finales , même lorsqu'elles échappent à notre courte vue, a conduit l'auteur à des exagérations qui font sourire; il en revient

aux crocodiles, dans lesquels il se plait à reconnaître quelques marques de la grâce ou de la bonté divine :

« Un crocodile, un serpent, un tigre, sont-ils moins tendres que leurs petits qu'un rossignol, une poule, et, puisqu'il faut le dire, qu'une femme?... N'est-ce pas une chose aussi immaculée\* que touchante, que de voir ce crocodile bâtir un nid

\* L'auteur ne paraît pas se bien rendre compte de ce que «ignifie miraculeux, qui est une dérogation aux lois de la nature. Le crocodile et la terpeote l'ont dans l'ordre de la nature» ni plot ni mieiDi que rbenne. Le mtreecteat parfont, ou il n'a eaf nulle ptrt. An reete Je ne me permele

304 DOL'Zlfall LtÇOX.

et pondre un œuf comme une poule, c'est un petit raonble sortir d'une coquille coninip un poussin ? Que ce contraste renferme de vérités atteadn&suutes ! Conibieii il fait aimer la bonté de Dieu !

Cette prédilection marquée pour les crocodiles est un côté d'énormité et de difformité légère par où M. de Chateaubriand se rattache à certaines difformités romantiques modernes, qui ont fort grossi depuis lui, mais dont le principe et le germe se trouvent là pour la première fois dans notre littérature.

Ses procédés habituels de peinture à effet se retrouvent à chaque pas. La poule d'eau aime à se percher sur les armoiries sculptées des vieux châteaux : « On la prendrait, avec son plumage noir elle cachet blanc de sa Lôte, pour un oiseau en blason, tombé de l'écu d'un ancien chevalier, » tandis que la poule sultane (en Egypte) « se tient immobile sur quelque débris, comme

un oiseau hiéroglyphique de granit et de porphyre. » Veut-il pendre des marais plantés de joues et leur genre de beauté aquatique : c Le vent l>1 l'usant sur ces roseaux incline tour à tour lui ^, cimes : l'une s'abaisse, tandis que l'autre se . relève ; puis soudain, toute la forêt venant à se courber à la fois, on découvre ou le butor doré, ou le héron blanc, qui se tient immobile sur une longue patte, comme sur un épieu.)» Ce genre d'image verticale ^ qui termine une description comme en pointe, produirait encore plus d'effet, si évidemment il ne la recherchait pas et ne la prodiguait pas. n en résulte une sorte de roideur. Le lecteur, au lieu

paâ de lolever ici les objections vérillables et fondimeillees contre ce IKiInt de vue où se comptait l'auteur, et qui constate h transpwter du»

la vue de la nature toutes les illusions ouc/irnpmnnrphîiic^t ; je me borne à relever l'excès et l'abus qu'il fait de l'idée de création, telle mémo qu'il la (-ODÇoit.

de suivre un couiant , — un fleuve naturel de îilcine et riche parole, — marche en quelque sorte sur des pointes conliiiiuelles . dont quelques-unes, tout d'un coup plus hautes, se dressent devant lui et l'arrêtent. Au bout de chaque avenue apparaît Tiniage en perspective sur son piédestal, ou, à défaut de piédestal, sur un épieu. Autrefois c'était le bel esprit qui s'aiguissait, qui se terminait nécessairement en trait ou en épigramme ; aujourd'hui, à chaque pas, à tout bout de champ, c'est l'image qui est . inévitable. Elle crève les yeux. Le héron blanc est partout. » Et puis, qu'est-ce que toutes ces choses, poule <f«ati, pouie-stUtane^ héron ou butor^ ont à faire avec le Génie du Christianisme?



Il est habile pourtant, en pîus d'un lieu, à approprier d'anciennes descriptions et d'anciens souvenirs à ses fins nouvelles. La perspective de la nature envisagée sur l'Océan est célèbre :

« Dieu des Chrétiens c'est surtout dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance I Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre axur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots I Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur, que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan., j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes piedsU

« Je ne suis rien; je ne suis qu'un simple solitaire; j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne lésai point compris : mais j'ai toujours remarqué que c'est

\* Le bon Joinville, au moment du départ pour la Palestine, quand il perd de vue la terre et qu'il ne voit plus que le ciel et le vent, exprime le sentiment de pieuse terreur qu'il prouve, et qui le mène à conclure que c'est bien fol liardi pour celui qui ose se mesurer en ip] avec le bien d'autrui sur la conscience et en péché mortel; car l'on s'endort le soir là où on ne sait où on ne le trouvera pas, en se réveillant, au fond de la mer. » Voilà la foi chrétienne dans toute sa simplicité\*

306 HOVZlftMt LKÇON.

à la Yne des grandes scènes de la nature, que cet Être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivières de la Virginie : toutes les voiles étaient plissées : j'étais

occupé sous le pont^ lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage & la prière ; je me hâtaî d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le pont de poupe avec les passagers; l'aumônier» un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux, les matelots étaient répandus partout sur le tillac; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

« Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit , par les balancements de la poupe, que l'atmosphère radieuse changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur : vers, le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et ce\* lui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal, supportant la voûte du ciel»

'Je demande pardon d'interrompre le merveilleux tableau» mais cette trombe, mise en si beau jour, m'a bien l'air d'être ajoutée après coup, pour compléter le triangle. Ce contraste si parfait ne rappelle celui que nous avons précédemment noté dans le uid du bouvreuil, le contraste de la rose, du noyer et de l'aurore. L'arrangement ici, pour être dans de tout autres proportions, me paraît rentrer dans le même artifice : c'est le même procédé qui, là-bas, se jouait dans une miniature brillante, et qui s'applique ici à une décoration sublime. Je ne sais si je m'abuse, mais une magnificence moins concertée, moins théâtrale, n'aurait peut-être pas moins de grandeur» et die s'accorderait mieux avec rémotion :

DOUziftiiB uçoir.

« Il eût été bien à plaindre celui qui , dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières lorsque mes compagnons^ Otant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique àTolfv-'ilame-ds^Bon-Seeourf, patronne des marinières\* Qu'elle était touchante la prière de ces honunes !... »

Faut-il que ce soit de cette même scène qu'il ait dit dans ses Mémoires posthumes :

« Ouand je transportais cette description dans le Génie du ChriUùmime, mes pensées étaient analogues à la scène ; mais, quand j'assistais au brillant spectacle, le vieil homme était encore tout entier au fond du jeune homme. Était-ce Dieu seul que je contemplais sur les flots...? Non; je voyais une fenuue ei les miracles de son sourire ^ 1... m

Il est fâcheux vraiment de savoir ainsi le secret, devoir à nu le revers de la toile. Même là où Ton ne sait pas, on est tenté désormais d'agiter la tapisserie magnifique , et de dire : Il y a du creux. — Et c'est ce qu'on pourrait dire presque toujours, sans crainte de se tromper, aux

\* Je donne le texte tel qu\* jr l 'ai iraneerit en 1834, aTsntleB-demIèref eorreetiODS de Ttuteur. Les curieux peuvent voir le paengedaneileilM\*

moires d'O fn-t'-iombe; je me .suis arrî^ld avant les inconvenances que l'auteur prend plaisir à caresser. Du premier texte il résultait que ce devait être quelque belle Jeune femme, passagère comme lui à boid du navire, qui préoccupait le voyageur : au moins c'était naturel. Dana te demiw texte, il Ptipposeque c'est une fcmrTK» inconnue qui l'enflamme , — cette Sylphide sur le

compte de laquelle il met tout ce qu'il ne veut pas préciser : mais alors, pour rendre cette folle ardeur vraisemblable, il est obligé de multiplier l'expression de ses désirs et d'introduire des couleurs ? (Jut' la srhTs : « Je me figurais qu'il palpait derrière ce voile de l'univers qui la cachait \ mes yeux. etc. » De sorte qu'en nous en disant plus qu'il n'en faut pour détruire son idéal du Génie du Christianisme, il ne nous donne pas pour cela le réel. Nous n'avons rien de vrai d'aucun côté.

### 308 DOUZIÈME LEÇON.

plus magiques endroits des écrivains de ce temps. Au contraire, jamais le plein des choses ne se sent mieux que quand on tient en main les grands écrits du siècle de Louis XIV.

Oh ! qu'il eût mieux valu encore faire comme le cygne : après le dernier chant mélodieux, disparaître et se taire, plutôt que de venir ainsi nous expliquer et nous déduire, dans une confidence elle-même incomplète, comme quoi il nous avait abusés en nous charmant !

Idéal et réalité, ce sont deux grandes choses. Mais si vous choisissez la part de l'idéal, ô Poète, qu'il ne nous apparaisse jamais factice. Si c'est la part de la réalité au contraire, que nous la sentions toute fraîche sous votre plume, et jamais sophistiquée «

### TREIZIÈME LEÇON

Poétique du Christianisme. — Genre de beauté des Anciens. — Belle érudition littéraire. — Circulaire de la critique française. — Virgile et Ronsard. — « plq : < \*\* • aMrtioDS outrées. — Ginguet sur la poésie. — Chateaubriand vengeur du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dernière partie du Génie du Christianisme. — L'église Jésuite » ilu P li n

;;iy. — Conclusion. — Prière finale Mprnnée. — Le plan de Pascal teut auUc nae celui de Chateaubriand.

MsSSISUBSy

J'en viens à la seconde et à la troisième partie, à la Poétique du Christianisme. «L'auteur, après avoir jclé des fleurs sur les choses grandes et profondes, pour parler son langage, approfondit les choses agréables; el c'est ici la partie de son ouvrage ia plus originale, la plus spirituelle; disons, et peut-être la plus sérieuse ^ » Mais elle-même est exagérée. On ne saurait admettre avec l'auteur ce perpétuel triomphe du ChrisUanisme sur ce qui Ta précédé, en poésie, en beaux><irt8, en littérature. Il y a des endroits où le Christianisme est supérieur à TANli\* quité, et d'autres où il ne l'est pas. Il n'est pas exact de dire, même moralement, qu'avant la venue de Jésus- Christ Pâme de t homme était im chaoi\* Les noms de Confueius, de Socrate, de Platon, d'Aristote, le grand analyste et le parfois classificateur des vertus morales, s'élèvent contre une pareille assertion. Mais il est juste de recon\*

\* M. de Donald, article aur Is date du Christianism»\*

310 TKEIZlftlII iBÇOir\*

naître que le Christianisrae a purifié, éclairci, agrandi le monde moral , et que la haute i)oésie à cet égard ( à cet égard seulement) en a profité. Au reslr, l'auteur qui sent si bien rAnti(Jiii(é nous fournirait lui-rnême, par ses areux et par ses honiniages, de quoi opposer à certaines prétentions excessives où son entraînement d'avocat l'a poussé. Parlant du Tasse, il fait remarquer que ses idées ne sont pas d'une aussi belle famille que celles de Virgile :

«tes ouvrages des Anciens se font reconnaître, nous dirions

presque à l'ur mrig. C'est moins chez eux, ainsi que parmi nous, quolffjiies pens'os éclatantes au milieu de beaucoup de clioses communes, qu'une belle troupe de pensées qui se conviennent, et qui ont toutes comme un air de parenté, : c'est le groupe des enfants de Niobé, nus, simples, pudiques, rougis-sants, se tenant par la main avec un doux sourire, et portant pour seul ornement, dans leurs cheveux, une couronne de fleurs. »

Quand on a une fois ainsi parlé des Anciens, il n'y a plus à se dédire; on les sent trop bien jamais se parjurer, même (juand on a l'air ensuite de vouloir élever autel conti (! autel \

Toute cette partie de l'ouvrage où l'auteur examine les caractères naturels dans rADli(|uite et ctiez les Modernes : les époux, Adam et iive de Milton, Ulysse et Pénélope d'Homère \ — le père, Priam si au-dessus de Lusignan ; —

\* La comparaison avec les enfants de Niot)é (Génie du Christianisme, 2\* parli<», liv. i. rhap. 2) se lennin ait dans la première édilion d'une ma» nlère un peu dilVérenle : « ... el porunl, pour seul ornement, une couronna de fleurs dant lenrt cheveux bou-clés. » Ce dernier trait, houelét, quoique rendant Qdùlemcnt l'ex-presiilion grecque si fréquente, lùrXéiuip u.cî , aura paru trop parliciilarist\* pour I»? goùf français, et Fontanet l'aura fait effa-cer à son ami. — (Voir encore dans la 2\* partie, Hv. ii, cbap. 2, une edinlrrible page «or le goùt dee Anefene oppoeé à celui de» Hodemet : « Lee Uodemet lont en général plot savante, etc. •)

la mlrr. r Androinaque de Racine au contraire plus sensible, .plus délicate que l'Andromaque antique; — la fille, riphigénie de Racine comparée à celle d'Euripide et déjà un peu chrétienne, nous l'avons dit; — plus loin la reconnaissance d'Ulysse et de Télémaque en regard de celle de Joseph et de ses frères, les larmes du roi d'Ithaque et celles du fils de Jacob; — toute cette partie est riche de beautés fines et de nuances exquises : c'est lie Ja grande critique littéraire.

Le meilleur fonds de la critique française classique doll se chercher en de telles pages. Toute nation livrée à elle- / même et à son propre génie se fait une critique littéraire qui y est conforme. La France, en son beau temps, a eu la sienne, qui ne ressemble ni à celle de rAllemagne, ni à celle de ses antres voisins; — un peu plus superficielle, dira-t-on; — je ne le crois pas; mais plus vive, moins chargée d'érudition, moins théorique et syst( nia[i(|ue, plus conliaiiU' au ôeiiLjiiieut immédiat du guèL. Unpiu de chaque chose et rien de l' ensemble j à la française : tel était la devise de Montaigne; et telle est aussi la devise de la critique française. Nous ne sommes pas synthétiques , comme di- raient les Allemands; le mot même n'est pas ' français. L'imagi- nation de détail nous suffit. Montaigne, La Fontaine. Mme de Sé- vigné, sont volontiers nos livres de chevet. Cette critique fran- çaise, dans sa pureté, roulait sur un petit nombre de noms heu- reux parmi les An\* ciens ; mais c'étaient les auteurs le plus à por- tée de tous» les plus faciles, ceux qui sont le plus faits pour orner les mœurs et embellir l'usage de la vie. Tout le fonds de la cri- tique littéraire française, en ce qui concerne l'Antiquité, se résu- merait en un petit nombre de volumes qui oiit peu à peu formé comme notre rhétorique. Arnauld ouvre la voie dans quelques

écrits sur les belles-lettres; Boileau continue de la tracer dans ses  
Réflexions sur le

312 TEBIZlftXB LEÇOX.

Traité du Sublime» Fénelon, dans sa Lettn à V Académie

françoise, ouvrage solide sous une forme charmante, a cueilli la fleur des plus beaux passages des Anciens\* et les a rassemblés dans le Traité des Études^ Racine fils dans ses iléflexitmi sur la Poësie, ont soieusement amassé et disposé avec ordre ces exemples choisis d'une application agréable. Voltaire les a semés à profusion dans ses articles de VEncyclopédie, dans ses lettres, en toute rencontre. Ajoutez les deux premiers disciples de Voltaire, La Harpe et Marmontel, comme ayant le plus contribué à répandre ce genre de culture nationale. Il serait injuste de ne pas compter Delille pour sa traduction et ses notes des Géorgiques. N'oublions surtout pas Montaigne qui, le premier et sans avoir l'air de faire œuvre de critique littéraire, avait commencé ce travail d'abeille. Enfin Chateaubriand et Fontanes, à leur moment, ont rajeuni et renouvelé sans le détruire ce premier fonds acquis. Là se trouvent toutes les citations, les souvenirs d'Horace, de Virgile, d'Homère\*, qui devaient orner la mémoire et composer le trésor d'un homme de goût fidèle à l'esprit français. Il en résultait une sorte de circulation courante à l'usage des gens instruits. J'avoue ma faiblesse : nous sommes devenus bien plus forts dans la dissertation érudite, mais j'aurai un éternel regret pour cette moyenne et plus libre habitude littéraire, qui laissait à l'imagination tout son espace et à l'esprit tout son jeu ; qui formait une ample sphère saine et facile où le talent respirait et se mouvait à son gré : cette atmosphère^à je ne la trouve plus, et je la regrette.



Pourquoi les Grecs furent\* ils si heureux, si légers d'esprit et d'imagination? C'est aussi qu'ils n'étaient pas

\* Pas assez d'Homère |>ourlaiit, c'élaitle côté faible : «m ne reinonluit pu iKtet ù la [ireuiière et ti la plu^ grande origiialilé (<oi.Mique uuturelle.

### TRELZtàHB LEÇON. 313

obligés de tant apprendre, et que le poids du passé ue les surchargeait pas.

Quelle plus excellente, quelle plus vive et plus péné- Iran te comparaison que celle qu'on va lire de Virgile et de Racine :

« Puisque Virgile et Racine reviennent si souYent dans notre critique, (lisait Chateaubriand, tâchons de nous faire une idée juste de leur talent et de leur génie. Ces deux grands poètes ont tant de ressemblance, qu'ils pourraient tromper jusqu'aux yeux de la Muse , comme ces jumeaux de l'Énéide, qui causaient de douces méprises à leur mère.

« Tous deux polissent leurs ouvrages avec le mOme soin, tous deux sont pleins de goût , tous deux hardis, et pourtant naturels dans l'expression, tous deux sublimes dans la peinture de l'ainour; et comme s'ils s'étaient unis pas à pas. Racine a fait entendre dans EsUur je ne sais quelle suave mélodie\*, dont Virgile a p.ueillement rempli sa seconde Églogue , mais toutefois avec la différence qui se trouve entre la voix de la jeune flUe et celle de l'adolescent, entre les soupirs de Tinno\* cence et ceux d'une passion criminelle.

« Voilà peut-être en quoi Virgile et Racine se ressemblent; voici peut-être en quoi ils difTèrent.

« Le second est en général supérieur au premier dans l'invention des caractères : Agamemnon, Achille, Oreste, Mithridate, Acomat, sont fort au-dessus des héros de l'épique. Énée et Turnus ne sont beaux que dans deux ou trois moments ; Hécube seul est fièrement dessiné.

«Cependant, dans les peintures douces et tendres, Virgile retrouve son génie : Éandre, ce vieux roi d'Arcadie, qui vit sous le chaume, et que défendent deux chiens de berger, au même lieu où les Césars, entourés des prétoriens, habiteront

' « Une fraîche mélodie. une loi de civilisation, dont, etc..  
■ ( Première édition; — l'auteur comparant le travail de ce manuscrit, tel qu'on le lit actuellement, avec ce qu'il était dans la première édition, on voit qu'il a été initié à tous les développements de goût par lesquels a passé l'auteur.

du Tiers État.

un jour leur palais; le jeune Pallas, le beau Lausus, Nisus et Eurydice sont des personnages divins.

a Dans les caractères de femmes, Racine reprend la supériorité : Agrippine est plus ambitieuse qu'Amate, Phèdre plus passionnée que Didon.

m Nous ne parlons point d'Athalie, parce que Racine, dans cette pièce, ne peut être comparé à personne : c'est l'œuvre la plus parfaite du génie inspiré par la Religion\*

« Mais, d'un autre côté, Virgile a pour certains lecteurs un avantage sur Racine : sa voix, si nous osons nous exprimer ainsi, est plus gémissante, et sa lyre plus plaintive. Ce n'est pas que l'auteur de Phèdre n'eût été capable de trouver cette sorte de mé-

lodie des soupirs ; le rôle d'Andromaque, Bérénice tout entière, quelques stances des Cantiques imités de l'Écriture, plusieurs strophes des chœurs d'EsliAeret d'AthaHe montrent ce qu'il aurait pu faire dans ce genre ; mais il vécut trop (L la ville, pas assez dans la solitude. T.a Cour de Louis XIV, en lui donnant la majesté des formes et en lui prénant son langage, lui fut peut-être nuisible sous d'autres rapports; elle l'éloigna trop des champs et de la nature.

« Nous avons déjà remarqué qu'une des premières causes de la mélancolie de Virgile fut sans doute le sentiment des malheurs qu'il éprouva dans sa jeunesse. Chassé du sein paternel, il garda toujours le souvenir de sa Mère; mais ce n'était plus le Romain, un de la république, aimant son pays à la manière dure et âpre des Brutus : c'était le Romain de la monarchie d'Auguste, le rival d'Homère et le nourrisson des Muses.

« Virgile cultiva ce germe de tristesse en vivant seul au milieu des bois. Peut-être faut-il encore ajouter à cela des accidents particuliers. Nos défauts moraux ou physiques influent beaucoup sur notre humeur, et sont souvent la cause du tour particulier que prend notre caractère. Virgile avait une difficulté de prononciation ; il était faible de corps, rustique que d'apparence. Il semble avoir eu dans sa jeunesse des passions vives , auxquelles ces imperfections naturelles purent mettre des obstacles. Ainsi , des chagrins de famille, le goût des champs, un amour-propre en souffrance et des passions

nuftin Liçov. 315

non satisfaites s'indirent pour lui donner cette rêverie qui nous charme dans ses écrits.

k « On ne trouve point dans Racine le Dis alUer visum, le  
 Dukes nwiens reminiseitat Argos, le Disce, pter, ^rtuUm ex  
 me,»,\* fertufum ex aHis, le Lymem domus alta : solo Lmirenien  
 eepulerum K 11 n'est peut-être pas inutile d'observer que ces  
 mots attendrissants se trouvent presque tous dans les six der-  
 niers livres de VÉnéide, ainsi que les épisodes d'Évandré et de  
 Pallas, de Mézence et de Lausus, de Nisus et d'Euryale. II.  
 semble qu'en approchant du tombeau, le Cygne de Mantoue mit  
 dans ses accents quelque chose de plus céleste, comme les  
 Cygnes de l'Eurotas, consacrés aux Muses, qui, avant d'expirer,  
 avaient, selon Pythagore, une vision de l'Olympe, et témoignaient  
 leur ravissement par des chants harmonieux.

« Virgile est l'ami du solitaire, le compagnon des heures se-  
 crètes de la vie. Racine est peut-être au-dessus du poète latin  
 parce qu'il a fait Athalie; mais le dernier a quel inconnu chose qui re-  
 mue plus doucement le cœur. Un admire plus l'un, on aime plus  
 l'autre.

« Le premier a des douleurs trop royales.

« Le second parle davantage à tous les rangs de la société.

u En parcourant les tableaux des vicissitudes humaines tracés  
 par Racine, on croit errer dans les parcs abandonnés de Ver-  
 sailles : ils sont vastes et tristes ; mais, à travers leur solitude, on  
 distingue la main régulière des arts et les vestiges des grandeurs :

Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes, Un Œuvre  
 teint de sang, dea campagnea désertes.

« Les tableaux de Virgile, sans être moins nobles, ne sont pas  
 bornés à de certaines perspectives de la vie; ils représen-

\* Voir Énéide, Uv. II, vers 438; X, 783 ; Xtl, 4aS, &47. » Cet  
•Impies mots cités sufQsaient aux gens inslruits et de goCkt (te-  
lon l'ancien poût rran<;ai«) pour leur rappeler les pa8?a?f»î« qu  
les avaient émus et pour |meuer à leur paupière une larme. — il  
ne serait que juste, lotttefoia, de w rappeler également ee que  
Virgile « dft à Homère pour plus d'un de eee passages mêmes.

## TRBIZlftm LEÇON.

tent toute la nature : ce sont les profondeurs ées forêts, l'as-  
pect des montagnes, les rivages de la mer, où des femmes exilées  
regardent, en pleurant, l'inmensiè des fiofy :

CunctiTque proftindnin

PonUim ad»peclabaût flentcs^ »

Le crilique-potile termine par une de ces perspectives 'de l'in-  
fini, comme il les aime. Tout mis en balance, on croit sentir sa  
prédilection de cœur pour Virgile.

L'expression des seuliments et des beautés classiques, comme  
les Français l'entendent, n'a jamais élu au delà de ce qu'on vient  
de lire. C'est un égal, c'est un pareil qui juge avec amour de ses  
frères. L'Allemagne avait ses Lessîng, ses Herder : nous avons à  
letir opposer ces ]>ages et quelques autres encore.

A côté des remarques exquises il y a les eicès et les exagéra-  
tions. Il y a aussi les omissions. Gingené, qui sait l'Italie, fait ob-  
server que Tauteur n'a tiré pour sa cause aucun parti de Dante, et  
il en conclut que la Divine Comédie j très-peu connue alors et  
très-peu appréciée en France, lui était étrangère : il a raison.  
L'auteur qui cherche partout l'influence du Christianisme, et qui  
souvent la crée où elle n'est pas, oublie également de la làire re-

marquer chez Pétrarque, lequel était pourtant plus accessible que Dante. En fait d'assertions excessives, l'auteur prétend que u c'est la Religion qui nous a donné les Claude Lorrain, comme elle uou» a fourni (le pendant est très inégal) les Deille et les Saint-Lambert.» Il avance que ((C'est au Christianisme que Bernardin de Saint-Pierre doit son talent pour ])eindre les scènes de la solitude. » Il se pique lui-même d'avoir puisé le style descriptif dans

\* Étéide, iiv. Y, Q14 ; — tl Génie du ChrulianUme 2" partie, Uv. II, chap. 10.

nmikm Ltroy. 317

les Lettres de- Missionnaires, et notiiiiuiient chez le Père Du-tertre, et il a som de mettre dans l'oubli Jenn-Jacques; il aime mieux, dans l'intort^t de son sujet comme de son amour-propre, relever du bon religieux presque inconnu que de celui qu'il appelait à ses débuts le grand Rousseau ^ Il trouve dans l'architecture de l'Hôtel des Invalides et de l'École militaire un témoignage de la foi du siècle qui a éle?é ces monuments. Gingoenô Ta aussi repris très-pertinemment sur la musique qu'il savait, et que Chateaubriand ne savait pas :

u 11 y avait, dit le critique en ceci très-judicieux, un bon chapitre à faire sor les services rendus à la musique moderne par la religion romaine, et sur ceux que la musique lui a rendus à son tour; mais il aurait fallu connaître, sinon l'art

même, au moins l'histoire de l'art. Alors on aurait dit quelque chose de signifinnt ot de raisonnable ; on se serait surtout gardé de donner cette singulière leçon de composition musicale : (c Le musicien qui veut suivre la lieliigun dans tous ses rap- « ports est obligé d'apprendre rioiitation des harvxonic^ (h la « solitude. Il

faut qu'il connaisse ces notes mt-iancoliqui s que « rendent les eaux et les arbres; il faut qu'il ail étudit<sup>5</sup> le bi'mt « des vents dans les cloîtres, et ces mui mures qui régnt dans i< l'herbe des cimetières, dans les souterrains des morts et dans « les temples gothiques. » Je puis affirmer à H. de Chateaubriand qu'il ne faut à un compositeur rien, absolument rien

) c esl daus VEssai (édit. de lH2(ij qu il faut ciierclier en maint endrott les premiers jugements de l'auteur tur Rousseau et ses rétractations. Lepassago nticl se trouve au tome 1\*% pages ICG-ITO. Son second jugement est juslo, mais bien gé\^rp. Que sraîl-ce de Clialoaubriand lui-mêmei si on le jugeait sur ce pied-là? « Rousseau, dil-il, n'est définitivement au^essus des autres écrivains que dans une soixantaine de lettres de In Nouvelle HéloïsCy dans ses ttéecries et dans \$29 Confessions... » El lui, ChalcauLrîand, à ce taii\ -là, il n'rsl dûTinitivcmnt supérieur que dans iieiatf, dans quelques pages du Génie du Christianisme^ dans les épisodes deslfar/r/rf, et du» la polémique politique. En un mot, il a des pages partout, mais rien que des pages.

biyilizûQ by GoOglc

318 TRfIZIÈMB LIÇO!».

de semblaMo que ni le grand Palpstrina au xvt« siècle, ni Durante ni Pergolùsn au xviji», eux qui ont tant de fois rbns des solcnnitiis religieuâes touché, transporté les cœurs et lait couler de pieuses larmes, ni aucun de leurs rivaux ou de leurs plus fanieux élèves, ne se sont jamais avist's de faire de pareilles études, et que si on leur avait conseil ié, puur composer leur Miserere, leur Messe iks Mort!> ou leur Stabat, d'aller écouter le bruit des eaux, celui Ues vents, ou les nuiniiuros de l'herbe du cimetière de

leur paroisse, ils auraient pu dire cela pour une mauvaise plaisanterie »

Au reste, sur tous ces points en bloc, l'auteur s'est jugé lui-même plus sévèrement qu'on ne le pourrait : « Tout ce que j'ai dit des arts dans le Génie du Christianisme est écriqué ou souvent faux; à cette époque je n'avais vu ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Égypte\*. »

Cette précipitation et cette immaturité de jugement s'étend encore à d'autres sujets. L'auteur n'hésite pas à voir dans le rusé Commines un chrétien simple qui croit à l'Évangile et aux ermites, et à l'associer à Rollin; il en fait une espèce de Joinville. C'est tout bonnement un contre-sens. Évidemment il ne l'avait pas lu à cette date\*.

On lui passerait peut-être de poser comme un axiome, à propos de Buffon : Sa religion point de \$en\$ à l'instinct. On ne saurait le suivre quand il va jusqu'à affirmer « que

\* Ces « endroits solides de la critique de Guignen ont été soigneusement relancés de l'extrait infamie qui en a été donné au tome V de

Génie (du Christianisme (1827), page 79.

\* Au tome II, page 80, des Voyages (61<sup>re</sup> de 1837).

\* Plus tard, après l'avoir lu, il a dit dans ses Études historiques : « Philippe de Commines, homme complaisant, qui a laissé de nombreux bêtises. » Le jugement est plus concis que juste ; Commines, dont le caractère personnel a des taches, a fait mieux qu'il ne méritait : il a écrit des Mémoires lins et naïfs, sen-



sés, proionds, parlois éloquents, bréviaire des politiques, chers à MontaJsne et à tous lee bons esprits\*

sans religion on peut avoir de l'esprit, mais qu'il est difficile d'avoir du génie. » Je le renvoie à Byron, à Goethe et à Lucrèce ^ Rappelons-nous que Daunou disait précisément la même chose daos le sens républicam : «11 n'y a de génie que dans une âme républicaine. » Chacun ainsi prêche pour son saint et pour son clocher. Si haut que soit le clocher, sachons en sortir. Voyons les choses natu- , relies dans toute leur étendue et avec une plus généreuse indifférence.

A travers ces propositions ûe partt-prtBÎl laisse échapper des vérités littéraires qu'il est piquant de lui appliquer à lui-même. Ainsi, sur le slyle des Tiïcite et des Montesquieu, il ose dire :

«Tacite, Machiavel et Montesquieu ont fomé une école

dangereuse, en introduisant ces mots ambitieux, ces phrases sèches, ces tours prompts qui, sous une apparence de brièveté, touchent à l'obscur ef au mauvais goût. — Laissons donc ce style à ces génies immortels qui, par diverses causes, se sont créé un genre à part, genre qu'eux seuls pouvaient soutenir, et qu'il est périlleux d'imiter. Rappelons-nous que les écrivains des beaux siècles littéraires ont ignoré cette concision affectée d'idées et de langage. Les pensées des Tile-Live et des Bossuet sont aboudanies et enchaînées les unes aux autres : chaque mot, chez eux, naît du mot qui l'a précédé, et devient le germe du mot qui va le suivre. Ce n'est pas par honds, par intervalles et en ligne droite que coulent les grands fleuves (si nous pouvons employer cette image) : ils amènent longuement de leur source un fiot qui grossit sans cesser leurs détours sont larges dans les plaines; Ils em-

brassent de leurs orbes Immenses les cités et les forêts^ et portent A TOcéan agrandi des eaux capables de combler ses gouffres. »

\* Èl Molière, et Rabelais, et Siiakespeare, et André Ghémer «tShelley. Ten aBtemble nprètde toutM lei lorlM.

### 320 TRBIZI^HE LEÇOX.

L'auteur des Études hisforiques, qui ne va que par sauts et par bonds, savait donc ce qu'il lallait éviter. Avec (le.> citations bien prises on trouverait ainsi dans chaque auteur son propre jugement, et je conçois dans le cas présent un petit chapitre : Cho-feanbritind j u(jé par lui-même^ .

C'est dans celle partie de son ouvrage, dans l'examen des passions, et à propos d'un chapitre intitulé : Du vague des passions, qu'il avait d'abord placé rt' jii^ude de Bevé : je l'en détache, ainsi que lui-niCiiu' i a lait ensuite, et je le mets en réserve pour l'étudier tout à l'heure séparément comme un portrait idéal de l'auteur. Nous en aurons le droit d'après ses propres aveux. Parlant d'une scène de raccommodement eotre Adam et Ève, dans laquelle OQ prétend que MiUon a consacré un événement de sa vie domestique : «Nous sommes persuadé, dit-il, que les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages\* On ne peint bien que \$en propre cœur en tattrihuanf à un auire, et la meilleure partie du génie se compose de sow venirs, » Et encore : a Les plus belles choses qu'un auteûr puisse mettre dans un livre sont les sentiments qui lui viennent, par réminiscence, des premiers jours de sa jeunesse, » — Aussi, poètes, lorsqu'il nous arrive de ressaisir par l'imagination, par la mémoire du cœur, et de fixer . par le pinceau ces souvenirs de notre fraîcheur première,

1 Lt biir le6 beautés poétique;} relierUéeë el à eiTet , sur les  
 expcâstons créées, tellei que dans Milton les tiaiùres vi\*iM9êt te  
 nlenee ravi,..., il (lira encore: ■ Ces hanlif f^c?. lorsqu'elles sont  
 bien sauvées, comme les dissonances en musique, luiit un i IVl'I  
 Irès-lirillant ; elles ont un Tniix air de génie : mais il Taut {m <  
 lulru garde d'en abuser ; quand on les refherclie, elles ne devfen-  
 neni (ilu^ qu'un jeu de mots ptiéril, pernicieux ù la langue et au  
 goût. » El qui donc a ut^é plitt que lui du Jeu et du cliquetis des  
 mots? — ^11 y aurait pourtant à fairo remarquer que l'evempic si  
 souvent cité de Millon, icJi téntùres l isivtes, n'est pas aussi abso-  
 lu dans le texte, uaiiff que l'expressioB est préparée {Parodit  
 i>crdu, liv. I. vers 60 et suiv.). En arrachant ees expressions de  
 leur place, on l.'n force toiyonra un peu.

### TREIZIÈME LEÇON. 321

toQchons-les avec discrétion, encadrons-ies avec religioD» et  
 surtout ne les profanons Jamais en les jetant au bas des feuilles  
 publiques parmi les rumeurs des carrefours. o pudeur du\*poôte,  
 es»tu donc perdue, comme les autres pudeurs, avec la jeunesse 1

Le grand résultat de la partie littéraire du Génie du Chritti-  
 miime, de ces appréciations toutes neuves qui allaient de Bossuet  
 et de Pascal à Montesquieu et à Buffon, ç'a été de remettre à sa  
 place le xvn\* siècle et aussi le xvni'; de rétablir les vrais rapports  
 intervertis\* par l'opinion et rengoueiiienl des coiiU'iiiporains : Il  
 est possible que la somme de talents départie aux auteurs du  
 xvni\* siècle soit égale à celle qu'avaient reçue les écrivains du  
 xvii\*. Pourquoi donc le second siècle est-il au-dessoiis du pre-  
 mier? Car il n'est plus temps de le dissimuler, les écrivains de  
 notre ûge ont été eu général placés trop haut. » Ces causes d'infé-  
 riorité, l'auteur les réduit h une seule, Virréligion. et en cela il est

homme de parti pris et lui-même; de décadence. Mais il dit, chemin faisant, de bonnes vérités :

%ilyaeu dans notre âge, à quelques esKptions près, une sorte d'avortement général des talents... Aussi le zviit\* siècle diminue-

l-il chaque jour dans In perspective, tandis que le xv<sup>u</sup>\* semble sVMever k nipsure (jne nous nous en éloignons : l'un s'affaisse, l'autre monte dans les ripux. On aura beau chercher à ravalier le g(^nie de Bossuet et de Racine, il aura le sort de cette grande hgure d'Homère qu'on aperçoit derrière les âges :

\* On ne sanriit dire ponrtani d'une manière absolue que le xv-jii\* siècle ait méconnu le xv<sup>u</sup>\* ; tout siècle vivant se flatte un peu, et le xvi<sup>u</sup>\* n'échappa point à cette faiblesse; mais elle ne l'empêlia point de rendre Justice à presque tous les grands écrivains de Tâge précédent. Il y eut mftme des renommées, tell'?! que celles de La Fontaine et de Fénelon, qui grandirent singulièrement alors. (Voir dans l'abbé Maury le cliapitre xzTi de VEuasi sur l'Éloquence de la Chaire ^ 1827, tome I , page 14 G .)

biyilizûQ by Google

.122 TREIZIÈME LBÇ05.

quelquefois elle est obscurcie par la poussière qu<sup>e</sup>tin siècle fait en s'écroulent; mais aussitôt que le nuage s'est dissipé on voit reparaître la nuyestueuse figure, qui s'est encore agrandie pour dominer les ruines nouvelles. »

Laissons Homère, qui est hors de cause, et qui n'intervient ici que pour ronnement. Tout cela, bien qu'amplifié, était vrai jusqu'à un certain point, et bon k dire alors; mais les disciples et continuateurs de Chateaubriand ont ' abusé de la permission de

rabaisser le x<sup>ul</sup> siècle, ce siècle qui eut plus de vérité que de grandeur, et plus d'audace encitre que de vérité : il ne serait que juste, à notre tour, de ie relever et de le maintenir aujourd'hui. Bossuet, certes, et même Racine, restent sublimes par le

• talent; mais si, laissant la forme et allant au fond, on avait à choisir pour son propre commerce des esprits fermes, désabusés, guéris des préventions originelles, enhardis à juger avec étendue et liberté de toutes choses, il en est d'autres qu'on irait chercher de préférence, et c'est encore dans le siècle ouvert sous la présidence de Fontenelle qu'on en trouverait le plus<sup>^</sup>

En refeuilletant cette partie de Toamge avant de la qfuitter, je me reproche de n'y avoir pas admiré plus d'an

;\* tableau, <— m entre autres qui se trouverait d'ailleurs encore plus à sa place dan\$ le Génie du Paganisme que dans celui du Ckmtiamme. Il s'agit des ruines considé\* rées sous les rapports du paysage, et qui sont plus pittoresques que le monument frais et entier. L'auteur en

' Je nomme Fontenelle à dessein t t j insi<sup>^^</sup>te sur la première moitié (iu siècle, où la déclamation «t la manie de propagande n'aTaient |>aa encore pria le deams, comme danala aeconde. Que d'espHlàaliiidïlea, fermes, Ans, éclairés, ayant hérlé du goût du dernier siècle et j JoigftSbt une liberté d'idées toute moderne ' \ci Dcsalleura, lea 1 atltiaj, le» i<sup>^</sup>D DefTaiid et laijt d'aaiij-«a, la race des HamiUon!

vient aux ruines de la Grèce, qu'il n\*avait pas vues encore, mais qu'il devine, et qu'il nous peint avec les couleurs d\*ApeIIes<sup>^</sup>

La quatrième partie du Génie du Christianisme , qui a pour titre le Culte^ contient de tout : le premier chapitre s'intitule Des Cloches, et le dernier Politique et Gouvernement» Tout passe dans l'intervalle, Costumes religieux, Cérémonies, Solennités, Fête-Dieu, Rogations. Fontanes a heureusement comparé ce tableau des Aogatiem par Chateaubriand à Tantique pompe de Gérés décrite en vers charmanti par TlbuUe :

QuiAquis ades, faveas : fruges lostramu» et agrot»

Ritui Ht a prisco tradilus eistat avo...

Dl palrfi, pargtmiis agn», iiiurgiiinttt agmtii...

Ici le critique inspiré par l'amitié a lui-uième ses pinceaux; celte digression de Foulanes n'est autre qu'une page qui a été oubliée par son ami au chapitre 4es Roga^ tionSf et qu'il faut y ajouter ^

> Troisième partie, liv. V» ch. iv.

• OEuvres de Fontanes, tome II, page 2 1 6 f! R 39 ). — Fontanes aurait pu i\Jouter encore à l'exemple de Titmlle celui d'Ovide, décrivant également une ISte lacrde eâébrée nix champs, et (chose singulière , moins en désaccord avec l'esprit de Chateaubriand qu'il ne semblerait) la dé- . crivant au milim fie sf- ^ Amours, En effet, an livre II dps Élégies ainsi iniiluléeiCÀmorum très /t6rt),que l'on cherche la \Y^\z\émt,Jmoniasacra^ la fête ruraledeJunonaupaysdesFaUsqiies. Ovide, qui était atté^si- terea pays de sa femme, apprenant qu'une fête locale, d'un caractère singulier\* el qui avait un cachot 'lf haute antiqnitp. «e prt^paraif "pion l'iisaî-'p annuel , eut la curiosité d'y assister : « Cette cérémonie méritait bien que Je m'arrêtassee exprès, et je

voulus la voir quoique l'on n'arrive à l'endroit où die se célèbre  
que par des chemins difficiles. • Gai aDdrolt asi «n bois antique  
et sacré, ayant son autel rustique, d'où partuneprocr^sinn  
conduisant, aux. sons de la flûte, blanches génisses, jeunes tauK  
aii\ , l'humble porc , le bouc lui-même (car la chèvre seule est  
odieuse à la DÉMse)» ai a'avancsnt par des chamiiis couvarls da  
tapt que las jeûnas

3i4 TBBIZIÈHE LBÇOX.

On aurait à indiquer encore les Tombeaux de Saint\* Denis, les  
Religieux du Saiot^Bernard, les Religieux quêteurs; mais c'est  
surtout aux Missionnaires des Lettres édifiantes que l'auteur s'ar-  
rête. Il en tire un parti heureux , leur emprunte des citations  
pleines de nalTeté et de gi K o, et nous fait d'après eux une pein-  
ture enchantée etconiplaisiinle de la République du Paraguay.  
Après un détail des saintes ruses employées par ces Pères pour  
apprivoiser les Sauvages :

gÊtijern et les Jeunet fiUei •'«npreiiient d'étendre pertout ed  
l'en doit

fÊÊÊÊit t

Stal ««tes •! d«iiM pnMMilHliM arbore lueiii.

Adspice : concédas numea înesse loco.

Biae oIn |irmosiril Mlaiim tibia eantaïf

It per velatas annua pompa viaa.

Hm Tentora Daa eat, jorennet tiinidc<pM petllB Pr^remnil la-  
taa jaoente via».

De jeunes flUes richement vêtues font office de prèireeses : ce n'est qu'à leur raite que peratt la Déesse elle-même, fermant la pompe. Cette procession est à rînslar de la Grèce : un Argioti ftid-fif, Halésus, l'importa, dii-oD, dans les aimées qui suivirent le meurtre de son père Agamemnon :

nie suo< docuit Janonia Micrn. F^Iiscos.

Stat taihii tint populo semper arnica suo !

Ovide finit par cette sorte de prière ; il est édiiiië : du moins ion imagination mylholnp'iqnf' est tM^rnnlfV . p[ il obéit, dans cette page singulière, égarée daiks ses Klégies sensuelles, à la religion du poète. — Les temps, au reste, avaient quelque ranemblance. Ovide vint un peu tard, OMif la politique d'Auguste à son avènement, comme celle de Napoléon, avait été de réparer le culte, de redorer la religion. C'était le < nn'îril quf lui avait donné Mécène dans ce grand discours dont l'hiâtorien Dion Cassius nous a conservé au moins l'esprit ( livre ut), et qui est comme le résomé de toute la politique monarchique : « Toi-même lionore toujouni «t en toute oernsion la Divinité selon les ritp? df^ hi pnfrîr», rt olilif^r- If^s autres à l'honorer ; sois en garde contre les introducteurs de loeligions étrangères... MéOe-toi des soi>disan! philosophes. »

« Quand les Jésuites, dit-il, se furent attachés quelques Ia« diens, ils étirent recours à ud autre moyen pour gagner des âmes. Ils avaient remarqué que les Sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique; on dit même que les eaux du Poroffuiiy rendent la voix plus belle. Les Missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux car téchumènes; ils remontèrent les fleuves en cbantaat des Cantiques. Les néophytes



répétaient les airs» comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de Toiscleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de se venir prendre au doux piège. Ils descendaient de leurs montagnes et accouraient au bord des fleuves pour mieux écouter ces accents : plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes et suivaient à la nage la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappaient à la main du Sauvage : l'avant-goût des vertus sociales et les premières douceurs de l'humanité entraient dans son âme confuse... »

Une âme confuie^ voilà de ces expressions trouvées, de ces tottches heureuses qui valent mieux que toutes les métaphores.

. Lscle inero mentes percnlM novetlM,

a dît Lucrèce. On seul dans tout ce passage comme un frais reuoavement des jours d'Orphée, ou encore comme une douce baleine de ce t;enr m lubre et gracieux qui soufflait du côté de Rome au temps de Numa^

Le dernier chapitre du livre dans lequel l'auteur examine iii^uiiieusement, mais en outrant les couleurs et la conjecture, quel serait ;uijourd'hui l'état de la société si le Chrislianisiie n'cùL pomL paru sur la tcri e, se terninic assez bizarrement par uu syllogisme, ou même par ce

> Yù de Xmm, ûnm AmyoU

326 TRKIZIKME iKÇOX.

qu'on appelle dans l'âcole un lortie^ : singulière conclusion d'un ouvrage qui a eu pour objet unique de présenter une suite de beautés et de tableaux. Le livre, dene.la première édition» finissait mieux, en se eonrounant par une prière. Cette prière, un peu

emphatique de ton, aura paru choquante au goût, puisque les amis de l'auteur la lui ont fait supprimer; mais elle répondait à d'autres 'convenances; elle se ressentait des dernières inspirations de l'exil. Elle a dû être écrite à Londres le dernier jour du siècle, le 31 décembre 1799\*9 coup de minuit dans une effusion mêlée de larmes. Si étrange qu'elle paraisse, elle a un accent de sincérité qui nous rappelle la lettre à Fontanes du 25 octobre 1799 S et Tauteur s'est montré plus docile que juste en la supprimant. Elle mettait le cachet à la dernière page de son livre :

« Créateur de la lumière , pardonne à nos premières erreurs. Si nous fûmes assez infortuné pour te méconnaître dans le siècle ^1 finit, tu n'auras pas roulé en vain le nouveau siècle sur notre tête. Il a retenti pour nous comme l'éclat de ta foudre. Nous nous sommes réveillés de notre assoupissement, et ouvrant les yeux, nous avons vu cent années, avec leurs crimes et leurs générations, s'enfoncer dans l'abîme : elles emportaient dans leurs bras tous nos amis ! A ce spectacle nous nous sommes émus; la rapidité de la vie nous a troublé. Nous avons senti combien il est inutile de vouloir se défendre de toi. Seigneur, nous te louerons rlt'-sormais avec le Prophète I Daigne recevoir ce premier hyniie que nous t'adressons sur Taile de ce siècle qui rentre dans ton Éternité. »

C'était, d'ailleurs, une illusion de l'auteur de croire en

\* Voir la dernière page des éditions actuelles.

' Dans la chronologie rigoureuse le siècle n'a commencé qu'au 1 Janv^ laei , mais valgaifeiat on le comMoet me Tennée 1800\*

\* Voir «ixtèiie l^con.

floU^ant, eomme ii l'adit, qu'il avait imoi ia rçuti rempli jusqu'à uq certain point le plap de Pascal. Ce dernier plan n\*a pas le moindre rapport avQc le sien\* Ia partie morale est l'essentielle eliez Pascal; c'est sur elle que porte principalement tout l'ouvrage qu'il méditait Elle est la plus faible chez Jff, de Chateaubriand. Dans cette première partie du Géme du Chmtianimt qui est censée consacrée auz/ooovn» et à la Doctrine, et où il est question, sous ce prétexte, de tant d'objets qui se suivent ai bitiairement, de la Cosmogonie de Moïse et du chant des oiseaux, le livre qui traite des Ve7'ius et Lois morales se distingue i onr ôtre des plus tronqués et des plus insuiliants. Et puisqu'il vient d'être parlé du plan de Pascal, l'exposer ici eu abrégé comme contre-partie, serait véritablement la seule rriluiiie qui me restornit à faire du Gérn'e du Christianisme: et ce serait, j'ose le dire, la plus fondamentale. Mais j'ai expressément traité de ce pljia ailleurs

Qu'il suffise de rappeler que Pascal, dès le premier Instant, saisit l'homme au sein de la nature extérieure et en lui-même. Il le saisit ep jlagrant délit de contradictionUt de grandeur et de bassesse, de noble essor et de cupidité; il le convainc, par une impitoyable analyse, de l'impossibilité de se satisfaire et à la'fois de l'impossibilité de s'étourdir; il lui enfonce au cœur l'aiguillon, et ie force à chercher partout le' remède 'en gémissant. C'est ^ors qu'il le' conduit aux philosopHies, et les fait s'entre-choquer devant ses yeux jus (|u à ce qu'elles se détruisent les unes les autres. La Religion tout d'un coup élève la voix : mais laquelle entre les religions? Il faut chercher. Pascal les fait toutes parcourir à son pèlerin de vérité, et le con\* vainc qu'aucune ne répond aux besoins de son cœur et à

la double marque de sa nature, — aucune, hormis une seule qui se trouve satisfaire, par son explication hîstori\* que et par ses prescriptions morales, aux signes secrets qu'il porte en soi et dont il cherche partout les divioes correspondances. Rien qu'à voir ces premiers caractères dans les livres saints, l'homme errant est porté à trouver cette religion aimable, et à désirer qu'elle soit la vraie. Les preuves directes ne commencent à lui être présentées qu'à ce moment. On entrevoit la marche, et combien différente de celle où s'est joué raulcur du Génie du TAmntionisme. En résumé, le livre de M. de Chateaubiiand ne coaimence guère que là où le livre de Pascal n'est pas allé, aux dehors, aux poaipes, à l'influence poétique et à l'aeliûu sociale de l'Église catholique. Pascal, s'il avait exécuté tout son plan, n'aurait sans doute pas négligé, dans la dernière partie, ce côté attrayant, majestueux, et presque dramatique, de son sujet; niais même alors il aurait toujours demandé avant tout ses vrais tableaux à la vie chrétienne intérieure ; le vrai drame, il avait commencé par l'instituer au dedans, au sein de l'être moral : c'est là qu'a lieu chez lui la lutte et le combat à outrance, jusqu'à ce que, saisi par le cœur, l'homme en détresse soit venu tomber au pied de la Croix. Assurément il ne saurait y avoir entre deux manières de procéder plus de diiférence et même d'opposition ^

\* L'avant-dernier chapiire de VFsmi sur les Révolutions a\3i\l pour titre : QtutlU sera la Religion qui remplacera le Christia-nisme? revanehe, le Génie du Chrittianimte te terminait par ce chapitre en quelque aorte expiatoire, dont il vient d'être parlé : Qttdterait aujourd'hui tétai

de la société^ si le Christianisme n'eiU point pum sur la terre?  
— Critique et biographie, excité dans ma sphère plus iuiubie par ces questions, j'ai à mon tour l'idée d'un chapitre qui serait : « Quel aurait été Cliateau« briand si, au lieu de faire le Génie du Christianisme^ il avait eontlnué

dan> 1p ons do VE^sai, so développant avec (aient, pliiloso-  
plilp, cnli?TO et pleine sincérité, sam être l'homme d'aucun rôle  
arlil'icif^l et li li« l aut d'armes d'un parti pris? u On peut rêver  
là^dessus toule um cairiure.

Succès du Génie du Chrislianisine. — Sun goure d'influence. —  
Rcaé ; sa nialâiie. — Ea quoi elie cooiuste. — Eu quoi U y déroge.  
— ObcmuM, type plus liie. Beaux passages d«\* Révtrw». — Pen-  
sée Isédiles de SteanMor. — nort\* — Sa tMba lolitair\*. — SUocw  
eu minoire d'Obatmta.

Le Génie du Christitmisme^ à cause de ses défauts mêmes qui  
poussaient tous à rexténtHU', obtint à sa naissance un prodigieux succès, ei un peut dire t^u'il Ul révolution dans les esprits.

Si l'on veut combiner l'influence du Génie du C/tristia" nisme  
avec celle qu'ont pu avoir les écrits de M. de Donald, et plus tard  
ceux de M. de Maistre, de M. de La Mennais en son premier  
temps ; si l'on n\*en sépare pas l'influence plus douce, mais bien  
réelle, d'écrivaiofi et d'hommes tels que l'abbé Ëymery, M\* de  
Bausset dans ses histoires, M. Prayssinous dans ses premières  
Conférences, on em\* brassera à son origine presque tout l'en-  
semble du mouvement catholique moderne en France, de cette  
renais\* sance religieuse qa\*il ne m^appartient pas ici de juger  
dans sa portée et dans son esprit. Je me borne à reconnaître qu'il  
en est sorti de jeunes noms, de nouveaux ta\* lents, chez la plu-

part desquels sans doute la note aiguë domine, mais qui n'en re-tentissent que mieux dans toutes

les bouches, et qui sont aujourd'hui la gloire de la chaire ou de la tribune.

Je n'ai à parler ici que de l'espèce d'influence qui appartient exclusivement au Génie du Christianisme et qui lui est propre. La jeunesse, toute une portion du moins de la jeunesse, s'y inspira; et depuis cinquante ans cette puisLéi'ilé de néo-chrétiem est reconnaissable à plus d'un signe. Nous avons eu toute une milice ^^jeunei Chrétien» de salon.

Le Génie du Christianisme a produit mieux que cela, mais il a produit aussi cette forme de travers; il a créé une mode littéraire en religion.

Au zvu\* siècle on croyait à la Religion et on la pratiquait Ceux qui la pratiquaient y vivaient, s'y inspiraient simplement dans leurs œuvres et dans leur vie, et ne se distinguaient d'elle à aucun titre, ni moralement, ni artistement ; le mot même n'existait pas.

Au zvm% on la niait volontiers, et on la combattait en face.

Au xix% on s'est mis à y revenir, mais en la regardant coMuiie une chose distincte de la pratique et de la vie, en la considérant comme un monument qu'on voyait se dresser devant soi. On s'est posé en s'écriant à tout instant, comme dans un Musée : Que c'est beau! C'est ce qu'on peut appeler le romantisme du Cbrislianisme. On a eu une religion d'imagination et de tête plus que de cœur. « Pour moi, chrétien entcMé, » dit quelque part M. de Chateaubriand vieillissant. Entêté, et non touché ^ c'est bien le mol

Ml y a longtemps que les vrais Chrétiens intérieurs avaient fait justice de cette méthode, de ce goCtt de méta\*

\* Il lui échappe, dans ses Mémoires, de dire en parlant de I.a Ha^e : ît n'a pa.K manqué sa fin. C'est bien cela il n'a pas manqué la bellp; «cène du cinquième acte. La vie pour lui e«t une teuvre d'art, une pièce de Ukââtre. o tngédten !

QOATÛIIZlftKV JJKÇùH, 331

phoret qui n'a pas attendu le xa^ siècle pour paraître.

On sait ce qu'un jour M. de Saint-Cyran, le grand chrétien, disait à Balzac qui s'émerveillait d'entendre de sa

bouche certaines vérités éloquentes, plutôt que de songer à en proiiler ; « M. de Balzac est comme un hoinme qui serait devant un beau miroir d'où ii verrait une tache sur son visage, et qui se contenterait d'admirer la beauté du miroir sans ôter la tache qu'il lui aurait fait voir. » On est comme un homme devant un miroir, ou plutôt» seiou ^ue Va dit un poêle, on est ce miroir rnOme,

dont la glace luiiant^

R«e«mlt les objets sans les pouvoir aim^r.

Nous avons eu bien de ces miroirs en nos jours, miroirs éclatants et non ardents.

Le Génie du Christianisme fut utile en ce qu'il contribua à rétablir le respect pour le Christianisme considéré sofiaïement et politiquement. Il le fut moins en ce qu'il engage du premier jour la restauration religieuse dans nne vole brillante et superficielle, toute littéraire et pit^ loresque, la plus éloignée de la vraie régénération du cœur.

Littérairement, il ouvrit une foule d'aspects nouveaux et de perspectives, qui sont devenues de grandes routes battues et même rebattues depuis : goût du Moyen- Age, du gotbique, poésie et génie de Tbistoire nationale , il donna l'impulsion & ces trains d'idées modernes ot la science est intervenue ensuite, mais que l'instinct dn grand artiste avait d'abord devinées.

On peut voir à la suite du Génie du Christianisme^ par l'échantillon des divers morceaux critiques, le genre d'attaques et d'éloges dont il a élé l'objet, il se livra à l entour un grand combat Les graves et les légers entrèfent

### 33i QUATORZIèLIE LBÇOir.

dans la lice, depuis M. de Donald jusqu'au chevalier de Bouflers. Toute celte poussière n'était pas encore lombée, et déjà le char du vainqueur touchait au but. L'Institut, chargé de décerner les yramls prix décennaux, avait d'abord néf,'ligé le Génie du Christianisme. Le choix du Jury spécialement commis pour la présentation des ouvra;<es s'était porté, dans cet ordre de compositions, sur des écrits qu'on n'aurait guère devinés, par exemple V Examen critique des //istoricns d'Alexandre par Sainte- Croix, et un livre vieux et moribond en naissant, le Caté\*chisme universel de Saint-Lambert. Les Jurys académiques, s'ils n'y prennent garde, sont sujets à ces choix-là ^ La Classe de la laD§;ue, il est vrai (autrement dite Académie française), proposa de son côté de substituer d'autres

\* On lil à la fin du cinijuit'iiip volume du Génie duChrisil-misme 'f^flif. do 1827, page 4dC) un pelil récit de cette procédure acadéuiiue, oiaia un rfelt légèrmient Inexact , comme tout ce qu'a écrit celle agiéelile plume de Charles Nodier. Vok-i un résu-



mé det fallt moins piquant et pUi!» l'nlt-If. Parmi '^^rands prix  
 décennaux , il y en asall deux )>our le^queU le Génie du Chris-  
 tianisme aurait pu être a&sez convenabiemcQl désigné : le 1 2\*^  
 grand prix de première cloue destiné , disait le Programme, à  
 fautew du meitteur otofrage de littiratHre qui rAmira au plu» fi-  
 titit dcfjré In nonvennté des idées, te talent de la comitosition et  
 l'élégance du style; ou liieu eitcure, eii aidaut un peu à la lettre, le  
 13' grand prix di' première classe destiné à l'auteur du meilleur  
 ouvrage de philoso\* piAie en général, tait de marate, toît d^  
 idueation. Le Jury apéelftl, tiré du spin de rinstitul et chariri^  
 par l'Emperniir de lui pr^'-seiiff^r sf^s vues et st>s oliservatiot-  
 tis ëur les ou\ rages les plus dislinguëti, prupM^ui comme digne  
 du 12" grand prixV Examen critique des Historiens d'Alexandre ,  
 par S^te-Cnrix ; et comme digne du f S« grand prix, te Catiekime  
 mu\* t trst't, de Saint-l.amlx'rf . Non rontont de ci- na|)i)orl, d  
 pcul-&tre méрниiteil, rKiipercur fliarjzea la (llasse de ia langue  
 française de faire à son tour un Examen critique de:« ouvrages de  
 poésie, de littérature et de phlioephie préientés au concour»;  
 e\*était lui demander, pour cwbran\* clies, la contre-partie et le  
 conliole du travail déjà fait par h' Jury. Revenant sur les deux ju-  
 gements du Jury ronrprnanl le 1 2\* et le 1 3\* grand prix, la Classe  
 conclut à les réormuT. Quant au i 2\*= grand prix, qui était celui  
 de iiltéralure , Marie-Joeepi Chénier, rapporteur, disait ; t La  
 Classe a vu aver siir()ri.se VExamen critique des Ili^iorii-nf  
 d'Alexandre désigné cooMoe digne du prix... » Et U proposait  
 avec plus de justice le

#### QUATORZIÈME LEÇON, 333

oomges à ceux qu'indiquait le Jury, mats sans songer pour  
 cela plus que lui au Génie du Christianitme, L'Empereur étonné

voulut savoir pourtant ce que pensait la Classe sur l'ouvrage célèbre qu'elle honorait si hautement par son silence ; il imposa, a dit Nodier, ce perwm à l'Âcadémie. Les Rapports et opinions des académiciens se produisirent en 1811. M. Daru disait des choses justes et un peu dures; l'abbé Sicard en dit d'assez justes et de généreuses^: les autres nairaient cians l'entre-deux. Mais, en tout, c'était bien ropuion d'une Classe sur une œuvre originale et neuve; Taddition des fautes éiaïl effrayante, et l'ouvrage y fondait tout ciUier. Tout compte fait, on y jugeait que Vouvrage, tel qu'il est, powrait mériter une distinction^ comme qui dirait un accet-sit. Cette conclusion

Cours de Littérature de La Harpe. En ce qui rliuî ilu 13' grand prix, celui de philosophie, la Cluââc concluail, bien qu u regret, ù exclure le Catiehime de Saint-Lambert, publié antérieurementiit à l'époque déterminée par le Décret, et elle proposait & son tour deux ouvrages : le Cours d'Instruction d'un MitcC de nnistance, par l'aldii^ Sfcard, et les Rapports du Fhyaique et du Moral de l'homme, par Cabanis. C'est là qu'en éfiient ete^eat là qu'ea realèrait, dans la ligne qui noua touche ief , ci\*a projets de prix déoennaux.

' Il ne faut rien exajr^rer. L'abbé Sicard, en louant cerfainr>î parlirs du Génie du Christianisme, ne croyait sans doute pas se distinguer si fort de ses autres confrères ; c'est ce que semble indiquer le petit billet suivant <iu'll adreeMit à Gtnguené : — > « L'abbé Sicard souhaite mille bons joursàson aimable et clier collègue M. Ginpuen\*?, qui lui adonné tant de marques de bienveillanrp et d'ainilit! dans Ips temps les plus difficiles. 11 le prie en grâce de vouloir bien lui indiquer où il trouverait une petite brochure contenant des ObsenraUons précieuses qu'il publia

dans le Mercure, il y a quelques années, sur le Génie du Chri<sup>^</sup>mitme, Étant oblif?<sup>\*^</sup> dr rolpver les défanta et les beauti<sup>î</sup>s de cet étrange ouvrage, l'abbé Sicard sera enchanté de pouvoir profiter des excellentes réilexions de son collègue, à qui il renouvelle Tasaurance de son tendre et Inaltérable •ttachement. — Ce 3 Janvier l SI 1 \* > — A cAté de te phrase où Pabbé Sicard rappelle d'un Ion de reconnaissance les mitr<\ues d'amitié que Ginguéné lui a donnée? dam les lenyn les plus dijficilci de la Révolution, Ginguéné a, de sa maiiii, ajouté eu uote : « II me les a bien rendues de« puis, M prfttrutM-licuUs ! »

solennelle joignait à ses aatres bonnes grâces de Tenir bien tard et d'avoir été couvée durant neuf ans {iâÛ2- 1811).

Il n'y a rien là, d'ailleurs, qui doive trop étonner ni même scandaliser. L'opinion de M. Daru particulièrement se fondait sur des critiques très-judicieuses, très-saines, mais négatives; elle nous représente dans l'exacte mesure ropinion conservatrice. Quand un ouvrage est une révolution en littérature; il n'a qu'à s'adresser tout droit au public, et on ne peut raisonnablement espérer qu'il obtienne privilège et approbation du Sénat. — Et puis, neuf ans, c'est trop peu; il fiuit bien vingt ans avant qu'un Sénat Utiéraire sanctionne une révolution et couronne un novateur<sup>^</sup>.

J'arrive à René, c'est-à-dire au portrait de l'auteur lui-

niènie dans sa jeunesse et sous !e rayon le jiliis idéal. C'est un type d'où relève plus ou moins tout ce qui fut jeune durant ces 30 dernières années. Je crois la maladie un peu passée pour le moment : la jeunesse paraît plutôt disposée à se jeter dans le positif de la vie, et

> Parmi les critiques un peu tardives et qui ne valent que quinze ans après, il faut quelques pages qui méritent d'être remarquées et qui sortent tout à fait du commun : le Génie du Christianisme et «on influence sont fort bien jugés dans son diptyque du livre Intitulé la Quatrième Concordance, par l'abbé de Predt (tome 111, page. 234). Le spirituel abbé sait très-bien relever ce qui est essentiel (!) le Génie du Christianisme ■ et ce qui ne l'est pas : « Un pourrait dire <{ue de tous les ouvrages dans lesquels la Religion est éfée comme objet principal, le Génie du Christianisme est le moins fondamentalement chrétien. » Et il n'a pas de peine à le prouver on même temps qu'il explique très-bien les causes du succès dans le monde : « C'était un Muséum religieux dans lequel le plaisir entraînait, pour ainsi dire, par les sens, comme il entre par les yeux dans un Salon de peinture. • Il dit encore ■ Le Génie du Christianisme est une métaphore continue, une corbeille de fleurs... » Proudhon n'est pas descriptif qui, depuis ses Jardins de l'abbé Delille, avait fait introduire (dans les ruines des chapelles, des semblants de cloîtres Jusque dans les parcs : • Le Génie du Christianisme, ajoute-t-il, a empêché le ravaston des églises dans

#### QUATRIÈME LEÇON. ,135

dans ses chimères mêmes elle trouve moyen encore de valoir pour objet ce positif.

A finit par une très-beille parole, et que j'ai relevée déjà comme faisant la transition à Mené: «Homme! tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux; tu n'existes que par le malheur; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée ! » C'est de cette mélancolie poétique et séduisante qu'est éclos le lien. Mais qu'a-t-elle de particulier et d'es-

\* sentiei entre toutes les tristesses? c'est ce qu'il nous l'^ut définir.

René commence par où Salomon finit, par la satiété et le dégoût. Vanité des vanités! voilà ce qu'il se dit avant d'avoir éprouvé les plaisirs et les passions ; il se le redit pendant et après : ou plutôt, pour lui, il n'y a ni passions ni plaisirs; son analyse les a décomposés d'avance, sa précoce réflexion les a décolorés. Savoir trop tôt, savoir toutes choses avant de les sentir, c'est là le mal de certains hommes, de certaines générations presque entières, venues à un âge trop mûr de la société. Ce travail que

le morule par le mélango ûée rapptu-ts religieux avec les chose» du monde. A mesure que la Religion se retirait des esprits, on la mettait . dans les objets extérieurs ; moins on la Taisail sin virà rt'puralîon et h la direction de la vie, plus on la faisait entrer dans sa déi-oralion ; et, dans le fait, il était plus cominude d<; la placer dans ses jardins que dans sa régie de vie. DoUlle a contribué à cette invasion par tout ce qu'il a ré\* pandu dans ses poésies. Depuis ses Jardins, aucun Heu de plaisanoe n'aurait osé se montrer sans étaler quoique ruine leligieuse : toujours il fallait entendre ou rencontrer quelque Héioïse, et contempler la demeure de quelque habitant des dottres et des déserts. Il s'en est suivi que la Religion a été mise en fabriques et que l'on a eu un Christianisme de jardin anglais. » Tout ce chapitre de l'abbé de Pradt est dans le même sens, mais va plus à fond et pénètre plus au vif que le Rapport de M. Daru.

\* Fouriérisme, Saint-Simonisme, de, etc.; et les diverses Écoles qui rêvfint sur la terre le règne abaola du bien-èlra et le triomphe illimité -

dj 1 iuJuftriti.

336 Qt'4ToRZlftlfr LlÇOTf.

rauteur du Génin du Christianisme fait sur la Religion, cherchant à la trouver belle avant de la sentir vivante el vraie, à lui demander dea sensations et des émotions avant de l'avoir adoptée comme une règle divine, — ce travail inquiet et plus raisonné qu'il n'en a l'air, René Ta appliqué de bonne heure à tous les objets de la vie, à tous les sujets du sentiment. Avant d\*aimer, il a tant rêvé sur l'amour que son désir s'est usé de lui-même, et que lorsqu'il est en présence de ce qui devrait le ranimer et l'enlever, il ne trouve plus en lui la vraie flamme. Ainsi de tout. Il a tout dévoré par la pensée, par cette jouissance abstraite, délicieuse hélas 1 cl desséchante, du rêve ; son esprit est lassé et comme vieilli ; le besoin du cœur lui reste, un besoin immense et vague, mais que rien n'est capable de remplir.

Quand on ost René, on est double; on est deux êtres d'âge différent, et l'un des deux, le plus vieux, le phis froid, le plus désabusé, regarde l'autre agir et sentir; et, comme un mauvais œil, il le glace, il le déjoue. L'un est toujours là qui empêche Vautre d'agir tout simplement, naturellement, et de se laisser aller à la bonne nature.

L'auteur a fait de René un contemporain de Louis XV; c'est là un anachronisme moralement impossible. Le Régent était déjà ennuyé autant que René peut l'être, mais ce n'était point dans le rêve J' imagine, qu'il prenait le point de départ et cherchait la fin de son ennui. Le Régent suivait un peu la méthode pratique de Salomon et du roi David, auquel le comparait ingénument sa mère\*. Les contemporains du maréchal de llichelieu avaient en

général peu de penchant à une mélancolie prolongée. Ce n'était pas à eux

\* N Mon fils a beaucoup de c]io\$e« du roi David : il a du cœur et de Tciprit; fl est musletoii, petit, «ourageux, et il coadie volonl- lert'avee les ftmmes. • Celte noble AUemande» quoi qn\*elle tdt à dire, n\*y va pat fw quatre chemiDt.

#### QUATORZIÈME LEÇON. 337

qu'il était besoin de dire : « o René ! si tu crains les troubles da cœur, défie-toi de la solitude : les grandes passions sont solitaires. »

René est bien venu à sa date, et pas plus tôt qu'il ne fallait; il n\*a été précédé et annoncé chei nous que par les Révmeê da Frù-meneur solitaire^ c'est-à-dire par Jean- Jacques; j'ajouterai» par les Réixries de Sénancour,

Je parle en vue de la France; car, à remonter plus haut et à voir le mal dans son principe , la mélancolie moderne était née bien auparavant. On ne la chercherait pas en vain dans Lucrèce, le poète de la nature. Saint Augustin la trouvait déjà dans \ ugilc, el ii ea e^l lui-même le plus sensible exemple. C'est elle que saint Chrysostome essayait de traiter dans le jeune Stagyre. On la trouverait encore, cette mélancolie croissante, cherchant un refuge dans le cloître aux premiers jours du Christianisme, s'efforçant de s'y guérir, el souvent ne parvenant qu'à s'y nourrir. Qu'était-ce en effet que Vacedia? — Âu Moyen- Age un mînnesinger célèbre S laissant tomber sa tête dans sa main, s'écriait : « Cette vie, Tai- je vécue ? l'ai-je rêvée?» Cette tristesse du Moyen-Age se voit profondément em\* preinte dans l'attitude et la sombre beauté de la Melon\* ekt^ia d'Albert Durer, assise au milieu des sphères, et

laissant à ses pieds pêle-mêle les instruments de la science, qu'elle a, comme Faust, épuisée. Comment qualifier Ham\* let sous son pâle éclair, sinon le plus sublime malade de cette maladie sacrée, sachant tout, devinant tout, revenu de tout, ^raiid par riutclligence , infirme de caractère, sage dans la folie? M. Vinet a dit admirablement : « Le Christianisme, partout où il n'a pas pénétré la vie, a fait un grand vide autour d elle, et 1 homme qui, au sem de

\* Walther van der Vagelwede. — (Voir De la Littérature prweU' çate, par Êmile de Lavel^e, p«go 113, BnixUcs, 1816.)

### 338 QUATORZIÈME tEÇOÎf.

la Chrétienté, n'est pourtant pas chrétien, porte partout avec lui le désert.» Est-ce bien là pourtant toute l'explicatioD? C'en est du moins une partie. Il faudrait peutêtre chercher l'autre dans les souvenirs instinctifs et les habitudes originelles de ces races sorties des forêts de Germanie ; les petits-fils demeurent atteints à leur insit et sont repris par accès de la nostalgie paternelle. Quoi qu'il en soit, le Breton René est le premier type tout à fait expressif et achevé que présente en ce genre la nation française : voilà sa gloire.

Le type, jusque-ià le plus brillant de cette nation, Voltaire, ce Français si jeune à tout âge, lui qui prenait pont et intérêt à toutes choses, et qui était \c moins adonné au rôve, Vollaire parlant de ces passions qu'il ne faut ni supprimer, ni assouvir, ni encore moins sophistiquer à force de raisonnement , avait dit avec charme :

Je ne conclus donc pas, orateur dangereai, QuMl faut lâcher la bride aux passions humaines; De ce coursier fougueux jft veux te-



nir les rênes; Je veux que l e lorrent, par un heureux secours,  
Sans inonder nos champs les abreuve en son cours: Venta, épures  
les airs, et souffles sans tempêtes ; Soleil, sans nous brûler,  
marche H lui sur nos t&tea. Dieu des Mres pensants, Uieu des  
cœurs fortunés, Conserver les désirs que vous m'avez donnés, Ce  
goût de ramifié, cette ardeur pour Tétude, Cet amour des beaux-  
arta et de la loiitude :

Voilà mes passions ^ .

Voltaire , dans ces vers les plus charmants pent-être  
qui lui soient échappés , donnait la main à Là Fontaine, alors  
que l'aimable auteur de Psyché^ adressant à

1 Qnquième Discours en vers sur Tliomme\*

Ift Volupté un hymne, une invocation à la Lucrèce y rassem-  
blait tous ses penchants : '

Voliipîr. Vninptf'-, qui fus jadis maîtwMe "

Du plus bel p?prit de la Grice, N« me dédaigne pas } viens-t'en  
Jogèr chei moi •

Tu n'y aerat pas sam emploi.

J'aime le jeu, Tamour, les livres, la rauslqiia, La ville et la  
eampspno, enfin tout : 11 n'est rfsii

Qui ne me soit souverain bien, J^isqa'aa toaùm | »laisir d'un  
cœur mélancolique.

Otté mélancolie de La Fontaine n est pas encore une maladie,  
ce n'est qu'un charme.

Quant à Voltaire qui écrivait et sentait avec cette fraîcheur, il n'était pas fils de son siècle, il l'était du siècle précédent. Quand le siècle de Voltaire à son tour eulpassé sur la France, il porta ses fruits amers, et René put naître.

M. de Rémusat, parlant de cette analyse anticipée dé toutes choses, et lui-même l'un des plus hahUes analystes, a dit hien finement :

« ... Il en résulte quelquefois qno, devinant ce qui l'attend et persuadéqu'il ne lui peutrien arriver que de prévu, rhommé est peu tenté de vérifier les faits, et ne se soucie guère d'impressions qu'il connaît d'avance, rassasié sans avoir goûté, blasé sans avoir joui. On a vu dans cet état des nations entières!

« Cette disposition n'est pas rare au Mùcie où nous sommes! Ceux qui en sont atteints, lassés avant le temps, di^^oûfés par prévoyance, sont travaillés d'une secrète et vague inquiétude <pâ ressemble au regret; on dirait qu'ils pleurent les illusions qu'ils n'ont jamais eues. Pleins de dédain pour < g qui est ils repoussent tout ce que le monde leur ordonne de penser' ou de sentir, parce que cet ordre bullU pour leur faire regarder comme factice ce que peut-être, livrés à eux-mêmes, ils eussent senti et pensé tout naturellement. Doués de la faculté de découvrir, et dispensés de le faire par la société, qui s'est empressée de leur donner comme une leçon ce qu'ils auraient

340 QDATORZliMB LBÇOlF.

Toulu recoDuattre comme une vérité et constater eux-mêmes, ces esprits appelés à rindépendance trouYent on tourment dans leur originalité même \* ; ils r^ettent avec dépit tout le fardeau des idées acquises; et, tourmentés à la fois du besoin et de Tim-

puissance de sentir et de croire, ils aspirent à quelque chose de neuf d'inconnu, qu'ils vont chercher au milieu des agitations de la Toute ou du repos de la solitude, dans les conciliabules des sociétés secrètes\* ou dans les déserts du Nouveau Monde : disposition bizarre qui, sur les débris des conventions sociales, conduit au mépris des hommes et au mépris de la vie, réunit souvent l'insensibilité et la douleur, donne à l'égoïsme même le ton de l'exaltation, et au dévouement un caractère de personnalité.

Uené est le fils d'un siècle qui a tout examiné, tout mis en question : c'est bien l'auteur de l'Essai mais chez lui celle intelligence avancée, consoufflée, se trouve en désaccord flagrant avec une imagination réveillée et puissante, avec un cœur avide et inassouvi. « Vous le savez, j'ai le malheur de ne pouvoir être jeune, » dit Sénancour dans Oberman, Mais chez Oberman, la pensée, l'imagination et le cœur sont suffisamment en accord et en équilibre, dans ce sens que leur état de souffrance réciproque et de tirailleries sourdes peut durer et s'éterniser. Aussi

\* Ici c'est très-étrange et très-jij\*tc. Immaculée n'est Vulgaire naissant quand le monde a été trompé, quand la vérité, ou ce qu'il croyait tel, est payée dans la douleur commune : un Voltaire qui rien à faire ! Qu'il devienne avec son activité diabolique ? Son démon se tournera contre lui-même • — l'incertitude ; nez un homme incertain ; de l'insolence des (incertitudes) liques, un Christianisme Culonib, naissant quand le Nouveau-Monde est découvert et que le tour du globe est déjà fait dans les tentes ! — Ou encore un être idéaliste quand la société est sourde à la fin du monde moral est devenu grogier. C'est l'éternité, o'es-tu (loul-Tai) !

\* Jacopo Ortia, ou Jules &asUde.

\* René.

\* Passé et Priieutf métanga, par SI\* de Rëuufat, tome f , page 119 (1847).

OLATORZLÈile I.EÇOX. 34^/

Oberman est-il le vrai type permanent de la situation morale dont René nous fi^^re avec idéalisation un moment.

René a de plus qu'Oberman l'imagination et toutes les conséquences qu'elle entraîne» la rapidité» la mobilité, l'éclat. U traverse les situations plutôt que de s'y attarder indéfiniment. René a la gloire de la parole, la poésie de l'expression, qui est presque une conlradiclion avec son état d'âme teiie et désolé. Car un huuime qui est complètement dans ce vague qu'il nous figure doit n'atteindre h rien, pas même à Tidéa! de sa tristesse en la décrivant.

(Or René se dessine à nos yeux dans son type et se dresse comme une statue. C'est le beau ténf'treux. Il y aura de la fatuité dans Byron; il y a une haute coquetterie dans René : il n'y en a aucune dans Oberman.

Oberman vit au sérieux dans sa situation ; il y babite, il la prolonge ; il ne s'y drape pas. U porte son ennui, son regret précoce dans les petites choses comme ilans tes grandes. Il ne peut voir une aurore sans regretter l'aube, l'aube sans regretter la nuit, ni une belle nuit sans regretter le tomber du jour. Il se gftte tout et se complâit à se gâter tout. A force d'être ennuyé, Oberman court risque à la longue de devenu tnnuyeux. Quant à René il est loin de ce danger, il n'en a pas le temps ni le don; il a pour cela trop

de cordes à son arc et à sa lyre. Il pourra être de mauvaise humeur, il ne sera jamais ennuyeux. Un sent en le lisant qu'il guérira, ou du moins qu'il se distraira. M. de Kémusat, que nous cillons tout à l'heure, a encore dit spirituellement ( il vient de parler de Verlberj :

Il Gonsidéi'é indépendamment du talent admirable qui le, place si haut^ René est un ouvrage aussi profond et plus pur. Ces deux romans se ressentent des circonstances différentes dans lesquelles ils ont été composés. La conception de Werther, au milieu d'une société paisible et rangée , a quelque

312 QQATORZtftHB LBÇOX.

chose de séditeux; mais celle de René, qui porte révidente empreinte d'une époque de trouble et d'orage, s'excuse et s'explique par la date de sa naissance. On peut, jusqu'à un certain point, pennettre au témoin d'un grand bouleversement politique le découragement et l'incrédulité; en pareil cas, les hommes très-forts ou très-passionnés peuvent seuls s'y soustraire. René nV^t donc point un homme aigri comme Werther; il a peu souffert, il cherche à souffrir; son imagination seule l'a jeté hors des routes battues ; sa vanité n'est point vindicative, elle ne hait point, et l'on sent qu'il garde en lui de quoi reprendre aisément aux jouissances de la vie usuelle et même aux petites joies, aux petites émotions qu'elle prodigue. L'éclat, la gloire du monde, les triomphes d'amour-propre le séduiraient encore. 11 n'a pris aucun engagement avec lui-même, il reviendrait aisément, il changerait sans peine sa vanité sauvage contre une vanité civilisée; il deviendrait presque un homme frivole; car il n'a d'excessif que l'imagination ; c'est, pour emprunter l'expression commune, une tête

montée; mais il est faible et mobile; un rien peut le consoler et le  
dii»tr&ird; on est sûr qu'il ne se tuera pas^ »

La conséquence en est Tet serait de se tuer. Mais Oberman qui,  
( a sceptique qu'il est, ne presse pas la conséquence, et qui arrive  
à la maturité et comme à la sagesse de son état (si l'on peut ainsi  
dire), ne se tue pas non plus; il continue de rouler indéfiniment  
dans le même cercle aride et désenchanté. Il vit et végète jusqu'à  
la fin sous le poids sous l'oppression du grand problème qui s'est  
dressé devant lui dès le premier jour, et qui, comme cette écrasante  
montagne dont se couvrit tout d'un coup la ville des Phéaciens,  
menace à jamais de l'accabler.

M. Vinet, en jugeant Oberman à côté de René nous paraît  
avoir été bien sévère et injuste pour une production et pour un  
homme qui n'a d'autre tort particulier que

i Fu\*^é et Présent, Milan 1840, tome I, page 123.

WàXQWUÈMM uçois. 313

d'être parfaitement sincère. Il traite Oberman d'homme d'esprit  
et il lui oppose, dans le genre, René, l'homme de génie :  
c'est pour moi comme cette fois comme le hasard et la fortune \ Je me  
permets rarement de contredire M. Vinet, et je m'honore toujours  
de le suivre; mais, dans le cas présent, quelques mots inconvenants  
d'Oberman contre le Christianisme n'ont pas laissé au critique son  
ouverture ordinaire et son impartialité.

M. de Sénancour débuta en 1798 par des Juiveries et son génie  
moral contristé et malade se révèle déjà tout entier, et mieux  
peut-être que dans aucune de ses productions suivantes :

« J'ai vu, écrivait-il à vingt-six ans\*, j'ai vu la nature mal interprétée, J'ai vu Thonmie livré à de funestes déviations : j'ai cru entendre la nature , j'ai désiré ramener l'homme. Je pouvais errer moi-même, mais je sentais profondément qu'il pouvait être modifié d'une manière meilleure\* J'interrogeai ensuite mes besoins individuels; je me demandai quel serait l'emploi, l'occupation de ma vie; je portai mes regards sur ce qui est donné aux mortels et sur ce que leurs désirs poursuivent dans les mœurs et les climats opposés : je n'ai rien vu qui déjà ne fût indifférent à mon cœur, ni dans la possession des biens de la vie, ni dans la recherche des illusions difficiles; j'ai trouvé que tout était vain, même la gloire et la vo-

\* « Après tout, n'est-il donc pas nécessaire de réussir? » a dit quelque pari Saffrancour : ce procédé inlégal qui est le sien, lui indifférent à l'effet du dehors, est ce qu'il y a de plus contraire au procédé de Uiskeitubilaïul, dont l'âme devrait être : Porro entre triuim necutEOFinm^ réussir et plaire avant tout. Mais c'est à M. Vinet moins qu'à un autre qu'il appartenait (le se ranger tout entier du côté du victorieux,

' J'ai écries sur la Nature primitive de l'homme, Paris, germinal an VI, premier cahier. Cette préface éditioii, qui fut interrompue avant la fin, paraissait par câblera. Je n'attache à en extraire les passages caractéristiques qui n'ont pas été reproduits dans les éditions suivantes, ou qui ne l'ont été que dans la seconde édition de ) A dater de l'édition 4e 1800, l'auteur, sous prétexte de uorn{;er, a tout altéré.

M O't'ATOBZlftMt LEÇoir.

luptt^, et j'ai senti que niii vie m'était inutile. Voyant qu'elle ne contenait nul bien pour compenser ses douleurs, je l'ai seulement tolérée comoie un fardeaa nécessaire. Il y a trois années environ ( j\*ea avais vingt-trois alors), Je m\*appuyai sur la sagesse des Stoïciens, et sa fière indiffence me soutint contre les afflictions ; mais elle n'eut à opposer, contre lesen\* timent du néant de la vie, que de spécieuses chimères. Je trouvai que, parla sagesse, on était moins malheureux; je trouvai qu'elle pouvait beaucoup contre les maux ; mais lors\* que je cherchai par quel bien positif elle pouvait rendre la vie heureuse, et sur quelle vérité inébranlable s'élevait son sublime édifice. Je dis avec découragement : La sagesse elle\* même est vanité. Que faire et qu'aimer au milieu de la folie des joies et de l'incertitude des principes? Je désirai quitter la vie, bien plus fatigué du néant de ses biens qu'effrayé de tous ses maux. Bientôt, mieux instruit parle malheur, je le trouvai douteux lui-même, et je connus qu'il était inditiérent de vi\ re ou de ne vivre pas. Je me livrai donc sans choix, sans goCît, sans inlLTûl, au déroulement de mes jours. Au milieu des dégoûts et de l'apathie, où ma raison détrompée retenait mon cœur aimant, mes plus fréquentes injpressions étaient la réaction sur moi des misères de mes semblables. Je cherchai leurs causes et je vis qu'à l'exception de quelques douleurs inslantanét ^, lolérables ou mortelles, qui dès lors ne pourraient conbtiluer un état de malheur, tous les mau.v de l'humanité découlaient d'erreurs locales, accidentelles; qu'aiusi le sort de l'homme pouvait être amélioré; et que s'il était une desliuée irrévocable , cette destinée même contenait sans doute un temps meilleur, puisque la versatilité des opinions funestes semblait montrer que les habitudes nitiliieuses ne faisaient point partie de la nature essentielle de rhomme. J'osai donc concevoir un grand desseio: soit sensibilité,



soit génie, soit orgueil, Je voulus tenter de ramener l'homme à ses habitudes primitives, à cet état facile et simple composé de ses vrais biens, et qui lui interdit jusqu'à l'idée des maux qu'il s'est faits. Je voulais montrer cet état si méconnu et indiquer cette route de rétrogradation, devenue si nécessaire et que l'on croit si difficile. »

QUATOBZLI<sup>^</sup>ME LEÇOX. 345

Mais & peine ce dessein formé, il va le rétoquer en doute : .

« Je ne me suis jamais dissimulé combien un pareil dessein était au-dessus de mes moyens, et peut-être du génie d'un homme. Que Ton ne m'accuse point d'être le jouet des vanités de la vie en méprisant ses prestiges. L'espoir de servir le genre

humain n'aura été pour moi qu'une illusion, sans doute, mais l'illusion est nécessaire à la vie, et celle-ci seule restait à moi : voilà ma réponse. Il faudrait trop longtemps parler de moi pour l'expliquer à ceux qui n'entendront pas d'abord tout ce qu'elle contient »

Tel il se montre au moment de son plus jeune effort et de sa plus vive espérance. Le remède de l'auteur, si on l'acceptait, tendrait, en supprimant tout ce qu'il appelle illusions à arrêter la nature, l'humanité, à lui retirer toute chance de renouvellement, toute jeunesse, et à fixer partout au moral la froide saison du dernier automne. C'est ce qui ressort de la seconde de ses Réveries et de la suite des passages, si pénétrants d'ailleurs et si sentis, qu'on va lire; il faut entendre sur le ton de l'hymne protester contre le printemps :

« Doux Printemps, jeunesse toujours nouvelle de Tinépuisable nature, tous les cœurs ont aimé tes premiers heaut jours, tous les poètes les ont chnntés : tu soutiens et consoles notre vie, tu fais fleurir Tespérance sur tes traces annuelles, et vivifies nos jours flétris durant le sommeil de la nature. Tu la montres toujours jeune à nos yeux vieillis, et son immuable durée semble éloigner le terme de nos jours rapides; comme s'il nous était donné de nous renouveler avec elle, comme si chaque printemps n'abrégeait pas notre vie passagère, comme si nous n'étions pas des parties mortelles d\*on tout impérissable...

« Et moi aussi j'ai aimé le Printemps; j'ai obsené le boui^

34\$ WktQKBàMË tiçoir.

geoo naissant, j'ai cherché les primevères et le mut^uet, j'ai cueilli la violette. J'ignore si ces temps se reproduiront encore. Je n'ai point perdu les goûts primitifs, mais leurs impressions ont changé lorsque mon cœur a perdu les désirs, altéralioDS passagères de l'âtre qui sent profoodémeat et ne végétera qu'un jour.

« Le Printemps seul se revêt d'un charme indicible : nulle saison ne peut lui paraître coniparnble, aux yeux qui ne sont pas désenchantés ; aux plaisirs qu'il dunne, l'attenlc de l'tlé ajoute encore ceux qu'elle promet j mais je sens que je lui préfère déjà la mélancolique Automne, reste épuisé de la splendeur des beaux jours, dernier effort de vie mêlé d'uae sorte de langueur qui déjà repose et bieutAt va t\*éteindre sous les frimas ténébreux...

« Douce et mélancolique Automne I saison chérie des cœurs sensibles et des cœurs infortunés, tu conserves et adoucis le sentiment triste et précieux de nos pertes et de nos douleurs; tu nous fais reposer dans le mal même, en nous apprenant à sotttrir faci-

lement sans résistance et sans amertume. Tes ombres» tes vapeurs , tes feux qui s\*éteignent> et ce revêtement antique que tu commences à dépouiller \$ tout ton aspect dé> Illicieux et funèbre attache nos cœurs aux souvenirs des temps écoulés, aux regrets des impressions aimantes. Émus, attri»\* tés, navrés, nous t'aimons, nous te bénissons, car tu nous ramènes au charme aimable des illusions perdues, tu reposes A demi le voile consolateur sur nos yeux fatigués d'une imprudente lumière. Douce Automne, tu es la saison chérie des cœurs sensibles et des cœurs infortunés!

« Tes jours plus courts et ton soleil plus tardif semblent abrégé nos maux en abrégant nos heures. A travers tes brouillards portés sur les prairies, l'aurore elle-même suspend sa lumière douteuse. Le voile vaporeux laisse au matin le silence de la nuit et la paix des ténèbres, et nous nous éveillons libres du poids des heures écoulées, et incertains même s'il faut déjà vivre ou si nous reposons encore. Automne ô doux soir de l'année, tu soulages nos cœurs attendris et pacifiés, tu portes avec nous le (Ssrdeau de la vieU..

gOATORziÈMe LKçoir. 347

« Que le jeune cœur avide d'amours et d'illusions se Ume dans son enthousiasme aux erreurs du Printemps, je ne veux pas le détromper ; Tombre du bonheur s'est retirée sous le voile; il ignore la vie cl s'ignore lui-même; qu'il jouisse longtemps ! pour moi je t'aime, douce et mélancolique Automne, tu es douteuse et fugitive comme la vie de l'homme : si belle encore et pourtant si voisine des fi imns nébuleux, tu apprends à son LCE'ir détrompé que du moins le présent peut s'écouler doucement dans l'oubli des maux que la crainte anti( ipe...

« Et toi disciple de la vérité, tranquille Solitaire, (Qui aimes et plains l'huoianilé souffrante, toi à qui on insulte par un nom qui fait ta gloire, vrai Philosophe, homme éclairé, vertueux et aimant, malheureux parce que tu es sensible, plus malheureux parce que tu es détrompé, dis-moi, car je suis digne de t'entendre, comme toi j'aime la vérité et les hommes, ~ dis-moi quelle est, des modifications annuelles, celle que tu chéris davantage? L'Automne n'a-t-elle pas surtout entretenu tes méditations, inspiré tes pensées et ramené Ion cœeur? Dans le silence des loirées d'octobre, n'ai-tu pas connu «ne justiet plus nalurelle, lenti plus d'ImpasBl-bilité philosophique, et pénétré dans une profondeur plus sublimât...

« Vous à qui les touchantes soirées d'octobre conviennent davantage qu'un matin du mois de mai| comptez que la vie a é<sup>é</sup>k perdu pour vous son illusion fugitive, que les regrets seront vos seuls plaisirsi et qu'il n<sup>n</sup>est plus d'autre habitude du cœur qu'une mélancolie qui consume et que Ton aime. Le charme une fois dissipé ne revient jamais. Vous êtes dans le soir de la vie, et son couchant se prépare. Descendes doue<sup>é</sup> ment vers la nuit de la tombe : il n'est plus pour vous d'aurore ; vos yeux fatigués ne verront pas même l'éclat du midi, et le seul espoir qui vous reste est celui d'un sommeil paisible. — Mais ce repos, ce sommeil funèbre, aura- 1 -il aussi son réveil? Non, il ne l'aura point.». Cependant reposez du moins. »

Dans son dégoût sincère de la vie, il conclut à rétro\* gyftder lentement vers tout ce jqoi Tétéiiit «i glao9 ; il

348 QrATORzrfeMC Liço!r.

aime à sentir les premiers frissons de l'hiver et la venue des ténèbres; il voudrait rentrer peu à peu dans le scin de la nature muette d'où il est éclos, non pas s'y précipiter par un coup violent « mais s'y glisser et s'y couler pas à pas par une sorte de métamorphose qui le rendrait semblable à elle. Mais au moment où il s'y confond, il Ja trouve encore trop vivante pour lui :

t Quand la passion de la vérité a conduit au doute univenel, quand le doute a dévoilé les biens et stérilisé les désirs, le silence du cœur devrait du moins régner sur ces ruines éteintes: mais des cœurs mortels, nul n'est plus déchiré que eelni qui \* conçoit un monde heureui et n\*éprouve^ qu'un monde déplo\* rable, qui toujours incité ne peut rien chercher, et toujours consumé ne peut rien aimer; qui, refroidi par le néant des choses humaines, est arraché par une sensibilité invincible au cahne de sa propre mort\* Il s'attache à la nature inanimée pour devenir indifférent comme elle, pour reposer dans sa paix impassible ; il la voulait muette, mais il l'entend encore, il la sent, il l'interprète tout entière, et demande à chacun de ses accents une expression indicible pour des douleurs Inénarrables\* Il voit la terre agitée dans la vague qui se brise contre le roc, et la destinée humaine dans celle qui vient mourir sur la grève. »

De telles pages se produisaient inaperçues au printemps de 1708, quatre ans aiiint René, Ce monde de Bené était donc bien véritablement découvert par celui qui n'a pas eu l'honneur de le nommer. Des trois grands peintre», Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, aucun (je l'ai remarqué), miilgré sou vif entraînemendl vers la nature, ue va au panthéisme; chacun reste soi et

\* Dans les éJiUunÂ deniièrèé l'auteur a galé el ulTaibit ceUe  
exprès\* «ion, en niellant : « Celui qui conçoit un monde heiu-  
eui^et quio^^m^e un monde déplorable. »

#### QUATORZlim UÇOK. 349

se distingue du tout, et en dislingue Dieu. Oberman seul est plus en proïe à la nature ; il s\*y livre, il s'y plonge, et cherche à n'être qu'une sorte de modificalion sourde du grand milieu universel. Son idéal, à lui, est une soirée de la On d'octobre. Oberman, dans sa physiologie morale toute morne et déclinant à la mort, est bien le contemporain de Lamarck, c'est4i-dire du grand physiologiste qui ne pease pas que la vie et son contraire émanent de principes tout différents ^

Éparé et plus reli^eux en vieillissant, l'auteur û'Obermm arrivera à une sorte d'idéalisme absolu qui n'est pas sans quelque rapport avec le système de certains philo\* sophes de linde, se demandant si tout et la nature eUe» même n'est pas un rêve, une apparence, une illusion émiinée de TÊltre incompréhensible.

M. de Sénancour est décédé le iO janvier 1846, à Saint- Cloud. II y est enterré dans le cimetière : là encore il repose presque seul. Celte courte inscription, tirée des Libres Méditations, est gravée sur la pierre de sa tombe : éternité, deviens mon asy le' !

Un seul ami, prévenu à tenips% accompagna sa dépouille mortelle. Aucun journal n'entonna l'hymne funèbre, et je ne sais même s'il en est un seul qui daigna annoncer sa mort. Ceux qui ne se règlent dans leurs jugements ni sur le renom, ni sur la fortune, et qui, après avoir suivi la foule, savent aussi s'en séparer, mettront tout bas en balance cette fin silencieuse et cette sépul-

ture ignorée avec les pompes retentissantes du rocher de Saint-Malo;

1 Lamarck ne voit de différence que dans les circonstances et non dans les causes et dans les lois mêmes qui président tant au règne vivant qu'au règne inanimé (voir sa Philosophie zoologique),

11 n'allait pas jusqu'à dire avec Bossuet : « O Éternité, tu n'es qu'en Dieu, mais plutôt, A Éternité, tu es Dieu même ! » (Sermon sur l'Am<sup>bition</sup>, pour le dimanche de Corènie.)

^ M. l'impression Dents.

QUAROBZlfcMB LEÇOK.

Ils se demanderont si c'est là toute la justice. Mais ils ne s'en étonneront point; car, après tout, pour être regretté des hommes, il ne suffit ni de les avoir aimés ni de les avoir voulu éclairer, il faut les avoir éblouis, amusés, occupés longtemps, insultés quelquefois et fustigés ou flattés, et presque toujours égarés dans bien des voies<sup>^</sup>.

Il m'est venu entre les mains« après sa mort, quelques pensées tant hautes ou profondes de cet homme méditatif que rappelle et que n'éclipse point pour moi la gloire de

1 On peut se demander quelles ont été les relations de M. de Chateaubriand « et de M. de Sénancour. Je me crotais qu'il m'aurait fait jaaaU

rencontrés. Quand on prononçait par hasard le nom de M. de Sénancour et d'Oberman devant M. de Chateaubriand, celui-ci regardait un silence obstiné. M. de Bédouin, en 1814, dans de pe-

tits écrits poli\* tiquet l'art rationnelles et tort inaperçus, avait  
 onnritatltt avec poUtiaie loi exagérations du brillant pampI-  
 déUdre t « Ge «ont des choses bosnea qM'il nous faut, avail-il  
 flit, phis oncnre que des choses éclatantes. » M. de Sénancour  
 croyait à une mauvaise disposiUon de M. de Chateaubriand  
 contre lui, et il en éooiait cette expileation ironique : « Je eioia  
 Mao deviner d'où yieni son mauvais vouloir : j'aime les monta-  
 goea, et il les déteste. » Il y avait une autre raison plus précise :  
 M. de Sénancour avait publié en 1816 des OûservdiioHs critiques  
 .sur le Génie du Christianisme. Son dessein, disait-il, était de  
 montrer que « si le Génie dut CARisifafijmte mérlalt, comme ou-  
 vrage d'agrément, loua lea élogea qn^on en avait rails, il ne  
 contenait du reste, excepté deux ou trois chapitres, (}ue des so-  
 phisme-^ plus ou moins ingénieusement exprimés, et ne pouvait  
 être lu sans imputitince par quiconque veut écouter la raison it-  
 dédre eonnattre le vrai. « L\*ouvrage y était examiné sur ce pied,  
 eliapitre par chapitre, et réalalt peu : « Le Génie du Christia-  
 nisme eat un ouvrage d'effet ; une raison trop conij\*laisanle v  
 laisse à l'illusion tous ses moyens. Le succès de l'auteur y e&i  
 beaucoup mieux préparé que le triomphe de sa cause. » Le style,  
 d'ailleurs, était fort loué : « La manière de Tauteur eat large et  
 liardte, trte^ouvent l'ibrie, et quehpiefeia profonde. Comme  
 peintre, comme poMe, M. de Chateaubriand a beaucoup plus que  
 du talent; il a !♦> t'»'«nie de l'expression ; il est au nombre des  
 premiers écrivains de la i rance. » On lit peu d'attention, en 1816,  
 à cette dliaerlation rétroaelive. ->Tout adveraale et tout rival  
 qu'il était à bien deségarda, si M. de Sénancour avait été un écri-  
 vain populaire et iifltienf, vnc ^-ertaine heure M. de Chateau-  
 briand serait allf^ h Ini. et il en serait résulté, aux applaudisse-



ments de la toute, une paix éclatante. M. de Glialeaiiln>laad  
eml>raflaait quelquelbla aon advenaïre, naïf aor le ImIoqii.

### Ql'ATOnZièME LEÇON.

R«né. Jè me contenterai de les offrir ici, en laissant chaean se former son impression particulière. Mais seule^ ment» je le demande, y a-t-il trace dans tout cela de cet homme éTesprii qa'a cru voir M. Yinet?

« De bonne heure j'ai demandé aux hommes qpaelle loi it fallait suivre, quelle félicité on pouvait attendre an millou d\*eux, et A quelle perfection les avaient conduits quarante siècles de travaux f ce qu'ils me répondirent me parut étrange ; né sachant que penser de tout ce mouvement qu'ils se donnent, J'aimerais mieux livrer mes jours au silence et achever dans une retraite ignorée le tong\$ inecmprékmtiblB, » — •

« La grandeur humaine est extrêmement vantée; mais je n'ai pas vu que Thomnie pût être très-grand , en sorte que . j'ai renoncé sans peine à ôtre grand ; mais J'ai vu que l'homme pouvait lêtre bon, et il faut tâcher d'être bon : je crois que j'eusse pu l'être, si j'avais eu des jours moins asservis. •

Oberman, celui que j'appelle le vrai René, leRéné sans gloire, ne peut se flatter d'avoir eu dans tout le cours de sa vie monotone un seul moment illustre ou grandement désastreux :

« (iSLO). — Me voici parvenu à trente-neuf ans et demi. Il y a plus de vingt ans que je suis sorti du coUt^ge. Dans cette moitié de la Tie, car la durée de l'homme n'est que de quarante ou quarante-huit ans entre Tune et l'autre débilité; dans cette moitié de la vie jo cherche vainement une saison heureuse, et je ne trouve

que deux semaines passables, une distraction eu 1790 et une résignation en 1797. »

Il aurait pu ajouter : El je cherche en vain un grand malheur, je ne trouve qu'une longue trace d'ennuis ' obscurs.

Voici pourtant une pensée, une seule, qu'on dirait ^u'il

SSSt ouatorziImb tiçoit.

a écrite à l'un de ses rares juurb de soleil, une aprèsmidi, sous son liias :

« Il est bon d'ûlve au milieu de la vie : les regrets ont «ne place arriMie dans nos souvenirs; nous connaissons nos négligences, nos inadvertances, nos tiédeurs, toutes nos faiblesses. La joie nous paraît un peu ridicule, niais non le contentement. La paix est dans notre unie, et 1 indulgence dans notre cœur. » —

M Je sens que mes écrits auraient pu tîlrc utiles si je les avais Tait connaître davantage ; mais faire beaucoup de pas pour le succès me parait peu digne des'Âris mêmes, à plus forte raison de TArt par excelleDce, celui d'écrire pour le bonheur des hommes. Vilnive dit dans sa Préface : Ceteri arehi^ UgH rogant et ambiunt ut anhiteetentur, mihi uutem a præceptorîîm est tradlium opor-tere eum qui curam àlieujw rei sutcipit rogari, nofi vero rogare\* »

II est peu digne du talent et surtout de la pensée d'aller soi-même s'offrir; mais si elle attend qu'on vienne à elle, elle court risque d'al tendre longtemps.

u 11 y a, dit-on, dans mes écrits trop de vague et trop de doute. — Je pense que ce reproche tombera et que c'est précisément parce que de tendance que peut-être mes écrits devancent les

temps. C'est par le vague qu'on s'approche de l'univei-salité; c'est par le doute qu'on s'éloigne moins de la Térité. »

Cependant ce doute lui pèse :

« Cette incertitude univereeille m'importune et m'accable. Tout ce qui compose ce monde impénétrable semble peser sur nous. En vain on cherche le vrai, on veut faire le bien, on renonce & d'autres désirs, et on se dévouerait pour lutter contre l'erreur, contre le détordre ; en vain on demande à la

QUATORZIÈME LEÇON. ' 353

nature ce qu'on doit Htt, ce qu'on doit faire; en vain on dit : Sagesse, ne te connaîtrai-je point t — tout est mnet, ce silence nous oppresse ; les nobles désirs et les grandes pensées nous semblent inutiles; on ne voit que doute et impuissance, et on sent déjà qu'on va s'éteindre dans les ténèbres où ce qui est reste inexplicable et ce qui doit être, inaccessible. »

Son ciel s'entr'ouvre un moment : ptœtwit etelo Iwxm; il se donne presque la peine d'espérer ou du moins de former un vœu :

«(1820). «-ÀToir une propriété dans un site favorable; — imprimer tout ce qu'on peut avoir à dire en trois volumes ou peut-être deux; y travailler pendant quinze ans; venir les faire ' imprimer ft ses frais dans la capitale; en déposer deux cents exemplaires dans les Bibliothèques publiques ou chez quelques libraires; en emporter deux dans sa retraite; — ne plus penser à son Uvre; ne s'occuper que de ses enfants, de ses amis et de la paix des campagnes, ce serait du moins végéter en homme t Mais

la vie que Je mène est celle d'un esclave à qui la mort est refusée.  
» '

Veut-on sur lui la vérité finale? Il va nous Ja dire : il se retrouve tel à la fin qu'il était au commencement (c'est l'image de la plupart des hommes), — > tel de disposition

et de nature, sinon tout à fait d'opinion et de doctrine.

Il écrivait à la fin d'août 1837 à une femme qui avait elle-même plus de distinction d'âme que de douceur de vie et que de fortune :

« Enfin, Madame, vos heures vont être plus libres. Quant à des heures vraiment heureuses, on les dit assez rares; ni la raison, ni l'inspiration ne vous les donneront, mais c'est quelque chose d'écarter les maux insensés, et d'adoucir souvent ou d'ennoblir les autres. Que dire en cela que vous ne sachiez très-bien ! Notre meilleure ressource, c'est peut-être cette ré-

31 QUATOEZLI MI LBÇOLL.

flexion toute Bimple, et oommane en un sens : « Si un grand • avenir suit la Tête présente, ce qu'elle renferme de maux a « peu d'importance; s'il en est ainsi, cette vie n'est rien : s'il en est autrement, nous ne sommes rien nous-mêmes. » Cela est sans réplique et soutient la pensée jusqu'à un certain point; mais des consolations positives, il n'y en a pas. — 11 y en a bien peut-être dans la foi naïve; mais si l'univers sublime du monde n'est pas une œuvre absurde, il faut chercher le vrai et non pas les consolations. D'ailleurs, il ne dépend plus de nous de croire aux paroles des hommes. L'incertitude étant partout, on ne croit, pour ainsi dire, qu'à ce qui est grand et perpétuel, et l'on ne se remue guère

que par nécessité ou pour adoucir quelque grande infortune, non méritée surtout. — Dans le trouble où nous sommes sur la terre quand nous ne sommes pas crédules, qui est-ce qui aurait le bonheur de servir d'appui lorsque viennent les afflictions de la pensée? (^,e ne serait pas moi si troublé, si triste, et si peu détaché des choses de la vie, excepté de celles dont je ne me suis jamais soucié. Ũ/i ' est toujours ainsi, impatient ou morne, agité ou fatigué, selon l'heure, la minute et même le régime, mais pas selon l'âge; découragé parce que tout est vain ici, mal résigné parce que tout reste incertain; joignant à la faiblesse huiiiaue le manque de fermeté nerveuse; très-fâché que la vie avance si fort, et pourtant n'ayant pas à en regretter un seul mois, un seul jour; comme il y a quarante ans demandant à vivre, et comme il y a quarante ans demandant à mourir; espérant avoir formé ou saisi un grand ensemble de probabilités, mais ne voyant que du probable; songeant à des choses qu'on pourrait arranger sur la terre, mais sentant que le siècle n'est pas venu, et supposant de plus que, quoi que Ton fasse, la somme des biens et des maux changera peu, les hommes ne pouvant s\*entendre, excepté dans ce qui est routine. ^ Voilà une énergie bien trop boiteuse pour être en aide à votre énergie vivante, h

\* On, c c.<t lui-n>ôme : — c'est comme dans les livres\* de Poi't-Royal où l'On remplace le Jt et le Moi. Sénancour ne met le Moi en avant qu'avec pudeur, et U la retire presque à Millôt.

OUATOBZlftm LBÇOir.,

C'est ce que trouvait à dire Oberman vieilli quand il

s'essayait à consoler; — une consolation noble, tendre, sinistre parfois, et redevenant elle-même désolée\* I

N'exagérons pas le malheur. M. de Scuaicour a vécu en homme de conscience et de vertu ; il n'a pas eu la

^ .1»^ donnerai la suite de cette lettre où il y a quelques vtijs, quicquea' ébauches de pensées sur la prière, c'est-à-dire sur l'acte qui était pri«> mtUTement le plus antipathique à Oberman. Vers la fin de sa vie il ne la reponisalt plu absolument :

1 Si vous avez la prière, ^'crivait-il (tout (étonné de son rôle de conso- « latur), c'est un asile; chez vous elle ne peut Mre que nol»le etdégâ-. « gée ûeA formules... Je nu Hais point de langue commune entre le chétif « et rinflni, entre on de nous qui payons et la Permanence inconnue. << Oui, une religieuse aspiration est possible, mais c'est fujritif, el l'on « retombe dans son n^^ant. Je ne vni« pas de remède à cette sorte de sté- « rilité. On serait heureux d'iuiplorci- une protection céleste quand la <• trletewe est étouffante. Demander la mort que d'ailleurs on ne veal « pas précisément et qui n'écoute pas , cela ne signifie rien. Hélas ! Il « ne sifrnilié rien non plus mon billel tnivard «'n it dans un des moments «« où les doigts n'ont pas trop de crampes... Cliacun de nous peut se « dire : Si nou» devons vivre oprls la vie prieente^ elle n'en rien ; ^u- « trement noue ne sommée rien nous-mAnes. Gela est de nature à affermir « de certaines résolutions, mais cela ne donne pas la paix :\ ce que nous • nommons le cœur. 11 faut laisser cette paix au nombre des cliimères, « Je crois : je veux dire qu'on ne l'obtient ^ans doute que lori^qu'elle est « mlsérambleniMit ftusile.

« Au reste, il est une direction particulière que la prih-e pourrait « prendre. I! n est pas de supposition plus nafiirrle cpie celle d'intelligenceâ anterniédiaries. Dans cette hiérarchie aux millions de degrés, « peuvent se tronver» de manière on d'autre\* des

Génies protecteurs «I dont les inspirations... Que d'affreuses douleurs humaines nous ont été 'épargnées! d'autres ont été visiblement adoucies. Attribuons cclaux a Pouvoirs tulélaires, à quelque Génie gardien qui règle en partie notre « tâche, cherchant à la proportionner à nos forces. Cela est mystérieux « sans être impossible, ce semble. La sigesse de ces Génies serait, pour « ainsi dire, aljordaMe... Précisément parce <|ue l'abîme entre Dieu el n un mortel ne peut être franchii, notre avenir se conçoit commie perpé- « tuel, si la mort ne nous éteint pas, si un mortel est transformable. • — Tel est le plus grand effort de Vessai de retour an Déisme qu'ait pufaire Oberman ; des Anges tout au plus à défaut de Dieu. — Cette lettre était adrp?^«\*^e à Mme A. Dupin, auteur d'écrit^ remarquables. J'en dois la communication à l'amitié de M. Ferdinand Denis, re^lé si lidèle à la ménindre du respectable mort.

356 QCATOiizifcaiB lkçov.

gloire, il a eu des amis, il a eu des admirateurs secrets,

épars, mais religieux à leur manière et passionnés ; il a

sa postérité secrète qui lui restera fidèle. Un jeune poète anglais, fils d'uu bien respectable père, cl dont le talent réunit la pureté et la passion, M. Matbieu Arnold, voyageant en Suisse et y suivant la trace d'Oberman, lui a dédié un poème où il a évoqué tout son esprit et où, luimême, à la veille de rentrer par devoir dans la vie active, il fait ses adieux au grand méditatif rêveur. Je donnerai ici ce poème parfaitement inconnu en France et dans Qoe traduction que le poêle a daigné avouer\* :

STANCES BN llilwOlItB DB LHOTCUa VOBERMÀN,

îciliTKji K.N KOVKMBilK 1849»

u En face, l'alTreux sentier de l'Alpc fait ramper son escalier rocheux ; les orageux vents d'automne balaient les traînées de nuages dans Vair.

« Derrière ?onl It s !>ains aliandonnés, muets, au milieu des prairies sulilau'cs. Les feuilles sunl sur le chemin des vallées; les brouillards sont sur le Rbûne, ^

« Les blancs brouillards roulaot comme une mer. J'entends

\* « \.c ]\vrp. iVOberman élant écrit en franyais, el l'idée que j'ai <!o lui

• sa liant toujours dans ma pensée avec celle Uc la Suisse frau- çaise, Icé « Stan«6t que j'ai dédiées à m mémoire me semblent gagner beaucoup, m en Tait de coaleur loeale et de vérité, à ôtre revêtues d\*uri\* rormc (ran- It Ç4il»e. Jr VoH8 assure qu'à pré- sent je lis mon poiime avec plus de

• dans votre traduction que dans l'original. ■ C'est ce qun M. Arnold m\*a fait l'hoiiDeur de m'écrire, et, tout en rabattant ce qu'il hut de Bsi poUlestes, Je puis laisser louer une traduction qui est moins en olTcl de moi que d'un poOte ami, M. Lacaussadc. — Les Stances de M. Airoid n'ont été compot^ées que dans l'au- tomne de l'année 1849 ; je les ui insérées, après coup, dans cette quatorzième Leçon. C'est la seuls iutcr calation de ce genre que je me soli permise.

QCATORZIBUB LF.ÇOJ. SU!

h% torrents rugir. — Ouil Obennan, tout parle ici de toi ! Je te sens tuut près, une fois encore.



« Je tourne tes feuillets : je sens encore leur iialeine rouler sur moi; je sens ce soufUe de Jangoeur, de froid et de mort çui couvait sur ton âme.

« Fqù d\*id, paavre Créature» qui que tu sois, condamnée à er-  
rer» loi qui es tout naufrage en ton propre cœur, et qui Tas à la  
recherche de quelque allégement du dehors.

« Une fièvre brûle dans ces pages, et sous le calme qu'elles  
feignent; un esprit humain blessé se tourne et se retourne ici sur  
son lit de peine\*

« Oui! bien que Tair vierge de la montagne soultt» frais & tra-  
vers ces pages; bien que les glaciers versent de loin sur ces  
feuillets TAME de leurs neiges muettes;

« Bien qu'ici le murmure de la montagne s'augmente et  
s\*ejifle du bruit des sapins aux sombres ramures ; bien qu'il vous  
semble, en lisant, entendre la cloche des vaches pâturant sur les  
hauteurs; •

« Oui ! à travers le roulement du torrent solitaire et le mur-  
mure de l'abeille des montagnes, ici sanglote je ne sais quel sou-  
terrain accent d'humaine agonie.

« Et n\*estH:e point pour cela, parce que la note ches toi est  
trop lourdement chargée de peine, que le monde, ô Oberman I  
aime si peu tes accents?

u 11 est des secrets que le poi!te peut dire, car le monde

'QCIATOBZlftlII LEÇON.

aime les voies nouvelles : mais en dire de trop profonds n'est  
pas bien ; le monde ne sait plus alors ce que dit le poète.

« Cependant, pturmi les Esprits qui ont régné en nos jours  
troublési je n'en connais que deux, toi excepté, qui loieut parre-  
Dus à voir leur cbemia.

« Près des Lacs' de l'Angleterre» dans le vieil âge d^à gris, ruo  
garde son tranquille foyer; et l'autre, le Sage puissant aux nom-  
breux travaux, est endormi dans k genuanique Weimar.

« Mais les yeux de Wordsworth détournent leur regard de  
toute une moitié de la destinée humaine j et quant à la plème car-  
rière de Goëthe, peu d'entre les fils des bommes peuvent songer à  
l'égalér.

« Car il a suivi une route solitaire, les yeux sur le plan de la na-  
ture ; il n'a ni trop fait de l'homme un dieu, ni de Dieu trop fait  
un homme.

« Il était puissant , d'un esprit libre de brouillards, sain, clair,  
— combien plus clair que le n6tre I et pourtant noua avons une  
pire carrière & fournir.

« Car, quoique sa virilité ait essuyé le souffle d'une lamentable  
époque, au moins dans un monde tranquille s\*est écoulée sa plus  
tendre et première jeunesse.

« Mais nous, produits et venus en do^ lnnu i s de change-  
mont, d'alarme, de surprise, quel abri av uns- nous pour devenu-  
mûrs? quel loisir pour devenir sages?

« Couime des enfants se baignant sur le rivage, & peine

#### QUATORZIÈMI LEÇON. 359

ensevelis sous une vague, une seconde vague airiTe srtnt que

nous a pus eu le temps de respirer.

•t Nous vivons trop vite, nous sommes trop éprouvés, trop harcelas pour atteindre au doux vn}me dp Wordswortii, ou pour arriver à la lumineuse et large vue de Goethe.

« Et c'est alors » ù Sage plus tdste, que nous nous tournons ▼ers toi : nous sentons ta magie et ton charme. L'éuigme ineitricable et désespérée de notre fte, — toi aussi tu Tas bien scrutée l

^« Inomobtle ta t'assieds » tranquille comme la mort , préparé à souffrir. De sang-froid est ta léte, froid ton sentiment, et glacé ton désespoir.

« Oui ! comme l'a dit le fils de Thétis (Achille), on t'entend dire à ton tour : « De bien plus grande que toi sont morb ; ue lutte point; meurs aussi, toil »

« Ah l deux désirs agitent le sang fiévreux du poêle : l'un le pousse au dehors vers le monde, l'autre vers la solitude\*

e La flamme de la pensée , s'écrite-t-il , le sentiment de la « vie, — où, où donc abondent-ilsî » Ce n'est ni dans le monde ni dans le conflit des hommes qu'on peut espérer de las trouver.

« Celui qui a regardé de loin et qui n'a point partagé la lotte, celui-là seul sait comment les choses se sont passées;

celui-là seul \ii de la vie de tous, qui a renoncé à la sienne propre.

« Donc, à toi nous venons. Des nuages sont amoncelés là où

tu t'es assis, 6 Maître t Le royaumè de (a pensée est triste et froid, — le monde est plus froid encore t

« Mais toi aussi tu as des plaisirs à partager avec ceux qui viennent à toi : des baumes flottant sur tes brises de montagne; des spectacles à contempler, qui guérissent.

« Que de fois, là où les pentes sont vertes sur le Jaman, tu t'es assis à la porte de quelque haut chalet, et tu as TU le jour d'été être long à finir,

« Et les ténèbres se glissent sur l'herbe humide étoilée de petites crocus, et gagner peu à peu cette nappe étincelante de cristal sous le vert sombre des sapins,

« Les eaux du lac Léman, au loin là-bas ! — Que de fois tu as regardé la rose lumière s'évanouir des pics distants couverts de neige, et tu as entendu dans l'air de la nuit

• Les accents d'une langue éternelle jouer à travers les branches des sapins I que de fois tu as écouté et t'es senti redevenir jeune, tu as écouté et pleuré 1 — Mais loin 1 arrière 1

« Arrière I les rêves qui ne savent que tromper t Ct toi. Guide

Uisle, adieu I Je pars: la destinée me pousse;, mais je laisse la moitié de ma vie avec toi, ici.

« Nous tous, — instruments au service de quelque Pouvoir inconnu, — nous nous mouvons sur une ligne rigide : ne pouvant ni posséder et jouir quand nous le voulons, ni, quand nous le voulons, nous démettre,

« Moi, c'est dans le monde que je dois vivre : — mais toi.

Ombre mélancolique, si tu ne me vois plus désormais, tu ne me condamneras ni ne me blâmeras.

« Car (tu es parti de la terre, et la place que tu réclames, elle t'est due parmi ceux-ci, les Enfants de la seconde naissance, que le monde o\*a pu soumettre ni appiivoi^ici.

« Et au sein de cette petite troupe transfigurée, que bien des voies différentes ont conduite à une terre commune, tu apprends à penser connue cui.

à Chrétien et païen, roi et esclave, soldat et anachorète, CCS liisiinclions que nous estimons si graves ne sont rien À leurs yeux.

à Ils ne devaient ptis qui a languir inconnu, qui s'est lancé dans l'action, eux dont l'unique lien consiste en ceci qu'aucun d'eux n'a été souillé par le monde\*

« Là, sans (d'ore, tu verras celui qui maintenant n'obéit plus à ton charme\*, pourvu seulement qu'il soit resté comme toi, sans tache. — Ainsi donc, adieu !

N'Adieu ! — soit que tu reposes maintenant près de cette mer intérieure tant aimée, dont les vagues bleues jouissent de leur sourire Veve; et Meillerie,

« Dans cette douce et gracieuse contrée où, avec leur bois-

\* poète lui-même, M. Arnold, qui s'apprêtait à entrer dans la vie pratique et active. — Devenu professeur à Oxford et attaché, de plus, à

l'administration centrale de cette instruction publique où son père a été le grand et bienfaisant réformateur, nous l'avons vu

nVommenl en France (i8àì>j chargé d'une mission de mu Gouver-  
nement pour étudier chet nous l'Instraetlon primaire et voir ce  
qui pourrait te U'aneporter ulilenient de noe oiélhodee dane wn  
paye.

### 362 QOATOBZIÈin

Minent more, les pins odorante dn Switierland m dressent  
sombres autour de U yerte tombe ;

« Là, où entre les murs de vigne tout poudreux qui aboutissent  
i cette verte place, le paysan matinal se rappelle encore la figure  
du pensif étranger

« (Et il se baisse pour nettoyer ton chitlre tumuiaire caché  
sous la mousse, avant de reprendre son chemin); — ou soit que,  
par un destin plus ironique, parmi les essais des liommesy

« Là où entre ses terrasses de granit la Seine dirige ion onde,  
la Capitale du Plaisir voie ton tombeau dont on parle à peine;

« Adien I sons le del nous nous séparons dans cette anstire  
▼ allée des Alpes. O volonté détendue 1 O cœur brisé 1 à toi un  
dernier, un dernier adieu 1 •

Voilà pourtant, si je ne m'abuse, sur ce tombeau solitaire qui  
est moins en effet aux bords de la Seine qu'au bord du Léman»  
une immortelle couronne funèbre.

Il me semble qo'aujourd'bai nous avons été bien sombres.  
C'est qne nous avons affaire à une vraie maladie. Nous nous re-  
lèverons avec René qui n'est un de ces ma\* lades qu'à demi, et  
qui excelle à dire avec éclat les cbosees sombres, et les choses  
désespérées avec enchantement. De bonne heure il a su faire de

son désespoir et de ses ennuis même une séduction. Et ceux et celles surtout qui l'ont le mieux connu définissent volontiers sa personne et sa race quelque chose de capricieux, d'inattendu, d'inégal et d'aimable : ^ « Oh! quand elle le veut, que

cette race de René est aimable I c'est la plus aimable de la terre I » Je ne saurais trop dire qui me souffle ces paroles\*, mais je suis bien sAr de ne les avoir pas in- ▼entées\*.

\* Une ^ule et dernière remarque avant de quitter Sénancour : c'est que jamais René, si beau qu'il puisse être, ne saurait faire k un étranger, AlleoMuid ou Anglais, une impreMiim du genre ni d« la fbna de celle qu'on vient de voir aorttr de ki lecture d'Oberman. Chateaubriand supporte peu la Iradiiriion, ou simplement le transport à Tétranfrer. ( a beauté chez lui, uième la beauté de la pensée, tient trop à la forme ; elle est comme enchaînée à la dme des mots [apicibus verborum ligata), i Ut «fêta brillante dee wfltim\*

Weilher et Childe-Urtmliî, firtres Je René. — Caractère propre de ce dernier; — image de l'auteur. — Naïveté d'égoisme. — Idoralité plaquée. — > Le poisM dus rhMiie. — Xf L^rew (fe te Cité âÀwte ; - piUé et sympalUt. -^8dMt final i Btné.

Messieues,

Je ne comparerai pas René avec d'autres lypes; une l( lie coiDparaison mènerait trop loin. M. de Chaleaii- I briand se plaint dans un chapitre de ses Mémoires qun j l'iuteur de Childe-HarouI l'ait imité sans le nommer. Il y ■ a là de l'enfantillage vrainaent/. Ces grands poètes n'ont pas eu l esoin de s'imiter l'un l'autre; ils ont trouvé en eux-mêmes et dans l'air du siècle une inspiration suffisaule. qu'ils ont chacun appropriée et liguree à

leur manière, en y mettant le cachet de leur talent et de leur égoïsme. "Tous ces types sont ôclos en Allemagne , en Angleterre, en France, sous un même souffle, sous un même courant atmosphérique général qui tenait à Tétat du monde à ce moment. Il y a de ces grandes zones d'idées et de sentiments dans lesquelles plongent des quarts de siècle ou des demi-siècles tout entiers. Cela s'est tu au Moyen-Age» à la Renaissance , à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle\*

1 « Manfred n'est qu'un René habillé à la Shakespeare. • ( IhèneUollé.) Le mot est bien dit et vrai si Ton n'en abiue pas.

QCtNZIÈMB LEÇON. 36S }

cle, au moment de toutes iea grandes rénovations de la société.

Un homme qu'on est assez surpris d'avoir à nommer en pareille iialière, mais qui était vériUibleraent distingué et qui avait bien de la finesse dans l'esprit, avant de s'être fait une réputation dans un tout autre genre, M. Pierre Leroux, dans sa Préface de la traduction de Werther^ écrite il y a quinze ans, a dit :

a II y aurait une étude bien curieuse à faire. Il faudrait oom]>arer Werther à Pawt et montrer le rapport intime qui unit ces deux ouvrages de Goetlie : on obtiendrait ainsi une sorte de type abstrait de la poésie de notre flge. On prendrait

ensuite l'œuvre entière de Byron, et le type en question repaîtrait. On ferait la même chose pour le AenèdeM. de Cha> tcaubriand, pour VOherman de M. de Sénancour, pour V Adolphe de Benjamin Constant, et pour une multitude d'autres productions éminentes et parfaitement originales en ellesmêmes, sans comp-



ter les imitations plus ou moins remarquables de Werther, telle que le Jaropo Ortiz d'Igo Foscolo. Mais, si les considérations que j'ai émises tout à l'heure sont vraies, une telle comparaison entre Wrrther et les œuvres analogues qui l'ont suivi, mOme eu se restreignant à celles qui ont le plus de rapport avec lui, ne serait rien moins qu'un tableau et une histoire de la littérature européenne depuis près d'un siècle : ce serait la fornmlle génitale de celle littérature donnant il la fois son unité et sa vai iélé, ce qu'il y a de permanent eu elle et ce qu'il y a de >ai iai)le, à savoir la forme que revêt, suivant l'âge de l'auteur, suivant son sexe, son pays, sa position sociale, ses douleurs personnelles, et au milieu des événements généraux et des divers systèmes d'idées qui l'entourent, cette pensée religieuse et irrégieuse à la fois que le zvni\* siècle a léguée au nôtre Comme un funeste et glorieux béritage\* Laissons là ce sujet qui demanderait un Tolume... »

Si l'on luisait ce tr..vail il y aurait à ne prs oublier ceci

(car j'aime toujours à faire la part du moraliste), que leH ReDé, les Ghilde-Harold, sous leur noble p&Ieur ne s'out qu'un seul aspect» un aspect idéalisé de l'Individu qui se pose à son avantage et qui ne se livre pas à nous tout entier. René a son côté de prose dont il ne se vante pas. De même, Cbilde-Harold est doublé de don Juan, et il s'en vante. Descendant des vieux Normands, Childe-Harold, ce type de toute I<a jeunesse dorée d'Albion, est sorti un matin de son île comme uii écumeur des mers son ancêtre, coaiuié un pir.ib' avide de toutes les sensations, de toutes les voluptés. Il s'est jrte sur l'Italie, sur la Grèce, sur les plages heureuses, bi ie beau pèlerin s'est vite blasé à ce jeu-là, faut-il donc s'en (^donner ^? Le Breton René a un peu fait de même : « (juand je peignis Hené, a dit l'auteur des Mémoires

dans un moment de franchise, j'aurais dû demander à ses plaisirs le secret de ses ennuis. » — Quant à Oberman, il n'est que ce que nous le voyons; il nous dit tout; il est lui, Oberman, à toutes les heures du Jour et de la nuit : pauvre boQune 1 trop vrai sage I

L'Européen René arrivé chez les Natches, établi déjà parmi eux depuis plusieurs années, demeurait opiniâtrement mélancolique. Il avait pris une épouse en arrivant pour se conformer aux mœurs du pays, iiiai- il ne vivait point avec elle. Le vieux Chactas, qui lui avait raconté

' • Quand les plaisirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les plaisirs, et nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme. \* Cette remarque est d'un jeune sage qui a beaucoup deviné, — Vamrenargoea. On a les beaux vers de Lucrèce :

. QuOniam nescio de fonte leporum

Surgit amari aliquid, quod in ipsis Oribus angat ; Aut <}uom copscius ipse anxius te forte remordet...

Ces remords masqués sont pour beaucoup au fond de toutes ces belles mélancolies de René, qui ont l'air de ne porter que sur des nuances.

gumutai tigov. 367^

ses aventures, désirait l'entendre à son tour : le vénérable missionnaire, le Père Souël , de même. C'étaient les deux seuls hommes avec qui René eût lié commerce. Un

jour, après bien des résistances, il se décide à parler devant ses deux vieux amis. Le cadre, qui ne fait jamais défaut chez M. de

Ciiteaubnaud, est admirablement posé :

« Le 2 i de ce mois que les Sauvages appellent la lune des /l6ttf\$, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au sachem, et le conduisit sous un sassafras, au bord du Meschacé-bé. Le Père Souëi ne tarda pas à arriver au rendez-vous.

L'aurore se IcTait : à quelque distance dans la plaine, on apercevait le village des Natchez, avec son bocage de mûriers et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française et le fort Rosalie se montraient sur la droite, au bord âu flonve. Des tentes, des maisons à moitié bAties, des forteresses comiaeacées, des df^frichements couverts de nègres, des groupes de blancs et d'Indiens présentaient, dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœur^ sauvages. Vers l'orient, au fond de la perspective^ le soleil commençait à paraître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinaient comme des caractères d'asur dans les hauteurs dorées du ciel; à l'occident, le Mesebacébé nralalt ses ondes dans un silence magnifique, et formait la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur. »

Quand on se plaît à encadrer si glorieusement son ennui, il ne saurait être incurable. L'auteur de Jleiié excelle à poser la tristesse de son béros, comme les Grecs savaient asseoir leurs monuments et les mettre en barmo\* nie avec la nature.

Le récit commence : il le laudraitlire en entier, tant il est parfait, mesuré, cadencé, d'une beauté de ligne et d'un enchaînement continu. Une tristesse dépeinte et

chantée de la sorte se devient, sa propre consolation à elle-même; et n'y aurait-il que cela seul, on sent que Eéné se consolent et se distraira; il deviendra poète, littérateur, écrivain, ce qui est un pis-aller qui amuse bientôt et dédommage.

Après tout, il revient ayant découvert son monde, non pas juste ce qu'il croyait chercher, la passion, mais ce qui en tient lieu et en console, la poésie. Il lui est arrivé comme à Colomb : au lieu de l'Asie et du royaume du Gâtay, il rencontra les riches Antilles.

M Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs; respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi, me font rougir du trouble et de l'agitation de mon finie. Combien vous aurez pitié de moi!... »

C'est sa propre histoire qu'il raconte, un peu arrangée, un peu déguisée à la surface, mais exacte dans les traits intérieurs. Ce nom de René même est son propre nom :

« », Pavais un frère que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel. — Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage... Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais de repos et le contentement qu'après de ma sœur Amélie 1... »

Celle Amélie, nous la connaissons. Tout ce qui suit et qui se rapporte à elle est une mélodie :

« Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au

sourd mugissement de l'automne ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas ; tantôt, dans nos jeux innocents » nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je rivaais les Muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies. »

Nous avons eu depuis lors une seconde édition de ces rêves dans les Mémoires d'Outre-tombe. Combien le premier récit, malgré les incontestables beautés du second, reste plus pur, plus net, plus vrai, sans aucune surcharge, et tout à fait classique ! Il a dit quelque part : « Les plaisirs de notre jeunesse reproduits par notre mémoire ressemblent à des raines vues au flambeau, n'est-ce pas ? C'est trop ce qu'il a fait dans ses Mémoires mêmes : il s'y glisse quelque fantasmagorie ; mais ici, dans *René* il revoyait encore sa jeunesse à la clarté du matin.

Son père meurt. Pour la première fois l'immortalité de l'âme se présente clairement à ses yeux :

« Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité ? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers ? Pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque haute vision de l'éternité ? »

Lamartine a repassé sur cette grande idée dans le Crucifix :

De son pieux espoir mon Trône gardait la trêve, Et sur Beft traita  
frappés d'une auguste lieue

370 O l'INZlèMR LFr.ox.

La douleur ftiligili^ avait empreint sa grâce, La mort sa  
utajeté.

Et moi, debout, aaii^i d'une terreur sorrelli, Je n'osai» m'ap-  
prot licr dft ce reste adoré.

Comme ni du (réi)&H la majesté muette L'eût déjà consacré 1

les poètes modernes ont commencé par mettre le pied dans les  
vestiges de M. de Chateaubriand; mais bientôt, et même en fai-  
sant cela (je parle des plus grands), ils ont Yolé d'eux-mêmes.

Quand on en est à René il faudrait tout lire ; il énumère et par-  
court Tune après l'autre toutes les impressions, toutes les cir-  
constances naturelles de l'enfance, de l'adolescence, de la jeu-  
nesse, et il cueille sur chacune ce

que j'oserai appeler la /leur du défencftantementf ; il s'en  
compose une couronne aux nuances pâlies et délicieuses, aux  
parfums mortels et enivrants. Le cloître, les voyages, les débris  
antiques des peuples illustres, les peuples vivants et nouveaux, il  
touche à tout, il traverse tout, et augmente, à travers tout, son  
trésor d'ennuis et de vagues tristesses.

Dans ses voyages il va d'abord s'asseoir sur les débris de Rome  
et de la Grèce, pays de forte et étingénieuse mémoire ;

« Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée... »

On a fort critiqué dans le temps cette comparaison, comme expliquant le réel par l'abstrait, le plus connu par ce qui l'est moins\* La critique, dans le cas présent»

QunrzièNs uçon. 371 \

me paraît tomber à faux. Il est naturel à René de mieux

connaître encore son désert intérieur que celui de la

Campagne roinaiiu', cl d'y tout rapporter. Cela lui est plus commode cl plus familier. Il sait uirux les réalités du dedans que les ombres et les phénomènes du dehors.

Mais ces ombres elles-mêmes, ces images diverses et ces spectacles où glisse son regard, comme il les comprend elles embrasse aussitôt 1 Avec quel art, quel arrangement suprême, ii les compose, les achève et les dé\* core f

« Je méditai sur ces monaments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avait vu jeter les\* fondements de ces cités se couchait m'estueusement, à mes yeux,' sur leurs ruines; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux. Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs assis tout pensif à mes côtés, n

Des peuples morts il passe aux vivants :

« Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les Dieux sur la lyre, et la félicité

des peuples qui honorent les lois, la Religion et les tombeaux. Ces échantres sont de race divine: ils possèdent le seul talent incontestable dont le Ciel ait fait présent à la terre... »

Voilà le secret de René, Tanneau d'or par lequel il se rattache à la vie. René croit à l'immortalité de la poésie, donc René croit à quelque chose, et le jour où il se sentira certain de posséder lui-même ce seul trésor incontesté\*

Un jour il sera sauvé.

371 QuiifzifciiiB LE choir.

« L'antique et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la Religion! Quel labyrinthe de colonnes! quelle succession d'arches et de voûtes »

René ne fait autre chose que tracer ici (et c'est sa gloire d'avoir été le premier à le concevoir et à le remplir) l'itinéraire poétique que tous les talents de notre âge suivront; car tous, à commencer par Chateaubriand lui-même qui n'exécuta que plus tard ce qu'il avait supposé dans l'enfance ils parcourront avec des variations d'impressions le même cercle, et recommenceront le même pèlerinage : à l'Italie, la Grèce, l'Orient. Lamartine, dans cette belle pièce de son Homme où il faisait la leçon morale à lord Byron, a dit :

Hélas! tel fut ton sort, telle est ta destinée.



vidé comme toi te «oupe empoisonnée ; Mes yeux, coaime les  
tiens, ssns voir se sont oavwlsj

J'ai chcrclié vainement le mot de l'univers.

J'ai deiiiamlé sa cause à loulo la nature,..

Des empires détraits Je méditai la eendre ;

Dans SCS sacrés tombeaux H( iiw m'a vu descendre; De.s  
mfines 1r s plus saints troublant le froid repos. J'ai pesé dans mes  
mains la cendre des béros ' ; J\*allali redemander à leur Ttine  
poussière Cette immortalité que tout mortel espère.

Que (lis-jc? suspendu sur le lit des mouranis. Mes regards la  
cherchaient dans des yeux expiranU; Sur ces sommets noircis par  
d élerneis nuages, Sur ces Hofs sillonnés par d'étemels orages,  
J'appelais, Je bravais le choc des éléments.

Semblable à la Sibylle en ses emportements, J'ai cru que la  
Nature, en ccj» rares spectacles Laissait tomber pour nous quel-  
qu'un de ses orades :

\* « Mais Je me lasi^aî de fouilliT dans le» eereueils, où Je ne  
rmuaiâ trop souvent qu'une cendre criminelle. • ( René.)

J'almâTn h inVnfonccsr dont cet tombret horrran\*.

Mai8 un jour que plongé û&m ma i^roiu-u iurortune, J^avais  
lané le Ciel d'une plainte importune. Tue ( larli^ d'«-n haut dm»  
mon sein «loscnndit, Me lenla de bénir ce que J'aTaia maudit,  
ete.

Le ton (le la pièce change à partir de C6 moment, et le po6te  
entre dans la sphère qui lui est propre. Il y a de la sérénité chez

Lamartine, même dans ses moins beaux jours, jamais chez René. Lamartine engendre la sérénité; il la crée même là où il n'y a pas lieu : René engendre l'orage.

Prenez le René réel, ôtez-lui ce léger masque chrétien que M. de Chateaubriand lui a mis tout à la fin pour avoir droit de le faire entrer dans le Génie du Chénier, revenez au pur René des Natchez et la pièce de Lamartine pourra s'adresser à lui non moins justement qu'à lord Byron.

La naïveté de l'homme, c'est de croire qu'il est seul de son espèce, qu'il a inventé pour son propre usage ces duplicés, ces attributions du cœur dont il s'étonne, et qui ne sont, après tout, que le fond même du cœur humain. S'il promène tour à tour son caprice au-dehors de la solitude aux cités et des cités à la solitude, il y a longtemps qu'Horace a dit :

Rooi n'importe amem ventosius, Tibare Ronam\*.

René se fait dire par Ghactas : « Si tu souffres plus qu'un autre des choses de ta vie, il ne faut pas t'en étonner

^ « Un jour j'étais moulé au sommet de l'immense... (et jusqu'à ce que

suiv. » l'homme.)

\* Il y a quelque temps avant que Boerhaave, dans sa lettre au Père Calfaro sur la Comédie, disait en évêque chrétien, et se rétractant aux Pères

« La grande âme doit contenir plus de donateurs qu'une petite, » Je l'ai déjà remarqué, il se pique dans cette foule dans ce désert (l'homme que lui offre une grande ville, de n'avoir pas un

oint; au fond, c'est qu'il se flatte de n'ayoir pas un semblable. Erreur ! il en a beaucoup (sauf le talent) ; et dès qu'il eut parlé, dès qu'il eut exprimé sa peine singulière, une multitude de lleuèb se reconnurent et se levèrent en s'écriant : Moi aussi!

Ce que René a surtout de propre, c'est de se mettre en présence de sa tristesse, de la rej<sup>^</sup>ardcr en l'admirant et en la chérissant, de la revêtir, cnmmc un beau fantôme, d'harmonie et de blanche lumière.

Nous continuons de retrouver sur sa trace les plus brillants de ses successeurs :

« La solitude absolue, le spectacle de la natiïro. plongèrenl bientôt dans un état presque impossible à déci'ïre. Sans parents, sang amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Onclquefois jn rougissais subitement, et je srnfai? couler dans mon cœur couiuiie fies ruisseaux d'une lave ardeute ; quelquefois je poussais des ciïs iuvolontaires, et la nuit «'tait également troublée de nies souges et de mes veilles, ii nie manquait quelque chose pour remplii' l'abîme de mon existence :

de ri<sup>^^</sup>lisn : < Que si on veut ix'iiKjtrRr les principes âo. lotir morale, quelie sévère condamnation n'y lîra-l-on pas de l'esprit qui mène aux spectacles, où (pour laisser tous les autres maux qui les accom|)a{nent) l'un no cherche qu'il s'étourdir et qu'à s'oublier soi-tnenic, Jïour calmer /a persécution de vci inexornhte. ennui, qui fait /i; fond de lu rie humaine, dcyuvi que l'Imnme a perdu le ijoûl de Dieu? n Bossucl, s'il avait pu être lémotn de cet ennui des René et des Obemnan qti'il avait si admirablement défini à Tavanee, aurait donc pu lut dire : «< Je te

connais ! • Mali, chczBossuet, celte connaî-sanci' iiritlonde et  
cj'lle dénonciation de l'ennui inhérent au c(Pur Inuiuiin est de  
toutes paris encadrée et donduée par l'idée chrétienne. On ne  
HHigc mhwc à la relever cht^z lui que depuis que la maladie, en  
se trahissant à déoouvert et en a'élalant, est devenue une gtoie«

#### gUINZIÈME LEÇON. 375

je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, ap-  
pelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme  
future; je l'embrassais dans ins vents; je croyais l'entendre dans  
les gt^missements du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire et  
les astres dans les deux, et le principe même de vie daos Tuoi-  
vers. »

C'est juste tîvdemeni de Lamartine, toujours ayec la différence  
des complezions et des natures :

Que le tour du soleil ou commence ou s'achète, ' D'un œil Ind-  
firérent je le suie dans ton eoun; En un ciel sombre ou pur qu'il  
se couche ou se lèvei Qu'importe le soleil? je n'aUends rien dea  
jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière. Mes yeux ver-  
raient partout \c vidf et les déterli :

Je ne désire rien de tout ce qui m'éclaire } Je ne duiuaudu nuu  
à rimuiientiù univers.

Mai^ peut-être au delà des bornes de sa sphère, Lieux où le  
vrai soleil éclaire d'autres cieux, Si je pouvais laisser ma dépouille  
à la terre. Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeui.

Là Je m'enivrerais à la source où J'aspire ;

Là je retrouverais et l'espoir et l'anour, Et ce tîien idéal (jui»  
toute âme désire.

Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour 1

' Ct juntôme imaginaire. . . Il a un peu matérialisi^ cela dans  
les lf<f' moires d'Ouire-iowlie, au eliapffn» iiiifilul»^ Fantôme  
d'amour, lltrR presque ridicule, ajouté sans doute, j'aime à le  
croire, par le directeur du Journal oii ces Mémoires parurent  
d'abord ; car il Âiut un llire et une alllcie au reuilelOM. Il y a  
bien un des i hapitrea fu^dentsqui est intitulé ; Pritiiri SonjjJr  
de lu ^inr. qui (inil passer cu couranl cl à la légère ostdevt^nu  
une marque, el une enseifrne. Le trait délicat est grossi et comme  
appesanti ; mais les générations nouvelles aiment ces signes exté-  
rieurs de fbree.

376 Qin?rziftMK Lvçoir.

Que ne puis-je, porté sur le diar de l'Aurore, Vague Objet de  
me& vœux, m'élancer jusqu'à toi 1 Sur la torre d'exil pourquoi  
resté^Je eoMre!

Il n'est rien de commun entre 1« terre et mol.

Quand la feuille des bola tombe dans la prairie,

I VI lîl du soir se lève et l'arrache aux vallons; Et moi je suis  
sommelable à la feuille flétrie : y Emporlcz-moi couune clic, ora-  
geux Aquilons !

Ce dernier cri est presque un écho fidèlement répété : «Levez-  
vous vite, Orages désirés, qui devez emporter René dans les es-  
paces d'une autre vie... » Mais René a plus d'énergie que Lamar-

tine et que tous les Jocelyns du monde quand il continue en ces immortels accents :

M La nuit, lorsque l'aiglon ('branlait ma chaunière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'a ti avers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés , comme un p&le vaisseau qui laboure les vagues, il me sem> blait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que J'aurais eu la puissance de créer des mondes. Ah 1 si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j 'éprouvais 1 O Dieu t si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même... Beauté céleste! je me serais prosterné devant toi, puis, te prenant dans mes bras, j\*aurais prié TÉternel de te donner le reste de ma vie. »

On retrouve là^ adouci à peine, le cri de Chacal dans

la forêt, le cri d'Eudore tenant Velléda sur le rocher.

René, dégoûté de tout, est décidé à en finir avec la vie, h mourir. C'est alors qu'Amélie reparait. Je n'insisterai pas sur cette dernière moitié du récit. Je remanierai seulement qu'ici l'enfant obtient un peu ce qu'il désire : il voulait un beau ^aiheur, en voilà un. Su vie jusque-là,

son état moral se composait d\*une suite de désenchantements sans cause précise : désormais il a son accident singulier entre tous» son fatal mystère. Il a quelque raison de se dire : a Mon chagrin même, par sa nature ex\* traordinaire\* portait avec lui quelque remède : on jouit de ce qui nest pas commun, même quand cette chose est un malheur. » Et plus loin : » Je ne sais ce que le Ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les oracles accompliraient partout mes pas. » 11 peut désormais caresser à

son gré sa chimère , c'est-h-dire l'orgueil et risolement dans le malheur. Tel qu'il est et que nous le connaissons, il est récompensé par cette conclusion romanesque bien plus qu'il n'en est puni. Étrange moralité !

fia, d'ailleurs, de son récit, celle dernière nuit passée à terre, son cri lointain d'adieu à sa sœur et au vieux monde, son dernier salut au matin du départ, tout cela est d'une beauté accomplie d'expression et d'images. Ce sont de ces pages qu'il est bon d'offrir, en les détachant, et de rappeler à ceux qui, tout fiers d'avoir surpris en défaut le vieillard, seraient tentés d'oublier que M. de Chateaubriand est et demeure en définitive le premier écrivain original de noire âge :

« L'ordre était donné pour le dc'part de la flotte, déjà plusieurs vaisseaux avaient appareillé au baisser du soleil; je ni\*étaîâ arrangé pour passer la dernière nuit d terre, afin d'écrire ma lettre d'adieu à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe de ce soin, et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient Ir ipDer mon oreille. J'écoule, et au milieu do. la. tt inpéle je ll^ll^lgue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout était désert, et où Ton n'entendait que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un cOlé s'étendent les vagues élincclantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieux. Une pe-

378 OOTMlftMl LICOU.

ttte lumière paraissait k la fen^tre grillée. Klait-co (oi, o mon AnK'lit'! ([iii, prostprni'c un pied ilu trucilix, priaîs le Dieu Jes oraj^es d'(5p(uguer tun malheureux frère? La leniptUe sur les

flots, le calme dans ta retraite ; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule ; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connaissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie ; d'une autre part, une femme telle que la tienne, 6 Amélie 1 orageuse comme l'Océan ; un naufrage plus affreux que celui du marinier : tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes, écho du rivage américain qui répètes les accents de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale ! Je contemplai longtemps sur la côte les derniers balancements des arbres de la patrie, et les faites du monastère qui s'abaissaient à l'horizon, »

Le vrai René finit là. Les paroles de réprimande qu'adresse le malade si content de l'être le vénérable Père Souël ne sont que pour l'assortiment, et pour fournir le prétexte d'insérer un tel épisode troublant dans un ouvrage consacré au Christianisme. Elles sont sévères sans être pénétrantes et efficaces. J'appelle cela une moralité plaquée.

En vain l'auteur a cherché à se disculper complètement à cet égard dans la Défense du Christianisme. Plus il s'attache (liirenitMiL à Jean-Jacques et à l'auteur de Wcr/tn-[donc il réclamera j) l'ustard la parenté quand il récriminera contre Byrou), plus il montre le peu de solidité et même de sincérité de sa plaidoirie ^ Un de

^ Il disait dans sa Défense du Génie du Chrétienisme t « L'affaire y « combat (dans) René) le traversa particulier des Jeunes



geni du aièela.

QOtifziftm LKçoir.

ses amis d'alors est allé plus au fond en osant dire : j « Dans  
Rehé Chateaubriand a caché le poison sous l'idée „J religieuse ;  
c'est empoisonner dans une hostie \ »

M. Vinet a eu raison de faire remarquer que, s'il avait

Mu insérer diios un livré dt? ce genre une anecdote oCi

« 1r tr ivor» qui mène directement au suicMi'. C'est J,-J.  
Rousseau qui « iijlriuluisit le prpmîpr parmi nous ces rêveries si  
désastreuses et si « coupables. Lu s isoiaul des lioumes, en  
s'abanduuuanl à ses sougas, « il a Ml croire à une foule de jeune»  
gens qu'il est beau de ee Jeter « dans le vague de la vie. Le roman  
de Werther a développé depuis ce « germe de poison. L'auteur du  
Génit iln Christianisme, ubiigé de (kire « entrer dans le cadre de  
son apologie quelques tableaux pour l'imagi- < nation, a voulu  
dénoncer eette espèce de vice nouveau, et peindre les « Ainesles  
oonséquenoeca de l'amour outré de la solitude. » Comment ac-  
commoder < ( s paroles avec ce qti'il dit dans ses Mémoire» ; « Je  
reconnais tout d'abord que, dans ma première jtuieriÂti, Ossian,  
Werther, les Rêverie\* du Promeneur toiUaire,,», ont pu s'appa-  
renter à mes idées; mais je n\*ai rien eoeki^ rien diasimaté du  
ptaieir que me eaeuaient des Oftvragfs m) je tne (ItUeetais. n On  
vient de voir, en elTel, jusqu'à (pjel point il s'edt montré leiulre et  
reconiiiaissail. Au reste, s'il a nialtrailé ses pères (Goethe et JcAn-  
Jacque») liuus sa DéJeiiaAe du Génie du Christian ttisme^ il ne  
traite guère mieus ses enfants dans ses Mémoire» d'Outre»  
tombe : « Lord l>yrou a ouvert une déplorable école : je présume  
qu'il • a été aussi dé^^nii- des Cliilde-Haiold auxquels il a donné

naissance, « que je le suis des René qui révenl autour de moi. »  
L'isolement, toujours l'isolement t 11 tæhe -de n'avoir pas eu de  
pères, comme il se glorifie do n'avoir point d'enfont. Il renie les  
uns et désavoue les autres.

' (Ciiônedollé.) — Pour juger de René et de son esprit, pour ne  
pas trop se laisser prendre à l'admirable beauté de la forme et à  
l'appareil religieux extérieur dont 11 se couvre aux yeux des  
simples, il Importe

d'y joindre comme un complément indispensable la lettre de  
René à Céluta dans les Xatrhez, que j'ai plusd'unp fois citée : e'esf  
là que le fond de cette ùmu iicurablu se produit tout à nu dans sa  
viuleuco, sans plus de souci de la beauté et sans respect de rim-  
presMon morale : « Géluta, Il y a des existences si rudes qu'elles  
semblent accuser la Providence et qu'elles corrigeraient de la man-  
nif d'être. Depuis le cninmencemen! de ma vie, je n'ai c«ssé de  
nourrir des chagrins : j'en portais le germe en moi, comme l'arbre  
porte le germe de son fruit. Un poison Inconnu se mMait à tous  
mes sentiments; Je me reprochais jus(prti ces joies nées do la  
jeunesse <»1 fiitritives eommt': elle... J'écris assis sous l'arbre du  
désrrt. au lioid (l'un rif'uvr" sans nom, ilans la vallée où s'éli^vent  
les nii nics lorèts qui la couvrirent lorsque les temps commen-  
cèrent. Jubuppuse, Géluta,

figuraient un frère et une sœur, c'eût été bien pluUU l\*histoire  
du Lépreux de la Cité d^Âoste qui aurait convenu. Ici, en effet,  
dans cette simple et modeste histoïie tout respire la pitié, la sym-  
pathie humaine, une sensibilité pure et vraie, une onction pieuse,  
la résignation sans

que le cœur de René s'ouvre inaiiilenaiit devant loi : vois-tu le inonde ntraordinaire qu'il renferme ? H rart de ee cwur ûê» flaiumes qui manquent d^aliment, qui dévoreraient la Création nan» être raflflaaiées, qui le

dévnrreraipnt toi>même. Prends garde, femme de verlu ! rp-ciilp devant cet aljîme, laisse-li' dans ninii .«cin... Quelle nuit j'ai passi'c ! Crt-aloiir, je te rends grâces; j ai encore tles forces, pui^ujue mes v<iux revoient la lumière que tu aa faite I Sans flannibeau pour éclairer ma eourae. J'errais dans les ténèbres : mes pas, comme intelligents d'eux-mêmes, se frayaient des sentiers ^ travers les lianes ot les buissons. Je cbrroliais ce qui me fuit; je pressais le tronc des clicnes; mes bras avaient besoin de serrer quelque choee. J'ai cru, dans mon délire, aenlir une éirorce aride palpiter contre mon cœur : un degré de chaleur «le plus, el J'animais deaèln» inscnsîblf^s. Le sein nu et déchiré, les cheveux trempés de la vapeur de la nuit, je croyais voir une femme qui se jetait dans mes bras ; elle me disait ; Viens échanger des feux avec moi, et perdre la vie ! Mitons det voluptés à Ut mon / Qae la w^te du eiel tuntseake eu tombautsur nous., Si enfin, Célufa, jfi dois mourir, vous pourrçi cbmiiier njirès moi l'union d'une âme plus égaie quo. lu mif^iini'. routolois, ne erovez pa.s désormais recevoir impunément les cares^cn d'un autre iunuue; ne croyez ims que de Ailt>los crabrasaements pnisMsnt effacer de votre âme ceux de René. Je vous ai tenue eur ma poitrine au milieu du désert, dans les vents (lo l'orage, lorscpie, après vous avoir portée de l'autre côté d'un « torrent, j'aurais voulu vous poignarder pour tîxer le bonheur dans votre aein, et pour me punir de voua avoir donné ce bonheur. C'est loi. Être BoprCme, source d'amour et de beauté, c'est toi seul qui me créas tel que je suis, et toi seul me pptix comprendre! Oh! que ne me suis-je précipité dans les Cata-

ractes au milieu des ondes écumantes? je serais rentré dans le sein de la nature avec toute mon énergie. . Oui, Céluta, si vous me perdes, vous resteras veuve : qui pourralt vous environner de ( t'ite fJauitnr que je i>orte avec moi. même m u\*(tiinunt pas? Ces .^olilude.-\* (pie je renilaisi brûlantes vous paraitralont glacées auprès d'un aulre époux. Que chercheriez-vous dans les bois et sous les ombrages il n'esl plus pour vous d'Illusions, d'enivrement, de délire : Je t'ai tout ravi en te donnant tout, ou plutôt en ne te donnant rien, car une plaie incurable était au fond de mon âme... >^ Tel était le vrai René, tel il fut dans la réalité de ses voyages amoureux qui simulaient parfois l'habitude, mais qui n'étaient qu'une sulla d'ardents caprices. Ce Jupiter se plaisiil & consumer toutes les Sémélés.

« faste, et le sacrifice bien douloureux » mais sans amei"tume ; en un mot l'esprit du Gbristianisme en ce qu'UI a de plus intime et de plus salulaire. On ne peut la relire après René sans mieux sentir tous ces contrastes, et sans être baigné de douces larmes.

Ouvrez ce livre charmant qui , au milieu des douleurs affreuses qu'il retrace, semble animé du souffle divin de VImitation. Daiib René^ au milieu de la splendeur du ciel, on sent comme un fond d'aii' aigre et sec; ici on se sent dans un air clément. Il y a des cris pourlaut bien douloureux et qui sortent d'une âme puissante :

« Au commonccnieul du printemps, dit le Lépreux, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivitiane, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite

d'être vu par ces mÔmes hommes que Dion cœur brûle de rencontrer, et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Âoste. Je vois de loin, avec des ^eux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine; Je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerez-je? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi , et de me donner un ami 1 Hais les arbres sont muets ; leur froide écorce me repousse; elle n\*a rien de commun avec mon cœur, qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu de calme dans mon flme. »

C'est le même mouvement que nous avons vu tout h l'heure k René : «Ah ! si j'avais pu faire partager à une

38S omiizilin uçois.

autre los transports que j'éprouvais !... » Mais ici le rapport avec Ucné se trouve dans le mouvement, non dans le sentiment ; ce vœu désespéré du solitaire est tout dans le sens de l'amitié, et non d'une possession égoïste ; une chaleur d'affection y transpire : est-il besoin d'ajouter qu'on y sent moins la flamme? — Dans l'histoire de la sœur du Lépreux^ atteinte et frappée comme lui, que de délicatesses de tout genre I « La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, v La jeune femme, même dans son mal, n\*a rien de hideux au premier aspect ni qui repousse. Je laisse à chacun le plaisir de recueillir dans ce touchant récit la moralité bienfaisante qui s'en exhale. Cette moralité, si douce qu'elle semble, est pourtant sévère. Le Lépreux, ému et reconnaissant de la pitié du imilitaire, ne s'y abandonne pas lui-même; il refuse, au moment

des adieux, d'entretenir aucune relation dans l'avenir avec lui. Il sent qu'à de tels maux il n'y a qu'un Consolateur. Ainsi rien d'amollissant ni d'embelli dans la douce histoire, et le malheureux reste jusqu'au bout dans le réel de la situation.

Jtené n'est complètement jugé qu'après cette double lecture, qui achève de l'éclairer, La différence des deux inspirations et comme des deux lumières devient tout à fait visible. Ce jour intérieur si pur, ce souffle de la bonne parole font mieux ressortir à l'instant ce qu'il y a de troublé, ce qu'il y a de personnel et de sec à travers les trompeuses mélodies et les sons brillants du bel archange de tentation. De lui aussi on peut dire, comme de l'autre Archange, qu'il a un port de roi, mais on le reconnaît à sa splendeur pâle et fanée. Le malheureux au contraire, le défiguré qu'on n'ose regarder en face au visage, semble plus voisin que lui du divin rayon.

^ Hilton, ParadU perdu, livre IV.

#### QUINZIÈME LEÇON. 383

Léopold Lépreux est à Jéné ce que Paul et Virginie sont à Atala, EX pourtant (ce qui paraît singulier à dire) le Lépreux placé dans le Génie du Christianisme, tel qu'est ce dernier ouvrage, 7 ferait contre-sens. Jténéf tout disparate qu'il est, s'y trouve encore plus à sa place.

Tout cela dit, René garde son charme indicible et d'autant plus puissant. Il est la plus belle production de M. de Chateaubriand ^, la plus inaltérable et la plus durable; il est son portrait même. Il est le nôtre. La maladie de René a régné depuis quarante ans environ ; nous l'avons tous eue plus ou moins et à divers degrés. Vous, jeunes gens, vous ne l'avez plus. Mais serait-ce a

nous, qui l'avons partagée autant que personne, de venir ainsi vous en dire le secret et vous en révéler la misère? S'il y a indiscretion de notre part, l'amour de la vérité seule nous y a poussé, et aussi peut-être un reste d'esprit de René qui porte à tout dire et à se juger soi-même jusque dans les autres. Un de nos amis, qui est de cette famille, mais resté plus fidèle, s'est écrié à ce sujet (et c'est par là que nous finirons, nous plaisant, selon notre méthode, à rassembler devant tous et à tous offrir tous les témoignages) :

(f Non, ce n'est jamais nous, ô René, qui parlerons de

vous autrement que nous avons accoutumé : nous sommes vos fils, notre gloire est d'être appelés votre race. Notre enfance a rêvé par vos rêveries, notre adolescence s'est agitée par vos troubles, et le même aquilon nous a soulevés. Quand le Génie de la prière et de la foi est venu vers nous, un rameau à la main, c'est par vous qu'il nous est apparu ; il avait un éclat tout nouveau qui nous a sé-

' M. de Chateaubriand le savait bien; et dans son amour d'adultère il diabolisa (Je la guerre d'Espagne que c'était le Beuë de su polémique, voulant dire que c'était le chef-d'œuvre) «am. L'édifice de René pourtant, Je m'en tiens à l'autre.

384 QUINZIÈME LÉÇON.

duiU. Comme vous nous avons pleuré, vous nous avez accueilli, puis rejeté la pensée sinistre comme vous; nous nous sommes agenouillés encore une fois devant le Dieu de nos mères, et nous avons cru un moment que nous croyions. Et quand l'orage et la bise sont revenus, nous avons encore oscillé comme vous, nous avons essayé de tous les cultes généreux et de toutes les pensées

que Timagination voudrait assembler dans un même cœur. Nos inconstances ont été les vôtres. Ne so} ( z jamais renié par votre race, 6 Hené I soyez, dans cette tombe tant souhaitée, à jamais honoré par nous I »

S|iocct du Génit du Chritlionismg, <— Chateaubriaiwl secrétaire (TambuMMle. ~

Lettre inédite. — Floiinfieics à Rome, — Retour et (ifmissioii - I.iltéralure de Napotèou. — Chateaubriaod ca duel avec lui. — > Lettres sur Tltalie, — sur la Campagne roiritiae.'» Chateaubriand paysagiste\* — feole romaine. ~Souvaiir d'une convemtion. — Le poëna dea Jfartyrt. — Trwt aortes di\*Épopéaa.

M£S.S1£UKS ,

Le Génie du Christianisme, y compris Aiala et Jk-né, eut un succès tel que rien ne le saurait rendre. Les éditions, les traductions se multiplièrent\*; l'auteur du piemier coup avait enlevé la renommée. La seconde édition, publiée en avril 1803» était dédiée au Premier Consul eu ces termes :

« Citoyen Premier Consul,

M Vous avez bien voulu prendre sous votre protection cette i^dilion du Génie du Christianisme; c'est un nouveau ttîmoi-goage de la faveur que vous accordez à l'auguste cause qui

\* Le Génie du Chriiimisme parut vers le mois d'avril 1802. La première édition en fui Urée à quatre mille exeuiplairea. Dix uiuis aprè^j» rédition était épuisée, et elle avait eu à lutter contre denx eonlreflif ons, l\*une dam le nord de l'Allemagne , Taulre dans le midi de la l'Vanee, à Avignon. Pour satisfaire à Tavldité du publi<^ , on sp mil :\ préparer, vers le mob de mars 1803,



trois éditions nouvelles pour paraître à la Ibis ou presque à la fois\* (Voir quelques détails dans mon article Foutanes, Portraits littéraires, tome II, page 258, 1 644. — Voir aussi {\nm le Bntlttn du Bi6/iopAi7e de janvier \^SB, pa^e G19, de:< in-^fructiuns de Chateaubriand h son libraire sur la deslinalion des exemplaires du lu\u. La laïuille Uuiiupurle ^ eât Irailée rovaleuient.)

triomphe à Tabri de votre puissance. On ne peut s\*empêcher de reconnaître dans vos destinées la main de cette Providence qui vous avait marqué de loin pour raceompUssement de ses desseins prodigieux. Les peuples vous regardent; la France, agrandie {Mr vos victoires, a placé en vous son espérance, depuis que vous appuyez sur la Religion les bases de TÉtat et de vos prospérités. Continuez à tendre une main secourable à trente millions de Chrétiens qui prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus.

« Je suis avec un proioud respect, etc. »

L'auteur venait d'être attaché à la diplomatie, et il ne tarda pas h l ecevoir ses ordres de départ pour Home, où il allait comme secrétaire d'ambassade auprès du cardinal Fesch, Dans le voyage il s'arrêta quelque temps à Lyon, cette ville essentiellement catholique où il était déjà allé Tannée précédente, et où les ovations dont il avait été l'objet se renouvelèrent. Il écrivait de là à un ami, M. Gueneuu de Massy (je choisis cette lettre entre d'autres plus ou moins semblables, et qui fourniraient matière à des commentaires du même genre) :

« J\*ai traversé» mon cher ami, une partie de ces montagnes du Morvan où vous voules faire errer votre jeune homme i\*^ ai. vu la lune; j\*y ai entendu la caille et le rossignol, et j'ai pensé à

vous. J'étais bien triste. Cette vie vagabonde commence à me peser; je ne suis plus soulevé- par les espérances de la première jeunesse. Je comptais ce matin sur mes doigts, en regardant le Rhône, le nombre de flouves que j'ai traversés en Çurope et en Amérique, et j'ai été effraïfé, je vous assure, de la multitude des rivages qui m'onfvu passer \*. Dans quel lieu

\* C'est une allusion à quelque projet d'oinrapc de M. de Massy.

\* Ia' < rôles 8urit changé8 : e'eist la nature qui devienl le spee-  
tateur e( qui l'a vu i>aë&er. C'est lui qui est sur lu premier plaç, la  
nature ne vient que sur le leoond. Cet étonnemeiit sur lui-mftoie,  
qui va se marquer de plus en pli», est naïf.

SHlSlftMB tBÇOX. 387

a donc été ma vie ? Sept années au collège, quatone ans voyageur, je ne puis compter que douse ans d'enfance sur le sol et sous le toit paternels. Ce qui m'épouvante c'est le vide de mon avenir. De la fumée littéraire? j'en suis rassasié, et j'en connais la valeur. Des places? je n'ai point, au fond, d'ambition. Des illusions de jeune homme? je suis trop vieui, et de plus détrompé. Du bonheur de famille? ma part est faite. Vous êtes bien heureux, mou cher ami, d'avoir encore quelque chose à faire, et de n'être pas comme moi rendu trop tôt au but : il ne faut arriver à l'auberge que pour se coucher. Vous m'aves dit, je crois, que vous avez une petite maison au bord de la Saône. Les bons Lyonnais m'ea ont proposé une, si je veux rester parmi eux : Rura mikiî Si je n'étais naturellement triste de vous avoir tous quittés, je devrais être comblé de la manière dont on me reçoit. Vers, prose, compliments, etc., c'est une f^te continuelle. Ce qu'il y a de

mieux dans tout cela, ce sont les propositions des libraires Je demande trente mille francs pour une opération à faire sur mon ouvrage, et je ne désespère pas de les obtenir. Si cela arrive, je ne sais ?i j'irai à Rome. Je pourrais bien retourner sur mes pas, activer une cluinière à Marly et planter des cioux, le dernier vœu sincère et permanent de mon cœur. Mon cher petit ami, mariez-vous, épousez Mme B..., et venez me viisiter dans mu cabane. Je serai l'homme de la teire d'Um^, vir ilk simplex et recttis. Vous viendrez me consulter sur les choses de la vie. Mes oracles ne seront pas toujours des oracles, mais ils sortiront toujours pour vous du fond de mon cœur et cela suffit.

« Il faut maintenant vous quitter. Mille joies, mille prospérités. Embrassez pour moi notre cher Fontanes; dites à ChênedoUé que je Taime tendrement Adieu, cher Cûrbeaudu MonP- Blanc\*. . Je vois d'ici votre montagne et je vais bientôt la

\* Ces librairea étaient Ballanchc père el îilt^, avec qui ii traita en effet.

\* lob.

' M. de Chateaubriand, dans ëU Mémoires, dit de Cliênedollé qu'il était si triste qu'il se surnommait le Corbeau. 11 oublie que ce n'était pas Chèiiedollé !«put, que c'étaient pret^qne tous les membres de la petite société de Mme de tteauroont (y compris lui«infiuc) qui prenosc&t et mt

SKIZiàME LRÇON.

fruibir : je me reposerai en votre honneur sur un de ses sommets. ÉcriTez-moi, pensez & moi, aimez-moi. Adieu, adieu, Chatbaubbiand.

« P. S\* Si TOUS Toyes HM. de Clausel, dites-leur mille choses tendres de ma part ; qu'ils ne m'oublient pas, ni vous non plus, cher paresseux, âtes-tous remis votre article à des mains étrangères, comme vous me Tavies promis\* 7

« Lyon, jeudi 13 prairial (1803). »

Sur ses impressions durant le voyage, sur les dispositions qu'il apporte dans la Ville éternelle et Taccueil qu'il y reçoit, on trouverait encore des particularités dans plus d'une lettre écrite alors et plus ou moins semblable à celle qu'on vient de lire. On l'y voit ce qu'il sera toujours, capricieux, mobile, prompt au dégoût, commentant sur tous les tons le même thème : Tœdet animam meam vitœ meœ; on l'y voit étalant ses ennuis, dévorant ses plaisirs, moins sensible à ce qui doit le combler qu'à ce qui peut lui déplaire, et, à peine arrivé, ne visant qu'à repartir. Sun amour-propre de chrétien et d'auteur avait eu pourtant de vives jouissances :

« Sa Sainteté m'a reçu hier, écrivait-il à M. Joubert (3 juillet 1803); elle m'a fait asseoir auprès d'elle de la manière la plus affectueuse. Elle m'a montré obligeamment qu'elle lisait le Génie du Chnstianisme dont elle avait un volume ouvert sur sa table. On ne peut voir un meilleur homme,

donnaient entre eux ce surnom. — La famille de M. de Mussy possédaïl un bien dans la Bresse, d'où Ton voyait le Mont-Blanc : de là le Corbeau du MoM-Btane\*

\* Ce post-ncripdtm ost la cliOï^c irnporlaiile, celle qui prol)ableinenl a fait écrire la leUre. 11 « agig^uit d articles de M. de Clause!, et aussi d'un article pour le Mercure qu'avait promis M. de Uiiisây à l'occasion des nouvelles éditions du Géttie tUt Cl-

tristissime. Il sera question encore de cet arth-Ic dans une lettre de Chateaubriand à Chênédollé écrite de Lyon le 19 prairial. (Voir à la Btiite du Cours, dans la Notice sur GhtoedoUé, une quantité de pièces qui se joignent bien à ccUcâ-ci.)

SEIZIÈME LKÇON.

un plus digne prélat, et un prince plus bimple : ne me prenez pas pour Mme de Sévigné\*. »

Mais bientôt le vent change, tout se gâte, et Fontanes, son grand appui à la Cour consulaire, en est réduit à écrire à M. Gueneau de Mussy (5 octobre 1803) ;

« ... Je vois bien, mon cher ami, être heureux en vous, car je ne le suis guère pour mon propre compte. J'ai éprouvé quelques amertumes depuis votre départ. Des étourderies de notre ami Chateaubriand m'ont été vivement reprochées. Je crains bien que ce pauvre ami n'ait choisi la carrière qui lui convenait le moins. Son ambassadeur\* est un sot, j'en conviens ; mais il est oncle et tout-puissant. Le secrétaire, qui devait user de la plus grande circonspection auprès d'un ennemi si redoutable, surcharge tous les courriers de ses plaintes. Or> TOUS savez qu'il y a en Europe un écho qui redit tout : cet écho est à la poste où toutes les lettres sont décachetées. Juges de l'effet de confidences pareilles. Rome, le cardinal Consalvi, le Pape lui-même, sont les premiers dénonciateurs de notre ami accusé par son ambassadeur. Le Pape n'est plus qu'un vicaire Consul, et c'est ce que n'a pas senti Chateaubriand\* Pour comble de ridicule, Mme de Beaumont est en Italie et se rend à Rome. Je suis désolé. Le Maître s'est plaint hautement de ce choix. Je défends le mieux qu'il m'est possible mon ami, mais que puis-je contre l'orage ? Di-

manche dernier pourtant on m'a paru moins irrité. Cependant la prévention reste , et

• Il 11 faut con\enir que nous avons un grand roi ! » disait Mme d« Sôvigné qui venait de danser avec Louis XIV. — « Je le crois bien, ma cousine, lui répondit Biiisy, après ce qu'il vient de taire pour voue. Chateauluriand ne veut paa qu'on le prenne pour lime de Sévigné, et il

fait comme ello. ft nous aurions fait comme lui.

\* Le tarilinal Feseh. — Dans l'ouvrage que l'abhé L^onnel a consacré à ce prélat {Le Cardiml Fesch, archevêque de Lyon ; 2 vol. 184 1), oo trouvera «i tome pages 280-384, des détatb sur hi méalnfelligenee

qui s'dfait ('le\(^c entre lui et son secrétaire d'ambassade. Le cardinal Fesch n'était pas un supf^rifnr acrnunodanl, pa\* plus qu\*\*. M, de Chateaubriand n'était uji buljui duuuc coiiuuode.

### 390 SEIZIÈME LEÇOIf.

ce qu'il y a de pis, c'est qu'on croira qu'on homme qui écrit est incapable de toute affaire et ne convient & aucune place administrative

Mme de Beaumont, déjà bien malade, était donc allée rejoindre M. de Chateaubriand à Borne : elle ne tarda pas à y mourir entre ses bras (4 novembre 1803). Ce qui aurait pu le perdre le releva dans l'opinion. Il s'honora parla manière dont il remplit envers elle tous les devoirs de Tamitié et de la religion. Il trouva moyen de se faire regretter, en partant, de ceux-là même qu'il avait d'abord indisposés. Il avait le don, quand il le voulait, de retourner les cœura, à coinmencer par le sien. Au mooient de ^

quitter cette Rome qui lui était devenue odieuse, tout d'un coup il se met lui-même à en regretter le séjour, ou du moins il en a l'air. Il écrit à Fontanes une Lettre admirable, faite pour être publiée, dans laquelle il célèbre les grandeurs romaines en les égalant par sa parole ; le souvenir de Mme de Fieaumont s'y mêlait avec sensibilité et avec art :

« Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'Antiquité et des Arts, ou quiconque n'a plus de lien dans la vie, doit venir demeurer à Rome'. Là, il trouvera société une

terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aimait tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au dernier asile d'un ami vertueux, du charmant tombeau de Cecilia Metella au modeste cercueil d'une femme infortunée ! Il pourra croire

\* « Rome, disait-il encore en causant, c'est le plus grand appui aux lantidM de Vàm » » »

SEIZIÈME LEÇON » 30)

que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monuments avec l'Ombre de Cicéron, pleurant encore sa chère Tullie, ou d'Agrippine encore occupée de l'urne de Genuai<sup>e</sup>us. S'il est chrétien, ah ! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second Empire, plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé ; de cette terre où les amis que

nous avons perdus, dormant avec les martyrs aux Catacombes sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des Cieux. j»

Art, émotion, poésie et magnificence d'expression, qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout cela? Je répondrai : tout cela à la fois, mais c'est dire que l'émotion, la douleur n'est pas souveraine ^

^ Celle poésie de Romain Rolland, «oit de la Rome antique, tout de la Rome ca.

tholique, c'est cette Rome qu'on pourrait appeler Clémentine (tant il se l'est faite appropriée), il l'eut et la conserva triomphante et vive jusqu'à la fin, et il ne l'a nulle part plus admirablement exprimée, ni d'un sentiment plus religieux, (lue dans une lettre à Mme Récamier du mercredi saint, le 18 avril 1829; il était alors ambassadeur : commence cette lettre le mercredi-saint au soir, au sortir de la Chapelle Sixtine, après avoir assisté à Ténébres et entendu chanter le Miserere. Je me souvenais que TOUS m'avez parlé de cette belle cérémonie, et j'en étais à cause de cela cent fois plus touché. C'est vraiment incomparable : cette clarté qui monte par degrés, ces ombres qui enveloppent peu à peu les merveilles de Michel-Ange ; tous ces cardinaux à genoux, ce nouveau Pape prosterné lui-même au pied de l'autel un quelques jours avant j'avais vu son prédécesseur ; cet admirable «liant de souffrance et de miséricorde «'élevant par intervalles dans le silence et la nuit; l'idée d'un Dieu mourant sur la Croix pour expier les crimes et les faiblesses des hommes ; Home et tous ses souvenirs sous les voûtes du Vatican : que n'avez-vous là avec moi ! J'aime jusqu'à ces cierges dont la lumière étouffée laissait échapper une lueur blanche, image d'une vésuve éteinte



i^tcintc. C'est une belle chose que Rome pour tout oublier. j)our iuu'i)ri.>er loul et pour mourir. » — 11 avait même pensé, dans un teup^, à placer sou tombeau à iiomc, il voulait y reposer dans quelque sarcophage antique : il n'y eut qu'un rocher et l'Océan qui lui parurent plus en harmonie avec ses songw durant le long sommeil.

3 )2 se IZliUC tBÇOM.

Revenu k Paris au commencementl de 1804, M. de Chateaubriand était nommé ministre dans le Valais, lorsque an iv.i la ialc aûairc du duc d'Enghien, et il envoya sa démission.

/ Tôt ou tard, et même quand la cause eût été moins S noble, on peut dire que ce divorce entre Napoléon et Chateaubriand devait éclater. C'est Napoléon qui, dans une ielire à son frère Joseph, alors roi de Naples, écrivait : « Vous vivez trop avec des lettrés et des savants. Ce sont des coquettes avec lesquelles il faut entretenir un commerce de galanterie, et dont il ne faut jamais songer à faire ni sa femme ni son ministre. » Or Chateaubriand éimil de ces gens de Lettres qui veulent devenir ministres. Nous en avons connu depuis comme cela. Il a finît presque autant d'élèves en ce genre que du côté de René, et je doute même qu'il ait été beaucoup plus satisfait des uns que des autres.

Napoléon avait d'ailleurs du goût pour ce talent qui avait de l'extraordinaire et parfois du grand au niveau du sien : (cChateaubriaiid, diisait li à baiate-Hélône, a reçu de la nature le feu sacré : ses ouvrages rattestenl. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du Prophète. Il n'y a que lui au monde qui ait pu dire impunément à la tribune des Pairs que la redingote grise et le

chapeau de Napoléon placés au bout d'un bâton sur la côte de Brest feraient courir l'Europe aux armes. n

Napoléon n'avait aucune littérature régulière, mais il excédait à force d'esprit celle de son temps. Jeune, ce sauvage qui cherchait encore son génie avait commencé par écrire de pures déclamations romantiques. On sait

• Dans la Préface de *Œuvres complètes* (1808, page xv) Chateaubriand se défend d'avoir dit ce qu'il n'a pas dit, et il la réécrit. Je préfère dans la version de Napoléon.

SEIZIÈME LÉCON. 393

son adhésion pour Ossian. Arrivé à la grandeur, il devint vite tout ce qu'il convenait de savoir et d'admirer. Corneille le frappa d'abord; il ne vint que plus tard à

Racine. De bons juges qui observaient de près ont noté le moment où commença à se former en lui cette adhésion plus réfléchie et, si j'ose dire, plus civilisée, pour le théâtre de Racine. Malgré tout, on peut affirmer avec certitude qu'il ne rencontra nulle part une poésie qui répondit pleinement à la sienne et qui le satisfît. Chateaubriand seul lui en offrait quelques traits. Aussi, malgré les incartades qu'il en essuya, il lui conserva toujours une prédilection et lui rendit justice. Il le jugeait, en définitive, avec le calme que donne le sentiment de la supériorité.

Cette justice rendue par Napoléon est bien ce qui tourmente Chateaubriand et ce qu'il lui pèse. Il n'en a eu aucune en retour, & l'égard de Napoléon; il le sent, et il en a quelque remords. Il essaye après coup de justifier ses violences, et il les aggrave. Il insti-

tue dans ses Mémoires un antagonisme perçant, un duel illégal et presque ridicule entre le dominateur du monde et lui. On l'y voit passer continuellement d'un extrême à l'autre, de l'outrage à l'admiration, de l'hommage à l'invective. Il sent que Napoléon est et sera la grande figure populaire des âges modernes, et il reconnaît l'inconvénient de venir se heurter contre cette idole, lui qui prétend à être une idole aussi. De là les contradictions pénibles et les allers-natives inextricables de jugement par lesquelles il essaye de concilier les colères de son passé et les calculs de son

\* 11 faut voir là la Correspondance de Napoléon avec une Irène Lettre à Yvergue (16 avril 1743) sur Corneille et sur Racine. Vauvenargues, qui me représente l'idéal de la plus belle âme d'il y a, s'était déclaré trop exclusivement pour Racine. Voltaire, en paraissant l'approuver, le remet dans la voie juste à l'égard de Corneille et le redonne\* C'est le Japon sens contraire délicat, et cette fois bien équilibrable.

394 SSIZLILIC LKÇOK.

avenir. L'observateur de-sin-croisé s'étonne qu'ont des misères aient trouvé place dans l'âme d'un héros poète, ou du moins qu'il ne les ait pu maîtriser. — On peut dire que la figure grandissante de Xapri l'âme a est devenue, à la lettre, le cauchemar de Chateaubriand.

Pendant son séjour à Home, Chateaubriand conçut la première idée du poème des Martyrs et il écrivit ses Lettres sur l'Italie à Joubert, sa Lettre sur Rome à Fontanes. Cette dernière passe avec raison pour une des productions les plus parfaites et les plus classiques de l'auteur.

Dès les premières pages des Lettres à Joubert, on s'en aperçoit qu'on n'a plus affaire au jeune disciple de Jean- Jacques, ardent, enthousiaste, qui allait exhaler son premier rêve étouffant à travers les Savanes de l'Amérique. Le voyageur est devenu plus réfléchi, plus rassis; maître désormais de ses émotions, il ne les prodigue plus. En traversant les Alpes, il est comme en garde contre une admiration nouvelle. On dirait qu'il craint <le trop louer à son tour ce que Jean-Jacques a surtout admiré et décrit, ce qu'Oberman décrira. M. de Chateaubriand est et restera le grand antagoniste des montagnes; il leur en veut; il a cherché querelle au Mont-Blanc, dans un voyage qu'il y fit en 1805. Nous n'avons pas à discuter ici cette question de paysagiste; des juges compétents lui ont répondu; et comme vérité, comme sentiment de nature, je ne craindrai pas d'opposer l'autorité de Töpffer à celle de Chateaubriand lui-même. Si vaste que soit l'imagination, on dépend toujours plus ou moins de ses impressions premières. « Chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé, et où il rentre sans cesse, alors même qu'il parcourt et semble habiter un monde étranger, » C'est l'illustre voyageur qui a dit cela, et il en est la preuve. M. de Chateaubriand aime l'espace, l'infini; il a commencé par l'embrasser sous la forme des Sa-

smifcMB uçoN. 398

vanes inévitables. Cette forme première de son admiration et de son rêve, il la cherchera un peu partout; il la retrouvera en partie jusque dans le désert de la Campagne romaine; mais là où elle manque absolument, et où le développement est en sens inverse, comme dans les montagnes, il se sentira désappointé,

désorienté, et il n'entrera qu'à son corps défendant dans ces points de vue nouveaux où la grandeur s'achète par des replis.

U n'aime les montagnes que comme horizon. Il consent bien à les admirer de loin; mais de près, elles le diminuent, elles l'écrasent.

En traversunl les monts de Savoie, Chateaubriand trouve pourtant de ces traits qui ne sont qu'à lui pour les peindre. Ayant passé Saint- Jean-de-Maurienn, il est forcé, faute de chevaux, de s'arrêter à Saint-André vers le coucher du soleil :

« J'allai, dit-ii, me promener hors du village. L'air devint transparent à la crête des monts; leurs dentelures se traçaient avec une pureté extraordinaire sur le ciel, taudis qu'une grande nuit soiait peu à peu du pied de ces monts, et s'élevait vers leur cime. » -

C'est le contraire du Majoresgue cadunt altis de montibus umbræ. On est déjà dans la montagne; l'ombre ne descend plus, elle monte. — Sa couclussionsur les Alpes leur est médiocrement favorable :

« En général, les Alpes, quoique plus élevées que les montagnes de l'Amérique septentrionale, ne m'ont pas paru avoir ce caractère original, cette virginité de site que l'on remarque dans les Apalaches, ou mOme dans les hautes terres du Canada :1a hutte d'un Siminole sous un magnolia, ou d'unChipowais sous un pm, a tout un autre caractère^ue la cabane d'un Savovard sous uo no^er. n

Ce ne sont pas les Alpes, ô voyageur! qui ont perdu leur virginité de site; ce n'est pas l'Iung-Frau, là-bas dans sa fleur de neige, qui a perdu sa fraîcheur première; c'est votre âme, c'est déjà votre faculté de sentir qui ne l'a pins.

Le voyageur semblait dans le premier moment, douter de l'âme elle-même; mais ici cette froideur ne tient pas longtemps en présence du riche paysage des Géorgiques^ et dès la seconde lettre il écrit :

« Réparation complète à l'Italie. Vous aurez vu par mon petit journal daté de Turin, que je n'avais pas été très-frappé de la première vue. L'effet des environs de Turin est beau, mais ils sentent encore la Gaule ; on peut se croire en Normandie, aux montagnes près... Mes jugements se sont rectifiés en traversant la Lombardie : l'effet ne se produit pourtant sur le voyageur qu'à la longue. Vous voyez d'abord un pays fort riche dans l'ensemble, et vous dites : « C'est bien ; » mais quand vous venez à détailler les objets, l'éclat arrive. Des prairies, dont la verdure surpasse la fraîcheur et la finesse des gazons anglais, se mêlent à des champs de maïs, de riz et de froment; ceux-ci sont surmontés de vignes qui passent d'un échelas à l'autre, formant des guirlandes au-dessus des moissons : le tout est semé de mûriers, de noyers, d'ormes, de saules, de peupliers, et arrosé de rivières et de canaux. Dispersés sur ces terrains, des paysans et des paysannes, les pieds nus, un grand chapeau de paille sur la tête, fauchent les prairies, coupent les céréales, chantent, conduisent des attelages de bœufs, ou font remonter et descendre des barques sur les courants d'eau. Cette scène se prolonge pendant quarante lieues, en augmentant toujours de richesse jusqu'à Mi-

lan , centre du tableau : à droite on aperçoit l'Âpennin, à gauche les Alpes. »

Toutes les pages qui suivent sur l'Italie ne sont que des notes; il se proposait d'en faire une vingtaine.de

### SEIZIÈME LEÇON. 397

Lettres, il n'y a que celle à M. de Fonlanes qu'il ait écrite. Dans ces notes, prises au courant de la plume et nourries de souvenirs classiques, il y a de belles pensées , bien que trop d'antithèses ^ On y trouve le premier jet de ce qu'ii reprendra et encadrera plus tard dans les Martyrs\* Eudore ne fera souvent que répéter les mêmes impres^\* sions et presque les mêmes paroles que notre voyageur. Ainsi, à propos de sa course au Vésuve, M. de Chateaubriand nous dit : « Né sur les rochers de l'Armorique , le premier bruit qui a frappé mon oreille en venant au monde est celui de la mer; et sur combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser ces mêmes flots que je retrouve ici? Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrais gémir aux tombeaux de Scipion et de Virgile ces vagues qui se déroulaient à mes pieds sur les côtes de TAngleterre» ou sur les grèves du Maryland?... » Eudore aura le même mouvement et le rendra mot pour mot dans les mêmes termes : a Né au pied du mont Tay« gôte> me disais-je, le triste murmure de la mer est le premier son qui ait frappé mon oreille., • » Et ce qui suit\*. Mais n'anticipons pas.

En général, M. de Chateaubriand est un peu trop disposé à s'étonner de sa destinée, et à prendre comme chose singulière et qui n'arrive qu'à lui ce qui est le sort de bien des hommes en cet âge. Et qui donc, de nos jours, n'a pas voyagé? Qui n'a pas essuyé la pluie et le soleil

\* Cet abus est surtout sensible dans la Lettre sur la Villn Adriana. — Cette antithèse et ce cliquetis de souvenirs se retrouveront, à plus de trente ans de distance, dans un Fragment descriptif sur le Clifftéa de Haintenon {Souvenirs et Correspondance de Mme Récamier, tome 11, page 4à3), mais alors à l'état de décadence visible; l'antithèse, elle-même, était devenue un //r, une vraie manie.

\* Les Martyrs, livre X. — On a vu tout à l'heure, dans la Lettre écrite à H. Gueneau de Mussy, une troisième variante de la même Idée ; « Je comptais ce matin sur mes doigts en regardant le RhOne, etc. »

398 SBiztfMC tççor.

sous bien des climats? Oui n'a pas été l'untôt ministre ou ambassadeur, tantôt pauvre diable? Homme, pourquoi tant s'étonner d'avoir été sujet aux diverses chances du monde? Était-ce la peine de tant courir le monde» pour ne sortir jamais de soi ?

La Lettre à M. de Fontanes sur la Campagne romaine est comme un paysage de Claude Lorrain ou de Poussin : lumière du Lorrain et cadre du Poussin!

« Fignez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. ( Il faut lire toute cette page)... Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les Campagnes romaines? Vous vous tromperiez beaucoup ; elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile : Sah-e, magna Parens... Rien n'est comparable pour la beauté aux ligues de l'ho-



rizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent... »

Je ne fais que donner la note, et je renvoie à l'admirable développement. Parlant des femmes romaines, de ce caractère matronal et digne qui les distingue dès la jeunesse bien plus que la grâce, il dit :

La beauté des femmes est un autre trait distinctif de Rome : elles rappellent par leur port et leur démarche les Clélie et les

Monlaipn n't'fait pas ainsi ; « ■ II se lire, disail-il, une merveilleuse clarté pour le juu' MnL'rit iuuuain de la fié(iut'iUalion du inonde : nous fioniues toulâ couliaincU el umoiicelez en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de noatre nei... A qui U gretle sur la teste, tout rbémisptière semble estre en tempette 6t Orage... Ce grand monde, c'est le miroucroî! i! uou^ laull ref^arder, pour nous copinoistr\*; do î^nn liiais... Taut de rcuiueuiciii U'estat el eluingemeikls de l'orluuc pubUt^ue nous

SBIZlftlIB LBÇOX. • .^99

Cornélie; on croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs temples. »

Notez que c'est ce dernier trait qui achève et accomplit la pensée. On croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas; on trouverait encore cela assez aisément, et on s'arrêterait satisfait. Le reste est du grand écrivain, qui ne laisse rien à dire après lui et qui ferme le cercle d'or.

En prose, il n'y a rien au delà. Après de tels coups de talent, il n'y a plus que le vers qui puisse s'élever encore plus haut avec son

aille.

« N'oubliez pas, m'écrivit un bon juge, Chateaubriand comme paysagiste, car il est le premier; il est unique de son ordre en français. Kousseau n'a ni sa grandeur, ni son élégance. Qu'avons-nous de comparable à la Lettre sur Rome? Kousseau ne connaît pas ce langage. Quelle différence ! L'un est genevois, l'autre olympique, »

Cette belle Lettre a produit en français toute une école de peintres, une école que j'appellerai romaine. Mme de Staël la première s'inspira de l'exemple de Chateaubriand : son imagination en fut piquée d'honneur et fécondée; elle put figurer Corinne^ ce qu'elle n'eût certes pas tenté avant la venue de son jeune rival.

Mme de Staël n'est pas si fière, si élégante que Chateaubriand ; mais elle est aussi élevée, et, au fond, plus sérieuse.

A cette école éprise des grandeurs silencieuses et solitaires de Rome, se rattachent M. Charles Didier, qui a su

ijjêtrutii<3Ul ù ne pasi faire grand miracle de la nostre... » [Essais, iiv, I, ehap. XIV.) M. de Chateaubriand\* au contraire, fit toujours grand miracle de sa fortune. A chaque accident qui lui arrivait, il disait avec un mélange de salisracion et de Irisfesaie : « Je \$\\m né pour tous les malheurs ! De telles cioaes n'arrivent qu'à moi ! »

400 ' SSIZlftxB LEVOX.

repasser avec originalité sur les mêmes paysages ; la femme distinguée auteur du roman de Se.vttis \* ; M. J.-J. Ampère, qui a si bien peint Rome aux dilffroyu^ âges, et le léger Stendhal lui-

iiiOnie (Deyle), qui se retinuve sérieux et qui revient au grand goût quand il parle de ces choses augustes.

Lamartine a lui-même beaucoup vu, beaucoup aimé et chanté italiC) mais son Italie a plus de mollesse. Le séjour habituel de Lamartine était Florence, et ses excursions préférées étaient Naples, Ischia, le golfe de Baïa. Chateaubriand s'attache plus à Rome. Il a les grandes lignes précises de Thorixen sabin. L'autre exprime les soupirs, les parfums, les vagues ondulations de cette mer amoureuse dans ce golfe délicieux ;

Vols- tu coaime le flot paisible Sur le rivage vient mourir?

Vois-tu le volage Zépliir Rider d'une baleine insensible L'onde qu'il aime à parcourir?

Colline de RaYa, poiMique séjour, Voluptueux vallon, qu'tiabi-ta tour à tour Tout ee qui fût grand dans le mondé, - Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.

Pas une \uix qui me réponde, Que le bruit piaintirde cette onde, Ou réctio réveillé des débris d'alentour!

Ainsi tout change, ainsi tout paite;

Ainsi nous-mêmes\* non\* passons, Hélas! sans laisser plud de trace Que cette barque où nous glissons Sur celte mer où tout s'elTace \*.

Je me permettrai de donner ici, pour conclure sur cè

1 Mme Horlense Allart.

\* Dans les Confidences^ M. de Lamartine parle dignement de Rome, et avec une fermeté de ton chez lui Inusitée. Mois ces der-

nières ma-

SKIZIKMK LKÇOX. 401

Côté romain de Chateaubriand, une noie prise autrefois, après une conversation tout historique, dans laquelle je l'avais entendu s'inspirer du souvenir de ces mêmes grandeurs. Nous avons assez souvent l'occasion de le voir à son désavantage dans le solennel ; c'est justice que nous le surprenions cette fois à son honneur dans le familier. Voici cette note, toute familière en effet :

« L'autre jour chez Mme Récamier la conversation fut plus sérieuse et d'un intérêt moins gai (que le jour précédant), mais vraiment grandiose. Ampère revenait de Rome; il n'avait pas encore vu M. de Chateaubriand. A peine la main serrée, ce furent des nouvelles sans fin de la Ville éternelle : et les fouilles et le Colisée, et ce bouquet d'arbres proche Saint-Jean-d&-Latran, et la découverte si belle et si imprévue de la campagne au sortir de la porte Saint-Pancrace; et ces ruines sans nom, entassées, dites iloma veehia!.,, H. de Chateaubriand se rappelait tout, il racontait ses promenades dans ces plaines austères dont il sait chaque butte, chaque repli autant et mieux que pour votre plaine de llontrouge. J'écoutais, voyant dans ces grands récits l'image exacte des lieux témoins des choses immortelles. — Survint le duc de Laval qui, aussitôt la main serrée à Ampère, demanda qui il avait vu, non pas quels objets, quelles ruines, mais quelles personnes, quels charges d'affaires. — M. de Chateaubriand fit remarquer tout bas à Mme Récamier que le caractère des personnes se trahit aux questions qu'on fait d'abord, l'uis la conversation tournant à la société actuelle, à l'emploi à faire de ses facultés et de sa vie, M. de Chateaubriand<1 i-eprnantéloquemment le «lisrum s, et toujours l'image de l'homme dans le fond, se mit à nous expliquer, nous

plus jeunes, à ne pas nous perdre dans l'action journalière, dé\oranle, inutile; que le aiuillLiir moyen d'aider l'avenir en des moments do transition et de décomposition ou recomposi-

nièrèë, où il entre toujueurë de i acquis, u uni ivd6 u mes yeux lu lui uie aiiUientldié que les premières manières, oomme témoi- gnage direct de rimprenioB originale.

#### 402 SEIZIÈME LEÇON.

tion sociale intermédiaire comme aujourd'hui, c'était de s\*ap- pliquer au passé non encore aboli, î\ l'histoire sous ses diverses formes, de s'attacher à reproduire, à peindre ce dont la mémoire autrenunit s'uvanourait !»icnlôt. Si sous les Empereurs, à Home, on avait (ail ainsi, que de souvenirs eussent été con- ,servés des plus hcau.v temps et des plus illustres caractères! Il était éloquent, sincère, plein de sens et de gravité à parler ainsi. J'au- rais dû noter tout son discours, au&sitôl entendu. C'était une ins- piration historique qui lui venait des ruines romaines où son imagination l'avait reporté. »

Sa démission donnée, le plan des Martyrs conçu, et plusieurs parties du poôrae étant déjà exécutées S au lieu de se bâter, de se satisfaire à trop peu de frais en le terminant yîte et le publiant, au lieu de g'amollir sur place dans une vie de succès et de loisir, M. de Cihateaubriand partit courageusement, en juillet 1806, pour visiter la Grèce, TOrient, Jérusalem, les ruines de Mempfais; Il devait rcTenir par l'Espagne et par TALhambra. Le reste de sa vie poétique et des écrits qui s'y rattachent se trouve compris el rap- pelé dans ce cercle de noms brillants; il en sortit les Martyrs^ VI- tinémire, le damier Abeniy'rotje, toute sa moisson sous I Knipirc

avant la politique et la vie d'action. — Commençons par le\$ Mart}/ny qui parurent en 4809.

On peut distinguer trois sortes d'épopées, et comme ' trois âges. Les épopées du premier âge sont celles qu'on a tant remises en honneur dans ces derniers temps, les épopées populaires. On a un peu prodigué ce nom; ou l'a appliqué à des chansons, & des romances qui se suivent à peine et que le rhapsode n'avait pas encore cousues.

\* « Parlez-moi de ClialeAuiiriaDd el du bel omrmje dont j'ai lu les cinq premier» ehmts. • (Letiie de FonttSM à Gmomo Mmtf^ écrite de Ntmes le ai mai 180&.)

SBiKiim LSÇOH. 403

Les grands iiioiuitk iils qui méritent véritablement ce titre sont dans l'Antiquité Vlliade et VOdijîisée^ chez les modernes les Aieffehmgen. Un pocte vient qui rassemble ce qui était épars dans la tradition populaire et le met en œuvre avec plus ou moins de génie. C'est là le premier corps et la première forme de l'épopée. Quand la puis\* sance du génie s'y mêle à la naïveté des mœurs, rien n'égale cette grandeur et cette sublimité primitive, à la fois plus humaine et plus voisine des Dieux.

La seconde espèce d'épopée est cultivée et savante. A une époque de littérature avancée, un homme de talent ou de génie se propose un sujet grandiose, s'y applique dans le cabinet, et exécute une œuvre toute d'art, mais où il aura pu fondre habilement les imitations du passé, les traditions nationales, les passions humaines et sa propre sensibiliilc. C'est là l'épopée d'Apollonius de Rhodes, de Virgile, du Tasse, de Milton, de Rlostock. Si on la prend dans ses chefs-d'œuvre, elle ne reconnaît pour suiu}rieiires

que les incomparables Iliade et Odyssée^ et elle offre aux natures cultivées et sensibles mille sources de jouissances délicates et raille charmes.

11 semble que toutes les épopées connues doivent se ranger dans l'une ou dans l'autre de ces familles. Et en effet, elles s'y rangent à peu près toutes à ma connaissance, — toutes excepté une seule, l'épopée des Martyrs. Celle-ci n'est pas seulement une épopée d'art, d'étude et de réflexion ; elle a cela de particulier qu'elle a été faite expressément à l'appui d'une théorie; elle a été conçue comme preuve justificative d'un système. — « J'ai prétendu que le Christianisme avait un merveilleux supérieur en intérêt et en puissance, même à ne le prendre que comme mythologie, à la Table antique; que les caractères (l'époux, le père, l'anianl, y devenaient aussitôt plus grands et plus beaux que tout ce que l'Antiquité païenne

404 SEIZIÈME I.EPOQUE.

nous a offert d'achevé en ce genre. Vous en doutez, et moi je le prouve par un exemple : lisez Martyrs, » Telle a été à peu près l'argumentation de laquelle est

SOI le poème. On remarquera en effet que cette épopée se ressent, par une certaine raideur, du raisonnement d'où elle est née, et il y a de quoi s'étonner encore qu'elle reste en bien des parties si réellement belle, et que la gageure de l'auteur (car c'en était une en face de la critique hostile) ait été si bien tenue.

Si l'Iliade et l'Odyssée sont les chefs-d'œuvre de l'épopée qui se peut nommer populaire; si l'Énéide est le chef-d'œuvre de l'épopée savante, pourquoi ne pas dire que les Martyrs sont le phénix de l'épopée systématique?

Je ne prétends pas que Tauteur ait prouvé tout ce qu'il voulait. Même après Tavoir lu, on peut trouver qu'il excelle surtout à nous rendre les antiques beautés, les grâces païennes, les amours naissantes, et, mieux encore, les tendres regrets qui s'attachent aux douces et trop chères erreurs. On peut trouver que l'endroit le plus touchant de ce nouvel Augustin qu'on appelle Eudorc, ce sont encore les lai mes qu'il verse au souvenir de ses belles et coupables Didons. iutefois, la puissance du talent n'a été en défaut nulle part, et, même daus les endroits ({ui pouvaient sembler les plus rudes à traverser et les plus austères, la baguette magique a su produire des prestiges siicrés qui l'ont presque l'effet des miracles dos k la verge d'Aaron.

## DANS LE PREMIER VOLUME

AVRUTISSEMEKT.

DÉDICACE A MoNsiF.uR CHAnT.E? RociER , Ministre de l'IntcS rieur, à Druxclles H

Préface de

Discours D'ouvERTunE pour servir d'Introduction au Cours de LittiTaturc française, prononcé le lundi 30 octobre dans la salle acadc'mique de. l'IInivrsitt^ de Lii'ige 51

PREMIÈPE LEÇON.

La vraie méthode avec les contemporains : — pourquoi Ton commence par Chateaubriand. — Pela littérature du xvui'^ siècle; son caractère ; — continuité de régime. — Des dix années



révolutionnaires. — Littérature du Directoire ; — ce qu'elle aurait pu être. — Inauguration de l'institut : discours de Daunou. ~ Les Écoles normales. — Mme de Staël sous la république 43

Du livre de la Littérature; — idée générale ; partie historique et théorique. — Manière de composer de Mme de

Stat"). — npsranso?; df di^radnnr.n litt^rniro mu<^ !p Di rectoire : — vulgarité et manque d'émulation» — Li ronre. — Pronostic de Mme de Stat"! sur ravp.nir dn la poésie ; — son tact en défaut sur ce point; — Fontanes devine mieux. — Sa prédiction d'une apologie du Christianisme; — plan idéal qu'il en trace A l'avance. — Belles pages inédites Co

Chateaubriand enrant; — de Saint-Malo comme La Men~

nais. — Sa sœur Lucile; et des sœurs de grands hommes. — Éléments de l'âme de René : — ennui; — caprice ardent; — honneur. — i'i(iuilibre installe en politique. — Premier séjour à Paris. — Des hommes de Lettres en 81) M

Encore les hommes de Lettres de 89. — Chamfort et Ginguené vengés. — Chateaubriand en Amérique. — Journal. — Nouveauté de peinture. — Ce qu'on n'a qu'une fois 112

Retour en France. — Émigration. — liudore aux bords du Rhin; Vauvenargues en Moravie. — Chateaubriand à Londres. — E-isai swr les I{àolntion<;; idée du livre. — Système du mr/e en histoire. — Défauts de com-

TABLE DBS MATIÈRES. 407

position. — Pages à tiroir. — Du sentimept du ridicule. — Une jeunesse qui ne rit plus 135

MuLiùic de composer de Chateaubriand. — De son éru dition; de son procédé lutorique. — Du vrai sens piilosophique de VEssai. — Haute misanthropie» — Dcni-réconciliation avec la société. — Masque et dé» faut du masque dans le personnage. — Sensibilité vraie dans VEssai; pages touchantes. — Lettre ( inédite ) à Fontanes; — jour qui en résulte sur les croyances de Tuteur en 1799. — Belle parole du théosophe Saint-Martin 153

flcliffon du talent. — Los salons en 1800; — le petit sa» Ion de Mme de noaumont. — Lettre de Chateaubriand contre Mme de Staël. ~ Relations exactes des deux grands écrivains à cette époque. — Publication d'Atala. — Rousseau attaqué dans la Préface. — Poétique élevée de Chateaubriand. — Prologue d'Ataia. — Magic et infidélité. — Manie de grouper. -^Parallèle avec Bernardin de Saint-Pierre 181

Jalousie des vieillards. — Trois âges dans Tordre des images poétiques. — Bernardin de Saint-Pierre peintre virgilien. — Des images dans Paul et Virginie, — Un couplet de Théocrite. — Le récit dans Atala, — Harmonie et nombre. Couleur locale. — Incohérence dans les caractères. — Citation de M. Vinet. — Puissance et passion 205

Expressions créées et nuances. — Les quatre manières comparées de Jean-Jacques, — de Bernardin, — de Chateaubriand, — de Lamartine. — Les Anciens par tent de la nature ; les Modernes y reviennent. — Cri de Chactas. — Dernier mot de René. — Le Père Aubry. — Bizarrerie et faux brillant. — Faux Dossuct. — Vrai Chateaubriand 227

De la prose poétique. — Réparation à Jean-Jacques et à Buffon. — Funérailles d'Atala; — celles de Manon Lescaut. — coté

antique dans Atala, — Jugement de M. Joubert. — Critique de Tabbé Morellet. — Panurge

Le Génie du Christianisme. — Circonstances et préambule. — Jour de IMGues de 4802. — Page de M. Thiers. — Bonaparte metteur en scène. — Fontanes slu Moniteur. — ^IHoire de la critique. — L\*ouvrage en luim6me. Apologie religieuse d'un genre nouveau. — Mondain contre mondain. — Abus. — Christianisme et poésie, choses très-différentes. — Chateaubriand passe outre. — Procédé de son talent en tout. — Unité

et sa calotte de toile cirée

De la première partie du Génie du Christianisme, — Mystères et Sacrements. — Erudition à faux. — Conseil de M. Joubert. ^ Histoire naturelle de l'auteur. —

Son rossignol. — Les deux cygnes. — Le crocodile.

— Poule d'eau, héron : — image verticale. — La priCire du soir sur rOccun. — Hevers de la toile 289

Poétique du Christianisme. — Genre de beauté des Anciens. — Belle critique littéraire. — Caractère de la critique française. — Virgile et Racine. — Quelques assertions outrées. — Ginguéné sur la musique. — Chateaubriand vengeur du xvii\* siècle. — Dernière partie du Génie du Christianisme. — Les Jésuites du Paraguay. — Conclusion. — Prière finale supprimée.

— Le plan de Pascal tout autre que celui de Chateau briand  
309

Succès du Génie du Christianisme, — Son genre d'influence. — René; sa maladie. — En quoi clic consiste. — En quoi il y déroge.

— Obermau, type plus fixe. — Beaux passages des Rêveries. — Pensées inédites de Sénancour. — Sa mort. — Sa tombe solitaire.

— Stances en mémoire d'Oberman 329

Werther et Child-Harold, frères de René. — Caractère propre de ce dernier ; — image de l'auteur. — Naïveté d'égoïsme. — Moralité plaquée. — Le poison dans rhostie. — Le U -preux de la Cité d'Aoste; — pitié et sympathie. — Salut final à René 364

Succès du Génie du Christianisme. — Chateaubriand secrétaire d'ambassade. — Lettre inédite. — Étourde-

#### TABLE DBS HATIÈBES.

deries à Rome. — Retour et démission. — jitiikî^ turc d e Napoléon . — Chateaubriand en duel avec lui.

— Lettres sur TIUiei — sur la "Camp^nè~Ti5Hfime.

— Chateaubriand paysagiste. — École romaine. — Souvenir d'une conversation. — Le poème des Afartun, — Trois sortes d'Épopées UKa

iW nUL TÂBU DU PBBMIBft TOI.Uia\*

Daus uoe fm de note, au bas de la ça^c 59, je m'étais pennis de aouner un jeune éerÎTain politique comme ayant trouvé moyen de fiùre te« preuves d\*esprî( et

de malice, et de les faire avec j,"jût, an inilicu et eu dépit des t:>"ii>'> ot ilcs fuiras : «piques mois se sont écoulés, et j'ai besoin d'avertir que je u'ealcodais parler oîubi de M. Prevost-Paradol qu^en tant qn^écrivant au Journal des Débatêt et dans ce cadre d'une politique encuro littéraire, où je. recette, pour le

Journal dmnoinf et pour nous autres lecteurs, <jiu'ii ne aeit pas resté pins longtemps.

— A la dernière li;,'Qc de la p«ge 136, OU Utu de : à la fia de ce Tolome; li\*

tez : à la Ëu de ces volumes.

— A la deriilè rc ligue de la page 201, rétablir le cbillire en tête de la ootc, et Ura anri : ' Homan dê la Hose.

Mk Iwfitoiaria da f.«A. Ba— «aa at Cp\*, t«a Masatiae, 10.

## Sources et licence

Texte : [https://archive.org/details/bub\\_gb\\_LK4GAAAAQAAJ](https://archive.org/details/bub_gb_LK4GAAAAQAAJ). Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.